

DÉBUTS DE LA COLONIE FRANCO-AMERICAINE DE WOONSOCKET, R.I.

Mlle MARIE-LOUISE BONIER



DÉBUTS

DE LA

Colonie Franco-Américaine

DE

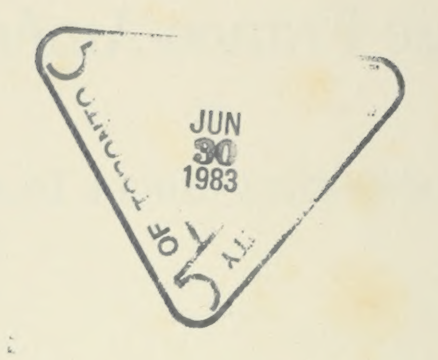
WOONSOCKET, RHODE ISLAND

PAR

MLLE MARIE LOUISE BONIER



LAKEVIEW PRESS:
FRAMINGHAM, MASSACHUSETTS
1920





Mlle MARIE-LOUISE BONIER

INTRODUCTION.

Il y a plus d'un siècle que la première famille canadienne française vint s'établir à Woonsocket, et cependant, jusqu'ici, personne n'a encore songé à relater les faits et gestes de la race française en notre ville. C'est une grave lacune. La combler est en partie le but du présent ouvrage auquel nous avons voué le meilleur de notre temps depuis 1914. Ce motif et le désir de perpétuer la mémoire des premières familles émigrées ici, nous ont décidée à prendre la plume pour retracer leur histoire aussi fidèlement que possible.

Grâce à leurs travaux, à leur énergie, à leur attachement aux traditions ancestrales, la colonie des Canadiens français de Woonsocket grandit en cultivant le souvenir du passé. Résistant à l'ambiance du milieu, aux invitations pressantes qui leur étaient faites et, parfois, à des persécutions plus ou moins déguisées, ces valeureux pionniers rendirent possible, dans la suite, la fondation de la première paroisse franco-américaine, pas initial de tous nos succès actuels.

Un tel bienfait mérite bien, ce nous semble, que l'on transmette leurs noms à la postérité. Pour y parvenir nous n'avons épargné aucune peine. Etudes, recherches longues et patientes, voyages, consultations assidues des anciens registres, et surtout conversations prolongées avec nombre de vieillards figurant eux-mêmes parmi les premiers pionniers de notre race à Woonsocket, tout a été mis a contribution.

Nous divisons notre ouvrage en trois parties bien distinctes.

Dans la première partie nous donnons l'histoire des origines de Woonsocket et de ses environs, afin que nos compatriotes d'ici connaissent mieux la ville que nous habitons.

Dans la deuxième partie nous faisons brièvement l'historique de l'émigration des Canadiens français aux Etats-Unis et à Woonsocket en particulier. Cette partie attirera surtout l'attention des lecteurs par les tableaux de filiation des cent dix-sept premières familles établies en notre ville.

Dans la troisième partie nous donnons rapidement un léger aperçu de la situation actuelle des Franco-Américains à Woonsocket.

Nous ne prétendons pas avoir écrit une histoire complète des Franco-Américains de la ville. Ce n'était point notre but. Nous avons simplement voulu relater, avant qu'il ne soit trop tard, les faits et gestes des premières familles qui vinrent s'y établir. Cette étude est suivie d'un résumé de l'histoire contemporaine des nôtres à Woonsocket.

Nos lecteurs devineront, sans doute, les raisons qui nous empêchent de la développer davantage. D'ailleurs, cette partie de notre histoire locale est assez importante pour mériter l'honneur d'un ouvrage spécial. Espérons qu'il sera écrit, avant longtemps, par ceux qui ont en main les sources d'informations sûres et les moyens de le publier.

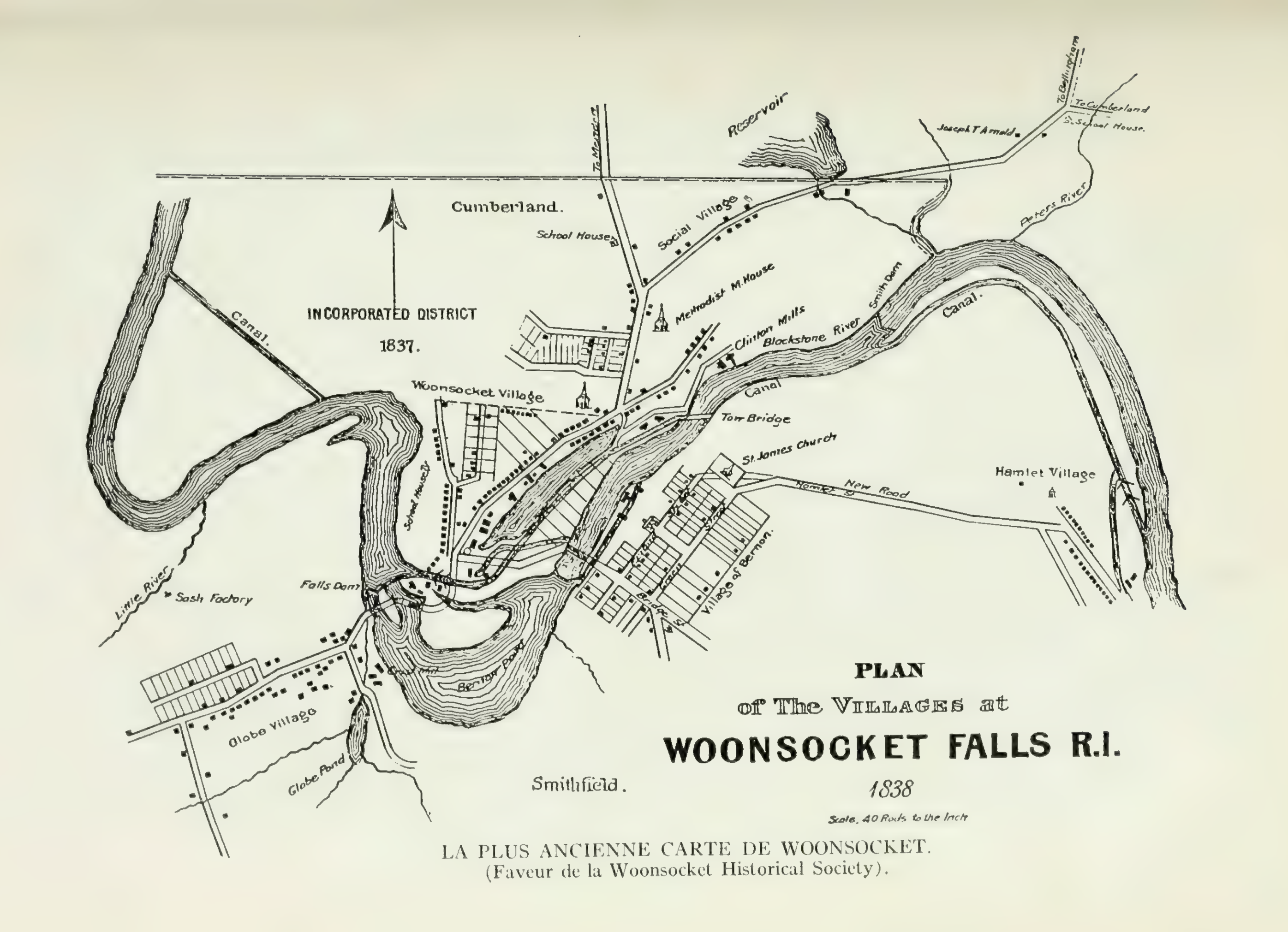
Et maintenant qu'il nous soit permis de témoigner ici notre plus profonde gratitude aux personnes qui nous ont facilité notre travail, soit en nous fournissant tous renseignements nécessaires, soit en nous permettant l'accès aux divers registres anciens auxquels il nous a fallu recourir.

Merci tout spécial et très reconnaissant à M. Ephrem Barthélemy, sous-secrétaire de L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique et rédacteur de "*L'Union*" qui, sur nos instances et sous notre propre responsabilité, a bien voulu consentir à mettre de l'ordre dans notre manuscrit, à lui donner une forme et un polissage définitifs en concordance avec les renseignements recueillis par nous, et à écrire presque en entier quelques chapitres[1] pour parachever notre ouvrage et en faire un tout plus uniforme, plus suivi et plus complet.

MARIE-LOUISE BONIER.

Woonsocket, R. I., le 15 août 1920.

1. Des deuxième et troisième parties de l'ouvrage.



LA PLUS ANCIENNE CARTE DE WOONSOCKET.
(Faveur de la Woonsocket Historical Society).



La chute de la Blackstone à Woonsocket, rue South Main, telle qu'elle était jadis
(voir pages 7 et 65).



La Blackstone à travers Woonsocket. Vue prise du pont du faubourg Hamlet.
(voir chapitre XI, page 57).



WOONSOCKET EN 1850.

Depot Square. A gauche, la gare et la rue Main; à droite, la rue Clinton.



LA RUE MAIN EN 1858.
A gauche, au premier plan, l'édifice Foss, occupé aujourd'hui par la Maison Harris & Mowry.
Un peu plus loin, la "Harris Library", devenue notre Hôtel de ville actuel.



WOONSOCKET EN 1850.

Depot Square. A droite, la gare, puis la première église Baptiste de Woonsocket (voir page 30) sur l'emplacement de laquelle l'on a construit l'édifice Longley; ensuite, l'édifice dans lequel se trouve la pharmacie Brown & Co. En face, l'édifice Foss, actuellement occupé par la maison Harris & Mowry.



George Ballou et sa "factorerie blanche"
(voir page 42)



François (Fanfan) Proulx

PREMIÈRE PARTIE

Histoire de l'Ancien Woonsocket et de ses environs.

CHAPITRE I.

Woonsocket, R. I.

Origine et étymologie du mot Woonsocket.—Débuts obscurs du village dont l'histoire se confond avec celle de ses environs.—Son action dans la "Dorr War" en 1842.

Woonsocket avec ses 50,000 habitants est aujourd'hui la troisième ville du Rhode Island. Mais, si nous remontons à son berceau nous ne trouvons qu'un tout petit village, et puis, un simple hameau sans importance passant complètement inaperçu dans les débuts de la colonisation de notre Etat. Smithfield, Lime Rock, Cumberland et Union Village, par exemple, étaient alors beaucoup plus importants que lui. On peut même dire que Woonsocket doit sa naissance à leur rayonnement, et son progrès au voisinage immédiat des villages de Bernon, Hamlet, Globe, Social, Jencksville, Fairmount et Privilege, fondés à diverses époques. Jouant à leur égard le rôle de trait d'union il accapara, petit à petit, leur commerce et finit par se les adjoindre ensuite définitivement.

Cependant, si le village primitif de Woonsocket est longtemps demeuré à l'arrière plan, il portait un nom très ancien.

Les sauvages divisaient le territoire du Rhode Island, au nord de Providence, en trois parties appelées Wankheige, Lousquesit et Woone Suckete, correspondant aux régions de Greenville, de Lime Rock et de Woonsocket. Ce dernier nom a survécu à l'oubli du passé comme pour témoigner, de nos jours encore, que les premiers habitants du pays étaient des Peaux-Rouges.

Newman, auteur d'une brochure publiée en 1846, à l'occasion du recensement local, donne l'origine et l'étymologie supposées du mot Woonsocket. Nous résumons ci-après l'explication qu'il en fournit.

Autrefois, avant que l'industrie eût capté le pouvoir hydraulique naturel de la Blackstone, près de la rue South Main, le courant d'eau, obstrué par les rochers, se précipitait vers l'unique issue et tombait avec fracas dans un trou profond creusé dans le roc. De ce fait, la chute, beaucoup plus forte et d'où s'élevait une grande colonne de bruine blanche, aux effets toujours magnifiques surtout par un temps ensoleillé, produisait un très grand bruit rappelant les roulements graves du tonnerre.

Les sauvages, frappés par ce spectacle, baptisèrent aussitôt ce lieu. Rapprochant le bruit sourd fait par la chute d'eau de celui du tonnerre, ils trouvèrent tout naturel d'exprimer cette idée de bruit dans le nom qui devait désigner l'endroit. A cet effet, ils prirent, dans leur langue, le terme s'appliquant au tonnerre même, c'est-à-dire le mot woone. La bruine blanche s'élevant continuellement au-dessus de la chute fut appelée, par eux, du mot sauvage suckete correspondant au sens du terme français bruine. L'union de ces deux mots produisit le nom propre composé de Woone-Suckete. Les premiers colons l'entendant prononcer par les Indiens le comprirent mal et en firent Winsokeit. Plus tard, ce dernier, modifié à son tour, se modernisa en celui de Woonsocket.

"Cette interprétation est donnée non sans hésitation. Toutefois, liberté est donnée de faire mieux à ceux qui possèdent des moyens d'information plus parfaits" (Newman).

A partir de sa fondation jusque vers le milieu du siècle dernier, Woonsocket se confondait totalement avec ses environs. Aussi est-il impossible d'écrire son histoire sans tracer, en même temps, celle des villages, anciens ou modernes, qui l'entourent.

Les étudier sera donc le moyen le plus sûr de soulever, peu à peu, le voile recouvrant le passé de notre ville. Des notes concernant certains hommes de marque, tels les Blackstone, les Bernon, les Slater, les Ballou, les Harris et l'introduction de l'industrie dans la colonie; le récit de légendes locales; la description du cours de la Blackstone, etc., achèveront de jeter toute la clarté désirée sur ses origines comme sur son développement ultérieur. Tous les faits historiques s'y rapportant, glanés un à un, ainsi que l'on cueille, çà et là, les fleurs odorantes devant composer un bouquet, formeront un tout suffisamment détaillé et précis pour suivre dans toutes ses lignes essentielles l'histoire de l'ancien Woonsocket.

Au point de vue industriel et commercial notre ville tient aujourd'hui un rang très honorable dans la Nouvelle-Angleterre. En politique elle suit le même progrès. Dans l'Etat l'on est obligé de compter avec elle.

A un tournant décisif de l'histoire du Rhode Island, de 1840 à 1843, elle eut même une influence assez forte pour imposer un changement radical dans les usages politiques du temps.

La vieille charte octroyée par Charles II, régissant encore à cette époque l'Etat du Rhode Island, donnait lieu, avec raison, à de

très graves mécontentements. La constitution n'accordait, en effet, le droit de vote qu'aux personnes possédant au moins la somme de $134.00. Toutefois, les fils aînés de ces électeurs jouissaient du même avantage. Ce système était très défectueux: il mettait absolument la classe pauvre à la merci de la classe riche. Aussi voyait-on régulièrement des inconséquences semblables au résultat des élections législatives de 1840. Sur les soixante-douze députés de la Chambre trente-huit avaient été élus par des villages et villes ayant en tout 29,020 âmes de population et moins de 3000 électeurs. Les trente-quatre autres députés étaient les représentants de villages et villes ayant une population de 79,804 âmes et environ 6000 personnes en âge de voter. Providence qui avait alors déjà considérablement dépassé la population de Newport n'obtenait que quatre députés tandis que celle-ci en avait six.

Une telle absurdité mit le comble à la mesure. Le mécontentement arriva bientôt à son paroxysme. Il se forma deux partis: l'un pour le maintien de l'ancien régime, l'autre pour établir le suffrage universel sans distinction de fortune.

Thomas Wilson Dorr, la tête dirigeante de ce dernier parti, fut élu gouverneur par lui le 18 avril 1842. L'autre parti, appuyé sur la constitution de l'Etat élisait Samuel Ward King.

Dorr, à la tête de ses partisans, essaya, par deux fois, de s'emparer effectivement du pouvoir mais ne put y réussir et dut finalement retraiter jusqu'à Chepachet. Là, ses troupes, sur le point d'en venir aux mains avec les troupes régulières de l'Etat, se débandèrent sans combattre. Dorr lui-même fut pris et condamné à la prison à perpétuité. La rigueur de cette sentence s'adoucissait, néanmoins, bientôt. Puis, en 1847, une amnistie générale le rendait à la liberté complète. Mais ce n'est qu'en 1851 qu'on lui redonna ses droits de citoyen.

Ainsi finit ce qu'on appelle la "Dorr War." Apeurés par le ressentiment de plus en plus grand du peuple et par cette démonstration armée qui, un moment, faillit l'emporter, les gouvernants se hâtèrent de modifier la constitution afin de satisfaire un peu l'opinion publique. Le nouveau régime prit effet en mai 1843.

Que l'on approuve ou non le mouvement révolutionnaire dirigé par Dorr, il n'en reste pas moins vrai que les citoyens de l'Etat durent la revision de la constitution à ses efforts si bien secondés par ses partisans, au nombre desquels se distinguaient particulièrement les habitants de Woonsocket, où la révolution, après son premier échec à Providence, avait repris avec plus d'enthousiasme que jamais.

CHAPITRE II.
Union Village.

Union Village et ses relations avec Woonsocket.—Les collines Woonsocket et Cobble Rock.—Arnold et Comstock, premiers colons de la région.—Ouverture du premier chemin sous le nom de Smithfield.—Caractère des habitants de cette époque.

En 1666, Richard Arnold[1] et Samuel Comstock devinrent les premiers colons de la région comprenant aujourd'hui Union Village, North Smithfield et une partie de Woonsocket. La même année ils y construisirent une scierie.[2]

Pendant près d'un siècle, Union Village fut le centre commercial des environs. Il perdit cette prérogative à l'érection des manufactures. Alors, la Union Bank quitta le susdit village pour venir s'établir près des chutes de la Blackstone ou Woonsocket Falls. Dès ce moment, Union Village fut, en outre, longtemps appelé du nom de Old Bank.

Woonsocket est aussi le nom d'une colline, située non loin de la ville, ayant une altitude de 570 pieds et portant un lac à son sommet.

La colline voisine, appelée Cobble Rock, possède une carrière de pierres à faux qui donna lieu, autrefois, à un commerce très intense. L'on estime qu'en l'espace de vingt ans il ne sortit pas moins de 500,000 douzaines de pierres à faux de cette carrière.

Mais, c'est surtout une pierre énorme, pesant environ deux cents tonnes, se tenant en équilibre par une pointe sur une grosse pierre plate, qui constitue la curiosité de ces lieux. L'on en approche avec prudence et crainte tant il semble au touriste que le moindre mouvement puisse la renverser et déterminer précipitamment sa course furibonde vers la vallée.

Il serait bien difficile de dire comment cette pierre, mystère de géologie et de physique, se trouve là. Ce n'est, certes pas, l'explication fantaisiste qu'en donne un géologue[3] de Providence qui jette de la clarté sur son origine.

1. Fils de William Arnold, compagnon de Roger Williams.
2. Elle était située près des chutes.
3. Le professeur Hoyt.

D'après lui, ce bloc aurait 80,000 ans et serait le produit patient de dépôts successifs de graviers formant la base de glaciers existant à une époque fort lointaine[1] . . .

*
* *

Le 12 avril 1688, la famille Arnold étant alors nombreuse, l'on fit le premier partage des terres régionales. Mais ce ne fut qu'en 1707 que Union Village reconnut officiellement Richard Arnold et le porte-drapeau Samuel Comstock, comme propriétaires de la concession qu'ils faisaient valoir déjà depuis de si longues années.

Comstock s'était établi un peu à l'est de Union Village, au pied de la colline Woonsocket dans la petite vallée ou coule le "Cherry Brook" et près de laquelle passe le "Great Road."

Arnold[2], choisissant les environs immédiats des rapides[3], avait construit sa cabane à l'emplacement où se trouve aujourd'hui une maison de pension, angle des rues South Main et Front. Il mourut le 22 avril 1710, âgé de 68 ans, laissant une veuve, trois garçons et une fille.

John Arnold, son fils, acquit de grands terrains. Il mourut en 1756, à l'âge de 84 ans. On lui décerne avec raison le titre de patriarche de Woonsocket.

En 1702, Hezekiah Comstock se construisit une habitation à l'angle des chemins Great et Pond Hill. Aujourd'hui cette habitation est devenue la résidence Slocomb.

En 1741, l'on ouvrit le premier chemin de la région sous le nom de Smithfield ou Mendon. Il reliait Sayles Hill et Union Village, passait devant la chapelle actuelle des Quakers et faisait partie du "Turnpike," de Providence à Worcester.

Les distances y étaient indiquées par de moyennes pierres brutes sur lesquelles l'on gravait le nombre de milles, et quelquefois, le nom du colon habitant l'endroit. Plusieurs de ces pierres existent encore. C'est ainsi que près de la "Quakers Meeting House" il s'en trouve une avec l'inscription vieillie mais assez distincte cependant:

Peleg Arnold Stone
14 miles to Providence 1774.

1. A l'époque glaciaire, partie de l'époque pléistocène, durant laquelle se serait produite une extension prodigieuse de glaciers
2. Le Dr. Seth Arnold, né le 26 février 1799 et décédé le 31 octobre 1884, descendait, en droite ligne, de Richard Arnold.
3. Où chute de la Blackstone.

Il en existe une deuxième à la jonction de la rue South Main avec le chemin Smithfield. Elle fut retrouvée, il y a quelques années, au cours de travaux faits par le propriétaire des lieux. Il la conserva et la remit à sa place antique. Cette pierre avait été posée par l'illustre Benjamin Franklin lors de son passage dans le pays. Elle est incomplète, le temps et les accidents ayant fait disparaître une partie de l'inscription:

Miles to
Boston 1761

est tout ce que l'on peut y lire.

Un troisième échantillon se voit encore à l'angle des rues Main et Ascension, près de la "Woonsocket Trust Co." Une partie de l'inscription primitive a aussi disparu. On peut, cependant, facilement lire ce qui suit:

Boston 6 miles 1761.

Le chiffre représentant le nombre des dizaines a été enlevé par une écornure.

* * *

Union Village eut, plus tard, une académie très prospère. Ouverte en 1810, sous le nom de Smithfield, elle ne cessa d'exister que vers 1850, au départ de son dernier directeur, James Bushee. David Aldrich en avait été le premier maître. Nombre de personnages éminents y suivirent les cours donnés. Citons seulement George D. Prentice, journaliste de renom qui se fixa plus tard à Louisville, Ky.; Christophe Robinson[1], avocat très en vue de Woonsocket qui devint, plus tard, procureur général de l'Etat et ensuite ministre de la République américaine au Pérou.

Lorsque les Européens arrivèrent dans la région que nous habitons, ils y rencontrèrent des sauvages appartenant à diverses tribus établies en ces lieux depuis fort longtemps. Des outils, des ustensiles, des specimen de leurs arts découverts, de-ci, de-là, en témoignent.

Au Globe Village on trouva une grosse pierre creusée en mortier servant primitivement à piler le blé d'Inde. A côté, était le pilon, sorte de grande cuillère en pierre.

Les ancêtres du Dr. George R. Smith, figurant au nombre des premiers colons de la contrée, établis sur le chemin de Greenville, à

1. Mlle Helen Robinson, sa sœur, enseigna longtemps le français à l'école supérieure de Woonsocket. Elle résidait sur la rue Social.

l'endroit faisant face à la partie de la colline Woonsocket, appelée autrefois Wigwam, étaient les voisins du reste d'une vieille tribu de sauvages vivant en ces parages.

Partout, au début, les cris de guerre des Peaux-Rouges se mêlaient aux hurlements des bêtes fauves de la forêt pour menacer plus ou moins les pionniers colonisateurs.

Il en fut ainsi jusqu'à la fin de la guerre d'extermination, connue sous le nom de "King Philip's War."

Vers 1675, le chef d'une tribu d'Indiens, Alexander, ayant été tué par les blancs, son frère, King Philip, jura de le venger et de régler, en même temps, les nombreux griefs de la tribu contre les blancs. Une guerre d'extermination commença alors entre les deux races. Des deux côtés l'on exerça des cruautés inouïes sur les prisonniers, les blessés, les vieillards, les femmes et les enfants. L'on mettait tout à feu et à sang, l'on exterminait toute personne rencontrée. Cette guerre ne se termina qu'à la mort de King Philip. Traqué de place en place, il vit, d'abord, capturer sa famille, puis, peu après, il fut tué lui-même par un traître indien qui avait à s'en plaindre.

Nous avons raison de croire que plusieurs batailles importantes se livrèrent dans les environs de Woonsocket. Le célèbre capitaine Church qui, si nous en croyons ses propres récits, se distingua par les plus sauvages cruautés exercées sur les Indiens, campa sur le terrain d'Emor Coe, jalonné, aujourd'hui, par la rue South Main à partir de la rue Providence jusqu'au "Union Square."



Les historiens Steers et Richardson s'accordent à dire qu'avant la révolution l'éducation et l'instruction n'étaient, en ce pays, qu'à l'état d'enfance. D'où une profonde ignorance et une étroitesse d'esprit inconcevables.

Les pauvres immigrés étaient traités en criminels et invariablement chassés des villages où ils cherchaient asile. S'ils revenaient on les traduisait devant un conseil chargé d'enquêter pour connaître les raisons qui les portaient à venir se fixer dans la colonie sans en avoir, au préalable, obtenu la permission. On les châtiait et on leur infligeait toutes sortes de mauvais traitements. S'ils enduraient toutes ces épreuves sans broncher on leur permettait de vivre dans le village, pourvu, toutefois, que leur vie y fût en harmonie avec le goût des habitants. S'ils se montraient insoumis aux lois et aux coutumes

établies on les expulsait de la région sans aucune pitié. Malheur à eux s'ils persistaient à vouloir y demeurer ou s'ils y retournaient plus tard. Arrêtés aussitôt on les condamnait à payer une forte amende. A défaut de celle-ci ils étaient dépouillés de leurs vêtements jusqu'à la ceinture, fouettés et mis au pilori.

A Union Village le pilori était placé à l'intersection des chemins Pond Hill et Great. Le dernier homme qui y fut fouetté s'enfuit en dérobant les gants du shérif. N'y trouvant aucun avantage moral l'on décida alors de supprimer ces traitements barbares.

Vers cette époque, un jeune homme au caractère affable et ami de l'étude, Elisha Thornton, quaker exemplaire, vint se fixer dans le susdit village dont il devint, plus tard, un citoyen de notoriété tant par sa bonté de cœur que par son désir d'être utile à ses concitoyens et par les services qu'il leur rendit.

Il consacra son énergie, son temps, sa demeure et tout ce dont il pouvait disposer à la cause de l'éducation. Ce grand cœur arrivait à point. Devant lui, il avait un vaste champ d'action pour y déployer ses talents, car l'ignorance des habitants de North Smithfield n'était égalée que par leur étroitesse d'esprit.

Mais ceux qui ont le plus besoin d'éducation et d'instruction sont généralement ceux qui les désirent le moins. Ainsi en fut-il alors. Le jeune professeur serait mort de faim s'il n'eût compté que sur le revenu des leçons données aux enfants des environs. Ses bonnes manières et sa science même le rendirent suspect. On le soupçonna de sorcellerie. Sa présence faisait naître toutes sortes de craintes.

Le télescope et le globe terrestre, dont il se servait pour illustrer ses cours, suscitèrent, à un tel point, dans son entourage, la superstition d'un ignorantisme ridicule qu'on voulut l'expulser du village, donnant pour motif qu'il était sorcier et enseignait la magie.[1]

L'orage s'apaisa, néanmoins, et Thornton put continuer son bienfaisant enseignement. Son académie était située près du village actuel de Slatersville. Elle acquit, à la longue, une grande réputation; aussi y accourait-on de toutes parts, même d'endroits très éloignés. Elle exista pendant trente ans, jusque vers la fin du dix-huitième siècle, époque à laquelle différentes écoles furent ouvertes dans la région, entre autres l'Académie de Cumberland Hill où le Dr. Ariel Ballou enseigna.

1. A Salem, Mass., on brûlait les personnes convaincues à tort ou à raison de sorcellerie.

CHAPITRE III.

La vallée de la Moshassuck et Lime Rock.

La vallée de la Moshassuck.—Quinsnicket. — La "Butterfly Factory." — Paysages pittoresques et enchanteurs. — Lime Rock.—Ferme de Peter Ballou.—Un Indien tue une panthère.

La vallée de la Moshassuck, par où les colons établis à Providence s'aventurèrent vers le nord, est d'une beauté naturelle remarquable.

De nombreuses cavernes, constituées par les éboulis successifs d'immenses rochers aux formes variées et bizarres, y servaient de terrier aux bêtes féroces.

Quinsnicket, nom indien signifiant "la grande place aux maisons de pierre", était dans ces parages. Les Peaux-Rouges l'habitaient.

Lorsque, il y a un peu plus d'un siècle, Stephen Smith choisit cet endroit pour s'y bâtir une résidence vraiment princière pour l'époque, il y trouva, en effet, un grand nombre de huttes en pierre, derniers vestiges de l'occupation de la contrée par les sauvages.

Smith bâtit sa maison en pierre de taille au centre d'un magnifique paysage naturel qu'il embellit encore en y plantant des arbres de choix, des ceps de vigne et des arbustes. Son admiration pour la nature, ses connaissances étendues de l'horticulture et son ardente activité le servirent admirablement dans ce travail. En outre, il brida la rivière et l'utilisa pour former un petit étang.

Aujourd'hui encore, l'ancienne bâtisse Smith demeure une résidence de bon goût remarquable. Bien conservée, elle semble maintenant se cacher à l'ombre de ces grands arbres qu'elle a vus naître et que les années ont transformés en géants.

En face, sur la rive de la Moshassuck s'élevait la "Butterfly Factory" bâtie en pierre de taille à couleurs variées.

La manufacture, vieille de plus d'un siècle et maintenant abandonnée depuis longtemps, servit, autrefois, au tissage des cotonnades. Elle prit son nom bizarre de deux grosses pierres, enclavées dans ses

murs, ayant l'aspect d'un papillon volant[1]. Leurs nuances plus sombres, tranchant avec celles de l'édifice en général, contribuaient à rendre l'illusion d'optique d'autant plus complète que des filets foncés représentaient fort bien les veines de l'insecte.

Près de cette manufacture se trouve la réserve Lincoln, comprise dans le "Metropolitan Park System" officiellement ouvert le 12 février 1909. Il a une superficie de 458 acres et constitue un vrai musée de paysages pittoresques. Plusieurs jours suffisent à peine pour l'explorer et pour en admirer les beautés.

On y voit quelques habitations anciennes dont l'une date de 1670. Une autre maison, bâtie en 1687, existe encore intacte avec sa grosse cheminée en pierre, au foyer immense, comprenant tout un pan de mur.

Si vous en avez le loisir, allez, un jour de printemps, visiter ce coin de notre Etat. Vous en serez ravi. Les arbres, ouvrant lentement leurs bourgeons et déployant leurs premières feuilles aux couleurs richement mariées, embellissent un paysage déjà pittoresque et beau, et constituent un vrai paradis recherché par de multiples variétés d'oiseaux, à plumage multicolore, dont le chant harmonieux délasse et plaît. Certains de ces oiseaux sont très petits et presque invisibles dans le feuillage. On dirait qu'ils le savent car, pour attirer l'attention, ils s'efforcent d'apporter la perfection dans les notes aiguës de leur gazouillement. Leur ramage est une musique charmante.

L'Oriol y foisonne. Orgueilleux de son magnifique plumage on le voit partout, allant de branche en branche, comme pour se faire admirer. Nul feuillage ne le cache. Son chant aussi guerrier que son costume est provoquant l'expose à de nombreux tracas. Mais tout s'arrange lorsqu'il a trouvé une compagne. Il s'adoucit et ne pense plus qu'à confectionner ce nid, gentil et délicat panier, qu'il suspend, par de très légers fils, à l'extrémité d'une branche se balançant dans l'espace au gré du vent et même de la brise.

La grive, le rouge-gorge, le serin des bois, le "vireo" à l'œil rouge qui après avoir capturé un ver l'assomme sur un tronc d'arbre avant de l'avaler, l'alouette des prés, une foule d'oiseaux petits, moyens et grands, y compris même les vulgaires moineaux, le corbeau et les oiseaux de proie contribuent à faire de ces lieux un endroit de repos fort agréable.

1. L'on ne remarqua ces deux pierres qu'après la construction de la manufacture.

Les hautes collines, appelées, parfois, les Berkshires du Rhode Island, et la fertilité du sol ajoutent beaucoup à la beauté du paysage dont elles relèvent l'éclat.

La fertilité est due, en grande partie, à la chaux contenue dans le sol, d'où le nom de Lime Rock donné au village construit à cet endroit. D'abord prospère, ayant deux banques, deux églises, une école, deux auberges et divers établissements de commerce ou autres, ce village est actuellement presque disparu. Une seule carrière de pierres à chaux, en raison même de la qualité supérieure de chaux qu'elle fournit, y est encore exploitée par la "Dexter Lime Rock Co."

Cà et là, dans la vallée l'on y voit comme d'éblouissants monuments de marbre surplombant de minuscules lacs, généralement très profonds, formés sur les ruines des anciennes carrières de pierres à chaux. De temps à autre, quelques fours, à moitié démolis, témoignent encore de l'activité de jadis.

La vieille auberge, bâtie sur la route principale, "Smithfield and Mendon Roads", servant de lieu de relais aux diligences qui faisaient le trajet Providence-Worcester, a bravé les intempéries et la rudesse des années. Que de choses et de faits historiques ses murs ne raconteraient-ils pas si la parole leur était donnée? . . .

Si nous poursuivons notre pérégrination, après avoir traversé des marécages, nous arrivons à la ferme établie par le colon Peter Ballou, devenue depuis la ferme Rich. D'abord simple cabane de rondins, construite en 1676, cette ferme fut la première habitation de l'endroit. La même année Pometacom ou King Philip, se rendant vers le nord, s'y arrêta. A son départ il en tua tous les occupants avec son cassetête et mit le feu à la demeure, laissant ainsi, sur son passage, l'une de ces traces de désolation criminelle et barbare que le temps même ne parvient jamais à effacer.

Là se trouve une petite colline ayant une dépression bien prononcée à l'est. Autrefois, elle contenait de profondes cavernes servant de repaire aux loups de la région. Pour cette raison l'on appelait cette hauteur "Wolf Pit Hill." C'était un lieu de chasse pour les traqueurs de fauves et les assoiffés d'aventures. Un ruisselet y serpente vers la vallée. A son sujet on raconte le fait suivant:

"Par un matin de mai, un Indien, muni de flèches et de son arc, s'y mit à l'affût pour surprendre le chevreuil lorsqu'il viendrait se désaltérer à l'onde pure du ruisselet. Peu après, une magnifique bête apparaissait, en effet, sans aucune défiance. L'Indien la vise.

Mais, au moment où il allait tirer sa flèche il aperçoit un léger mouvement dans les branches d'un gros chêne touffu. Oubliant un instant le chevreuil qu'il tient presque déjà, il regarde plus attentivement en cette direction et, à sa grande surprise, y voit une panthère[1] elle-même à l'affût d'une proie, prête à s'élancer sur lui. Heureusement, le carnassier préférant le chevreuil, l'Indien eut la vie sauve, grâce surtout encore à une fuite précipitée."

Près de là, l'on voyait naguère sur l'un des ruisseaux reliant les marécages les débris de deux barrages faits par les castors.

Continuant notre route sur le chemin Smithfield nous passons au pied de la "Sayles Hill", au "Park Square" et devant la "Quakers Meeting House." Le chemin se poursuit ensuite jusqu'à Worcester. Autrefois il constituait le chemin "Turnpike".

1. La panthère n'habitant pas le pays ce fait parait extraordinaire et même invraisemblable. Et cependant, c'était bel et bien une panthère qu'avait vu l'Indien. Plus tard, le fauve fut tué et exhibé à Providence. Comment était-il venu dans la région? Mystère.

CHAPITRE IV.

Smithfield et la vallée de la "Branch River".

Région de Smithfield.—La vallée industrielle de la "Branch River".—Fondation des villages de Pascoag, Graniteville, Harrisville, Mapleville, Oakland, Glendale, Mohegan, Nasonville, Inmanville, Slatersville, Forestdale et Branch Village.—L'industriel John Slater.

Smithfield fit primitivement partie du territoire de la ville de Providence. Il en fut détaché, en février 1730, en même temps que Scituate et Gloucester.

Comprenant une superficie de soixante-treize milles carrés, il était limité, à l'est par la rivière Blackstone, au sud par Johnston et North Providence, à l'ouest par Gloucester et au nord par l'Etat du Massachusetts. En 1738 il fut divisé en seize districts. Chacun d'eux devait construire et entretenir ses propres chemins. Dix ans plus tard, en 1748, ce territoire était habité par 450 personnes.

Le 8 mars 1871, Smithfield forma, à son tour, trois cantons: Lincoln, North Smithfield et Smithfield. En outre, une portion de son territoire fut incorporé à la ville de Woonsocket.

La superficie de la municipalité tombait ainsi de 73 à 27 milles carrés. Sa population qui, en 1860, atteignait 13,283 âmes, était réduite du fait de cette division à 2,605 âmes.

Une bonne partie de son territoire était arrosé par une petite rivière appelée "Clear River" sur une partie de son cours et "Branch River" sur l'autre partie.

Ce cours d'eau minuscule, peu important de prime abord, tint cependant—et tient encore—une place capitale dans l'industrie de la région qu'il traverse. De sa source jusqu'au Branch Village, endroit où il se jette dans la Blackstone, il répandait largement la vie et tous ses bienfaits.

Pascoag, Graniteville, Harrisville, Mapleville, Oakland, Glendale, Mohegan, Nasonville, Inmanville, Slatersville, Forestdale et Branch Village en profitaient avantageusement. L'on y tissait le coton et la laine et l'on y fabriquait des haches, des pioches et des faux. En

outre, l'on y rencontrait de nombreux moulins à farine, des scieries et maintes industries prospères. L'eau, arrêtée par des barrages artificiels, fournissait la force motrice à toutes ces usines, manufactures, scieries et moulins.

Mais tout cela ne se créa que petit à petit, grâce aux efforts courageux et soutenus des habitants du pays.

Une carte du Rhode Island, publiée, il y a près de deux cents ans, ne signale aucun de ces petits centres où l'industrie va s'intensifiant sans cesse depuis leur fondation.

A cette époque la "Branch River" était connue sous les noms de "Clear River" et de "Pascoag River". S'élargissant, elle forme dans son parcours le lac Spring[1]. En amont de celui-ci elle porte aujourd'hui le nom de "Clear River" et en aval celui de "Branch River".

Deux chemins seulement étaient tracés; l'un passait par Chepatchet et Woonsocket, et l'autre, partant de Chepatchet, s'en allait au sud-ouest de Burrillville vers le Connecticut.

Dès 1765, Abner Bartlett et William Buffum louèrent un terrain de Edouard Inman[2] pour 999 ans, dans le but d'y construire un moulin à farine et une scierie. Le prix de vente en était . . . "un bon épi de blé d'Inde par an." Ils appelèrent l'ensemble de ces établissements et de leurs demeures du nom de Inmanville. Ce village aujourd'hui disparu, était situé à la "Nigger Dam", à un mille environ du centre de Slatersville.

L'un des fils de David, frère de Joseph Buffum, y possédaient une petite boutique où il fabriquait des boutons de bois. Avec sa femme Marguerite ils débutèrent bien pauvrement. Pour toute maison ils avaient une cabane carrée formée par quatre arbres entourés de planches. L'ameublement allait de pair avec la résidence. Malgré cette façon fort rustique de vivre ils étaient heureux.

Ce fut David qui tua le dernier loup[3] rodant dans la contrée.

En 1795, Elisha Bartlett, venant de Gloucester, fonda Branch Village, à un mille de Union Village. Il y établit une fabrique de faux qu'il dirigea jusqu'à sa mort survenue en 1804.

Plus tard, William Buffum et fils, Otis Bartlett, Comstock Passmore et probablement quelques autres construisirent une petite ma-

1. Tout récemment encore ce lac était connu sous le nom de "Herring Pond." Autrefois il portait le nom de "Allen Pond."

2. Ce terrain avait été acheté des Indiens, en 1666, par l'un des ancêtres de Inman.

3. Autrefois les loups étaient si nombreux dans cette région qu'en 1731 l'on avait dû offrir une prime pour leur destruction.

nufacture de coton dont l'activité ne fut arrêtée qu'en 1916, époque à laquelle elle fut incendiée[1].

Non loin de l'ancien village de Inmanville, John Slater, frère de Samuel Slater, fonda, en 1806, la troisième manufacture de coton établie en ce pays. Il acheta, à cet effet, en 1805, 90 acres de terrain de Joseph Buffum et de son frère David. Ayant auparavant parcouru toute la vallée de la Blackstone et les vallées adjacentes il jugea que cet endroit était le plus favorable à ses desseins. Les contrats furent faits aux noms de William Almy et de Obadiah Brown.

Ces derniers cédèrent leurs droits, en 1806, à John et à Samuel Slater. Ils conservèrent, néanmoins, un quart de leurs intérêts sur la propriété et le commerce de la manufacture connue sous la raison sociale "Almy, Brown and Slater Mills".

Vers 1812, l'on commença à utiliser l'eau comme force motrice. Tout d'abord, l'on se contenta de carder et de filer le coton. Puis, l'on distribua les fils ainsi obtenus parmi les familles pour y faire opérer le tissage à la main.

Un incendie détruisit cette première manufacture en 1826. On la rebâtit aussitôt. John Slater et son fils William dirigèrent les affaires. Un peu plus tard, John en devint le seul propriétaire. C'est pour lui que, dans la suite, nombre de nos braves familles canadiennes françaises vinrent travailler.

1806 fut vraiment l'année de la fondation de Slatersville. Le site, bien choisi, était naturellement beau.

La manufacture est bâtie au pied d'un amphithéâtre, où coule la "Branch River". Sur le plateau est assis le village proprement dit. Il comprend de nombreuses maisons bien construites dont quelques-unes sont spacieuses et élégantes. Un parc planté d'arbres en orne le centre. La résidence de John Slater, malgré trois quarts de siècle d'existence, conserve encore un certain cachet de distinction.

La campagne ondulée, offre, çà et là, des saillies ou collines plus élevées. Le paysage y est généralement agréable.

Tous les villages dont nous avons parlé ci-avant avaient été construits, d'après la coutume du temps, par les manufacturiers eux-mêmes. Ils comprenaient autant de maisons, ou plutôt autant de logements que les manufacturiers avaient de familles à leur service. Par cette méthode les industriels devenaient partout comme de vrais

1. L'on y effilochait alors la laine.

petits rois. Mais, disons le vite à leur louange, ils se montrèrent généralement bons princes.

A titre documentaire, nous donnons ci-après, une liste de prix de certains articles ayant cours, vers 1812, à Slatersville:

Indienne, 25 à 45 sous la verge.
Farine de blé d'Inde, 75 à 95 sous le minot.
Beurre, 18 à 20 sous la livre.
Baril de farine, $9 à $10.00.
Morue, 6 sous la livre.
Thé, $1.00 la livre.
Café, 35 à 40 sous la livre.
Rhum, $1. à $1.25 le gallon.

A cette époque la journée de travail se payait de 75 sous à $1.00.

Le capitaine Philip D. Hall, décédé en 1917, à l'âge de 95 ans, avait longtemps habité Slatersville. C'était un peintre de réel talent. Aussi ce n'était pas rare qu'il obtint jusqu'à $2000.00 pour ses toiles.

Une fabrique de faux établie, en 1824, par Newton Darling fut la première industrie de Forestdale.

Durant la guerre de Sécession l'outillage de cette fabrique permit de fournir 30,000 sabres au gouvernement.

Ce n'est qu'en 1860 que l'on érigea la "Forestdale Mfg. Co." Les propriétaires y firent construire, en même temps, soixante-trois habitations dont deux maisons de pension.

Tel qu'il est le village de Forestdale est propret et assez attrayant.

CHAPITRE V.

Région de Snechataconnet.

John Bartlett, de descendance française, s'établit à Snechataconnet. — Cumberland Hill. — Activité industrielle. — Premières habitations de Chipmans Corner et de East Woonsocket. — Légende de Holly Spring. — Chemin Mendon. —Crooks Corner.—Les Quakers.—L'ancien cimetière Baptiste.

Le 6 juin 1692, John Bartlett ou Barttelot, venu d'Angleterre, mais de descendance française, quitta Mendon pour s'établir à Snechataconnet[1], à quatre milles environ de la demeure de William Blackstone, située à Study Hill sur la Grande Rivière[2]. Il mourut deux ans plus tard, le 17 août 1694. Sa femme ne lui survécut que jusqu'au mois de janvier suivant.

Son fils aîné[3], héritier d'une grande partie de ses biens, ayant acheté, en 1698, deux cents acres de terre devint l'un des colons les plus importants de la région. Ses mille acres de propriété s'échelonnaient, en grande partie, sur la rive gauche de la Grande Rivière, entre Manville et Cumberland Hill d'aujourd'hui.

Ce dernier village faisait partie de la pointe de terre[4] dont la propriété fut longtemps contestée entre le Massachusetts et le Rhode Island. Au règlement final, en 1746, on lui donna le nom qu'il porte en l'honneur du prince William, duc de Cumberland. Il fut alors détaché d'Attleboro et annexé à Providence.

Les premières élections dans Cumberland eurent lieu en 1747. Durant 120 ans tous les habitants de Woonsocket, demeurant à l'est de la Blackstone, votèrent à Cumberland[5].

Le recensement de 1748, fait par Jonathan Ormsby, démontre qu'il y avait alors, à Cumberland, 137 familles composées de 385 personnes du sexe masculin et de 417 personnes du sexe féminin, soit

1. Snechataconnet comprenait la région de Cumberland Hill, Manville, East Woonsocket et la moitié du Woonsocket actuel.
2. La Grande Rivière n'est autre que la Blackstone.
3. Etait arpenteur des chemins du roi, constable et membre du conseil de ville disent les registres d'Attleboro, Mass.
4. Cette pointe de terre était appelée "Attleboro Gore."
5. Les registres étaient tenus à Valley Falls.

une population de 802 âmes. En outre, il y avait quatre noirs, dits Africains. A cette époque-là il n'existait plus aucun Indien dans les limites du village[1].

Ce ne fut que très longtemps après, le 31 janvier 1867, que Woonsocket fut incorporé comme village. Les registres de la ville actuelle de ce nom ne remontent donc qu'à cette année-là.

En 1833, sur le terrain aujourd'hui le plus estimé de la ville, compris entre le "Market Square" et le "Monument Square", l'on ne voyait encore que peu de constructions, entre autres l'église Baptiste, érigée la même année à l'emplacement actuel de l'édifice Longley. John Arnold donna ce terrain à son fils Anthony, le 22 août de cette même année.

A cette époque, East Woonsocket d'aujourd'hui, était un village très important situé sur le chemin Mendon[2].

A l'est de la Grande Rivière, l'industrie, très active, avait créé de nombreuses usines où l'on fabriquait de la quincaillerie, des faux, des outils divers, etc. Ces usines utilisaient les forces hydrauliques naturelles des petits cours d'eau sur lesquels elles étaient bâties. Tout se forgeant à la main, même les clous, leurs ouvriers qui, entre temps, se livraient aux travaux de l'agriculture, étaient, en leurs branches respectives, de véritables artistes.

L'on comptait ainsi, aux environs de Chipmans Corner, trois établissements considérables de ce genre, trois scieries, un moulin à farine, un chantier pour la construction de chaloupes, un atelier pour la fabrication des fuseaux, des abattoirs et une petite mine de fer.

Il y avait, en outre, une école primaire à Pilfersheer, aujourd'hui Chipmans Corner, et une académie à Cumberland Hill, ainsi que des auberges pour recevoir les voyageurs, et une maison de réunion: la "Ballou Meeting House" qui, bien que construite en 1749, demeure encore intacte.

La première habitation de East Woonsocket, située à l'extrémité de la Nursery Avenue d'aujourd'hui, fut construite peu après 1696 par Jacob Bartlett, fils de John Bartlett.

Il y eut aussi quatre habitations différentes dans les environs. Mais des deux premières il ne reste plus aucune trace. Sur le chemin Mendon plusieurs habitations, ayant de cent-cinquante à deux cents ans, existent encore.

1. Sur les rives de l'étang Snechataconnet il y avait eu un village indien très prospère pendant une centaine d'années. Il était appelé Snechataconnet.
2. Le chemin Mendon reliait Providence à Boston.

A cette époque pour faire l'échange des produits avec leurs voisins de Sayles Hill, les colons de cet endroit devaient suivre le chemin de East Woonsocket, qui n'était autre qu'un sentier mal tracé, et traverser la Grande Rivière à un gué situé dans les environs du village Hamlet.

L'une des habitations mentionnées ci-avant fut le théâtre d'une très intéressante légende, la légende de "Holly Spring"[1] dont Mlle Laura E. Hoag a perpétué le souvenir dans les belles lignes ci-après, écrites en anglais tout spécialement pour le présent ouvrage et traduites par nos soins.

*
* *

Au sud du chemin qui monte, monte encore, monte toujours en contournant la mine de fer située près de "Elder Ballou Meeting House", à East Woonsocket, et serpente au pied de "Beacon Hill"[2], vers Cumberland, existait, autrefois, un autre chemin dont toute trace a depuis disparu sous la fécondité d'un sol fertile et productif.

Dans une prairie, près de ce vieux chemin, où le printemps émaille les vergers de fleurs roses et odorantes et où l'automne rivalisant, par sa richesse, avec son prédécesseur, dore et mûrit ensuite les épis ondoyant sous le souffle de la brise et presse les moissonneurs de commencer les travaux de la moisson, dans cette prairie, dis-je, existait jadis une maison. A l'exception d'une élévation formée de pierres et de terre recouvertes de végétation entourée de buissons, de jeunes et vigoureux cerisiers, de noyers et d'arbustes rien ne rappelle le souvenir de cette antique demeure.

Au plus haut sommet de cette élévation se trouvent deux gros noyers. Un troisième, beaucoup plus petit, est à demi ombragé par les longues branches de l'un d'eux. Avant que le printemps ne fasse reverdir les prés environnants, ces arbres, dépouillés de leurs feuilles, s'élèvent d'abord tristes au-dessus des rochers gris. Mais bientôt ils s'embellissent peu à peu, à mesure que les chauds rayons du soleil font éclore leurs bourgeons et les transforment en feuilles satinées aux couleurs tendres.

L'homme, la femme et l'enfant qui vinrent habiter cette maison étaient des étrangers. Personne ne savait d'où ils venaient. Les

1. Holly était le nom du propriétaire du terrain sur lequel coulait la source.
2. "Beacon Pole Hill": colline du phare dont le poteau de 70 pieds de hauteur était surmonté d'une marmite en fer, remplie de matières combustibles, que l'on allumait le soir pour servir de flambeau pendant la nuit. Cette lumière pouvait être vue de toutes les parties du Rhode Island et même de Cambridge, Mass. C'était le signal convenu en cas de détresse.

habitants des maisons rouges et grises du voisinage, du nord et de l'est ne se familiarisèrent aucunement avec les nouveaux venus. Ceux-ci, de leur côté, se tinrent à l'écart et s'abstinrent même de prendre part aux exercices du culte dans l'église voisine. Peut-être s'aperçurent-ils, à travers les verres dépolis des fenêtres, qu'il ne leur était faite aucune invitation amicale. Sans doute, aux jours des dimanches et des fêtes préféraient-ils descendre, à travers les pâturages rocailleux et les bois touffus, vers la source d'eau pure si recherchée par les Indiens qui venaient souvent s'y désaltérer. La femme, quelquefois conduisant, quelquefois portant son enfant, suivant la saison, s'attardait souvent dans les champs couverts de violettes ou remplissait un panier d'airelles[1]. L'homme ramassait, parfois, des racines et des plantes précieuses. Il chassait ou tendait des pièges aux animaux sauvages, apaisant souvent longuement et avidement sa soif à la source rafraîchissante. De la forêt ils se procuraient leur bois de chauffage.

Quand vint l'hiver, hiver terrible, ils se résignèrent tous trois à subir le froid et toutes ses rigueurs. Les vents glacials du nord soufflaient violemment sur la maison. Au coucher du soleil la nuit se faisait très obscure sur cette demeure mystérieuse.

Les gens des environs connurent ou devinèrent des ennuis et des troubles intimes au sein de cette famille. Puis, un jour la femme et l'enfant disparurent. L'homme, fort et robuste, évité . . ., fui même de ses voisins, disparut aussi au bout de quelque temps. Après ces disparitions successives, lorsque retentissait un coup de feu dans le silence de la forêt, qui eût pu assurer qu'il n'était pas dirigé contre une femme éperdue serrant son enfant dans ses bras et fuyant en bondissant désespérément à travers les brouissailles et les sentiers de la forêt? . . . Les hommes, branlant la tête, faisaient silencieusement des conjectures peu rassurantes sur le sort de la pauvre femme . . .

Le ruisseau de la mine de fer, coule bruyamment au printemps et tranquillement l'été; parfois même, oubliant sa mission il s'assèche complètement à la fin de cette dernière saison.

Sa source d'eau douce et pure a été connue de génération en génération. Quand le pied emmocassiné du Peau-Rouge cessa de la visiter, on raconte que son esprit, s'introduisant dans celui d'un docteur, médecin herboriste, lui montra dans un songe l'endroit où

1. Les airelles sont les fruits que nous appelons communément ici "bluets."

cette eau jaillissait, fraîche et pure, entre deux rochers en lui faisant entendre, en même temps, l'harmonieuse mélodie de son cours. Ce médecin y conduisit, à son tour, un jeune adolescent qui, par ses visites régulières et ses libations journalières dans l'onde pure, devint, de frêle et délicat qu'il était, un homme d'une forte et robuste constitution.

Peut-être, à la première brise du printemps, la femme, accompagnée de son enfant, y vint-elle aussi chercher non seulement l'eau rafraîchissante, mais encore, sur les rochers, à l'ombre des grands arbres, le repos et le soulagement nécessaire à l'anxiété de son âme et à l'isolement de son esprit. Elle a pu désirer boire ou baigner ses plaies à la source salutaire; mais seul, s'il pouvait parler, le murmure des eaux d'un lointain passé, pourrait nous raconter la véritable tragédie dont elles furent les témoins . . . On sait, néanmoins, que la mère et l'enfant furent séparés, et que, pendant longtemps, ce dernier erra le long du ruisseau pleurant et se lamentant. En allant et venant il perdit ses petits souliers. Bien que ses petits pieds fussent fatigués, meurtris et déchirés l'enfant n'en continua pas moins à rechercher sa mère. Enfin, il atteignit la source et s'y reposa. Tandis que les lèvres enfantines se désaltéraient à la fontaine rafraîchissante, l'un des petits pieds nus s'enfonça dans la pierre baignée dans la source et y laissa une empreinte qui s'y voit encore de nos jours. Petite, mais distincte, cette empreinte a bravé les injures du temps. De nombreuses années durant l'on entendit encore les gémissements de l'enfant se confondre avec le murmure de l'onde courante du limpide ruisseau.

C'était Uriah, l'Ami[1], possédant à un mille plus bas un moulin mû par les eaux du ruisseau de la mine de fer, qui fournissait la farine renommée dont les colons faisaient alors les gâteaux qu'ils savouraient avec délices. Uriah était bon et juste. Sa maison, construite il y a environ deux siècles, existe encore. Elle a été néanmoins, l'objet de notables agrandissements. Nombreuses furent les personnes dont le cœur découragé et les forces abattues vinrent en cette demeure goûter la paix et la douceur d'un intérieur intime. En même temps que leurs membres engourdis y recevaient la bienfaisante chaleur de l'âtre elles y goûtaient aussi un repos bien réconfortant. Ce foyer fut toujours ouvert aux nécessiteux.

Un matin l'on trouva deux petits souliers sur le chambranle de la

1. Ou le Quaker.

cheminée. En les soulevant l'on remarqua aussitôt que l'endroit où ils avaient été déposés était mouillé, comme si leur porteur eût marché près de l'eau ou dans l'eau même. Dans la journée, sur une pierre du sentier conduisant à la source, on trouva de nouvelles empreintes de petits pieds nus. Les petits souliers disparurent ensuite aussi mystérieusement qu'ils étaient venus. Après cet événement l'on entendait souvent le bruit d'un berceau berçant, berçant toujours. Non loin du moulin la voix de la mère apaisant son enfant se faisait aussi entendre en se confondant avec le murmure de l'eau courante.

Parfois, les grand'mères entendaient au loin la détonation d'un coup de fusil. Toutes n'avaient point cette faveur cependant. Celles qui l'entendaient s'enfuyaient, hors d'haleine, dans leurs maisons. Souvent elles affirmaient que la mère se promenait le long du ruisseau en consolant l'enfant.

Sur les bords de ce même ruisseau d'autres pierres encore portent des empreintes, comme si quelque pied léger les eût touchées et s'y fût reposé. La nature, cette tendre mère, les y a placées accidentellement sans doute. Elles se conservent très bien. D'ailleurs, le temps n'efface pas facilement ce qu'elle veut transmettre à la postérité.

Le cours des siècles amena plus tard du Canada une nouvelle population religieuse aimant les signes extérieurs et les légendes. Attirée vers les bois et la source par les empreintes des petits pieds nus d'enfant, il fut alors rumeur que la présence d'une mère bien plus grande, bien plus noble, bien plus puissante, portant, elle aussi, son Divin Enfant dans ses bras, avait conféré une pureté nouvelle à l'eau jaillissant du sol en cet endroit. Pendant une semaine, au début de l'automne, un grand nombre de personnes, attirées par ces rumeurs se rendirent ainsi à "Holly Spring"[1]. Puis, le pèlerinage cessa aussi soudainement qu'il avait commencé. Toutes se retirèrent paisiblement de la source où les feuilles, tombant des arbres, annonçaient déjà l'approche du long sommeil de l'hiver.

Avant que le soleil printanier ne fasse fondre entièrement la neige et que le ruisseau, gonflé par les pluies, ne reprenne son cours entre ses rives bordées de glace, vous qui visitez quelquefois ces lieux, n'entendez-vous pas les pleurs d'un petit enfant? . . . Puis, sous le ciel plus chaud du mois de mai, lorsque, avec moins de précipitation, l'eau glisse sur les pierres, arrosant les plantes croissant sur les bords,

1. Ces pèlerinages se renouvelèrent à plusieurs reprises.

la tendre fougère et la fleur se balançant à la brise, et que les eaux de la source, se mêlant à celles du ruisseau, y joignent leur doux murmure, alors ne sentez-vous pas comme la présence d'une tendre mère planant sur ces lieux en consolant pieusement son enfant? . . .

Sans y manquer jamais "Holly Spring" fournit son eau pure et salutaire. L'empreinte du petit pied nu imprimée distinctement sur le roc y demeure toujours comme un sceau, symbole de purification et de pureté.

*
* *

Mais reprenons la description antique de la région. Continuant notre chevauchée sur le chemin Mendon nous arrivons au chemin Diamond Hill actuel. Avec lui nous passons à la porte de quelques vieilles habitations pour arriver, ensuite, à Lilly Creek près duquel on fonda, plus tard, Jenksville. Ces deux hameaux furent longtemps indépendants l'un de l'autre, puis ils grandirent et ne firent plus qu'un sous le nom de Millerville.

De là, montant au nord en droite ligne, nous parvenons à Crooks Corner autrefois grand centre industriel et relais important. Ici, reprenant à droite le chemin Mendon, nous tombons au pied d'une haute colline où habitait un riche fermier du nom de Peter Bates, ayant plusieurs esclaves africains.

Ces pauvres noirs, musulmans pour la plupart, enlevés à leur pays pour être mis en esclavage en Amérique, conservaient, néanmoins, leurs pratiques religieuses. Tous les jours ils allaient faire leurs ablutions et leurs prières sur une grosse pierre plate, au bord du ruisseau aux eaux de crystal devenu, plus tard, la "Peter's River"[1].

Peu de temps après avoir dépassé la colline Bates[1] nous retrouvons le chemin Diamond Hill que nous avions suivi en quittant le chemin Mendon, et sommes ainsi, à nouveau, en pays déjà connu.

Pour en compléter la description ajoutons que la plupart des habitants étaient partisans de la secte religieuse des Quakers, déviation du puritanisme, fondée au XVII[e] siècle et répandue principalement en Angleterre et aux Etats-Unis.

Cette secte érigea la "Quakers Meeting House" à Union Village, en décembre 1719. Ce fut là le premier édifice religieux construit dans la région de Woonsocket. Il était carré et mesurait vingt pieds de côté. En 1755 on lui ajouta une aile de vingt pieds de long

1. La rivière Peter et la colline Bates furent ainsi nommées l'une et l'autre d'après le colon Peter Bates.

sur trente pieds de large. On l'agrandit à nouveau en 1775. Par deux fois il fut incendié. Le terrain adjacent devint le cimetière de la secte[1]. Durant environ un siècle église et cimetière furent les seuls de la région.

Plus tard, à l'ouverture des manufactures de Woonsocket Falls, la colonie augmentant avec rapidité, d'autres branches du protestantisme, alors plus fortes, élevèrent aussi des églises pour célébrer leurs offices religieux: les Episcopaliens en 1832, les Baptistes en 1833, les Méthodistes en 1836, les Universalistes en 1839, les Congrégationalistes en 1843. En 1844, les catholiques construisirent aussi leur première église. M. l'abbé Fitton fut leur pasteur.

C'est vers cette époque de prospérité religieuse, en 1846, que l'on fonda l'association tempérante des jeunes gens.

* * *

A la fondation de son église, en 1833, la secte protestante des Baptistes ouvrit un cimetière à Woonsocket. Longtemps le seul[2] du village l'on y érigea de beaux monuments. On l'entretenait, d'ailleurs, avec soin. Le saule-pleureur, emblème du deuil et de la douleur, y ombrageant les tombes, semblait présider au repos des morts.

Ce cimetière se trouvait à l'emplacement compris aujourd'hui entre les rues Cato[3], Arnold et Railroad, dominant ainsi le village primitif.

Celui-ci, grandissant petit à petit, atteignit bientôt le cimetière et finit, plus tard, par l'encercler. Ce fut pour son malheur. Jusque vers 1875 on l'entretint assez bien. Par la suite, il en fut tout autrement. Complètement abandonné il redevint vite en friche, les monuments tombèrent en ruine et s'effritèrent; les clôtures disparurent ouvrant ainsi le champ du repos à tout venant et même aux animaux. Il ne se trouva personne pour le sauver de la ruine totale: les vivants oublièrent bien vite leurs chers défunts.

Mais l'oubli eût encore été acceptable si l'on avait, du moins, respecté la mémoire des morts qui y dormaient leur dernier sommeil, et si, par déférence pour eux, on eût conservé religieusement ce lieu saint pour relier le passé au présent. Il n'en fut pas ainsi malheureusement. Occupant un trop beau site il devait exciter les con-

1. Quelquefois les familles préféraient, néanmoins, enterrer leurs morts sur leurs vastes domaines dans des lieux propices arrangés à cette fin.
2. Le premier cimetière de la région fut le cimetière des Quakers à Union Village tel qu'indiqué précédemment.
3. Cato, un nègre, était le propriétaire du terrain. C'est de lui que la rue actuelle a pris son nom.

voitises du mercantilisme. Mais auparavant, comme pour excuser à l'avance le rapt que l'on s'apprêtait à en faire et jeter l'oubli sur son premier usage, on le laissa d'abord servir de parc où les enfants venaient folâtrer et ensuite de voirie où les habitants des alentours jetaient leurs immondices. Peu à peu, ce vieux cimetière devint ainsi un lieu ordinaire quelconque. Le commerce n'eut donc plus alors de scrupule pour se l'approprier.

Sans tarder davantage on le creusa en tous sens pour y bâtir les fondations d'édifices commerciaux. Durant ces travaux des cercueils déboulaient bien, parfois, sur les outils des terrassiers, mais l'on ne faisait guère cas de pareils incidents. Sans émotion on les réenterraient ailleurs[1] jetant, en outre, pêle-mêle, dans ces fosses hâtivement creusées: débris de planches de cercueils, de couronnes, d'ossements humains et fragments de vêtements. En ces lieux l'on a construit encore des écuries, des remises; l'on y trouve aussi des cours à bois et un atelier pour la taille des monuments funèbres.

Voilà ce qu'est devenu cet antique cimetière Baptiste que l'on aurait dû conserver comme une sainte relique du passé! Ce lieu, consacré au repos des morts que l'on devait regarder comme étant un lieu sacré a été odieusement profané et détruit.

Plus rien n'existe aujourd'hui de ce cimetière, remontant presque au berceau de notre ville, dans lequel un certain nombre de nos compatriotes devaient plus tard être enterrés au début de l'immigration des Canadiens français en cette région (voir tableaux de filiation).

Ah, comme la mémoire des vivants est courte lorsqu'il s'agit des morts!

1. Quelques-unes des vieilles familles habitant encore Woonsocket, firent exhumer les restes de leurs morts pour les inhumer à nouveau dans d'autres cimetières du village. Mais la plupart des tombes, abandonnées, furent livrées à leur propre sort et au bon vouloir des terrassiers.

CHAPITRE VI.

Origine du village de Bernon.

Origine du village de Bernon.—Biographie de Gabriel Bernon. —Des Français fondent French Town.—La demeure Tourgère.

Le village de Bernon, construit sur le penchant de la colline de même nom, était, autrefois, de toute beauté. Il avait de belles et grandes avenues bordées d'arbres. Les maisons y joignaient l'élégance au confort.

Il fut fondé par Crawford Allen et Sullivan Dorr qui lui donnèrent le nom de Bernon en l'honneur de Gabriel Bernon, aïeul de Crawford Allen[1].

Quoique Gabriel Bernon n'ait jamais habité ce village, il ne sera pas hors de propos de donner quelques notes biographiques à son sujet, puisque, même aujourd'hui, son nom désigne encore la partie de Woonsocket anciennement occupée par le village de Bernon.

Gabriel Bernon naquit à La Rochelle, France, le 6 avril 1644, du mariage de André Bernon avec Suzanne Guillemard. La famille était alliée à la maison ducale de Bourgogne et compta plusieurs maires de La Rochelle.

Gabriel était le quatrième fils d'André Bernon. Grand, svelte, aux apparences distinguées il réunissait encore en lui la vivacité de sa race et une bonté inaltérable. Très instruit, il possédait, en outre, une connaissance approfondie des lois continentales, si bien qu'il devint, plus tard, dans le Massachusetts, l'ami intime et l'aviseur du comte de Bellomont.

Il émigra d'abord à Québec. Là, associé avec son père, ils contrôlèrent tous deux presque le commerce entier se faisant entre les Canadiens et Les Rochelois.

1. Plus tard, ce village, sous la direction de Samuel Green s'agrandit considérablement. Par les soins de ce dernier tous les terrains furent vendus sous condition que l'on ne puisse jamais y ouvrir de débits de boissons alcooliques. Cette restriction mentionnée par le "Patriot" de Woonsocket, en 1845 et 1847, régit encore le quartier de Bernon et la rive gauche de la rivière Peter. C'est pour cette raison qu'en ces lieux il n'y a jamais eu encore aucun débit de boisson.

A son arrivée à la direction du Canada, en 1685, le gouverneur Denonville tenta de ramener le calviniste Bernon à la foi catholique mais ne put y réussir. Son échec étant bien avéré, il renvoya Bernon en France, en 1686, où il arriva en pleine ébullition religieuse causée par la révocation de l'Edit de Nantes, lancée en 1685. Ce fut un grand malheur pour lui, car, à peine débarqué, on le jeta en prison et l'on confisqua ses biens.

Peu après, il réussit, néanmoins, à obtenir sa liberté et une partie de son avoir. Avec sa femme Esther Le Roy et ses enfants il s'empressa alors de passer en Angleterre où il obtint une concession de huit milles carrés dans la Nouvelle-Angleterre. C'est sur cette concession qu'il fonda New Oxford, près de Nipmuck, Mass. Il y amena, à ses frais, une petite colonie de 40 associés et domestiques. Citons entre autres ses sœurs Marie, épouse de Benjamin Faneuil[1] et Suzanne, mariée à Paul Du Pont ainsi que Abraham Tourtelotte[2] qui épousa Marie, fille aînée de Gabriel Bernon.

Tous ces pionniers avaient pris place sur le "Dolphin" et arrivèrent à Boston en juillet 1688.

Leur colonie aurait admirablement réussi s'ils n'avaient eu sans cesse à faire face aux attaques répétées des sauvages qui mettaient tout à feu et à sang. Ils durent l'abandonner à plusieurs reprises.

Ci-après nous donnons la liste des colons qui habitaient alors New Oxford:

André de Sigourney[3], commandant du fort; Allaire, William Barbut, Jean Beaudoin ou Baudin, Gabriel Bernon, Daniel Boudet, François Bureau, Pierre Canton ou Canté, Paix Cazeneau, Pierre Chardon, Jacques Depont, Elie Dispeux, J. Dispeux, Philippe Engerland, John Evans, Germaine et René Grignon, Jean Jeanson, Gabriel Johannot, Jean Maillet, Jean Martin, Jean Millet, Jean Montel, Jacques Montier, Jacques Mousset, Antoine Olivier, Jean Papineau, Jean Rawlings, Abraham Sauvages, J.-B. du Tuffleau.

Bernon n'habita jamais le fort commandant sa colonie. Il s'était fixé à Boston où, durant dix ans, il mena une vie assez pénible car les

1. En 1742, son neveu, Pierre Faneuil, donna le "Faneuil Hall" à la ville de Boston. C'est en ce monument historique que l'on signera, plus tard, la déclaration de l'indépendance américaine.
2. Le Colonel L.-C. Tourtelotte qui se distingua durant la guerre de Sécession était descendant d'Abraham Tourtelotte.
—En 1706 un petit-fils de Gabriel Bernon, nommé Abraham Tourtelotte, quitta Providence pour s'établir à Gloucester, R. I.
—Un autre Tourtelotte, Jonathan, fils d'Abraham Tourtelotte et de Lydia Ballard épousa, plus tard, une petite-fille de Roger Williams.
3. Né à la Rochelle, France, en 1638; mort à Boston en 1727.

puritains ne sympathisaient nullement avec les huguenots français. La vie sévère, simpliste et étroite des premiers n'était guère faite pour la nature enjouée des Français. Tout cela porta Bernon à quitter Boston pour aller s'établir à Newport, R. I., où fleurissait la vraie liberté.

Mais il n'abandonna pas pour cela la chamoiserie qu'il avait fondée à New Oxford.

Il construisit des navires et fit le commerce avec les Indes occidentales. Son fils unique périt au cours d'un voyage vers ces îles. Son gendre Tourtelotte eut le même sort. En 1710 il perdit sa femme Esther Le Roy. Elle fut inhumée dans l'église Trinity[1], le premier édifice religieux épiscopalien de la colonie du Rhode Island.

Après ces deuils successifs Bernon quitta Newport pour aller s'établir à Providence où il se maria en 1712 avec Mlle Mary Harris. Malheureusement, ce mariage, mal vu par la famille de cette dernière, obligea Bernon à partir de Providence. Il s'en alla à Wickford, R. I., où, par ses largesses, il fit construire une église épiscopalienne. Après y être demeuré environ sept ans il revint à Providence. Là, toujours animé d'un grand esprit religieux il prit l'initiative de faire ériger l'église épiscopalienne St. John, rue North Main.

Bernon Mourut le 1er février 1736, à l'âge très avancé de 91 ans, 10 mois. On l'inhuma dans l'église St. John.

Il avait eu cinq enfants de sa première femme: Marie, épouse de Abraham Tourtelotte; Esther, mariée à Powell; Sarah, mariée à Benjamin Whipple; Jeanne, mariée au colonel William Coddington, de Newport; un garçon qui périt en allant aux Indes occidentales. De sa seconde femme, Mary Harris, il en eut quatre: Gabriel mort à la fleur de la jeunesse; Suzanne et Mary, mariées aux deux frères Crawford; Eve, demeurée célibataire.

La famille Bernon et ses descendants s'allièrent aux familles suivantes: Le Roy, Harris, Powell, Coddington, Seabury, Helme, Whipple, Crawford, Allen, Carpenter, Jencks, Dorr, Aborn, Arnold, Croker, Kenyon, Clarck, Gardner, James, Cory, Olney, Cose, Wilbor, Nasons, Richards, Jackson et Elisha Dyer[2] qui épousa une petite-fille de Mary Bernon.

Plusieurs rues de Woonsocket prirent le nom de quelques-unes

1. Bernon avait joué le principal rôle dans la construction de cet édifice religieux.
2. Elisha Dyer devint, plus tard, gouverneur du Rhode Island. Son fils Anthony est aujourd'hui un peintre de grande renommée.

de ces vieilles familles et le portent encore. Citons entre autres les rues Crawford, Allen, Green et Sullivan devenue la Park Avenue.

* * *

Gabriel Bernon et ses compagnons ne furent point les seuls à quitter la France pour venir se réfugier en ce pays pensant y trouver la liberté.

C'est ainsi qu'en 1685, un groupe de 48 huguenots, sous la conduite du révérend Ezékiel Carré, vinrent fonder, dans le comté de Narragansett, près de East Greenwich, R. I., un petit village que l'on appela French Town. L'on y construisit une petite église et 25 maisons[1].

L'acte d'achat fut signé par les personnes dont les noms suivent:

Ezékiel Carré[2]	Amiau	La Vigne
Peter Le Brendon	Lafon	Targé, Jr.
W. Barbut	Belhair	Targé, Sr.
Paul Collin	Milard	Traverrier
Jean Germon	Joüet	Bouniot
Deschamps	Renaud	Bambert
Tourgère[3]	Le Gendre	Coudret
Grignon	Bretin, dit La Ronde	J. Julien
Légaré	Tourtellot	Moïse Lemoine[5]
Robineau	Ménardeau	Ayraults[6]
Peter Ayrault	Galay	Targés
Magni, Jr.	Ratier	Tourtellot[7]
Foretier	Beauchamps	Lucas
Louis Allaire	Moïse Le Brun[4]	
Grazilier	Le Moine	

1. Ces huguenots ne tardèrent pas à s'apercevoir que, comme en France, cette prétendue liberté n'était pas sans souillure. Les terrains dont ils avaient fait l'acquisition leur furent enlevés de force, au nom de la loi, sous prétexte que les titres de possession qu'ils détenaient n'étaient pas en règle. C'était là un vol manifeste commis à leur égard. Ainsi dépossédés de leurs biens les colons se dispersèrent alors dans la Nouvelle-Angleterre. Plusieurs allèrent s'établir dans le Connecticut. Le Dr. Ayrault et quelques-uns d'entre eux se fixèrent à Newport.
2. Devenu Carr et Carey.
3. Devenu Tourgee.
4. Devenu Brown.
5. Devenu d'abord Mooney, Money, puis Mawney.
6. La famille Ayraults s'allia aux familles Cranston, Goulding, Brenton, Tillinghast, Bours, Wanton, Scott, Robinson, Mann, Potter, Shaw, Mason et Champlin.
7. La famille Tourtellot s'allia aux familles Harding, Ballard, Mitchell, Dunn, Eddy Angell, Jones, White et Williams.

Aujourd'hui Princeton Plat a pris la place du village primitif de French Town. On peut, néanmoins, y visiter encore l'ancienne demeure de la famille Tourgère.

C'est une petite maison comprenant un rez-de-chaussée et un grenier. Elle est entièrement en bois. Les bardeaux, les planches et toutes pièces de charpenterie sont retenues en place par des clous forgés au marteau. Une partie en est complètement tombée de vétusté et le toit ne tient plus que grâce aux poteaux de soutien qu'on lui a donnés.

La cuisine, de moyenne grandeur, possède l'immense foyer traditionnel de cette époque. C'était le seul système de chauffage de la demeure entière. L'un des coins de cette cuisine était aménagé pour recevoir les provisions diverses et la vaisselle.

Dans une chambre, ouvrant sur ladite cuisine, on peut encore voir plusieurs reliques du passé telles que huches, coffres, bancs, etc.

Une troisième pièce servait sans doute de salon. Celui-ci donnait entrée dans une chambrette. C'est là que naquit Tourgère, l'éminent professeur du conservatoire de musique de Boston.

Les poutres soutenant le plancher du grenier sont équarries à la hache. Les murs et le plafond n'étaient point plâtrés mais simplement blanchis à la chaux.

Près de la maison reverdit encore tous les ans un très gros acacia[1]. Les descendants de la famille Tourgère, habitant une résidence moderne à côté de celle qui fut le berceau de leurs ancêtres, affirment que cet arbre se couvre de fleurs à tous les printemps.

Jusqu'à ces dernières années l'on voyait un grand nombre d'acacias semblables à Davisville, près de Princeton Plat. Ils se tenaient là comme les derniers témoins de l'occupation de ces lieux par les Français.

A l'endroit occupé aujourd'hui par une minoterie s'élevait, autrefois, un simple moulin. C'était le centre commercial du petit village. La majorité des habitations des colons étaient construites non loin de là.

Aujourd'hui plus rien n'existe de ce village antique si ce n'est l'ancienne demeure Tourgère, quelques acacias épars, deux troncs de pommiers[2] encore solides du vieux "verger de France", et une pierre

1. L'Acacia n'est pas un arbre du pays. Il fut importé de France par les premiers colons venus s'établir ici.

2. Ces deux troncs de pommiers sont sur l'ancienne ferme de Moïse LeMoine.

commémorative portant l'inscription: "1685, ici était la terre de Moïse Le Moine".

Nombre de familles du Rhode Island et des Etats limitrophes peuvent retracer leur généalogie jusqu'à leurs ancêtres habitant, autrefois, le petit village de French Town.

Si plus tard, à cause des guerres survenues entre la France et l'Angleterre, ces premiers pionniers, isolés au milieu d'un peuple alors hostile, durent changer leurs noms pour éviter qu'ils ne fussent traqués comme des ennemis ou traités en suspects, ils n'en demeurèrent pas moins attachés à leur origine et loyaux à leur pays d'adoption.

Ils eurent, pour la plupart, des familles nombreuses qui, à leur tour, firent souche dans le Rhode Island ou les Etats voisins. De sorte qu'aujourd'hui le sang français est beaucoup plus répandu dans les familles américaines qu'on ne le croit généralement. Et ceci nous fournit une nouvelle occasion de déclarer, avec raison, que l'élément de descendance française est bien chez-lui aux Etats-Unis puisque, dès son origine même, il a tant contribué à la grandeur de ce pays.

C'est pour ces motifs que nous avons tenu à donner les détails qui précèdent concernant French Town, détails que, si nous n'étions obligée de nous limiter, nous pourrions répéter avec avantage pour nombre d'autres petites colonies établies en de semblables conditions dans diverses parties de la Nouvelle-Angleterre.

CHAPITRE VII.

Grand mouvement industriel dans Woonsocket et ses environs immédiats.

Premiers habitants de Social, de Privilege et de East Woonsocket.—Débuts de ces villages et de Jenksville.—Grand mouvement industriel qui s'y opère en même temps qu'à Woonsocket.—Rôle joué par les Harris, les Jenks, les Ballou d'origine française et autres.—L'esclavage blanc dans les premières manufactures du pays.—Œuvre de Samuel Slater.

En 1705, Nicholas Cook acheta un vaste terrain situé de chaque côté de la rivière Peter[1].

En 1721 il fit l'acquisition de nouveaux terrains allant jusqu'aux propriétés de John Sprague et de Jonathan Richardson. Le premier habitait à l'endroit où se trouve la "Lawton Spinning Co." et le deuxième au lieu où s'éleva, plus tard, la résidence princière de Edward Harris. Dans la suite, cette section devint le Privilege.

En 1749, Cook augmenta sa propriété de quarante nouvelles acres de terres, allant de la rivière Mill jusqu'à la Blackstone. C'est là que s'éleva, plus tard, le district de Social.

Nicholas Cook et son frère Ebenezer Cook résidaient dans une maison construite sur le terrain compris, aujourd'hui, entre les rues Snow, Earl, Social, Monument Square et North Main.

On peut dire que c'est aux rivières Blackstone, Peter et Mill que Woonsocket doit son existence et sa prospérité. Tandis que la Blackstone servait de force motrice à la scierie du premier colon, Richard Arnold, la rivière Peter fournissait le pouvoir nécessaire à la fonderie bâtie sur ses rives et faisait tourner les meules d'un moulin situé à Lilly Creek.

Le 24 octobre 1810, Joseph Arnold, Ariel Bartlett, Job et Luke Jenks, Oliver Leland s'associèrent et fondèrent la "Social Manufacturing Co." au capital de $16000.00, à raison de $1000.00 l'action.

1. Ce terrain devint la propriété des Arnold. Joseph Arnold habitait la vieille maison portant le numéro 645, située rue Social, près de la caserne des pompiers.

Elle ne comprit tout d'abord qu'un petit édifice en bois, appelé le "Pistareen", situé sur la rue Social.

On la reconstruisit, en 1827, sur un plan beaucoup plus important. Connue sous le nom de "Castle" elle comptait quatre étages et un grenier.

En 1842, lors de la construction de la nouvelle et spacieuse manufacture, la "Castle" fut transformée en logements. Nombre de familles canadiennes françaises l'ont habitée. L'on parlait le plus naturellement du monde de la "Cassil" (Castle).

Connue de tous, elle avait, cependant, une réputation peu enviable. Elle constituait, plutôt, un refuge pour les immigrants. De là, ils s'en allaient, ensuite, dans des logis plus spacieux et plus confortables.

Transportée, plus tard, sur la rue Clinton, près du canal, ou elle devint alors l'abri des Grecs et des Polonais, la "Cassil", faute de réparations, devint tellement insalubre qu'on dut la démolir. Seule, la charpente offrant encore de la valeur, fut conservée et servit à construire, en 1914, un grand édifice moderne avec magasins au rez-de-chaussée.

Dexter Ballou devint le seul propriétaire de la manufacture qui remplaça la "Castle". Malheureusement elle fut détruite par un incendie, en 1874. On la reconstruisit la même année. Aujourd'hui elle emploie au-dessus de mille ouvriers.

Par la suite l'on construisit de nouvelles manufactures aux rapides (rue South Main), au Market Square, sur l'île formée par la Blackstone et le canal, sur la rue Main et ailleurs, entre autres les manufactures Lyman Grist, Lippitt, Gorton, Clinton, Bartlett, D. N. Paine, Pond's Warp, Bernon, Hamlet et Privilege.

Cette dernière fut érigée par Edward Harris à l'époque où l'on créa artificiellement l'étang Harris, entreprise très considérable regardée encore longtemps après comme dangereuse pour la ville: le mur colossal qui en constitue le barrage étant beaucoup plus élevé qu'une partie de la cité. S'il venait à céder sous la pression énorme de l'eau, lors des pluies extrordinaires, l'inondation qui s'ensuivrait causerait de terribles dégâts. Mais toutes ces inquiétudes ont été depuis reconnues vaines.

A une courte distance de son écluse l'on y a construit une digue en forme de fer à cheval.

Edward Harris contribua pour beaucoup à l'agrandissement du

village de Woonsocket. Nous croyons intéresser nos lecteurs en donnant ici quelques notes à son sujet.

Edward Harris, né à Lime Rock en 1801, s'émancipa étant encore enfant et travailla, dès lors, pour sa propre subsistance. Ainsi furent développés, en lui, un talent commercial et une ruse naturelle remarquables au dépends de son éducation et de son instruction. Dans la suite, il regretta amèrement toute sa vie cette première faute de jeunesse et s'employa à en corriger les mauvais effets autant qu'il le put.

A vingt-et-un ans il n'avait que 21 sous pour tout capital d'argent. Mais, à cette époque, fouetté par l'expérience qu'il avait déjà faite de la vie, il en possédait un autre bien plus grand dans sa volonté fermement arrêtée d'arriver à s'y tailler une place convenable. A titre d'employé et à très petit salaire, il apprit alors à manufacturer le coton chez l'un de ses oncles.

A vingt-sept ans il fut engagé comme agent de la "Harris Lime Rock Co." Trois ans après, ayant une économie de $2500, il vint à Woonsocket où il commença à manufacturer le satinet. A dater de ce moment le succès le plus complet répondit toujours à ses efforts.

Sa principale manufacture fut celle qu'il érigea au Privilege, en 1837, où l'on fabriquait le drap le plus fin du pays. L'année précédente il en avait construit une autre pour le coton à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'édifice commercial, rue Main. Il eut en tout quatre manufactures dont trois pour la laine. Jamais, dit-on de source certaine, il n'entra une seule once de laine effilochée dans aucune d'entre elles.

Il fut un grand ami des écoles. En 1856 il bâtit un édifice considérable où s'abrita l'ancien "Woonsocket Lyceum". Cet édifice contenait une salle de lecture publique ainsi qu'une bonne bibliothèque. Celle-ci, à laquelle s'ajouta, plus tard, la "Harris Institute Library", avait été primitivement fondée par un bienfaiteur libéral, Edward Carrington[1], du village de Hamlet.

Un petit-fils de Edward Harris fit don de cet édifice à la ville de Woonsocket qui en a fait son hôtel de ville.

Edward Harris s'était construit une splendide résidence. Des artistes, venus expressément d'Italie, en avait fait toutes les décorations. Des arbres de choix, importés de toutes les parties de l'Amé-

1. Edward Carrington fit bâtir aussi ce que les Canadiens français appelèrent la "quarantaine."

rique, embellissaient le superbe parterre s'étendant tout autour de la demeure princière sur une superficie de vingt-sept acres dont dix de prairie. Aujourd'hui, c'est à peine s'il reste quelques arbres de ce magnifique parterre-bosquet. Le château lui-même a été démolie. Seules les colonnes massives en pierre de taille, situées à l'entrée du susdit parterre, existent encore. Elles se trouvent à l'angle de l'avenue Harris et de la rue Blackstone.

Dans les limites de cette ancienne propriété Harris, sont construites, aujourd'hui, de nombreuses résidences de prix.

* * *

En 1822, Job et Luke Jenks, se retirant de la "Social Manufacturing Co.", achetèrent quarante acres de terrain sur les bords de la rivière Peter, au milieu de la forêt, à un demi mille de Social, et y bâtirent, sur la rive opposée à la rue Social, côté de Lilly Creek, la première manufacture de pierre de taille des environs[1]. Le village où habitations des ouvriers construit sur la rue Social d'aujourd'hui fut appelé Jenksville.

En 1828, l'on embellit ce village par un édifice en brique, à quatre étages, très spacieux et d'une certaine élégance. Il contenait une salle publique au quatrième étage. La même année, la deuxième manufacture en pierre fut bâtie sur la rue Social.

Luke Jenks était un homme de caractère intègre. Il fraternisait entièrement avec ses employés. Vers 1860, les familles Sylvestre et Normandin vinrent demeurer dans son petit village. Celle de Bouvier y arriva en 1863. Christophe Benoît était contremaître dans l'une de ses manufactures.

* * *

Les Ballou de Woonsocket, dont chaque génération a joué un rôle important dans la ville, sont d'origine française. Leurs ancêtres quittèrent la Normandie pour passer en Angleterre avec Guillaume le Conquérant[2].

En 1646, Mathurin Ballou, issu de cette antique famille, émigra en Amérique et vint se fixer à Providence où il fit souche.

Vers 1713, trois de ses descendants, les trois frères James, Obadiah et Nathaniel s'établirent dans la région devenue depuis East Woonsocket et y construisirent la première cabane de rondins.

1. Aujourd'hui elle est devenue la manufacture Dunn.
2. Guimebond Ballou, l'ancêtre, était probablement maréchal de l'armée de Guillaume le Conquérant lors de la victoire de Hastings, en 1066.

En 1740, James donna le terrain où fut construite la "Ballou Meeting House" et son frère celui qui était situé vis-à-vis pour en faire un cimetière.

James était le bisaïeul du président martyr, James A. Garfield; du Dr. Ariel Ballou[1], l'ami et le médecin des premiers Canadiens français venus à Woonsocket, à qui il se plaisait à dire qu'il était de la même origine qu'eux; des frères Dexter et Georges Ballou qui contribuèrent tant à l'avancement de l'industrie du coton à Woonsocket; de l'honorable Latimer W. Ballou, philanthrope bien connu, député durant plusieurs années au Parlement du Rhode Island où il se distingua, dans la suite membre du Congrès, président durant longtemps de la "Woonsocket Institution Savings Bank".

George Ballou, né à Cumberland Hill, en février 1798, fut le promoteur du Woonsocket moderne et des premières manufactures de coton. Il débuta d'abord à Waterford, devenu depuis Blackstone, Mass., en 1826, où il manufactura du satinet de compagnie avec son frère Hosie.

En 1835, lorsque le feu détruisit la manufacture de son frère Dexter, à Woonsocket, il vint la rebâtir. Cette époque correspondant à l'immigration des premiers Canadiens français[2], à Woonsocket, plusieurs de nos compatriotes travaillèrent alors pour lui.

Onze ans plus tard, en 1846, un incendie détruisit à nouveau cette manufacture. Elle fut rebâtie, la même année, près des chutes d'eau de la rue South Main. On l'appelait la "Factorerie blanche".

Pour tout le monde George Ballou était "l'Oncle George" tant il mettait de bonté dans les relations avec ses ouvriers et le public en général. Malheur à celui qui cherchait à les exploiter! C'était comme s'il avait visé "l'Oncle George" lui-même. Il n'hésitait pas alors à sévir rigoureusement.

Cet homme de bien mourut le 25 mars 1876. Il fut inhumé au cimetière Oak Hill. Au moment de sa mort il contrôlait les trois plus grandes manufactures de la ville.

*
* *

Dexter Ballou naquit, comme son frère George, à Cumberland Hill. Il fut un homme plein d'activité. Toujours manches retroussées et en habits de travail, il surveillait, sans relâche, la marche de

1. Décédé à Woonsocket, le 15 juillet 1887.

2. Les vieillards affirment qu'un certain nombre de jeunes gens étaient venus ici, bien avant cette époque, pour aider les Américains à convoyer les chevaux qu'ils achetaient au Canada.

ses manufactures et veillait, en même temps avec un œil paternel, sur toute sa main d'œuvre.

Pour ses ouvriers, il était comme son frère. Ceux qui les exploitaient ou les maltraitaient devaient compter avec lui. En ces occasions il avait une main de fer incapable de fléchir.

L'activité était si intense dans les manufactures du temps que le travail ne s'arrêtait jamais, pas même les jours de fête, pas même le jour de Noël. Plus d'une fois il arriva, cependant, que ce grand jour fut forcément chômé dans les manufactures de Dexter Ballou. Le jour de Noël 1846 ou 1847 fut, en ce sens, très remarquable et fort remarqué aussi. Le travail s'opérait comme à l'ordinaire lorsque tout à coup, durant la matinée, sans cause apparente, un madrier de deux pouces d'épaisseur se détacha du mur et tomba sur une roue d'engrenage qu'il brisa complètement, forçant ainsi la manufacture à un chômage complet de plusieurs jours.

Frappé par cette coïncidence, Dexter Ballou dit cette fois à son fils Orin: "Puisqu'il arrive toujours des accidents le jour de Noël, cette grande fête sera désormais observée". Du coup il traçait ainsi la ligne de conduite à suivre aux autres manufacturiers du temps. Ce fait nous a été raconté par un vénérable vieillard qui en fut le témoin. Il s'était produit à la manufacture Lippitt.

Lorsqu'il mourut, le *"Patriot"*[1] du 19 novembre 1875, publia ce qui suit à son sujet:

"Otis Dexter Ballou, l'un des citoyens le mieux connu et le plus respecté de ce village est mort dimanche soir, à l'âge de soixante-sept ans. Né à Cumberland Hill, il habitait Woonsocket depuis un quart de siècle. Durant vingt ans il avait été le propriétaire de l'hôtel Woonsocket et le président de la banque nationale. En politique il n'avait pas d'ambition personnelle et était d'une intégrité exemplaire.

"Une autre de ses qualités dominantes était sa bienveillance, sorte de charité silencieuse ne cherchant aucunement à frapper l'attention publique. Bien rarement, en effet, un pauvre se présenta à lui en vain. C'était un homme discret, modèle et simple. Tous ceux qui ont eu l'occasion de venir en contact avec lui ne l'oublieront pas. Le village souffrira de sa disparition."

Avant de mourir Dexter Ballou légua $1500 au village pour le soutien de l'école supérieure.

Son père, Olivier Ballou, était décédé le 15 janvier 1843, à la

1. Le "Patriot" avait été fondé vers 1836.

résidence de son gendre Johanatan Miller, à l'âge de 80 ans. Il avait aidé Dexter à construire la première manufacture de coton à Woonsocket.

George et Dexter Ballou honorèrent le bon renom des premiers manufacturiers de l'époque. Malheureusement, peu les imitèrent. Aussi la vie que l'on menait dans les diverses manufactures était-elle une vie d'esclave. Par ailleurs, la production et les demandes étant toujours plus ou moins incertaines, occasionnèrent assez souvent des chômages considérables et des paniques financières et économiques bien regrettables. La misère était alors affreuse.

Aussi les journaux du Sud des Etats-Unis, partie du pays à laquelle on reprochait amèrement l'esclavage des noirs, en prenaient-ils occasion de dénoncer violemment le nord.

"La mémoire des fondateurs des fabriques de coton, disaient-ils en substance, devrait être méprisée par la génération actuelle et abhorrée comme représentant l'âge le plus reculé de la vraie prospérité et de l'humanité.

"Les gens du nord font grand tapage autour de l'esclavage des noirs dans le sud. Or, il s'en faut que ce dernier soit aussi oppressant et aussi abominable que la dure servitude des blancs dans le nord.

"Depuis l'introduction, en ce pays, des machines à fabriquer le coton, importées d'Angleterre, une très grande partie de la population blanche est tenue ni plus ni moins qu'en esclavage".

Malheureusement dans toutes ces violentes diatribes de journaux il y avait beaucoup de vérité.

La plupart des manufacturiers perdaient l'humanité de vue. Tout à la surveillance du fonctionnement de leurs machines ils s'inquiétaient peu de la morale et de savoir comment leurs ouvriers étaient traités par les subalternes.

L'on raconte qu'une brute, pour le moindre motif, fouettait les enfants à son emploi. Un jour, l'un d'eux, enlevant précipitamment une boîte qui se trouvait sur le passage de ce bourreau[1] en reçut pour toute récompense un formidable coup de pied qui le fit rouler sur le plancher.

Quant aux jeunes filles travaillant dans ces manufactures, elles pouvaient s'estimer très heureuses si, à force de volonté et d'énergie, elles réussissaient à conserver leur innocence et leur réputation.

1. Cet homme-brute eut la récompense qu'il méritait par ses mauvaises actions: il termina ses jours dans la misère et dut se réfugier à l'hospice public des vieillards.

Les journaux du sud n'avaient donc pas tort de dénoncer l'esclavage des blancs dans le nord du pays. L'on achèvera de s'en convaincre, d'ailleurs, en parcourant les lignes ci-après.

Dès l'âge de huit ans les enfants entraient dans les manufactures pour y faire des travaux en rapport avec leurs forces. A cinq heures sonnantes ils étaient à l'œuvre, soit à balayer, soit à trier le coton. Cette première besogne accomplie on les laissaient, parfois, se coucher dans les paniers remplis de coton brut où ils dormaient jusqu'à l'heure du déjeuner. Mais cédons la plume à Stephen A. Knight, manufacturier bien connu à Woonsocket, qui, faisant un retour vers le passé, publia naguère un bel article dans le *"Providence Journal"* concernant le travail de manufacture dans les trois premiers quarts du siècle dernier.

"Si nous gémissons, parfois, à la pensée que les beaux jours d'antan sont disparus, écrit-il, il faut en chercher la raison dans l'oubli réel des misères que nos pères subirent et des difficultés sans nombre qu'il leur fallut constamment surmonter au prix d'héroïques efforts. Nous avons bien tort, dès lors, de regretter le passé. Voyez plut tôt ce qu'il était:

"Au printemps de 1835, n'ayant pas encore sept ans, je fus embauché dans une manufacture de Conventry, R. I., comme "bobbin boy" ou "back boy". Cet âge si tendre était l'âge moyen des débutants. La mentalité de l'époque n'y trouvait rien à redire.

"Le propriétaire, homme intelligent et de progrès, avait été gouverneur du Rhode-Island. On le considérait comme étant un homme humain et cependant dans sa manufacture, comme dans toutes les autres d'ailleurs, il se passait des choses absolument inhumaines. Aujourd'hui elles soulèveraient des protestations universelles et déchaîneraient la révolution immédiate si elles étaient encore pratiquées.

"Au premier avril manufacturiers et ouvriers signaient un contrat valable pendant un an. Les premiers s'engagaient à fournir du travail et les derniers à le faire. Or, un jour la mère de plusieurs enfants osa protester sur l'insuffisance du salaire et demanda une rémunération plus convenable.

"— Vous avez assez à manger, n'est-ce pas? lui objecta-t-on.

"— Oui, mais tout juste assez pour ne pas mourir de faim.

"— Et assez de vêtements?

"— A peine assez pour couvrir notre nudité.

"— Eh bien, termina le patron en la congédiant, nous voulons "tout le reste!

"Evidemment avec tous les magnats du temps ce patron considérait l'ouvrier comme une sorte d'esclave à qui il ne devait que la nourriture et le vêtement.

"Mon salaire de "bobbin boy" était de quarante-deux sous par semaine pour une moyenne de quatre-vingt-quatre heures de travail[1], soit quatorze heures par jour. Je ne gagnais donc qu'un demi-sou par heure.

"La main d'œuvre n'était payée que quatre fois l'an. La manufacture ayant un magasin pour fournir les objets et vêtements nécessaires aux ouvriers le montant des achats de chacun d'eux était retenu sur les gages au jour "de la paye".

"Voici qu'elles étaient les heures de travail: 5 heures 1/4 du matin, entrée à la manufacture; 7 heures 1/2, déjeuner; 8 heures, continuation du travail; midi, dîner; 12 heures 3/4, travail jusqu'à 7 heures 1/2 du soir.

"L'éclairage était fait au moyen de grosses lampes suspendues au plafond, d'où des incendies fréquents en ce temps-là. Dans les maisons on s'éclairait à la chandelle.

"Par le tableau des heures de travail ci-avant, l'on voit qu'il ne restait aucun temps disponible pour l'école. La plupart des enfants apprenaient à lire aux écoles du dimanche—"Sabbath School".

"La cloche de la manufacture était la seule nécessaire dans le village. Elle dirigeait la vie de l'ouvrier du lever au coucher".

* * *

Parmi les manufacturiers les plus influents de cette partie de la Nouvelle-Angleterre il convient de citer Samuel Slater. Avant lui l'on tâtonnait pour ainsi dire. Mais dès qu'il fut arrivé, grâce à sa connaissance parfaite de l'outillage dont on se servait en Angleterre, l'industrie du coton et de la laine prirent un nouvel essor. Il construisit des manufactures dans le Rhode Island, dans le Massachusetts et jusque dans le New Hampshire. A cause de cette heureuse influence dont Woonsocket profita il convient de donner quelques notes sur ce grand bienfaiteur de la région. Nos lecteurs nous en sauront gré, nous en sommes certains.

1. Le 4 juillet était alors l'unique fête civique.

Samuel Slater naquit à Belper, Derbyshire, Angleterre, le 9 juin 1768. Son père appartenait à la meilleure classe des propriétaires ruraux. Il mit Samuel en apprentissage à la manufacture de coton de Milford, près de Belper.

Strutt, le propriétaire, voyant en Samuel un jeune homme d'éducation supérieure, le reçut à bras ouverts et l'initia à tous les mystères de la machinerie et aux secrets du tissage et du filage du coton. Il s'assimila si bien la science de son maître qu'il passait, jeune encore, pour être l'un des plus habiles ouvriers de la région.

Plus tard, grâce à cette connaissance parfaite de l'outillage mécanique dont il se servait, il pourra, en Amérique, construire de mémoire tout un nouveau matériel.

Samuel Slater avait un brillant avenir devant lui en Angleterre. Cependant, il n'y demeura pas. Poussé par l'esprit d'aventure et l'ambition de faire une fortune rapide, il traversa l'océan et vint s'établir dans la Nouvelle-Angleterre. L'on y offrait alors des primes élevées à qui inventerait des machines pour fabriquer le drap et la toile et surtout pour filer le coton[1].

Par intérêt, l'Angleterre, voyant son ancienne colonie d'Amérique se lancer dans l'industrie, la contrecarrait autant qu'elle le pouvait. Dans ce but, elle prohibait même l'émigration de toute main d'œuvre habile et punissait très sévèrement les expéditeurs et les porteurs de modèles et de dessins de toute machinerie destinés à sortir du pays.

Aussi, Samuel Slater, dut-il agir de ruse pour pouvoir passer aux Etats-Unis. Il quitta le toit paternel, vêtu en simple fermier. Possédant dans sa tête tous les plans complets de la machinerie de manufacture il ne prit avec lui aucun dessin ni modèle. Embarqué à Londres le 13 septembre 1789, il débarquait à New York soixante-six jours après, soit le 18 novembre.

Il demeura durant quelque temps en cette ville et à Philadelphie. Puis, ayant entendu dire qu'un nommé Brown, de Pawtucket, R. I., faisait de vaines recherches pour filer le coton il se décida à venir lui offrir ses services. Il arriva à Providence en janvier 1790. Comme bien l'on pense il fut accueilli, à Pawtucket, avec grande cordialité et avec égards.

Vérification faite de l'outillage existant, Slater ne lui reconnut aucune valeur. Il se mit alors à l'œuvre et établit le système Ark-

1. Des essais infructueux avaient été faits dans la manufacture Byfield, à Newbury, Mass.

wright. Bientôt il fit fonctionner soixante-douze fuseaux en utilisant l'eau comme pouvoir. On en fit l'essai pendant vingt mois. Le succès ayant complètement répondu aux efforts tentés, l'on forma une compagnie connue sous le nom de Almy, Brown and Slater.

Pendant quarante ans ces trois hommes demeurèrent associés. Mais, dès le début, on peut dire que l'industrie du coton fut entre les mains de Samuel Slater. Vingt ans après la fondation de la première manufacture de coton, Slater et ses associés, fournissaient encore aux manufacturiers toutes les machineries nécessaires au filage.

La manufacture Slater, de Pawtucket, R. I., date de 1793. On l'a seulement modernisée depuis.

Slater réussit à y filer le coton en fil très fin et très régulier. Sa femme et sa belle-sœur, tordant ce fil au moyen du rouet, en obtinrent un fil double No 20 qui donna les meilleurs résultats dans la couture. Jusque là le fil à coudre était seulement fait de lin.

A cette époque, les dames et les jeunes filles saisissaient l'occasion des réunions intimes pour filer le lin soit à la main, soit au rouet, afin d'en obtenir le fil à coudre. Aucune d'elles ne croyait s'abaisser en consacrant ainsi une partie de son temps au travail manuel et à la prospérité du pays.

Les hommes les plus influents, de leur côté, affectaient de porter des vêtements faits avec le lin, le coton et la laine tissés ici de préférence aux produits importés.

Cinq ans après, s'associant son beau-père Oziel Wilkinson[1], William Wilkinson le mari de sa belle-sœur et Timothy Green, Slater construisit une seconde manufacture en face de la première sur le côté opposé de la rivière.

De compagnie avec son frère John qu'il avait fait venir d'Angleterre, il en éleva une troisième à trente milles de Providence, à Oxford, "South Gore".

Pour avoir la main d'œuvre indispensable il bâtit sa quatrième manufacture à une plus grande distance encore, au petit village de East Webster, Mass., appelé depuis Webster en l'honneur de Daniel Webster. Dans cette dernière entreprise il s'associa Tiffany l'un de ses ouvriers de confiance.

Les chutes d'eau Amoskeag, de la rivière Merrimack, à Man-

1. Oziel Wilkinson et ses cinq fils, tous, comme lui, forgerons-mécaniciens très habiles, résidaient d'abord à Smithfield. Ils ne s'étaient établis à Pawtucket qu'en 1783.

chester, N. H., ayant attiré son attention il y construisit sa cinquième manufacture en 1822.

Plus tard, il devint propriétaire des "Steam Mills" de Providence, R. I., de Wilkinsonville et de Sutton, Mass. Toujours sur le qui-vive il ne cessait de construire et de propager l'industrie cotonnière et lainière. Philanthrope, il érigea, en même temps, des écoles pour les enfants de ses employés.

Sa résidence principale fut toujours à Pawtucket, R. I. Cependant, il passa en partie les dernières années de sa vie chez son fils Horatio, à East Webster, Mass. Il y mourut le 21 avril 1835, à l'âge de 66 ans, 10 mois, 12 jours.

Slater mena une vie domestique des plus paisibles. De sa première femme, Hannah[1] Wilkinson, fille de son associé Oziel Wilkinson, il eut huit enfants: William, Elizabeth, Samuel, Geo. Basset, John, Horatio Nelson, William[2], Thomas Graham.

Au physique, Samuel Slater était aussi bel homme qu'au moral. Il mesurait six pieds de grandeur et pesait 260 livres. Il était blond et avait des traits fort réguliers. Son front large dénotait une vaste intelligence qu'il possédait, du reste, à un très haut degré. Il s'attirait le respect de tous ceux qui l'approchaient.

1. Elle mourut en 1812, peu après la naissance de son dernier fils. Plus tard, Slater se remaria avec la veuve de Robert Parkinson, de Philadelphie.
2. Le deuxième enfant de ce nom.

CHAPITRE VIII.
Le Village de Hamlet.

Edward H. Carrington, marchand fort estimé de Providence, et Stephen H. Smith, descendant de la célèbre famille de John Smith, fondèrent le village de Hamlet à l'endroit même où sont aujourd'hui bâties les manufactures Hamlet, Lafayette et French.

Mais le terrain était loin d'avoir alors la configuration actuelle due au travail de l'homme.

Placé dans la vallée, entre les hauteurs de Bernon, la petite côte de Villa Nova et la rivière que dominent les collines de Cumberland, le village ressemblait à un nid de merle construit à l'épreuve des grands vents.

Malheureusement il n'était pas à l'abri des inondations. Celles-ci se produisaient régulièrement à la saison des pluies et à la fonte des neiges. Les eaux tourbillonnantes de la Blackstone envahissaient les habitations avec une rapidité déconcertante. Il fallait circuler dans les rues en canot et abandonner le village au plus vite jusqu'à la baisse des eaux.

Une manufacture de coton construite en pierre, ayant quatre étages, sise sur l'île formée par le contour de la rivière et un canal artificiel, était la principale industrie du village. Surmontée d'une tourelle carrée ressemblant à un phare, elle avait l'aspect de l'un de ces vieux châteaux du Moyen âge où l'on ne pénétrait que difficilement. Et de fait, l'on n'y entrait qu'à l'ouverture de grandes barrières confiées à un gardien attitré.

En outre de cette manufacture érigée par Spencer Mowry, il y avait une école, un certain nombre de maisons et deux longs bâtiments, à un seul étage, surmontés d'un grenier. Chacun d'eux contenait environ dix logis. Les locataires, durant leurs loisirs, cultivaient des fleurs sur le devant des résidences et faisaient du jardinage en arrière.

Toutes les constructions étaient blanchies à la chaux et donnaient, par là, au village un cachet tout particulier de coquetterie et de propreté fort remarquables.

Un chemin de plus de cent pieds de large, bordé des deux côtés d'une rangée d'ormes superbes, formant une sorte d'arche continue, traversait le centre du village pour aboutir au pont donnant accès sur la manufacture[1].

Wardwell devenu propriétaire de cette dernière possédait une magnifique résidence dans le village. Elle n'aurait certes pas été dédaignée même par les seigneurs de la féodalité.

Ce manufacturier juste et plein de bonté pour les ouvriers s'en faisait aimer. Ils étaient tous Américains et se montrèrent courtois et hospitaliers à l'égard des premiers Canadiens français qui vinrent tenter fortune à Woonsocket.

Aujourd'hui, plus rien n'existe de ce village si ce n'est les deux longs bâtiments dont il a été question ci-avant, l'ancienne résidence Wardwell et la première manufacture à laquelle l'on a fait subir d'importantes transformations. Toutefois, l'extérieur de cette dernière n'a presque pas été modifié. Beaucoup de nos compatriotes y ont trouvé en tout temps et y trouvent encore du travail pour faire vivre leurs familles.

En 1830, Hamlet était encore complètement entouré par une forêt épaisse. Aucun chemin de voiture n'existait même pour aller à Woonsocket qui, pourtant, n'était pas bien éloigné de là.

Plus tard, ce village fut témoin d'un accident tragique qui coûta la vie à cinq personnes.

L'un de ses habitants ayant reçu la visite de parents domiciliés dans une localité voisine ne voulut pas, à leur départ, les laisser traverser seuls le pont du canal et celui de la rivière. Le canal et la rivière n'ayant pas de garde-fous de chaque côté des ponts il était, en effet, très dangereux de s'aventurer sur ces derniers tant la nuit était noire et pluvieuse.

Notre citoyen prend donc place sur la voiture de ses visiteurs et, pour plus de sûreté, conduit lui-même le cheval.

Mais une heure, deux heures se passent sans qu'il revienne à la maison . . . Sa femme, d'abord inquiète, se rassure en pensant qu'après la traversée des ponts son mari avait sans doute jugé prudent d'accompagner les parents jusque chez eux, car la nuit était affreusement obscure . . .

1. La manufacture Hamlet conserve encore dans ses bureaux une bonne vue panoramique du village Hamlet de 1842.

Au matin, stupéfaits et horrifiés, les premiers ouvriers arrivant à la manufacture, aperçurent immergés dans le canal un cheval et une voiture couverte . . .

Bien qu'il eût l'habitude parfaite des lieux, notre pauvre citoyen, trompé par la noirceur exceptionnelle de la nuit, avait manqué l'entrée du premier pont et conduit l'attelage tout droit dans le canal.

On retrouva les occupants tels qu'ils étaient partis de la maison: bien enveloppés et accroupis dans l'intérieur de la voiture d'où ils n'avaient pu sortir ni même appeler au secours au moment de l'accident fatal.

Ce malheur jeta la consternation dans le village. Ce fut une dure leçon. Peu après, les entrées des ponts étaient munies de garde-fous et l'on y installait des réverbères pour les éclairer durant la nuit.

En 1916, un unique et magnifique pont en béton remplaça les deux vieux ponts de bois. Il a 60 pieds de large dont 40 pour le trafic des voitures et 10 de chaque côté pour les piétons. Sa longueur est de 425 pieds. Il est éclairé par douze groupes de belles lampes électriques.

CHAPITRE IX.
Manville.

Fondation de Manville.—Les Wilkinson.—Les nôtres y dominent.

A quatre milles de Woonsocket, dans la vallée même de la Blackstone, se trouve le village de Manville. Construit sur une petite hauteur, ses maisons s'y échelonnaient, à l'origine, un peu au hasard et sans symétrie.

Les rues étaient si étroites ou si peu tracées que l'on avait l'impression d'être dans un village sans rues. Aujourd'hui, grâce aux améliorations modernes, l'aspect du village a changé du tout au tout.

En 1740, David et Samuel Wilkinson, ses premiers habitants, y établirent une fonderie pour traîter le minerai de fer extrait des mines de Cumberland.

Grâce à leur habileté et à leur esprit inventif, cette fonderie acquit une réelle importance. Ils y fabriquaient divers article de ferronnerie, et y fondaient des canons tout d'une pièce qu'ils expédiaient ensuite à Philadelphie. Leurs produits passaient pour être de qualité supérieure.

David et Samuel Wilkinson étaient parents avec Oziel Wilkinson, le forgeron de renom établi à Pawutcket, que l'on donne comme descendant du Wilkinson vivant dans la "Half Way House"[1] de Manville au sujet de qui l'on raconte le fait extraordinaire suivant: croyant à la résurrection des corps, il résolut de "faire conserver le sien du mieux possible" après sa mort. Dans ce but il signa un contrat singulier avec un voisin. Celui-ci s'engageait, s'il mourait après lui, à faire relier le monument s'élevant sur sa tombe au cercueil renfermant ses restes mortels par un tuyau de métal qu'il devait tenir constamment rempli d'alcool pour empêcher, ainsi, la décomposition du cadavre. Ce contrat bizarre fut, dit-on, exécuté à la lettre tant que ce voisin vécut.

En 1812, l'on construisit la première manufacture de Manville. Destinée au tissage du coton, elle mesurait 100 pieds de long par 32

1. Ainsi appelée parce qu'elle était à mi-chemin de Manville et de Woonsocket.

de large et avait quatre étages. Aujourd'hui elle est encore bien conservée.

La "Mott Dam" ayant près de cinq pieds de hauteur, située à environ deux milles du village Hamlet, et utilisée pour les commodités de l'industrie de Manville, donna lieu, dans ce temps, à un procès célèbre qui dura onze ans entre Joseph Wilkinson d'une part et Jenking et Man de l'autre. Une crue extraordinaire des eaux y mit soudainement fin en démolissant si complètement ce barrage, qu'après coup, la Blackstone put couler sur son emplacement sans faire la moindre ondulation. La digue actuelle qui le remplaça fut construite au centre de Manville, en 1868. Elle coûta alors la somme de $30,000.00.

Manville est maintenant devenu un coquet village, habité principalement par nos compatriotes franco-américains qui y forment une magnifique paroisse très prospère. M. l'abbé Eugène Lessard en est le curé trés dévoué depuis de nombreuses années.

CHAPITRE X.
William Blackstone.

Bien qu'il fût personnellement étranger à la fondation et à toute vie intérieure et extérieure de Woonsocket, William Blackstone, dont le nom est si connu ici et dans toute la vallée de la Grande Rivière, mérite d'être à l'honneur et d'attirer notre attention. Nous lui consacrons d'autant plus volontiers quelques pages de ce volume que son nom continuera, dans la suite des âges, à être honoré dans toute la région. Il importe donc que nos lecteurs connaissent les traits dominants de cette figure patriarcale du Rhode Island. En les leur offrant nous avons conscience de répondre à leur désir bien légitime et de satisfaire à notre devoir d'historien de Woonsocket.

La vie de William Blackstone ou Blaxton est mystérieuse, du moins, dans sa première partie. L'on ignore quand, comment et pourquoi il vint en Amérique.

Comme il était ministre de l'Eglise anglicane on suppose que, professant sans doute des idées religieuses contraires à celles de ses contemporains, il fut obligé de quitter l'Angleterre pour venir se réfugier dans le nouveau monde. Il le laisse d'ailleurs lui-même entendre dans la déclaration suivante: "J'ai quitté l'Angleterre, dit-il, pour me soustraire au pouvoir des seigneurs-évêques, et voilà que je suis tombé en Amérique en celui des seigneurs-frères".

A leur arrivée les premiers colons de la baie du Massachusetts le trouvèrent établi sur la péninsule de Shawmut, devenue une partie de Boston, où il avait planté un verger, chose alors inconnue dans cette partie de la Nouvelle-Angeterre.

Sur son appel, la plupart des colons établis, en 1630, à Charlestown, vinrent se fixer à Boston.

Mais ses opinions religieuses créèrent bientôt de nouvelles difficultés à Blackstone. Aussi dut-il fuir Boston comme il avait d'abord fui l'Angleterre.

En 1634 il vendit donc ses propriétés aux autres colons de Shawmut et employa le produit de sa vente à l'achat de bétail. Il vint ensuite s'établir sur une minuscule colline, qu'il nomma "Study Hill", située près de la gare actuelle de Lonsdale, R. I. La voie ferrée

l'ayant traversée en son milieu il n'en reste, aujourd'hui, qu'une bien infime partie.

Blackstone était un homme très sérieux, aimant l'étude, s'occupant de sciences et recueillant avec soin tous renseignements concernant le pays. Il écrivit ainsi nombre de brochures et de livres sur les faits et gestes des colons, et sur la fondation des premiers établissements du Massachusetts et du Rhode Island.

Comme à Shawmut, il planta un verger autour de sa demeure et y recueillit les premières "pommes douces" appartenant à la plus délicieuse espèce alors connue. Cent trente ans après bon nombre de pommiers produisaient encore d'excellents fruits.

Blackstone, allant souvent prêcher à Providence, apportait toujours avec lui quelques pommes de son verger qu'il distribuait à ses jeunes auditeurs afin d'en être mieux écouté.

Lorsqu'il fut devenu vieux et incapable de faire le trajet à pied, il s'y rendait en montant à selle sur un bœuf préalablement dressé pour cela.

Sa femme Sarah mourut en juin 1673 et lui-même en 1675. Il habitait alors la Nouvelle-Angleterre depuis plus de cinquante ans.

Peu après sa mort sa maison et sa bibliothèque, à la constitution de laquelle il avait voué le meilleur de son temps et de ses énergies, furent complètement détruites par les hordes barbares de King Philip.

Blackstone n'avait qu'un fils qui mourut sans laisser de postérité.

Toutefois, son nom survécut à l'extinction de la famille.

Témoin l'action de la petite ville, presque faubourg de Woonsocket—dont nous parlons au chapitre suivant—qui a voulu perpétuer la mémoire de ce premier colon en s'appelant Blackstone. Témoin encore la Grande Rivière d'autrefois qui, changeant son nom, a pris aussi celui de Blackstone, afin de conserver, à sa manière, le souvenir de l'homme illustre qui était venu chercher la paix et une nouvelle ardeur au travail sur ses rives tranquilles.

CHAPITRE XI.

La Rivière Blackstone.

Principales sources et cours de la Blackstone.—Légende de "High Rock". — Blackstone. — Légende de "Cold Spring Park". — Inondation de 1808. — La Blackstone à travers Woonsocket.

Dans le passé la Blackstone a eu plusieurs noms: "Seekonk River", en aval de Pawtucket; "Pawtucket River" et surtout "Great River", Grande Rivière. Ce ne fut que 150 ans après la venue de Blackstone, le premier homme blanc arrivé dans la région, qu'on lui donna son nom actuel en l'honneur de ce brave et savant pionnier européen.

Indiquer la source de la Blackstone avec précision n'est point chose facile. Elle semble en avoir plusieurs sans compter les nombreux marais qui l'alimentent dans la partie supérieure de son cours. De sorte que l'on ne peut exactement fixer sa source. Cependant, des recherches patientes et approfondies permettent de retracer quelques-unes de ses branches, toutes situées dans le Massachusetts et connues sous différents noms dont la réunion des eaux forme ensuite l'unique rivière Blackstone. C'est ainsi que quatre d'entre elles se trouvent au sud du Mont Wachusett. Mais nous allons nous borner à citer seulement les cinq principales.

La première est celle que l'on voit à l'ouest de "Little Asnebunskit Hill", comté de Paxton, dont les eaux forment le ruisseau Kettle traversant le Réservoir supérieur (Upper Reservoir) et l'étang Bottomly. Ce ruisseau, arrosant Leicester et Adeburn, atteint ensuite Worcester où il se jette dans la Blackstone.

L'étang North (North Pond), alimenté par des tributaires venant du nord de la colline Indian forme la deuxième source.

La troisième donne naissance au Grand Ruisseau (Great Brook), du comté de Boylston, qui, traversant le lac Quinsigamond dont il emprunte le nom, rejoint ensuite la Blackstone.

La quatrième, située dans le comté de Holden, forme le ruisseau

Tatnuck coulant vers le sud et se jetant dans le ruisseau Kettle mentionné ci-avant.

La cinquième, l'une des plus éloignées, surgissant au sud de l'étang Ramshorn, forme un ruisseau qui monte vers le nord, traverse le susdit étang, continue ensuite son cours sous le nom de ruisseau Ramshorn, s'infléchit vers le nord-ouest, se grossit en traversant quelques nouveaux étangs pour venir enfin se jeter dans le ruisseau Kettle.

L'étang Ramshorn dont il est ici question est situé à l'ouest de l'étang Singletary dont il est peu éloigné. Celui-ci, beaucoup plus important, décharge ses eaux par la rivière de même nom dans la Blackstone qu'elle rejoint à Millbury, Mass.

De tout ce qui précède l'on peut conclure que la Blackstone proprement dite commence à Worcester, Mass. De là jusqu'à son embouchure, située dans la baie de Narragansett, elle arrose successivement Millbury, Sutton, Grafton, Wilkinsonville, Saundersville, Farnumsville, Northbridge, Whitinsville, Uxbridge, Milville, Blackstone, Woonsocket, Manville, Albion, Lonsdale, Valley Falls, Central Falls, et Pawtucket.

Son parcours, généralement bien tranquille, est cependant accidenté de quelques petits rapides et ne se développe guère que sur une longueur d'environ 60 milles. A Worcester, son vrai point de départ, elle a une altitude de 400 pieds. Au-dessus d'une centaine de manufactures diverses l'utilisent comme force motrice. Bien que fort courte la Blackstone a donc industriellement une très grande importance.

A l'écluse "Roaring Dam" de Blackstone, elle n'a qu'environ 60 pieds de largeur. Son lit y est rocailleux et l'eau très basse presque durant toute la belle saison, en raison des nombreuses écluses établies en amont afin de la retenir en réserve pour l'époque des chaleurs. Mais au printemps, la rivière change d'aspect et les eaux deviennent très hautes. Sur une distance approximative d'un quart de mille elles doivent péniblement se frayer un passage entre des rochers à pic dont quelques-uns atteignent 60 pieds de hauteur.

Sur les rives, malgré la constitution rocailleuse du sol la végétation y est luxuriante. De superbes arbres, très verdoyants et touffus y donnent un ombrage enchanteur[1]. Les rayons du soleil ne traver-

1. Autrefois l'on y trouvait de la "Pruche" en abondance. Le laurier des montagnes y était aussi très commun.

sent que difficilement ce rideau de verdure, aussi aux jours les plus chauds de l'été y trouve-t-on une bienfaisante fraîcheur. Mais pour en jouir et pouvoir admirer la beauté du paysage il faut, pour ainsi dire, descendre dans le lit même de la rivière et y escalader l'un ou l'autre des rochers que le courant vient furieusement battre sans jamais réussir à les ébranler.

*
* *

A l'endroit appelé High Rock, un rocher s'avançant horizontalement au-dessus de l'abîme, aurait été le théâtre d'un fait que nous trouvons extraordinaire chez des sauvages mais qui démontre bien que le fond de la nature humaine, le même dans toutes les races, est susceptible d'une grande exaltation sentimentale et passionnnelle aussi bien chez le sauvage des bois que chez l'homme civilisé des villes modernes.

Un jeune guerrier sauvage s'était épris d'amour pour la fille du chef de sa tribu. La fille, de son côté, recevait avec une satisfaction évidente les attentions et les égards dont le jeune homme la comblait. Mais le chef, infatué de sa noblesse, trouvait indigne de son rang et de sa tribu de donner sa fille à un obscur guerrier. Il refusait donc obstinément de consentir à leur mariage. Mais le temps s'écoulait et cependant les jeunes gens ne modifiaient en rien leurs sentiments réciproques.

Agacé, le vieux chef voulut alors éprouver la fidélité de leur amour. Il les conduisit donc tous deux sur l'un des rochers de High Rock, au bord de la rivière, et là il leur promit de consentir à leur union si le jeune homme, acceptant de se précipiter dans le gouffre, nageait ensuite jusqu'à la rive opposée. Nulle hésitation ne fit tressaillir le guerrier amoureux. Disant un rapide adieu à la jeune fille et décidé à tenter l'impossible, il plongea aussitôt dans l'abîme. Hélas, ce fut sa perte! . . . Le vieux chef, lui, ne broncha pas. Il avait, sans doute, escompté une telle fin . . . Quelques minutes après, en effet, le cadavre du jeune homme remontait à la surface des eaux pour être emporté par le courant furieux.

A cette vue, la jeune fille pousse un grand cri d'angoisse. S'échappant alors de l'étreinte de ses compagnes, d'un bond fougueux elle s'élance, aussi, dans le gouffre en faisant entendre, cette fois-ci, un long cri de triomphante victoire. N'ayant pu se donner à celui qu'elle aimait elle avait voulu, du moins, sous les yeux de son père,

s'unir à lui dans une même mort. Le vieux chef, atterré, n'avait point prévu un tel dénouement. Mais c'était trop tard maintenant . . . Il avait été la victime de son propre piège et de sa méchanceté.

*
* *

La première famille irlandaise arrivée à Blackstone vint s'établir aux environs de cette partie pittoresque de la rivière. Elle y loua une maison et le moulin qui s'y trouvait. Les citoyens du village venaient l'y voir par curiosité comme pour s'assurer que ses membres étaient bien des personnes faites comme eux. Honnête et serviable cette famille sut s'attirer les bonnes grâces et l'estime des habitants.

Plus tard, le village devint un centre irlandais. Bon nombre d'hommes éminents en sont sortis. Lorsque les Canadiens français arrivèrent dans la région il y eut, plus d'une fois, des batailles en règle car l'eau-de-vie développait, outre mesure, les instincts guerriers des fils de la verte Erin. "Pat", dit-on, aimait démesurément le jeu du bâton, le jet de cailloux et la gymnastique des coups de poing. "Baptiste", plus modéré, lui, n'avait cependant pas le sang engourdi. De là des frictions qui ne tournaient pas toujours, il s'en faut, à l'avantage de "Pat".

Un peu plus bas, l'on est à l'embouchure de la rivière Branch dont le cours, à cet endroit, était autrefois aussi pittoresque et aussi joli que celui de la Blackstone.

En aval, celle-ci coule tranquillement entre une colline à l'ouest et un superbe plateau à l'est appelé "Interval". Rien de bien saillant dans son parcours à travers le village si ce n'est l'écluse retenant l'eau qui fournissait autrefois la force motrice à l'ancienne manufacture Blackstone.

Il y a près de quarante ans, au pont le plus élevé du chemin de fer, près de la gare alors appelée Waterford, il y eut un accident bien regrettable. Un convoi de wagons chargés de marchandises y dérailla et tomba dans la rivière à cinquante pieds plus bas. Le serre-frein ayant pu sauter à temps l'on n'eut fort heureusement aucune perte de vie à déplorer.

Le *"Patriot"* du 10 octobre 1851 rapporte un autre accident sans indiquer, cependant, l'endroit précis où il survint.

"Samedi dernier, vers une heure du matin, rapporte-t-il, un Ecossais, nommé Nolan, trouva une mort horrible à Blackstone. Ayant loué cheval et cabriolet il quitta le village, vers minuit, pour se

rendre à Woonsocket. Tout marcha bien pour l'aller, mais au retour, le cerveau étant embrouillé par les vapeurs de l'alcool, il s'aventura, par mégarde, sur la voie ferrée. Dans son ivresse il guida le cheval sur l'extrême lisière de la voie d'où l'attelage complet fit aussitôt, d'une hauteur de cinquante pieds, un terrible plongeon dans la rivière. Des personnes du voisinage, entendant le bruit, se hâtèrent de voler à son secours. Elles trouvèrent le cheval tué et le cabriolet brisé mais contenant encore des bouteilles d'eau-de-vie. Pour retrouver le cadavre de Nolan l'on dut faire des recherches prolongées car, à cet endroit, l'eau atteint une profondeur de dix à quatorze pieds. L'on a prouvé que Nolan était dans une ivresse bestiale".



Descendant le cours de la rivière, le lieu qui attire ensuite le plus l'attention du touriste est "Cold Spring Park". Les sauvages y avaient construit un village. Leurs huttes couvraient le croissant décrit par la courbe de la rivière où se trouve aujourd'hui la manufacture Nyanza. C'était la capitale d'un jeune et puissant chef de tribu en relations amicales avec Roger Williams et les colons de Providence.

Sauvages et colons se visitaient souvent pour fins de commerce surtout. A la suite de ces entrevues un jeune européen, nommé De Foe, se lia d'amitié avec le jeune chef sauvage. Malheureusement cette liaison eut pour épilogue une mort tragique pour tous deux, mort partagée aussi par une jeune fille blanche. La légende nous en a transmis le récit circonstancié que nous rapportons ci-après.

De Foe, banni de la colonie de Plymouth comme hérétique, ne pouvait plus y rentrer sans s'exposer à de très graves peines. Il en était désolé et touchait, parfois, de bien près, le désespoir car il aimait passionnément une jeune fille de cette colonie. De son côté celle-ci lui avait donné sa main et son cœur. Depuis son bannissement elle avait même trouvé moyen, par un messager de confiance, de lui promettre à nouveau de ne vivre que pour lui et de l'aimer toujours.

Le moral ainsi remonté par une telle promesse, De Foe se mit alors en frais de construire une demeure digne de recevoir sa fiancée. Puisqu'ils s'aimaient tant tous deux ils devaient donc être l'un à l'autre. Il la voulait et il l'aurait malgré le refus catégorique du père, dut-il pour cela user de moyens même extraordinaires. Cependant, il ne savait encore comment s'y prendre pour revoir la jeune

fille. Retourner à Plymouth n'était pas pratique. En outre des dangers personnels qu'il courait, il s'exposait du coup à retarder indéfiniment ses projets d'union avec sa fiancée. Tout à ces pensées De Foe résolut d'agir avec hardiesse et de faire enlever la jeune fille par des sauvages dont il allait auparavant gagner les bonnes grâces. C'est dans ce but qu'il s'était lié d'amitié, ainsi que nous l'avons vu, avec le jeune chef sauvage dont il a été question ci-avant. L'occasion de mettre ses projets à exécution allait se présenter plus tôt qu'il ne l'espérait.

Au cours d'une tournée de chasse dont il était grand amateur il rencontra le jeune chef du "Haut de la Grande Rivière" qui, lui aussi, accompagné de plusieurs de ses hommes, chassait le chevreuil et les bêtes fauves. Les succès du chef indien n'avaient pas été bien fameux, aussi était-il sur le point de retourner à son village. La conversation s'engagea alors entre De Foe et lui. Le passage d'un troupeau de daims l'interrompit soudainement. Les sauvages tirèrent inutilement une pluie de flèches sur les pauvres bêtes: aucune ne fut atteinte. De Foe déchargea aussitôt sa carabine sur le daim conducteur du troupeau et l'abattit. Le chef, charmé de l'effet de la carabine, témoigna le désir de la posséder. De Foe, se rendant compte du parti qu'il pouvait tirer de la grande convoitise du sauvage, promit de lui donner l'arme s'il réussissait à lui amener la "Fille blanche" de Plymouth.

Moi amener à toi "Fille blanche", dit aussitôt le chef enchanté de la proposition, moi amener "Fille blanche" vite.

Mais tu ne souffriras pas qu'on lui fasse aucun mal, répliqua De Foe.

Non, répondit le chef, je ne laisserai pas la "Fille blanche" avoir du mal.

De Foe avait pleine confiance dans le jeune chef. Pour lui faciliter la mission il écrivit donc, séance tenante, un billet destiné à sa fiancée à qui il enjoignait de se mettre totalement sous la protection du guerrier sauvage pour venir le retrouver.

Mais les jours passaient et l'Indien n'amenaient point la jeune fille, la "Fille blanche" de Plymouth, attendue le quatrième jour au plus tard . . . Flairant un danger pour sa fiancée, le sixième jour, De Foe, n'y tenant plus, part aux renseignements. Il se met d'abord aux aguets dans le voisinage du village sauvage, afin de surveiller les allées et venues de ses habitants. Arrivé à une courte distance de la

hutte du chef il rencontre un sauvage de la tribu avec qui il s'empresse d'engager conversation. Il eut tôt fait d'apprendre que le chef était revenu de Plymouth avec la "Fille blanche". Il s'avança alors franchement à travers les pins de la forêt, se dirigeant tout droit vers la hutte du chef lorsque, tout à coup, il se trouva en présence de celui-ci. "Voici ta récompense, lui dit-il aussitôt en lui tendant la carabine, emmène-moi la "Fille blanche" et je la conduirai moi-même à ma maison". Le sauvage ne répondit pas d'abord, puis il refusa la carabine en disant: "Garde-la, moi garder "Fille blanche", toi pas emporter elle".

Impossible de décrire la surprise et l'indignation du jeune De Foe. Heureusement la prudence et le sang-froid prirent instantanément le dessus. Sa contenance ne laissa rien deviner au chef avec qui il essaya d'argumenter pour l'engager à remplir sa promesse par la remise immédiate de la "Fille blanche". Ne pouvant réussir à le convaincre il demande qu'il lui soit au moins permis de voir la jeune fille et de lui parler avant qu'il ne retourne à Providence. Le chef voulut bien le lui accorder.

De Foe était à peine entré dans la hutte que sa fiancée, se levant d'au milieu des jeunes sauvagesses, se précipita dans ses bras, espérant qu'elle serait enfin libre de s'en aller avec lui. Tandis que sa tête reposait sur son épaule De Foe put lui souffler tout bas, à l'oreille, de quitter la hutte au milieu de la nuit dès qu'elle entendrait un sifflement plaintif. Ce fut tout ce qu'il put lui dire en secret, car, le chef, l'œil inquiet, le dévisageait avec insistance. Ils continuèrent, néanmoins, à converser ostensiblement durant quelques minutes, s'efforçant d'écarter les soupçons du Peau-Rouge. Puis la séparation, séparation aux apparences froides, se fit.

Peu après, la nuit tombait sur la forêt en apportant un redoublement d'émotion à l'infortunée jeune fille. Oh, comme les heures, les minutes même de cette nuit lui paraissaient longues! . . . Oh, comme il tardait à se faire entendre le sifflement convenu! . . . Le moindre bruit, le plus petit bruissement de feuilles autour de la hutte la faisait frémir tant elle craignait la surveillance active du guerrier. Pour mieux endormir sa vigilance elle demeura dans l'immobilité la plus absolue et feignit le plus profond sommeil . . . Mais Dieu sait si elle souffrait! . . .

Enfin le signal retentit en un sifflement plaintif semblable au gémissement d'un petit animal quelconque égaré dans les sentiers

étroits de l'épaisse forêt . . . Avec d'infinies précautions elle se lève de sa couche de fourrures, et, crainte d'éveiller les jeunes sauvagesses dormant à ses côtés, se tient debout, immobile, durant quelques instants. Puis, aussi prudente que le chat guettant une souris, elle sort de la hutte. Au même instant un second sifflement plus distinct se fit entendre dans le silence de la nuit. En quelques secondes elle fut auprès de son fiancé. "Hâtons-nous de fuir, dit celui-ci, notre vie en dépend".

Au même instant un bruit confus de voix s'élevait de la hutte que la jeune fille venait de quitter. Bientôt le village entier fut sur pied. Le chef, debout l'un des premiers, entrevit les fuyards. Rugissant alors comme un lion il se mit à leur poursuite suivi de loin par ses guerriers. Près d'atteindre les jeunes gens il lança furieusement son casse-tête à De Foe. Il manqua le but mais atteignit malheureusement la jeune fille au côté et lui infligea une blessure mortelle. Plus furieux qu'un tigre, De Foe, se retournant, décharge à bout portant sa carabine dans le cœur du Peau-Rouge et, dédaigneux, lui jette ensuite son arme au visage. Puis, prenant la jeune fille dans ses bras il reprend sa course éperdue. Il contourne la plaine, s'élance dans les fourrés, gravit un tertre mais, épuisé, tombe presque sans force auprès d'une source d'eau pure et fraîche.

Là il lave rapidement les blessures de sa bien-aimée et s'efforce de la sortir de son évanouissement. Revenue à la vie, la jeune fille a conscience du danger qu'ils courent tous deux. Mais, se sentant blessée à mort, elle ne pense plus qu'au salut de son fiancée: "Fuis, lui dit-elle, laisse-moi mourir ici près de cette source fraîche, car si les sauvages nous rattrapent ils te tueront toi aussi". "Te quitter! répondit De Foe, jamais! Je mourrais plutôt cent fois à tes côtés en te défendant jusqu'à mon dernier souffle!"

A ce même instant un casse-tête lancé avec force par un bras encore invisible lui frôla la tête et vint s'abattre au bord de la fontaine. Le saisissant avec l'énergie du désespoir il le relança vigoureusement dans le groupe des Peaux-Rouges qui arrivaient en hurlant férocement. Sous le rude choc du casse-tête l'un d'eux fut tué instantanément. Mais une flèche tirée par les assaillants vint alors frapper De Foe en plein cœur.

Avant leur mort les deux fiancés mélèrent ainsi leur sang généreux aux eaux pures et fraîches de la source. S'ils ne purent s'unir par les liens de l'hymen du moins le furent-ils dans une même mort héroïque en face du Peau-Rouge.

La source, témoin de leur dernier soupir et rougie de leur sang vermeil, existe encore en plein "Cold Spring Park" actuel, à Woonsocket. Pour mieux conserver sa pureté et sa fraîcheur, on l'a protégée par une minuscule construction en pierres brutes. En été surtout elle fait les délices des nombreux visiteurs du parc.

Mais combien en est-il, parmi les jeunes surtout, de familiers avec cette légende? Nombreux et gais ils vont s'amuser, se délasser et rêver au "Cold Spring Park", à l'ombre des grands arbres, sans même donner un souvenir ému aux jeunes fiancés morts à cet endroit victimes de la félonie des sauvages. Insouciants de la vie, ils boivent en riant à cette fontaine, sans se douter qu'un jour la bravoure et la beauté s'y marièrent dans un sacrifice suprême de dévouement réciproque. Le temps a bien effacé toute trace de lutte et les pluies lavé les taches de sang, mais la même eau, eau fraîche venant joyeuse des entrailles de la terre, y coule toujours en répétant le même doux murmure qui accompagna leurs âmes dans l'éternité.

Naguère encore l'on voyait, d'après la légende, à l'endroit où s'élevait le chêne favori du chef sauvage, la tombe de celui-ci et celle des deux fiancés. Aujourd'hui tout a disparu. Et là où l'on ne trouvait que des fourrés inextricables s'étend maintenant un joli gazon régulièrement tondu. Le soleil qui jamais n'avait pu pénétrer jusqu'au sol, inonde la source de sa lumière dorée, et semble vouloir réchauffer la tombe de "la bravoure et de la beauté".



Du parc la rivière, toujours calme, se faufile dans les dépressions de la vallée, baigne en serpentant les côtes de Fairmount, décrit ensuite une gracieuse courbe, mais, s'élargissant, devient subitement félonne sous une apparence bénigne. En cet endroit elle est, en effet, très profonde. Aussi a-t-elle fait nombre de victimes qui, rassurées en la voyant si belle et si tranquille, allaient s'y baigner ou y canoter sans défiance. Sa placidité la ferait prendre pour un lac. Tout à coup, cependant, si l'on continue à descendre l'on entend comme un bruit lointain de tonnerre: c'est la chute d'eau de "Woonsocket Falls"[1]. Semi-naturelle et semi-artificielle, elle n'est pas sans beauté. L'eau bouillonnant avec furie se lance à l'assaut des rochers, les noie ou les assiège en colère comme si elle voulait leur reprocher et se

1. On sait que pendant longtemps Woonsocket fut désigné par le nom de "Woonsocket Falls" qui lui venait précisément de cette chute.

venger d'avoir interrompu son cours paisible. Aux crues du printemps l'on écoute sa voix sourde avec plaisir, et l'on admire ses efforts persévérants mais inutiles venant se briser contre les rochers qui, malgré des siècles de combats, résistent encore comme au premier jour de cette lutte. En de telles circonstances, du pont de la rue South Main, l'on jouit ainsi d'un superbe coup d'œil. La chute, la course et le ressac des eaux d'un rocher à l'autre produisent une écume bouillonnante continuelle dont une partie s'élève en nuage de perles blanches magnifique à contempler par un soleil levant.

Jadis, lors de la fonte des neiges, la Blackstone débordait souvent à cet endroit et causait, parfois, de sensibles dommages. L'inondation de 1808 entre autres est demeurée célèbre dans les annales locales. Les eaux, furieuses, ravagèrent tout sur leur passage. Le moulin à farine et la forge d'Isaac Glasko, nouvellement construits, situés près de la chute, ne purent résister et furent emportés comme un fêtu de paille. Heureusement Glasko et sa femme n'étaient pas dans la maison: devant s'établir sous peu dans l'Etat du Connecticut ils y étaient allés voir leur nouveau domicile.

La veuve James Brayton—une négresse—, belle-mère de Glasko faillit perdre tragiquement la vie en cette inondation. Elle habitait un petit logement contigu à la forge de son gendre. Clouée sur son lit par une forte attaque de rhumatisme, elle ne put fuir ni être secourue à temps. Sa plus jeune fille, âgée de quinze ans, était auprès d'elle pour lui prodiguer les soins nécessaires. Tant que la forge résistait à la fureur des eaux, elles demeuraient relativement à l'abri. Mais une fois que les flots impétueux l'eurent balayée elles furent exposées, à chaque seconde, à une mort imminente. L'on offrit alors d'opérer le sauvetage de la jeune fille. Celle-ci, mue par un magnifique sentiment de piété filiale refusa héroïquement le secours en disant: "Je ne puis et ne veux abandonner ma mère malade. Si elle doit périr je mourrai avec elle. A la grâce de Dieu!"

Cependant, l'eau montait, montait, montait toujours à vue d'œil. Bientôt elle atteignit le pont qui commença à craquer de toutes parts et à s'ébranler, l'inonda totalement menaçant de l'engloutir dans ses flots rugissants.

La maisonnette de la veuve Brayton, isolée complètement de la terre ferme, ne reposait plus que sur les plus grosses pierres de ses fondations. Elle semblait devoir disparaître dans l'abîme d'un instant à l'autre.

Sur la rive, la foule, inquiète, palpitante d'émotion, impuissante à leur porter secours, s'attendant à la mort de ces deux femmes, était dans la consternation et la stupeur.

Alors un homme grand, aux apparences distinguées, arrive sur les lieux. Voyant l'anxiété de la foule il en demande la cause. Sitôt informé, se retirant à quelque distance des spectateurs, il se jette pieusement à genoux au pied d'un arbre et prie Dieu de veiller sur les deux pauvres femmes en danger. C'était un homme d'une bonté admirable et d'une grande foi.

Durant toute la journée et toute la nuit la maisonnette demeura ainsi comme suspendue au-dessus de l'abîme. Le lendemain matin elle était encore debout. L'eau avait même considérablement diminué. L'on pouvait alors, avec chance de succès, tenter de sauver la vieille infirme et son héroïque fille.

Une barque, guidée par des bras expérimentés réussit à accoster la maisonnette. L'on y déposa la malade soigneusement enveloppée. Sa fille prit place à ses côtés. Puis, on les ramena toutes deux, mais non sans grande difficulté, jusque sur la rive où l'on s'empressa de les conduire dans l'une des maisons voisines, et de leur prodiguer les soins nécessités par un état d'énervement bien facile à comprendre. La pauvre vieille surtout était exténuée de fatigue.

Ce double sauvetage était à peine opéré que la maisonnette, déjà branlante, s'écroula avec fracas, livrant ses débris à la fureur du courant qui les emporta avec la rapidité de l'éclair. Les meules du moulin furent aussi emportées et ne purent être retrouvées plus tard.

La veuve Brayton était la bisaïeule de Madame Lydia Blackstone, de "Union Village", qui a bien voulu nous raconter ce récit. L'homme aux apparences distinguées et grand n'était autre qu'un pieux quaker du nom de John Thornton. Quant à la famille Glasko, elle partit se fixer après ce désastre dans l'Etat du Connecticut ainsi qu'elle en avait d'abord l'intention et y fonda la célèbre manufacture de fil connue sous le nom de "Glasko Thread".

A un arpent à peine de la chute dont nous venons de parler, la Blackstone reprend sa placidité habituelle, interrompue seulement par la digue de la rue Bernon.

Dans son parcours à travers Woonsocket elle déverse une grande partie de ses eaux dans les canaux chargés d'alimenter les manufactures, et glisse elle-même entre les hauteurs de la rue High, de Bernon, de Villa Nova et de Cumberland qui semblent la prendre comme

un jouet et se la renvoyer doucement l'une à l'autre. La rivière fait alors penser à une couleuvre qui fuirait, zigzagant, en cherchant à cacher sa tête sous quelque roche qu'elle ne peut trouver nulle part.

Mais si les travaux modernes ont rendu, en ces parages, la rivière inoffensive il n'en a pas toujours été de même. Autrefois, elle inondait assez régulièrement une partie des districts de Social et de Hamlet, se vengeant ainsi méchamment de la fuite que la nature lui impose. Il y a encore trente ans elle régnait en souveraine et, sortant de son lit, montrait souvent sa tête coléreuse.

Une bonne partie de la rue Social et la rue East School étaient alors complètement inondées. L'on devait y organiser rapidement un service de canots pour éviter les pertes de vie. A cette époque-là une section de la rue East School ne formait, d'ailleurs, qu'un marécage. Les méfaits susmentionnés n'étaient pas, toutefois, l'œuvre directe de la Blackstone mais de la rivière Mill qui, ne trouvant plus de débouché dans cette dernière, grossie et débordante, se répandait elle aussi dans les environs en y causant de grands ravages. L'auteur de ce volume a gardé un profond souvenir de l'une de ces inondations à laquelle on s'attendait d'ailleurs. Toutefois, la famille n'eut pas le temps de quitter la demeure parce que le gros de l'inondation survint au cours de la nuit. La maison fut entièrement entourée d'eau. La cave en était remplie. L'eau touchait même le plancher. Le lendemain matin, après le retrait des eaux, l'on constata qu'un canal d'environ six pieds de large sur cinq pieds de profondeur avait été creusé au ras de la demeure. La famille avait ainsi couru le risque imminent de perdre la vie. Des faits semblables se répétaient pour les uns ou pour les autres à chaque nouvelle inondation.

Au sortir de Woonsocket la Blackstone continue tranquillement sa marche monotone sur Manville, Central Falls, Pawtucket et l'océan en aidant partout les nombreuses industries élevées sur son passage.

De Worcester à son embouchure elle porte, dans ses flancs, de nombreuses écluses destinées à retenir le surplus d'eau en réserve pour les époques de sécheresse. Au début de l'industrie dans la région, lorsque la rivière était à sec, l'on était obligé de fermer les manufactures durant des semaines entières. Aujourd'hui, grâce à ces digues et aussi à la vapeur il n'en est plus de même.

L'on croit, à Woonsocket, que la première digue fut construite en 1822. Mais nous avons raison de croire que ce fut Charles Keene qui, le premier, maîtrisa la Blackstone en érigeant un barrage à

écluse à Central Falls, en l'année 1780. A partir de ce moment le saumon, très abondant dans toute la rivière, disparut complètement en amont de cette digue.

Des découvertes, faites au cours de travaux successifs d'excavation pratiqués depuis près de trois quarts de siècle pour l'agrandissement et l'embellissement de Woonsocket, laissent supposer, qu'autrefois, l'emplacement occupé actuellement par le centre commercial de la ville était une île resserrée entre deux bras de la rivière.

Au nord des chutes de la rue South Main, suivant une ligne se confondant ensuite avec la rue Railroad on trouve, en effet, des dépôts de sable de rivière et des roches usagées et percées par le mouvement des eaux tout comme celles que l'on peut voir au-dessous des susdites chutes.

Par suite de commotions terrestres extraordinaires modifiant, par endroits, l'aspect de la surface du globe, ce deuxième bras aurait disparu petit à petit ou violemment pour grossir de ses eaux le bras actuel. L'on peut aussi supposer, avec tout autant de raison, que la Blackstone qui, primitivement suivait le trajet mentionné, aurait bien pu, à la faveur de ces mêmes commotions extraordinaires prendre tout simplement son cours actuel. Dans ce cas il faudrait bannir l'idée d'une île. La voie est donc ouverte aux suppositions. Que les géologues, experts en la matière, tranchent la question.

CHAPITRE XII.

Moyens de Locomotion.

Les chemins de fortune et les diligences.—Le canal de la rivière Blackstone. — Construction de la voie ferrée Providence-Worcester.

Au début de la colonisation le seul moyen de locomotion était la transportation par le cheval, souvent par des sentiers ou des chemins impossibles. Bien heureux encore lorsque la forêt voulait bien se laisser traverser.

Plus tard, quand l'industrie eut pris de l'essor l'on s'aperçut, plus que jamais, combien il était difficile de circuler d'un village à l'autre et de transporter les marchandises. Aussi chercha-t-on, par différents moyens, à parer aux multiples inconvénients d'un pays si neuf. De toutes parts l'on se hâta de relier les villes et villages par des chemins et des routes. L'on établit même des diligences publiques faisant le service entre les principaux villages et villes de la colonie.

Mais cela ne suffit pas longtemps pour liquider le trafic toujours croissant.

Dès 1796, John Brown, de Providence, se mit en tête de construire un canal, allant de Providence à Worcester, afin de desservir plus commodément les industries naissantes s'échelonnant déjà sur tout le parcours de la Blackstone. Il apporta au creusage de ce canal toute son influence, toute son énergie et même toute sa fortune. Malheureusement il échoua dans son entreprise.

Vingt-cinq ans plus tard il la reprit en s'associant à Edward Carrington et à Thomas Yves. Cette fois-ci le succès couronna ses efforts. Les travaux commencèrent le 7 octobre 1823, et se terminèrent en 1828, date à laquelle le premier bateau remonta le canal de Providence à Worcester. De ce moment l'industrie reprit un nouvel essor dans la vallée de la Blackstone. Le "Lady Carrington" faisait le service des voyageurs tandis qu'une douzaine de chalands transportaient les marchandises.

A partir de 1825 un service de diligences fit le trajet Providence-

Worcester et vice-versa, deux fois la semaine, en s'arrêtant dans tous les villages de la vallée.

En 1843, Woonsocket fut relié à Boston par un courrier régulier dont voici l'itinéraire retrouvé dans les archives de cette époque:

"Un courrier part de l'hôtel R. Smith, à Woonsocket, tous les matins, à 7 heures—excepté le dimanche. Les lundi, mercredi et vendredi il passe par Bellingham, West Medway, Medway Village, East Medway, Medfield, Dedham, Roxbury et arrive à Boston à une heure du soir.

"Au retour, les mardi, jeudi et samedi, le courrier part de Doolittle's City Tavern, rue Brattle, à Boston, à 11 heures du matin; passe par les localités ci-avant énumérées et arrive à Woonsocket à 6 heures du soir.

"Les mardi, jeudi et samedi il part de l'hôtel R. Smith, de Woonsocket, à 6 heures du matin; passe par South Bellingham, Franklin, Franklin City, Rockville, Medfield, Dedham, Roxbury et arrive à Boston à midi et demi.

"Au retour, les lundi, mercredi et vendredi, il part de Doolittle's City Tavern, rue Brattle, à Boston, à 11 heures du matin; passe par les localités ci-avant mentionnées et arrive à Woonsocket, à 6 heures du soir.

"Ce courrier correspond, à Woonsocket, avec le courrier à destination de Waterford, Blackstone, Millville et Slatersville. Prix de la place: $1.50".

Mais tous ces moyens de locomotion demeuraient insuffisants et bien primitifs d'ailleurs. Aussi lorsqu'on parla de l'invention des chemins de fer agita-t-on la question d'en établir un de Providence à Worcester, avec gare dans tous les villages échelonnés sur cette route.

Le canal était loin alors de remporter de gros succès financiers à ses promoteurs à cause surtout du manque d'eau se faisant sentir, hélas! bien trop souvent et trop longtemps à la saison d'été.

Aujourd'hui, il ne reste à peine que quelque tronçons de ce vieux canal. Nous signalons entre autres la partie traversant la rue So. Main non loin du Market Square actuel, à Woonsocket. C'était le point d'arrivée et de départ pour le village.

En 1846, le 4 juillet, il y arriva un accident assez typique dont les suites auraient pu être fort tragiques. Environ une centaine d'hommes chargés de rhum et menant joyeux tapage se tenaient sur le pont traversant le canal lorsque tout à coup, sous le poids de cette

grappe humaine et du rhum, le pont cède, se disloque et s'écroule dans le canal où il projette tous ses occupants. Fort heureusement, l'eau étant basse, il n'y eut aucune perte de vie à déplorer.

La compagnie de chemin de fer, incorporée en 1844, donna le coup de mort au canal dès qu'elle fut en état d'établir un service régulier entre Providence et Worcester. L'inauguration de la voie ferrée eut lieu le 29 octobre 1847. Environ 1500 actionnaires et invités prirent place sur le train, tiré par deux locomotives, pour se rendre jusqu'à Worcester. Ce fut un très agréable voyage. Jamais en si peu de temps l'on avait encore vu un si grand nombre de villages. Partout les populations, enthousiastes, accouraient aux gares pour voir la merveille des merveilles. Au retour, à Providence, le train fut reçu au son des cloches, du canon et au milieu des hourras d'une immense foule en délire.

Dès le 12 novembre de la même année il y eut un service régulier de quatre trains entre Providence et Worcester. Deux de ces trains partaient quotidiennement—excepté le dimanche—de Providence à 7 heures 30 du matin et à 3 heures 30 du soir. Les deux autres quittaient Worcester aux mêmes heures. Ces quatre trains, à l'aller et au retour, s'arrêtaient à toutes les gares, c'est-à-dire, à Pawtucket, Valley Falls, Lonsdale, Ashton, Albion, Manville, Hamlet, Woonsocket, Waterford, Blackstone, Millville, Uxbridge, Whitins, Northbridge, Farnumsville, Grafton, Wilkinsonville et Millbury.

DEUXIÈME PARTIE.

L'émigration des Canadiens français aux États-Unis en général et à Woonsocket, R. I., en particulier.

CHAPITRE I.

L'émigration des Canadiens français aux États-Unis; son origine, ses causes, ses conséquences.

L'origine de l'émigration des Canadiens français aux Etats-Unis remonte aux lendemains du traité de Paris, signé en 1783 par la France, les colonies anglaises de l'Amérique du nord et l'Angleterre.

Nombre d'entre eux, par haine de cette dernière et par sympathie pour la France, avaient pris du service dans les armées de Washington. Peut-être espéraient-ils, alors, que tous leurs compatriotes se soulèveraient contre l'Anglais et qu'à la paix le Canada retournerait à la France. Si ce mobile les encouragea à prendre les armes ils furent, dans la suite, amèrement déçus: le Canada, fidèle à ses nouveaux maîtres, demeura, en effet, à la couronne anglaise.

De ce fait, les Canadiens français ayant fait du service dans les armées américaines se trouvèrent dans une situation fort délicate et très embarrassante. Revenir au Canada c'était s'exposer aux mauvais traitements des Anglais et courir le risque de se voir appliquer les sanctions imposées, d'ordinaire, à quiconque combat contre sa patrie. Par bonheur, le gouvernement américain, reconnaissant, intervint et aplanit toutes difficultés en concédant, aux volontaires canadiens français, des terrains près du lac Champlain, dans l'Etat de New York. Plus tard, ils y furent rejoints par quelques parents et amis. Mais ces derniers n'y vinrent, toutefois, qu'en nombre infime.

Il faut ensuite attendre jusqu'aux premières années du XIXe siècle pour retrouver trace d'émigration vers les Etats-Unis. Elle fut très lente et clairsemée.

Les troubles survenus au Canada en 1837 et 1838 amenèrent un flot d'immigrants assez considérable cette fois. Parmi eux il y avait des hommes de grande valeur, tels Louis-Joseph Papineau, Denis-Benjamin Viger, Georges-Etienne Cartier et Ludger Duvernay[1] qui, en 1838, sous le nom de "*Patriote*", publia, à Burlington, Vt., le premier journal canadien français des Etats-Unis.

1. Papineau, Viger, Cartier, Duvernay et nombre d'immigrés de cette époque troublée retournèrent plus tard au Canada.

Les Canadiens français s'établirent d'abord dans le nord des Etats de New York et du Vermont. Puis, ils descendirent peu à peu vers le sud, s'étendirent dans le New Hampshire, passèrent dans le Maine, gagnèrent le Massachusetts, le Rhode Island et le Connecticut.

A partir de cette époque, l'immigration, lente encore il est vrai, se continua, néanmoins, sans arrêt notable, jusqu'à la guerre de Sécession. Les Canadiens français venus alors aux Etats-Unis devaient être en nombre assez considérable puisqu'ils fournirent un effectif de 40,000 hommes aux armées du nord[1].

C'est de 1861 que date le véritable mouvement d'émigration des Canadiens français aux Etats-Unis. L'industrie alors en bonne voie de progrès menaçait de subir un arrêt fatal, faute de main d'œuvre. Pour le prévenir les compagnies manufacturières américaines s'assurèrent les services d'agents canadiens français, grassement salariés, à qui elles donnèrent mission de parcourir la province de Québec en tous sens, afin d'y embaucher des ouvriers pour remplacer ceux que l'armée avait réclamés. Ce recrutement eut du succès. Le branle était dès lors donné.

Aussi, à la paix, en 1865, l'industrie prenant un essor extraordinaire, les Canadiens français vinrent-ils s'établir très nombreux dans la Nouvelle-Angleterre.

Des usines, des filatures, des manufactures diverses se construisirent partout. Le travail y était très dur; mais qu'importait cela puisque l'on y gagnait beaucoup d'argent.

La briqueterie, l'une des industries les plus prospères, attirait particulièrement les jeunes gens. A l'hiver ils repassaient d'abord au Canada où ils se faisaient par leur seule présence les meilleurs agents recruteurs pour les industries américaines. Bien mis et de l'argent plein les poches ils ne tarissaient pas d'éloges sur les Etats-Unis. Résultat: tout le monde voulait partir vers cet eldorado où l'on recueillait l'argent à volonté.

L'émigration se poursuivit donc avec intensité. De 1875 à 1890 le nombre des émigrés tripla.

Laissés à eux-mêmes au Canada, les Canadiens français se tournaient vers l'oncle Sam qui leur ouvrait les bras et leur promettait une vie facile.

La province de Québec, sous l'emprise de l'esprit politique de

1. Sur ce nombre il y en avaient évidemment qui étaient directement venus s'enrôler du Canada.

parti, ne faisait rien, en effet, pour améliorer le sort de ses habitants. L'agriculture et la colonisation ne recevaient pas du gouvernement les encouragements nécessaires. Les cantons de l'est, par exemple, demeuraient inutilement et arbitrairement fermés. La routine présidait aux durs travaux des champs. L'industrie ne faisait aucun progrès. Les hommes politiques "bleus" et "rouges" avaient mieux à faire que de s'occuper du peuple et de lui rendre la vie plus facile. Ils préféraient, sans doute, s'épuiser entre eux dans de mesquines et vaines luttes de partis.

L'histoire sera très sévère à leur égard pour ne pas avoir su prévenir l'émigration. Ils l'auraient pu s'ils l'avaient voulu. La province de Québec était assez riche et assez grande pour garder toute sa population et la faire très honorablement vivre. Il aurait suffi d'ouvrir de vastes régions à la colonisation et de créer des industries. Aujourd'hui, au lieu d'avoir des colonies de Canadiens français disséminées aux Etats-Unis, en Ontario, au Manitoba, dans la Saskatchewan et l'Alberta, nous aurions une province de Québec compacte avec une population d'environ cinq à six millions d'âmes. Ce serait une force que nul n'oserait attaquer.

Mais ne nous récrions pas trop. Qui sait si la Providence n'a pas laissé commettre cette faute politique énorme pour permettre à la religion et à notre race d'en retirer, plus tard, un plus grand bien et une plus grande gloire? Elle a ses desseins immuables. Ayons confiance en elle puisque, dans sa bonté, elle protège nos divers groupements jusqu'au point de leur conserver la langue, les traditions ancestrales et les bienfaits du catholicisme.

Avant la guerre civile, les Canadiens français, après un séjour plus ou moins long aux Etats-Unis, retournaient souvent habiter le Canada. Ceux qui y demeuraient ne s'attachaient guère au pays et conservaient toujours l'espoir, une fois fortune faite, d'aller passer leur vieillesse au pays natal.

Mais la mentalité ne tarda pas à changer. L'on s'accoutuma vite aux airs de l'oncle Sam: un climat moins rigoureux, une prospérité grandissante, des commodités inconnues jusque-là de ces enfants de la campagne les fixèrent vite sur le sol américain. D'ailleurs, ceux qui étaient nés aux Etats-Unis s'y plaisaient davantage. Pour ne pas séparer les membres de leur famille les parents y restèrent souvent contre leur gré.

Transplantés ici sans esprit de retour les Canadiens français se

groupèrent alors pour revivre la vie de la province de Québec. De toutes parts l'on fonda des sociétés locales St.-Jean-Baptiste ou St.-Joseph, puis des paroisses nombreuses, des écoles et des journaux de langue française. C'était un nouveau peuple, ou plus exactement un nouveau groupement français qui commençait à vivre d'une vie propre qu'il devait, plus tard, perfectionner à mesure que les années s'écouleraient.

Ayant l'idée bien arrêtée de faire des Etats-Unis leur patrie d'adoption les Canadiens français, d'abord rebelles à toute renonciation à l'allégeance envers le Canada se firent naturaliser et participèrent, dès lors, à tous les mouvements politiques et sociaux du pays au même titre que les Américains de vieille souche.

Jusque-là, au Canada, l'on semblait ne pas prendre au sérieux le mouvement d'émigration, mais il fallut bien déchanter en présence des faits indéniables. Déjà en 1868, le 24 juin, Sir Georges-Etienne Cartier, dans un discours prononcé à Ottawa disait:

"Il est malheureusement vrai que beaucoup trop de Canadiens français émigrent; mais, malgré cela, est-ce que l'accroissement de notre race n'égale point, s'il ne la dépasse pas, le développement naturel de n'importe quelle nation au monde? Les statistiques le prouvent, et, contre les chiffres, les déclarations farouches et les articles tout en pleurs ne peuvent rien. Comme de raison, il est regrettable que ce mouvement d'émigration ait lieu. Tout le monde désire, tout le monde souhaite qu'on l'enraye au plus tôt; et ceux qui sont chargés de la direction et du contrôle des affaires de l'Etat ont compris que leur devoir était de travailler à retenir ici tous les enfants du sol, et ils y travaillent de toutes leurs forces.

"Mais ce phénomène d'émigration n'est point particulier à notre race. Il suffit d'étudier l'histoire des autres nations, d'observer ce qui se passe ailleurs, pour savoir que chez tous les peuples il y a un flot de population que les courants politiques et sociaux entraînent tantôt dans un sens et tantôt dans un autre.

"Une chose qui ne peut que nous réjouir, c'est qu'on retrouve chez nos voisins plusieurs groupes de ces frères émigrés, assez fiers de leur origine, assez orgueilleux de notre passé, assez heureux d'appartenir à la famille franco-américaine, pour avoir fondé là-bas des journaux français, des institutions toutes françaises, où la religion donne la main au patriotisme, comme ici."

Dans les sphères officielles l'on commençait donc à s'émouvoir

en constatant le dépeuplement des campagnes de la province de Québec. Néanmoins, l'on attendit encore bien longtemps à faire quoi que ce soit pour retenir les Canadiens français au Canada. Lorsque, enfin, l'on se décida à pratiquer une vraie politique de colonisation il était trop tard.

Depuis une vingtaine d'années, cependant, l'émigration canadienne française a cessé presque tout à fait. Québec garde à peu près tout son monde ou envoie le surplus chez les groupes du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta ou de l'Ontario.

Si nous continuons à recevoir encore un certain effectif annuel de compatriotes nous en perdons un égal nombre, soit qu'ils retournent dans la province de Québec, soit qu'ils aillent s'établir dans l'ouest canadien. Avec M. Georges Blondel nous en tirons la conclusion "que la population de l'Amérique manque de stabilité, qu'elle est encore à sa période de formation, que le peuple ne s'est pas encore attaché à la terre, que les populations n'ont pas encore reçu l'empreinte du pays qu'elles habitent. Les espaces illimitées, les vastes plaines, les forêts, les fleuves et les lacs contribuent à maintenir cette instabilité qui est commune à tous les groupes de l'Amérique du nord; on passe d'une province à l'autre, d'un Etat à un Etat voisin avec une facilité qu'aucune loi n'est venue d'ailleurs entraver. La spéculation, la soif de l'or, les réserves terriennes et forestières, les industries nouvelles sont des causes de déplacements incessants. Il y a même là des séductions violentes qui offrent beaucoup de danger."

CHAPITRE II.

L'émigration des Canadiens français à Woonsocket, R. I.

L'émigration des Canadiens français à Woonsocket commença il y a environ cent ans. Les premières familles qui vinrent se fixer dans le petit village d'alors étaient fort peu nombreuses. Elles y arrivèrent d'ailleurs à des époques assez espacées les unes des autres.

La famille de Proulx François, originaire de St.-Ours, s'y fixa en 1814 ou 1815. En 1821 nous y trouvons les familles Mayer Prudent et Mayer Joseph. Mais nous devons ensuite attendre jusqu'en 1830 pour voir grandir cette petite colonie de Canadiens français. St.-Ours y envoya alors les deux familles Arsenault Joseph et Arsenault Pierre. Tessier Michel, venant de Sorel, s'y établit en 1835 et Lemery Augustin, de St.-Germain de Grantham, en 1838. L'année suivante les familles Girouard Augustin, Pierre et Joseph Simpson de St.-Ours et Pagé Joseph-Adolphus, de la Rivière du Loup, vinrent, à leur tour, s'y installer.

Par la suite ces familles émigrèrent-elles ailleurs ou demeurèrent-elles dans l'oubli lors du recensement de 1842[1]? Nous ne saurions l'établir avec certitude, car ce recensement est par trop laconique pour que l'on puisse se fier à ses indications. Si les registres mentionnent les noms de

Francis Prew (François Proulx),
Joseph Miet (Joseph Mayer),
Peter Snow (Pierre Arsenault),
Joseph Snow (Joseph Arsenault),

ils ignorent par contre les autres familles précitées.

En revanche ils nous signalent les nouveaux arrivés suivants:

Martin A. Conseil,
Francis Du Pray (François Dupré),
Ephraïm Day (Ephrem Daigle),
Lévi Day (Olivier Daigle),

1. Le recensement de 1842 mentionne seulement les noms des citoyens sans donner aucun détail sur leurs familles respectives.

Lewis Jacobs (Louis Jacob),
Christopher Laduke (Christophe Leduc),
Joseph Prue (Joseph Proulx),
William Simpson,
John Tebo (Thibault).
Mary Gould,
Lovely Francis (Lusignan Francis),
Julia-M. Handy (Julia-M. Magnan),
James Farrier,
Isaac Jacques,
Betsy Martin,

Le recensement de 1846, très bien fait, nous donne les noms des chefs de famille et leur âge. Il indique aussi le nombre de personnes du sexe masculin et du sexe féminin, le nombre d'enfants âgés de moins de dix ans se trouvant dans chaque famille. En outre, une colonne spéciale indique le nombre des Canadiens français devenus citoyens américains et le nombre de ceux qui étaient encore demeurés citoyens du Canada. Il nous montre qu'à cette époque il y avait à Woonsocket 332 Canadiens français se répartissant comme suit:

Sexe masculin	177
Sexe féminin	155
Enfants âgés de moins de dix ans	110
Total	332
Canadiens français devenus citoyens Américains	77
Canadiens français demeurés citoyens Canadiens	255
Total	332

Voici, d'ailleurs, le relevé officiel de ce recensement:

Recensement de 1846[1].

Village de Woonsocket Falls.

Noms	Ages	Sexe masculin	Sexe féminin	Agés de moins de 10 ans	Citoyens Américains	Citoyens Canadiens	Totaux
Lexe Beunan, Jr. (Alexis Bonin)	45	6	4	1		10	10
Lexe Beunan, Sr. (Alexis Bonin)	66	1	1			2	2
Otwell Burjo	40	5	4	2		9	9
Peter Camell (Pierre Duhamel)	40	7	5	3	3	9	12
Corlis Courtermash (Calixte Courtemanche)	26	1	1			2	2
Joseph Dupray (Dupré)	44	5	5	7		10	10
Francis Dupray	44	7	3	4		10	10
Louis Dubal (Dorval)	45	4	6	4	2	8	10
Joseph Delpha	36	2	3	1	2	3	5
Charles Gravelin	47	3	5	3	3	5	8
Benjamin Ladoo (Ledoux)	49	6	1	2	2	5	7
Francis Lovely (François Lusignan)	55	5	5	4	5	5	10
Joseph Lamoner (Lemoyne, dit Guyon)	36	1	8	4		9	9
Rozett Leberish (Rosette Labrèche)	56	5	5			10	10
Joseph Micue (Marcoux)	46	5	2	2	3	4	7
Anthony Merryshaw (Antoine Mérichon)	48	6	2	1		8	8
Isidore Martin	33	3	3	2		6	6

Recensement de 1846.

Village de Woonsocket Falls *(Suite)*

Noms	Ages	Sexe masculin	Sexe féminin	Agés de moins de 10 ans	Citoyens Américains	Citoyens Canadiens	Totaux
Baches Pesha (Baptiste Piché)	40	3	5	4		8	8
Aldro Prue (André Proulx)	45	3	5	4		8	8
John Prue (Jean-Baptiste Proulx)	50	4	6	3		10	10
Anthony Riga (Antoine Royer)	50	3	2	2	2	3	5
Otwill Revoo (Antoine Rivard)	50	5	2	3		7	7
Joseph De Rett (Lu Rett)	40	3	2		1	4	5
Joseph Simpson	23	1	2	2	2	1	3
Peter Simpson, Jr.	25	1	2	2	2	1	3
Peter Simpson, Sr.	50	6	2	2		8	8
Charlotte Snow (Arsenault)	48	6	2	2		8	8
Joseph Taylor (Therrien)	25	2	2	2	2	2	4
Peter Vaslet (Pierre Vincelette)	53	5	3	3	2	6	8
Charles Vaslet (Vincelette)	25	2	1	1	1	2	3
Joseph Young (Lemoyne)	47	9	7	1	1	15	16
Village de Bernon.							
Nancy Gregory (Grégoire)	33	4	5	1	6	3	9
Francis Prue (Fanfan Proulx)	31	4	5	4	7	2	9
John-J. White (Leblanc)	39	23	4	10	25 (10 Can. fr. 3 Anglais 12 Irl.)	2	27[1]

Village de Globe.

Orramel Abel	24	1	1		1	1	2
Joseph Ducett (Doucette)	25	1	1			2	2
Moses Gilbert (Alexandre Guilmette)	29	1	4	3	1	4	5
Francis Minor (François Moison)	50	8	3	5		11	11
Joseph Minor	27	1	3	2		4	4
John Martin	37	6	4	5	7	3	10
Mariah Myette (Marie Mayer)	18		3		3		3
Francis Prue (François Proulx)	60	4	3			7	7

Village de Hamlet.

Joseph Myett (Mayer)	40	7	3	5	8	2	10
Corlis Prue (Calixte Proulx)	47	7	6	4	1	12	13
Mary Gould	55		4			4	4
Totaux		192	155	110	92	255	347
Retranchant les 12 Anglais et les 3 Irlandais nous		15			15		15
avons comme Canadiens français naturalisés ou non ,		177	155	110	77	255	332

1. Toutes les personnes vivant dans une famille étaient comptées comme en faisant partie. C'est à ce titre que parmi les membres de la famille de John-J. White (Leblanc) figurent 3 anglais et 12 irlandais qui étaient évidemment là comme serviteurs ou pensionnaires. La famille Leblanc elle-même comptait 8 personnes du sexe masculin et 4 personnes du sexe féminin.

Le recensement de 1846, confirmant le silence de celui de 1842, ne mentionne pas, non plus, toutes les premières familles venues s'établir à Woonsocket. Il ne donne même pas la liste de toutes celles qui avaient été dénombrées lors du recensement de 1842. Mais il ne faut pas s'en étonner outre mesure cependant.

Plusieurs chefs de famille avaient bien pu, à cette époque, être fauchés par la mort. Puis, il est évident qu'aux premiers temps de la colonie canadienne française à Woonsocket, les familles demeuraient dans une très grande instabilité, déménageant facilement dans l'un ou l'autre des petits villages environnants, à la recherche du travail, ou bien, émigrant à nouveau vers des cieux plus hospitaliers, retournant parfois même au Canada.

Néanmoins, la plupart des familles nommées ci-avant revinrent dans la suite et firent souche à Woonsocket ou dans les environs.

A partir de 1840 l'immigration s'accentua assez sensiblement. Le recensement de 1846 nous en donne une preuve convaincante. Woonsocket comptait alors 332 Canadiens français sur une population totale de 4856 âmes. Cependant, nombre de familles et d'individus ne firent qu'y passer sans jamais s'y fixer bien longtemps. Nous pouvons retracer le passage de plusieurs d'entre eux sur le *"Patriot"* du temps qui publiait, à diverses dates, la liste des personnes ayant à leur nom des lettres non réclamées au bureau de poste de Woonsocket. Devant nous limiter nous n'en reproduirons que quelques-unes:

"Patriot" du 3 juillet 1846.

Magloire Dubord,
Vénérase Dupré,
Alfred Pottier,
Alfred Votier.

"Patriot", juillet 1847.

Gaunefils Pilon,
Charles Touchette,
Jos. Leleave.

"Patriot" du 8 octobre 1847.

Joseph Fauteux,
Philippe Lovely (Lusignan),
Alex. Measham (Mérichon),
Antoine Revor (Rivard).

"Patriot" du 6 octobre 1848.

Cyrille Bourré,
John Poirier.

"Patriot", 1848.

Francis Canady.

"Patriot", 1849.

Alex. Gervais,
Antoine Garnier,
Edouard Pépin,
Jos. Perrault.

Le nombre de familles canadiennes françaises augmenta systématiquement à Woonsocket d'une façon bien satisfaisante. Elles étaient assez nombreuses lors de la guerre civile pour fournir 56 soldats[1] aux armées du nord. Ce qui prouve que, dès les débuts, les Canadiens français furent d'une loyauté absolue envers leur pays d'adoption. Nous donnons, ci-après, la liste des braves qui combattirent alors pour le droit, la liberté et la civilisation menacés par le sud en révolte.

Liste des Canadiens français de Woonsocket qui firent la campagne de la guerre civile, 1861 à 1865.

Beauvais Joseph, mort au champ d'honneur.
Belavance Joseph.
Bérard John.
Bérard Joseph (Jerry Berry).
Bodreau Joe[2].
Bonin Alexis.
Bonin Cyprien.
Cammell (Duhamel) John[2].
Cammell (Duhamel) James[2].
Chèvredor Joseph.
Confort Joseph.
Desmarais Joseph.
Dorr Joseph.
Dougherty Georges (avait été témoin de l'assassinat du Président Lincoln. Ne s'établit à Woonsocket que quelques années plus tard).
Dorval Félix; enrôlé dans la marine en 1855.
Dorval Louis.
Dorval Pierre.
Duhamel Alexis.
Dupré Joseph.
Fly (Papillon) Fabien.
Fly (Papillon) Joseph.
Fontaine Siméon.
Foisy Edward.
Frigon Pierre.
Gaucher Alfred.
Gaumage Charles[2].
Gobeille John.
Gravelin Pierre.
Harel John; âgé de 18 ans. Mort au champ d'honneur.
Jacques James[2].
Landry Joseph.

1. Nous avons raison de croire que le nombre en fut beaucoup plus élevé. Mais il nous a été impossible de relever d'autres noms que ceux figurant à la liste que nous en publions.
2. Bodreau Joe, Cammell (Duhamel) John, Cammell (Duhamel) James, Gaumage Charles, Jacques James, Sanguinette Battistier, Tancred James habitaient Blackstone, Mass., près Woonsocket. Leurs noms figurent sur le monument élevé à la gloire des vétérans de la guerre de Sécession par la première de ces deux municipalités. Malheureusement aucun nom canadien français ne figure sur le monument élevé au Monument Square, à Woonsocket, en l'honneur des soldats de notre ville.

Leclerc Félix; blessé et amputé d'une jambe.
Lovely (Lavallée, dit Menon) Joseph.
Martin Joseph.
Miner (Moisan) Pierre.
Miner (Moison) Louis.
Miner (Moison) Antoine.
Myett Joseph.
Myett (Mayer) Olivier.
Myett (Mayer) William.
Perry Nelson (Prairie Narcisse)
Perry Stephen (Prairie); engagé au Vermont; vint à Woonsocket sitôt après la guerre.
Potvin, dit Mérichon, Paul; mort au champ d'honneur.
Proulx David.
Proulx Pierre.
Prudom.
Robert Peter, dit Lafontaine.
Robidoux Pierre.
Sanguinette Battistier[1].
Sansouci Magloire.
Sault Pierre.
Simpson Pierre; capitaine.
Sylvestre Norbert.
Tancred James[1].
Tessier Pierre.
Tourtelotte[2] L.-C.; colonel; descendant de huguenots français.
Tremblay Rémi.
Trudeau Olivier.
Valois Joseph.
Vaslet Charles.
Vaslet (Vincelette) Napoléon.
Young Austin (Lemoyne Augustin).
Wright (Charron) Edward.

De 1814 à 1861 environ 117 familles connues de nous vinrent s'établir à Woonsocket. Nombre d'autres, dont on n'a pu conserver le souvenir, suivant les vagues d'une émigration constante, ne firent qu'y passer et allèrent se fixer ailleurs.

Pour tous ces compatriotes, émigrants de la première heure, Dieu seul sait au prix de quelles fatigues et de quels sacrifices ils réussirent à parvenir au but de leur voyage et à y conserver ensuite la langue et la religion de nos pères.

Au départ du Canada il fallait s'équiper en vue de surmonter les nombreuses difficultés que l'on devait prévoir à l'avance et qui ne

1. Voir note 2, page 85.
2. Habitait, à l'angle de la Park Avenue et de la rue Willow, la résidence de M. William Bédard récemment encore propriété de M. le Dr. J.-A.-A. Archambault. C'est lui qui, en souvenir de la guerre, fit mettre sur la colonne en pierre de taille située sur le bord du trottoir de la Park Avenue, le boulet de canon que chacun peut encore y voir aujourd'hui.

manqueraient pas de surgir sur la longue route à parcourir à travers les forêts par des chemins à peine tracés. En outre, il fallait emporter avec soi les vêtements et la nourriture nécessaires durant le voyage. L'on devait également prendre une provision d'avoine et de foin pour les chevaux.

Ces longs voyages s'opéraient en carriole couverte. Lorsque la famille était nombreuse (et elle l'était généralement) afin de ménager les forces de l'animal et de diminuer un peu le poids de la charge, le père et les aînés de la famille marchaient à tour de rôle. Cette marche loin d'accélérer, ralentissait nécessairement la rapidité du voyage qui durait trois à quatre semaines et même davantage. Une fois rendue la famille devait s'installer le moins mal possible, se mettre à l'ouvrage et travailler sans relâche, pour pourvoir à ses besoins sans compter avec la fatigue, la longueur et la difficulté du travail.

C'est surtout alors que commençaient les épreuves. Les puritains, à l'esprit étroit, tracassèrent plus d'une fois les Canadiens français au sujet de leur religion, de leurs usages, de leurs traditions et de leur langue. En eux ils ne voyaient que des papistes et des étrangers dont il fallait se défier. A leur exemple, la plupart des habitants considéraient l'immigrant venu du Canada d'un fort mauvais œil. Partout le Canadien français ne trouvait qu'hostilité envers lui-même, envers sa langue et envers sa religion. On le bafouait et l'on cherchait à lui faire abandonner l'un et l'autre. Sous cette pression continuelle et ce prosélytisme exercés à leur endroit quelques malheureux apostasièrent. Mais, hâtons-nous de le dire, ils ne furent qu'une infime exception.

A cette époque-là il n'y avait pas encore de paroisse catholique à Woonsocket. Seuls quelques missionnaires venaient, de temps à autre, y célébrer la messe. La première église catholique n'y fut construite qu'en 1844, à l'angle des rues Daniel et North Main. L'on conçoit ainsi plus facilement qu'il y eût alors du mérite à conserver la foi et les traditions ancestrales.

Les mariages se faisaient assez souvent par devant notaire ou chez le ministre protestant. On le faisait ensuite régulariser à la première visite du missionnaire.

Les registres de Cumberland, R. I., nous ont transmis la liste de quelques-uns de ces mariages ainsi contractés. Nous la donnons ci-après à titre documentaire:

Mariages extraits des registres de Cumberland, R. I.

Caroline La Croix; mariée à Charles Fales, Jr., 15 décembre 1841.
Joseph Simpson; épouse Anne-Elisabeth, 15 janvier 1843.
Amelia Camel; mariée à Louis Gosler, 2 janvier 1846.
Charlotte Lovely; mariée à Oramel E. Abel, 5 avril 1846.
Mary La Duke; mariée à Edouard Nalor, 7 mai 1846.
Mathilda Gravelin; mariée à Georges Prew, 26 juillet 1846.
Mary Garso; mariée à Paul Prue, 2 novembre 1847.
Sarah Lovely; mariée à Joseph Pagé, 15 janvier 1848.
Rose Fagon; mariée à Francis Miner, 1er avril 1850.

Nous n'avons pu retrouver trace des actes de mariage concernant les Canadiens français unis par les missionnaires catholiques. Un certain nombre de ces mariages figurent, néanmoins, aux registres de l'église irlandaise de St.-Charles, à Woonsocket. Mais, en ce cas, il est généralement impossible, paraît-il, d'identifier les intéressés avec certitude tant les noms sont mal orthographiés. D'ailleurs, l'on y use souvent de la simple appellation de "Frenchman" tant pour les mariages que pour les baptêmes et les décès. Nous regrettons bien sincèrement qu'il ne nous ait pas été permis de parcourir ces registres. Nous y aurions sûrement fait des relevés très intéressants concernant les premiers Canadiens français arrivés à Woonsocket.

Les sépultures avaient lieu dans les cimetières protestants. Cette pratique se continua, semble-t-il, durant quelques années après l'érection de la première église catholique ici, si nous en jugeons par la liste ci-dessous relevée d'après les registres de l'ancien cimetière Baptiste, alors situé à l'emplacement encadré aujourd'hui par les rues Railroad, Arnold et Cato.

Sépultures de Canadiens français faites dans l'ancien cimetière Baptiste de Woonsocket.

Joseph Snow, décédé 1845, âgé de 39 ans.
Une fille d'Antoine Mongeon, décédée 1846, âgée de 15 ans.
Francis Lovely, décédé 1847, âgé de 58 ans.
Sophia Lovely, fille de Sophia Lovely, décédée 1849, âgée de 22 ans.
Sarah Lovely, épouse de Jos. Pagé, décédée 1852, âgée de 20 ans.

L'épouse de James Lamère, décédée 1852, âgée de 23 ans.
Martin M. Conseil, venu de France, décédé 28 mars 1854, âgé de 56 ans.
Un enfant d'Olivier Lovely, décédé vers 1856.
Baptiste Gaucher, fils d'Antoine Gaucher, dit Bourdelais.
Un bébé de Calixte Proulx.

Cependant les Canadiens français, par leur conduite digne, leur ardeur au travail et même par leur loyauté au pays qu'ils étaient venus servir obtinrent, dès les premières années, quelques chaudes sympathies. C'est ainsi qu'en 1846 le *"Patriot"* de Woonsocket demandait justice pour tous les citoyens qui n'étaient pas nés aux Etats-Unis. Mais que de préjugés ne restaient-ils pas encore dans l'esprit de ceux qui se montraient favorables à notre élément. L'on s'en rendra compte en parcourant un article publié dans le *"Patriot"* du 16 juin 1852 par un écrivain anonyme. Il était intitulé: "Mes impressions sur les Canadiens français."

Sans les développer l'auteur de cet article résume d'abord en quelques lignes ou laisse deviner les idées ci-après:

Une visite au pays même des immigrants donne sur leur race une opinion bien différente de celle que l'on s'était faite tout d'abord. Il faut voir, en effet, la collectivité à l'œuvre pour porter un jugement juste sur les peuples. Si l'on n'est en contact qu'avec une partie infime de ce peuple il est impossible de le connaître parfaitement, et de le juger avec impartialité parce qu'alors on n'entrevoit que certains travers ou quelques qualités. Ne voyant pas l'ensemble on ne peut porter un jugement général. Et cependant, dans la pratique c'est ce que font tous les esprits bornés: ils jugent du général par le particulier, et se forgent une opinion sur un peuple entier par quelques individus placés dans des conditions tout à fait défavorables qu'ils rencontrent au hasard de leur vie. Les Etats-Unis eux-mêmes ne seraient pas exempts d'un jugement partial fort défavorable si l'on se bornait, par exemple, à fréquenter certaines basses classes de sa population. Un anarchiste européen qui, venant ici, visiterait les anarchistes américains, et vivrait seulement de leur vie, pourrait croire que le peuple américain tout entier n'est qu'un peuple anarchiste, etc.

Si l'on veut juger un peuple il est indispensable de l'étudier et de se familiariser avec ses habitudes. Tout jugement porté sur lui

sans cette étude préalable risque d'être bien incomplet et surtout bien injuste, car l'esprit de critique et de race pousse tout naturellement à ne voir d'abord que les défauts de la race qui nous avoisine.

L'auteur se lance ensuite à fond dans son sujet et raconte ses impressions à la suite d'une visite faite au Canada. Voici, du moins dans les grandes lignes, la traduction de son article:

"En visitant les provinces du Canada j'ai observé les deux races et écouté leur langue. Sans doute il n'était pas nécessaire d'aller en province britannique pour savoir que l'Anglais et le Français ne s'accordaient pas davantage en personne que dans leurs langues. Mais jusque-là j'ignorais totalement comment se manifestait cette discorde. Ayant vu "John Bull" et "Paddy" animés d'une haine tenace réciproque faire du pugilat en règle dans de terribles rencontres locales, je me figurais qu'au Canada il s'y livrait des batailles identiques. J'étais dans l'erreur.

"Il est vrai que l'Anglais aboie aussi fort au nord de l'Amérique qu'il le fait en Irlande; mais, n'obtenant pas de réponse il se tait de lui-même. A ses habitudes arrogantes et à ses manières grossières le Canadien français oppose cette politesse française proverbiale qui consacre sa victoire. Ni l'un ni l'autre ne se comprennent et semblent, de ce fait, s'éloigner de plus en plus d'une entente cordiale, chacun se contentant de surveiller les faits et gestes de son adversaire.

"Le Canadien français d'ici, de descendance française comme son frère habitant "l'autre côté des lignes" a oublié, à l'exemple de celui-ci, son origine européenne[1]. Le Canada est son pays et reçoit tout son amour[2].

"L'esprit de liberté et d'amour pour son pays préside chez le Canadien français à la presse de sa langue. Par contre la presse anglaise, accumulant abus sur abus, ne parle d'autre chose que des intérêts britanniques au détriment de la langue française.

"John Bull se complaît à faire l'étalage des manières du conqué-

1. L'ardent amour de tous les Canadiens français pour la France dément cette assertion par trop catégorique. Sans doute, ainsi qu'on l'a dit bien des fois, le Canadien français du Canada est d'une loyauté irréprochable envers l'Angleterre. Mais son cœur, il le garde pour le Canada lui-même et pour la France. Il ne peut oublier son origine bien que le Canada soit réellement son unique patrie. On peut en dire autant du Canadien français des Etats-Unis, connu ici sous le nom de Franco-Américain: absolument loyal à la République américaine et fidèle au souvenir du Canada il ne peut, lui non plus, oublier la France qu'il chérit comme une grand'mère. Et cependant, disons-le à sa louange, on ne peut contester que lui aussi n'ait désormais qu'une patrie unique réelle: les Etats-Unis.

2. Au début de l'immigration il pouvait en être ainsi. Mais aujourd'hui il n'en est plus de même tel qu'on peut le voir par la note précédente.

rant. Moins guindés les descendants de ceux qui tombèrent dans les plaines d'Abraham, regardent narquoisement son impatience et son orgueil avec un calme que seule la parfaite maîtrise de soi-même peut donner.

"L'on fait tous les efforts possibles pour supprimer le catholicisme, empêcher le clergé d'être légalement reconnu et le forcer lui et les autres citoyens à participer au support d'une Eglise établie qui n'est pas la leur et qu'ils détestent.

"Néanmoins, dans les provinces du Bas-Canada, l'autorité du Pape doit être respectée et l'Eglise de Rome acceptée comme prédominante.

"Les Frères et les Sœurs, portant les habits religieux de leurs communautés, circulent librement dans les rues. Partout l'œil peut voir la croix surmonter le clocher des églises et les nombreuses institutions religieuses. Aux jours de fête de l'Eglise catholique, les prêtres, revêtus de leurs habits sacerdotaux, précédés de bannières, font des processions dans les rues. Malgré un siècle d'asservissement anglais les coutumes de la France n'ont pas été effacées du Bas-Canada.

"D'après les quelques Canadiens français que j'avais rencontrés aux Etats-Unis je croyais ne trouver que de l'ignorance au-delà des grands lacs[1]. Mais là encore j'étais dans l'erreur. Ayant vu le grand nombre d'écoles existant non seulement dans des villes comme Québec et Montréal, mais encore jusque dans les bourgades les plus reculées de la campagne; ayant aussi constaté qu'elles étaient assidûment fréquentées par des milliers et des milliers d'élèves je me suis convaincu davantage de l'absurdité étrange, et de la folie inexplicable qu'il y a à vouloir juger un peuple quelconque par le peu de connaissance que nous avons des immigrants qui vivent au milieu de nous[2].

"Dans les villes et parfois jusque dans certains villages il y a de nombreux grands collèges. Les couvents abondent partout. Un enseignement très approfondi y est donné. L'on y apprend la musique, le dessin, les langues modernes, etc.[3]

1. Evidemment l'auteur de l'article n'est pas tendre pour les premiers Canadiens français arrivés ici. S'il les avait mieux étudiés il les aurait sûrement mieux connus. Car, même à cette époque-là, les Canadiens français n'était pas inférieurs à la classe correspondante du peuple américain.

2. L'auteur avoue donc ne pas connaître suffisamment aussi les Canadiens français immigrés aux Etats-Unis. Alors pourquoi les juge-t-il si sévèrement? Il y a là une inconséquence impardonnable.

3. C'est exactement la situation actuelle des Franco-Américains aux Etats-Unis.

"Malheureusement la malédiction de la bigoterie religieuse fleurit partout: catholiques et protestants refusent d'envoyer leurs enfants aux écoles qui ne professent pas leur propre religion[1]. Le gouvernement prélève bien un impôt pour l'entretien des écoles mais la secte qui prédomine s'en trouve favorisée.

"Ayant eu l'occasion un jour de converser sur l'éducation avec quelques amis et d'attirer leur attention sur le système des écoles publiques des Etats-Unis je fus vite réduit au silence par mes contradicteurs qui anathématisaient nos écoles infidèles[2].

"Contrairement à ses frères français d'outre-océan le Canadien français a de profondes convictions concernant les dogmes de l'Eglise catholique et ses devoirs religieux[3]. Il est beaucoup plus attaché à sa religion que je ne le croyais. A ce sujet, je dirai qu'on ne trouve jamais chez-lui aucune trace de raillerie touchant sa foi. Durant les offices religieux les églises sont remplies de fidèles évidemment attirés par la sainteté des lieux et la présence réelle du Tout-Puissant.

"En outre, des pères Jésuites, venant de France pour prêcher des missions, font retentir dans ces églises leur éloquence sacrée jusqu'à ce que les cœurs en soient touchés. Rien ne me paraît plus persuasif, plus concluant que l'habile et incomparable ardeur de ces pères Jésuites".

Voilà quelle était alors la mentalité des Américains les mieux disposés à l'égard de notre élément. Ils lui étaient sympathiques, certes, mais il ne le connaissaient pas ou bien peu. D'où des préjugés renversants et des manières protectrices de fort mauvais aloi.

Mais si des gens favorables aux Canadiens français pouvaient avoir vis-à-vis d'eux des sentiments si peu conformes à la vérité comment la majorité de la population qui leur était franchement hostile pouvait-elle donc les traiter? . . .

1. L'auteur du présent article n'était évidemment pas catholique, car s'il l'avait été il aurait su qu'il est interdit aux catholiques d'envoyer leurs enfants aux écoles protestantes ou neutres lorsqu'ils peuvent faire autrement. Et ce qu'il appelle bigoterie, en autant que les catholiques y sont concernés, n'est autre, en réalité, chez les parents, qu'une bonne et saine compréhension de leurs devoirs religieux sur le sujet si important de l'éducation.
2. N'avaient-ils pas raison de le faire? Près de trois quarts de siècle ne nous ont-ils pas montré les fruits néfastes de l'école sans Dieu? Si aujourd'hui le bolchevisme semble trouver aux Etats-Unis un terrain si propice à son éclosion ne faut-il pas en chercher la cause dans le système même de notre enseignement public qui, laissant ainsi l'enfant désarmé en face de ses propres passions, néglige de lui apprendre qu'il existe un Dieu dont il relève et à qui il aura des comptes sévères à rendre?
3. Affirmation complètement fausse au sujet des Français d'Europe pris en groupe. S'ils n'avaient pas, eux aussi, de profondes convictions concernant les dogmes de l'Eglise catholique et leurs devoirs religieux comment pourrait-on alors expliquer les œuvres catholiques innombrables faites par la France, œuvres qui lui valent encore aujourd'hui d'être à la tête des nations catholiques?

Généralement ils étaient bien peu considérés, regardés avec dédain comme étant un peuple inférieur. Quelquefois même ils recevaient de fort mauvais traitements allant jusqu'aux coups[1].

Dans les manufactures et les services publics l'on ne faisait absolument aucun effort pour essayer de les comprendre et relever orthographiquement leurs noms.

Souvent on les rebaptisait, si nous pouvons ainsi nous exprimer, et l'on modifiait leurs noms d'après le son. Trop peu nombreux pour se faire respecter et trop faibles pour réclamer, les premiers Canadiens français arrivés à Woonsocket devaient ainsi s'humilier et passer par tous les caprices de leurs patrons, de leurs camarades de travail même et des fonctionnaires publics.

L'on pourra se rendre compte de ce triste état de choses en parcourant attentivement les listes de noms que nous avons précédemment données et les tableaux de filiation des premières familles publiés au chapitre suivant.

Pour achever de donner une idée complète sur cette altération des noms de personnes nous reproduisons ci-après, à titres documentaire et de curiosité, les transformations fantaisistes qu'un certain nombre d'entre eux subirent. Elles sont relevées des registres de naissance de Cumberland, R. I.[2] Ces mêmes registres attestent que ce sont là les noms des parents des nouveaux-nés et qu'ils sont tous venus du Canada.

Noms Anglicisés	Noms français véritables.
James Bell	Isaï Bérard.
Brown	Brindamour.
Christopher and Elisabeth Benway	Christophe et Elisabeth Benoît.
Charles Lafloan	Charles Lafleur.
Rozanna Barre	Georgianna Bérard.
Joseph Wood	Joseph Dubois.
Maygle Gauba	Magloire Gobeille.
Catharine Laforg	Catherine Laforest.
John and Esther Barrows	Jean et Esther Bérard.
Joseph and Elizabeth Friezy	Joseph et Clémence Foisy.

1. Pour être juste, il convient de noter que ces mauvais traitements, allant jusqu'aux coups, leur venaient exclusivement des Irlandais.
2. On sait qu'au début de Woonsocket, les registres de Cumberland servaient aussi à ce village.

Noms anglicisés	Noms français véritables
Mary Olora	Marie Allaire.
Louis and Mary Demarrow	Louis et Marie Desmarais.
Beatrice and Angeline Sammitchel	Baptiste et Angéline St.-Michel.
Tammer	Thomas.
Rosa Campbell	Rosa Duhamel.
Goret Scambo	Josephte Archambault.
Paul Leberdee	Paul Labadie.
Benjamin Taylor	Benjamin Therrien.
Alexander Brother	Alexandre Brodeur.
Ambrose Gudare	Ambroise Godin.
Jos. Kitteraugh	Joseph Cantara.

Dans la suite, ces noms, transmis aux jeunes générations, semblaient vouloir persister à passer à la postérité. Heureusement les Canadiens français, devenus plus nombreux se débarrassèrent de la tutelle encombrante dans laquelle on les avait trop longtemps tenus. Ils reprirent vite leurs noms et toutes leurs coutumes.

Cependant, à l'arrivée de M. l'abbé Charles Dauray, en 1875, l'on trouvait encore nombre de noms anglicisés ainsi que le tableau suivant en fait foi:

Noms anglicisés.	Noms français.
Light	Leclerc
Gubby	Gobeille
Coderet	Cadoret
Small	Petit
Ober	Aubin
Euro	Héroux
Hero	Héroux
Nero	Héroux
Gorton	Godin
Spring	Fontaine
Garso	Garceau
Jack	Jacques
English	Langlais
Gudeway	Jodoin

Noms anglicisés	Noms français
Ledue	Ledoux
Handy	Magnan
Perkins	Paquin
Farnum	Phaneuf
Gates	Barrière
Moore	Provencher

Grâce aux conseils et à l'insistance de M. l'abbé Charles Dauray, curé du Précieux-Sang, la plupart des Canadiens français dont les noms avaient été changés purent reprendre, par la suite, leurs noms bien français. Aujourd'hui tout est rentré dans l'ordre, si bien qu'à Woonsocket, tant par les noms que par le parler, l'on se croirait volontiers à Trois-Rivières ou à Québec.

CHAPITRE III.

La filiation des premières familles canadiennes françaises arrivées à Woonsocket.

En commençant à écrire le présent chapitre sur la filiation des premières familles canadiennes françaises, arrivées à Woonsocket, nous ne pouvons nous défendre d'évoquer ces vers de Louis Fréchette:

"O notre histoire! écrin de perles ignorées!
"Je baise avec amour tes pages vénérées.
"O registre immortel, poème éblouissant
"Que la France écrivit du plus pur de son sang!"

Le grand poète national avait raison de parler ainsi de l'histoire du Canada français. Si elle était mieux connue tous nos compatriotes en seraient plus fiers et y puiseraient plus de courage pour soutenir les luttes quotidiennes. Mais cette histoire n'est-elle pas, en quelque sorte, le résumé de l'ensemble des histoires locales? Ne descend-elle pas jusqu'au particulier pour s'élever ensuite dans les hautes sphères du général? Etudier l'histoire locale c'est donc faire le premier pas vers l'histoire générale de notre race.

A Woonsocket, pas plus qu'ailleurs, nous n'avons lieu de rougir de notre histoire locale ainsi que nous le prouvent les deux précédents chapitres et ceux qui suivent. Nous devons être fiers, très fiers, au contraire, du courage, de l'endurance, de la patience, de la foi, de l'attachement aux traditions ancestrales, cultivés avec tant d'héroïsme et de succès pratique par les premiers Canadiens français arrivés ici.

Ce sentiment où le respect s'allie à la vénération nous a décidée à honorer leur mémoire en transmettant leur filiation aux générations futures. De 1814 à 1861 inclus nous comptons 117 de ces valeureuses familles.

Nous devons nous arrêter à l'année 1861 parce qu'après cette date les nôtres sont venus ici en si grand nombre qu'il nous serait bien difficile, à travers le va-et-vient continuel qu'ils y firent, de suivre chaque famille. Et puis, raison capitale, il faut nécessairement

nous limiter. Il nous a paru tout naturel de marquer le point d'arrêt précisément à l'époque où commença la grande émigration des Canadiens français.

Nous n'avons épargné aucune peine pour faire aussi complètement que possible le tableau de filiation de chacune de ces familles: courses, veilles, recherches longues et pénibles dans les vieux registres poussiéreux, visites à tous les chefs de famille, conversations prolongées avec les vieillards et toutes personnes susceptibles de nous apporter quelques précisions, voyages dans de nombreux centres franco-américains poussés, parfois, jusqu'au Canada, travaux ardus de compulsation, revision soigneuse de la mise à point de ces divers travaux, rien n'a été laissé au hasard. Tout a été mis en œuvre pour faire éclater la vérité historique jusque dans ses moindres détails.

Nous avons passé quatre années entières, de 1915 à 1919, à opérer ces recherches de registre en registre, de famille en famille et de ville en ville. Aujourd'hui, bien qu'effrayée par un tel labeur s'il nous le fallait recommencer, nous ne regrettons nullement nos peines et nos sueurs: le fait d'avoir réussi à jeter un peu de lumière sur le mouvement canadien français à Woonsocket nous récompense amplement de nos déboires passés, et de la tâche si pénible et si ardue que nous avions entreprise pourtant si gaiement.

Les divers tableaux de filiation des familles ne sont à jour que jusqu'au 31 décembre 1918. Impossible, vu l'envergure de cet ouvrage, de les compléter jusqu'à l'année 1920. Ce n'est que par exception que nous avons, parfois, donné quelques détails postérieurs à l'année 1918. Mais il sera très facile aux familles intéressées d'y suppléer elles-mêmes.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur un certain nombre d'expressions vagues que nous avons été forcés d'adopter, faute de mieux. Souvent, en effet, il nous a été impossible de préciser, personne ne pouvant fournir les détails nécessaires. Pour raison d'uniformité nous donnons les différents tableaux de filiation sans indiquer les dates concernant les naissances, les mariages et les décès. Bien rarement, d'ailleurs, nous avions pu les obtenir des survivants ou des intéressés eux-mêmes, et encore étaient-elles, la plupart du temps, fort douteuses.

Le lecteur rencontrera souvent des expressions analogues aux suivantes:

Vers.....1830,
probablement,
établis au Canada,
établis dans l'Etat de New York,
établis dans l'ouest,
inconnu,
mariée à inconnu,
mariée à un Irlandais,
épouse inconnue,
épouse une américaine,
plusieurs enfants,
autres enfants,
une fille,
un garçon,
un enfant,
marié (sans autre explication),
ont des enfants,
ont de nombreux enfants,

Les notes concernant cette famille sont très incomplètes,
Nous ne possédons pas de renseignements plus précis sur cette famille,
etc., etc.

Parfois, l'on rencontrera aussi des noms baroques. Nous les avons laissés tels quels cependant. Il ne nous appartenait pas, en effet, de rebaptiser les personnes. Nous n'avions pas ce droit. Et puis, généralement, les noms tels que donnés figurent sur les registres publics. Quelquefois, d'autres sont mal orthographiés, nous le savons, mais nous n'y pouvons rien puisque devant la loi ces noms ainsi truqués sont devenus les seuls noms officiels.

Le changement partiel ou complet des noms est une difficulté très sérieuse qu'il nous a été bien difficile de vaincre. Ainsi dans certaines familles le nom de famille lui-même s'est modifié à tel point que souvent il n'est plus reconnaissable: il y a eu dans une même famille des L'Heureux et des L'Hérault; des Normandin, des Normandy, des Norman et des Normand.

D'autres fois, des personnes dont le nom avait été anglicisé sont revenues au nom français, tandis que certains membres de la famille ou de la parenté immédiate ont conservé le nom anglais ou modifié.

D'où confusion très embarrassante pour le généalogiste. Pour mieux faire saisir cette difficulté que l'on nous permette de donner encore une liste de noms français longtemps anglicisés.

Noms français.	Noms anglicisés.
Larivière	Rivers
Forcier	Foster
Harpin	Harper
Charron	Wright
Foisy	Fossett
Dumas	Morse
Bourdelais	Butler
Girouard	Ward
Lapierre	Stone
Guy	Gee
Lemair	Lemoor
Lemère	Lemoor
Lépine	Le Pint
Lemoyne	Young
Moison	Miner
Geoffrion	Jefferson

L'on comprendra aisément l'embarras de l'écrivain lorsqu'il se trouve en face de telles difficultés et qu'il n'a, parfois, pour les résoudre, que des moyens fort rudimentaires.

Encore un exemple, pris chez l'une des plus anciennes et des plus illustres familles du Canada: la famille Le Moyne.

Charles Le Moyne, arrivé à Québec en 1641, reçut de Louis XIV, roi de France, le titre de baron, et la seigneurie de Longueil en récompense de ses services. Il eut sept fils qui furent tous célèbres dans l'histoire du Canada par leur bravoure sur les champs de bataille durant les guerres contre les sauvages et les Anglais.

Ils reçurent aussi des titres du roi:

1°, Charles, baron de Longueil, comme son père, né à Montréal en 1656;

2°, Jacques, sieur de Ste.-Hélène, né en 1659, se distingua à l'expédition d'Albany et au siège de Québec;

3°, Pierre, sieur d'Iberville, né en 1661 ou 1662, premier gouverneur de la Louisiane, se distingua à la baie d'Hudson;

4°, Paul, sieur de Maricourt, commandant des sauvages, ses amis, dans l'expédition de Frontenac;

5°, François, sieur de Bienville, fondateur de la Nouvelle Orléans en 1717, mort dans la suite à Paris;

6°, Joseph, sieur de Sévigny, compagnon d'Iberville, mort à la Nouvelle-Orléans en 1734;

7°, Louis, sieur de Châteauguay, né en 1676, mort en héros au fort Nelson.

Tous les Le Moyne ou Lemoyne ont la même origine. Cependant ils ne conservèrent pas tous le nom patronymique ancien. Plusieurs descendants prirent le nom de la seigneurie de la famille. Aujourd'hui quelques-uns s'appellent donc Sévigny ou Bienville; d'autres d'Iberville ou Maricourt, etc. Pour les uns le nom de Le Moyne est complètement disparu des registres contemporains de la famille. D'autres, au contraire, ont été fidèles au premier nom et l'ont religieusement conservé.

Pour être juste il convient de donner une dernière raison qui a contribué pour beaucoup à ces changements de noms: c'est le grand nombre de personnes composant une même parenté. Souvent, pour éviter des confusions regrettables, l'on donnait des sobriquets à quelques-unes d'entre elles. Dans la suite, l'usage de ces sobriquets persistant ils devinrent, à leur tour, de véritables noms patronymiques ne se distinguant des autres en rien.

L'on conçoit, dès lors, que le généalogiste, déconcerté, lorsqu'il vient à descendre dans le détail des familles, soit hésitant et qu'il lui soit très difficile de se reconnaître et d'établir avec certitude les liens de parenté avec tous leurs degrés. Dans le cas présent notre travail a été d'autant plus compliqué que les 117 premières familles canadiennes françaises de Woonsocket venaient d'un grand nombre de villes et villages différents: 85 familles de trente-deux villes et villages connus, trois d'Europe, les 29 autres de villes ou villages inconnus. Le tableau ci-après donne d'ailleurs à ce sujet tous détails nécessaires.

Liste des villes et villages de la Province de Québec qui fournirent les 117 premières familles canadiennes françaises à Woonsocket, R. I.

Villes ou villages	Nombre de familles fournies
St.-Ours	23
St.-Félix de Valois	1
Stuckley	2
St.-Barthélemy	4
Sherbrooke	1
St.-Aimé	5
Sorel	7
St.-Césaire	5
Ste.-Victoire	2
Québec	1
St.-Robert	2
Contrecœur	1
St.-Marcel	3
Trois-Rivières	1
St.-Simon	1
Berthier	1
St.-Cuthbert	2
St.-Hyacinthe	6
Prescott	1
La Présentation	2
Kamouraska	1
Lotbinière	1
St.-Damase	2
St.-Germain de Grantham	1
L'Assomption	1
St.-Jude	1
St.-Pie	1
St.-Dominique	1
La Rivière du Loup	2
St.-Denis	1
St.-Grégoire	1
St.-Jean-Baptiste de Rougemont	1
De villes et villages inconnus	29
De Courtrai (Belgique)	1
De France	2
Total	117

Ainsi qu'on le voit c'est St.-Ours qui, avec ses vingt-cinq familles a fourni le plus fort contingent d'immigrés à Woonsocket. Après 1861 les familles de St.-Ours continuèrent à affluer ici. De sorte qu'à Woonsocket les descendants des anciennes familles de ce village y sont très nombreux. A cause de cela, avant de passer aux tableaux de filiation des 117 familles précitées, nous croyons intéresser nos lecteurs en donnant quelques courtes notes historiques sur le village même de St.-Ours.

*
* *

LA SEIGNEURIE DE SAINT-OURS.

Louis XIV accorda la seigneurie de Saint-Ours à Messire Pierre de Saint-Ours de l'Eschaillon[1], capitaine au régiment de Carignan-Salières, le 29 octobre 1672. Bouchette en donne la description ci-après:

"La seigneurie de Saint-Ours, ainsi que son augmentation, est située au sud du St.-Laurent; une petite partie est dans le comté de Surrey, et le reste dans celui de Richelieu[2]; elle est bornée au sud-ouest par les seigneuries de Contrecœur, de St.-Denis et de St.-Hyacinthe, au nord-est par celles de Sorel et de Bourchemin, et au fond par la rivière Yamaska; elle a deux lieues de largeur sur un peu plus de sept de profondeur. Le terrain est partout d'un bonne qualité, et varié d'une manière propre à toute espèce de culture . . . La rivière de Richelieu, qui traverse diagonalement la partie supérieure, est navigable, depuis le St.-Laurent pour des bateaux de 150 tonneaux; l'Yamaska, à l'extrémité la plus basse, est aussi navigable; ces deux rivières lui procurent dans un degré éminent la facilité d'un prompt transport par eau; joint à cela, elle est arrosée par trois rivières non navigables, appelées La Prade, La Plante et Salvayle". Ces dernières, ajoute l'abbé Després, portent les noms d'anciens colons de la seigneurie[3].

Vingt huit officiers du régiment de Carignan obtinrent ainsi des seigneuries de Louis XIV. Ils les firent valoir et y fondèrent de nombreux villages qui généralement portèrent leurs noms. Vingt deux de ces officiers se marièrent au Canada ou avec des personnes

1. Pierre de St.-Ours était de race noble et originaire de Veurey, Dauphiné, dont la seigneurie appartenait à la famille.
2. La seigneurie, de nos jours, est située dans les comtés de Verchères, de Richelieu et de Saint-Hyacinthe.
3. Abbé Després, Histoire de la seigneurie de St.-Ours, Vol. 1, chap. III, pp. 49 et 50.

qu'ils y firent venir de France. La plupart eurent une nombreuse descendance. Voici les noms de ces braves. Nos lecteurs en parcourront la liste avec d'autant plus d'intérêt que cela leur indiquera en même temps l'origine d'un certain nombre de villes et de villages qu'ils connaissent bien:

Messire Pierre de Saint-Ours de l'Eschaillon; M. Antoine Pécaudy, sieur de Contrecœur; M. René Gaultier de Varennes; Messire Sidrae Dugué de Boisbriant; M. Pierre Mouet de Moras; M. Séraphin Margane de la Valtrie; M. Pierre Saurel; M. Pierre Béquart de Grandville; M. Paul Dupuis; M. François Jarret de Verchères; M. Pollet de la Combe Pocatière; M. Olivier Morel de la Durantaye; M. Jacques Baby; M. Philippe Gaultier de Comporté; M. Thomas de la Naudière; M. Pierre de Joybert de Marson; M. Pierre de Salvaye; M. Alexandre Berthier; M. de Chambly; M. Pierre de Saint-Paul de la Motte-Lussière; M. Joseph Dejordy de Cabanac; M. Vincent d'Abbadie, baron de St.-Castin. Le capitaine Louis Petit qui faisait aussi partie du régiment de Carignan entra dans les ordres et fit du ministère au Canada.

"Comme l'indiquent les documents officiels, dit l'abbé Desprès, il est certain que le désir de coopérer à la fondation d'une colonie nouvelle et d'y travailler à l'établissement de la foi chrétienne, détermine la plupart de ces hommes à fixer leurs demeures sur nos rives. L'espoir d'établir leurs familles plus avantageusement que dans la mère-patrie où les héritages sont si morcelés et de continuer ici les nobles traditions de leurs ancêtres n'y est pas étranger non plus".

La venue du régiment de Carignan-Salières[1] au Canada, dans l'été de 1665, fut providentielle, car après avoir guerroyé contre l'Iroquois quatre de ses compagnies se fixèrent au pays pour le coloniser. Tous ces soldats avaient généralement un esprit religieux admirable et des qualités fort remarquables qui enrichirent singulièrement la mentalité de la colonie naissante: "Depuis que le Roy a eu la bonté d'étendre ses soins jusqu'en ce païs, écrivait le Père François Le Mercier, nous avons vu la face du Canada totalement changée . . ."

1. Le régiment Carignan-Salières, ainsi appelé du nom des deux généraux qui le commandaient: Thomas-François de Carignan, cinquième fils de Charles-Emmanuel 1er de Savoie et Henri de Chapelas, sieur de Salières, cousin de sa Majesté Très-Chrétienne, comptait vingt-quatre compagnies (environ 1800 hommes). Il fut rappelé en France en 1668, sauf les quatre compagnies qui demandèrent à rester au pays.

Généralement les soldats s'établirent sur les seigneuries de leurs anciens officiers qui continuèrent ainsi à les diriger jusque dans leur vie civile. Trente-trois d'entre eux suivirent l'étoile de Messire Pierre de Saint-Ours de l'Eschaillon et colonisèrent sa seigneurie de Saint-Ours.

Grâce aux patientes recherches faites par M. l'abbé A. C. Després dans les registres paroissiaux de St.-Ours, dans les actes notariés et de l'état civil, nous connaissons aujourd'hui leurs noms. En voici la liste, telle que nous avons pu la constituer:

Noms ou Sobriquets[1] sous lesquels ils étaient connus au Régiment	**Noms véritables sous lesquels ils firent souche**
St.-Laurens, sergent	Louis Charbonnier, dit St.-Laurent
Bavie (Bouy), sergent	Laurent Bouy, dit Lavergne
La Chambre	La Chambre
La Rosée	François Larose, dit Deguire
L'Esveillé	André Marigny, dit L'Esveillé
Lafontaine	Louis Jean, dit La Fontaine
St.-Antoine	
St.-Germain	St.-Germain Jean, dit Gazaille
Lalande	Mathieu Battanchon, dit La Lande
La Guigne	
La Croix	Pierre Lancougné, dit La Croix
Poitevin	Méri ou Méry Erpin (Herpin, Arpin), dit Le Poitevin
Le Compte	
La Fortune	Luc Poupart, dit La Fortune
des Lauriers	Jean Célurier, dit Deslauriers
La Vergne	
La Perle	Mathurin Bauslnier (plus tard Bonnier, Bonier, Beaunier), dit La Perle, dit Laplante

1. On donnait alors par habitude un sobriquet à chaque soldat. La plupart le conservaient et l'adjoignaient ainsi, plus tard, à leur véritable nom. Quelquefois ce dernier se perdait complètement. D'autres fois, des membres d'une même famille prenaient seulement le sobriquet comme nom patronymique, tandis que d'autres gardaient le véritable nom. D'où des différences égarantes pour les généalogistes.

La Ramée	
La Vigne	Pierre Dextras, dit La Vigne
Saintonge	Pierre Ménard, dit Saintonge
Jolicœur	
La Fleur	Jean Pinsonneau, dit La Fleur
La Lime	François Chèvrefils, dit Lalime
St.-Martin	Nicolas Bonin, dit St.-Martin
Tourangeo	Jean François Herpin, dit Tourangeo
du Villard	
Montauban	
La Liberté	Mathurin Collin, dit Laliberté
Jean Bouvet	Jean Bouvet, sieur de la Chambre
Ménard	
La Fouche	
Batanchon	
Le Bruné	

Ces soldats ne demeurèrent pas tous dans la seigneurie de St.-Ours. Par la suite, plusieurs allèrent s'établir dans d'autres seigneuries. Ceux qui y demeurèrent y eurent une nombreuse postérité qui essaima, plus tard, un peu dans toutes les directions du Canada et des Etats-Unis. C'est ainsi qu'à Woonsocket nombreux sont les descendants de ces vieilles familles.

Les terres du Grand Saint-Ours[1] étant généralement pauvres les colons abandonnèrent peu à peu les rives du fleuve pour aller défricher celles du Richelieu et s'y établir. Cette deuxième agglomération fut appelé Petit Saint-Ours. Les familles demeurées au Grand St.-Ours furent, dans la suite, rattachées à la paroisse de Contrecœur.

1. En 1681 la seigneurie comptait une population de 89 âmes; en 1745 elle en avait seulement 372 environ.

Allaire[1] Charles[2].

de St.-Ours[3], P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1857.

Epouse:

- 1°. Rolie Giard; ont des enfants:
  - Les enfants nés de ce mariage sont demeurés au Canada.
- 2°. Marguerite St.-Laurent; ont quatre enfants:
  - 1°. Catherine; mariée à Xavier Lacouture, veuf de Dlle Mignault:
    - 1°. Xavier; épouse Marie Sansouci; ont six enfants. Etablis à Brockton, Mass.
    - 2°. Dolphis; épouse Agnès Charbonneau; ont cinq enfants. Etablis à Brockton, Mass.
    - 3°. Guillaume; épouse Marie Trépanier; sans enfants.
    - 4°. Alexis; épouse: 1°. Marie Mathieu. 2°. Flora Guay, Vve St.-Jean.
    - 5°. Onésime; Jésuite à Montréal; aumônier militaire en France pendant la récente guerre.
    - 6°. Victoria; mariée à Olivier Lemoine; ont huit enfants. Etablis à St.-Hyacinthe, P. Q., Canada.
    - 7°. Hermina; mariée à Euclide Lachapelle; ont quatre enfants. Etablis à Brockton, Mass.
    - 8°. Elise; célibataire.
    - 9°. Philomène; mariée à Louis Perodeau; ont cinq enfants. Etablis à Cochituate, Mass.

Allaire[1] Charles[2],

(*Suite*)

Epouse:
- 2°. Marguerite St.-Laurent; ont quatre enfants (*Suite*):
  - 2°. Victor[4]; épouse Malvina Aubin:
    - 1°. Victorine; mariée à Napoléon Jacob:
      - 1°. Clarinda.
      - 2°. Dora; mariée à Hector Ladouceur: Doris.
      - 3°. Frédéric; épouse Emma Guillot: Violette.
      - 4°. Loretta; mariée à Frank Aucoin: Henri.
      - 5°. Médora; mariée à McIntyre.
      - 6°. Edna.
      - 7°. Irène.
    - 2°. Victor[5]; épouse Délima Léveillé:
      - 1°. Wilfrid.
      - 2°. Hector.
    - 3°. Malvina; mariée à Antoine Milot:
      - Léo.
    - 4°. Wilfrid; épouse Ida Zidin (juive):
      - 1°. Wilfrid.
      - 2°. Aldéa.
      - 3°. Francis.
      - 4°. Bernadette.
      - 5°. Henri.
      - 6°. Violette.
      - 7°. Alexandre.
    - 5°. Georgianna; mariée à Eugène Daignault.
    - 6°. Béatrice.
    - 7°. Alexandre.
    - 8°. Salomon.
    - 9°. Joseph.
    - 10°. Ambroise.

Allaire[1] Charles[2],

(Suite)

Epouse:

- 2°. Marguerite St.-Laurent: ont quatre enfants, (*Suite*):
  - 3°. Alexandre; épouse Marie Champagne:
    - 1°. Rose-Anna; mariée à Louis Ledoux. Etablis en Californie.
    - 2°. Alexandrine; en religion (Congrégation des Sœurs de la Providence) Sœur Symphorien.
    - 3°. Eugénie; en religion (Congrégation des Sœurs de la Providence) Sœur Marie-Alfred.
    - 4°. Ella; mariée à Alfred Garneau:
      - 1°. Léo.
      - 2°. Adrienne.
      - 3°. Juliette.
      - 4°. Eugénie.
      - 5°. Allaire.
      - 6°. Wilfrid.
    - 5°. Georges; épouse Mathilda Dion:
      - 1°. Alfred.
      - 2°. Léo.
    - 6°. Alphéric; marié à Mildred Northrup.
    - 7°. Donalda; mariée à Arthur Goulet:
      - 1°. Raymond.
      - 2°. Arthur.
      - 3°. Irène.
  - 4°. Louis; décédé à l'âge de 21 ans.
- 3°. Louise Ménard; sœur de Charles Ménard, (v. Ménard); ont trois enfants;
  - 1°. Moïse; épouse Catherine Lamoureux:
    - 1°. Charles.
    - 2°. Béatrice.
  - 2°. Florence; mariée à Dauphinais:
    - 1°. Jean-Baptiste; épouse Mlle Jacques.
    - 2°. Louisa; mariée à Jos. Côté.
    - 3°. Marie-Rose; mariée à Jos. Marquis:
      - Blanche.
  - 3°. Marie; mariée à Alex Comeau.

Allaire[1] Charles[2],

(Suite)

1. A la famille Allaire sont alliés: 1° L'Abbé J.-B.-A. Allaire, généalogiste distingué du diocèse de St.-Hyacinthe, Canada; 2° Son Excellence Aram-J. Pothier, ex-gouverneur du Rhode Island.

2. Charles (Charlo) Allaire, venu aux Etats-Unis en 1857, retourna au Canada, à Contrecœur, P. Q., durant la guerre civile, en 1861, laissant sa famille à Woonsocket. Il se maria trois fois et eut trente-deux enfants.

3. "Etienne Allaire, d'Allaire ou Hallère, originaire de l'ile d'Orléans, s'établit dans le Grand St.-Ours (1735). Ses enfants étaient: 1° Etienne (1er déc. 1736) marié à Josepte Amiel-Lusignan; 2° Jacques m. Thérèse Amiel-Lusignan; 3° Pierre (11 fév. 1743) m. Marie-Louise Emeri-Brunet; 4° Jean (8 jan. 1747) m. Antoinette-Marie-Eméri Ménard; 5° Marie Josepte (1744) m. Joseph Dufault; 6° Marie-Angélique (1754) m. J.-Bapt. Lamoureux (St.-Ours)" (L'abbé Tanguay).

4. Victor Allaire fut conseiller municipal pendant un an. Maitre maçon, il construisit, en société avec William Norton, le palais de justice et plusieurs autres édifices importants.

5. Parti au Klondyke lors de la grande fièvre de l'or vers 1898, il y fut dévoré par les loups. Il laissait à Woonsocket sa femme et ses deux enfants. Victor fut ainsi victime, comme tant d'autres dont on peut évaluer le nombre à plusieurs milliers, des promoteurs de chemins de fer et des exploiteurs sans vergogne qui, pour s'assurer de gros bénéfices dans des compagnies récemment fondées, n'hésitaient pas à spéculer sur la crédulité humaine et sur la vie même de leurs semblables. Pour attirer les gens vers cette terre richissime l'on répandait à tous les vents la nouvelle que l'on y ramassait l'or comme par enchantement. Il se trouva beaucoup de gens enthousiasmés par ces réclames furibondes. Peu s'enrichirent au Klondyke. Par contre, nombreux furent ceux qui y périrent ou qui ne purent jamais en revenir.

Arsenault Joseph[1],

de St.-Ours, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1830.

Epouse Charlotte (Lusignant[2], probablement); ont six enfants:

1°. Elisabeth ou Betsy; mariée à Joseph Simpson[3]. (v. Simpson Pierre).

2°. Caroline; mariée à Cyrille Magnan[4].

3°. William; célibataire.

4°. Charlotte; mariée à Michel Héroux (v. Héroux, dit Legros, Michel).

5°. Joseph; épouse Catherine Brindamour[5] (voir Brindamour Etienne): Emélie; mariée à Israël Blanchette.

6°. Amélia; mariée à David Fairbanks[6], de Worcester, Mass.

1. Connu plutôt sous le nom de Joe Snow. Il fut accidentellement tué le 2 novembre 1845. Le "Patriot" de Woonsocket, du vendredi, 7 novembre 1845, raconte ainsi le fait: "Un Canadien français de ce village, M. Joseph Snow se rendait au Canada, le 2 novembre dernier, par le nouveau chemin de fer de Stonington lorsque, voulant passer d'un wagon à l'autre, il fit un faux pas, roula sur le sol et fut broyé à mort. Malgré les soins que l'on s'empressa de lui prodiguer il succomba quelques heures après. Il laisse une veuve et six enfants à qui quelques centaines de dollars seraient d'un grand secours. La compagnie de chemin de fer pourrait, nous semble-t-il, se montrer généreuse à leur égard".

2. Le registre du recensement de 1846 porte: "Charlotte Snow, âgée de 48 ans, veuve, ayant six enfants dont deux âgés de moins de dix ans, tous nés au Canada".—Un acte de mariage, relevé à St.-Ours, nous donne raison de croire que Charlotte était une Lusignant (ou Lovely).

3. Unis dans le mariage, le 20 janvier 1843, par le Rév. Curtis (Registres de Cumberland, R. I.).

4. Unis dans le mariage, le 31 décembre 1849, par le Rév. Titus. Inscrits sous les noms de Silas Handy et Carolina Snow (Registres de Cumberland, R. I.).

5. Brindamour ou Brown.

6. Mariage célébré au village de Cumberland, R. I., (Woonsocket Falls) le 21 avril 1848 (Registres de Cumberland, R. I.).

Arsenault Pierre[1],

de St.-Ours, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1830.

Epouse Marie Harpin, de St.-Ours; ont six enfants:

- 1°. Joseph, marié et établi à Grosvenordale, Conn.
- 2°. Pierre; épouse Sophie Jacob[2]:
  - 1°. Henri; épouse Mathilda Sicard. Etablis à Pawtucket, R. I.:
    - 1°. Frank; épouse Délia Cournoyer.
    - 2°. Olive; mariée à Odilon Lamontagne. Etablis à Pawtucket, R. I.
  - 2°. Marie; mariée à Frank Morin:
    - 1°. Clara, célibataire.
    - 2°. Frank, célibataire.
    - 3°. Charles[3], épouse Fédorine Choquette:
      - 1°. Henri.
      - 2°. Hilda.
    - 4°. Marie; mariée à Frédéric Coe[4]:
      - 1°. Arthur.
      - 2°. Marion.
      - 3°. Clara.
      - 4°. Evéline.
      - 5°. Frederick.
  - 3°. Charles; épouse Louise Ploud:
    - Charles.
  - 4°. Sophie, célibataire.
  - 5°. Angélique; mariée à Edouard Brault:
    - Marie-Louise.
  - 6°. Alexandre; épouse Hermine Lavallée (v. Lavallée, dit Menon, Pierre):
    - 1°. Daniel.
    - 2°. Henri.
    - 3°. Alfred[5].
    - 4°. Edouard[5].
    - 5°. Norbert.
    - 6°. Yvonne.
  - 7°. Louise; mariée à François Lussier; établis à Pawtucket, R. I.:
    - Georges.

Arsenault Pierre[1],

(*Suite*)

Epouse Marie Harpin de St.-Ours; ont six enfants, (*Suite*):	3°. Antoine (appelé Sylas).
	4°. Charles; établi à North Grosvenordale, Conn.
	5°. Marie[6]; mariée à John Lepire[7]; établis à Worcester, Mass.: } Plusieurs enfants.
	6°. Julienne; mariée à Antoine Benoît. Etablis à North Grosvenordale, Conn.

1. Frère de Jos. Arsenault. Deux autres de ses frères, François et John sont établis dans le Vermont.

2. Fille de Louis Jacob.

3. Il porte le nom de Morey.

4. Chef de la Brigade de police, à Woonsocket.

5. Alfred et Edouard sont frères jumeaux.

6. Marie Arsenault épousa probablement John Lepire en secondes noces; on peut, du moins, en tirer la déduction par l'acte de mariage ci-après: "Lewis Vett Lansoney, de Cumberland, R. I., a épousé Mlle Maria Snow (2 janvier 1846). Mariage fait par T. R. Arvene. Témoin: L. B. Arnold, officier municipal (secrétaire de la mairie)" (Registres de Cumberland, R. I.).

7. John Lepire fut longtemps agent de chemin de fer pour les voyages au Canada.

Aubin[1] Olivier,

de St.-Félix de Valois, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1861.

Epouse Eliza Pelland; ont huit enfants:

- 1°. Malvina; mariée à Victor Allaire (v. Allaire Charles).
- 2°. Olivier; marié à Mlle Mercier. Etablis au Michigan.
- 3°. Gilbert (Johnnie); épouse Aglaé Bélisle:
  - 1°. Alma; mariée à Alexandre Beaudet:
    - Florence.
  - 2°. Frédéric; épouse Marie-Jeanne Lozeau[2]:
    - 1°. Cécile-Héloïse.
    - 2°. Hervé-Alvio.
    - 3°. Anna-Agnès.
    - 4°. Alice-Elisabeth.
    - 5°. Raymond-Charles.
    - 6°. Roland-Théodore.
    - 7°. Hubert-Raoul.
    - 8°. Camille-Alphéric.
    - 9°. Berthe-Thérèse.
    - 10°. Oscar-Albert.
  - 3°. Wilfrid; épouse Parmélia Lévesque[3]:
    - 1°. Arthémise.
    - 2°. Wilfrid.
    - 3°. Irène.
    - 4°. Sylvia.
    - 5°. Gilbert.
    - 6°. Walter.
    - 7°. Henri.
    - 8°. Autres enfants.
  - 4°. Alphéric; épouse Marie-Anne Tessier:
    - 1°. Avila.
    - 2°. Ernest.
    - 3°. Armand.
    - 4°. Juliette.
    - 5°. Victor.
  - 5°. Théodore; épouse Dora Degrand:
    - Adélard.
  - 6°. Angélina.
  - 7°. Aldéric.

Aubin[1] Olivier,

(*Suite*)

Epouse Eliza Pelland; ont huit enfants, (*Suite*):

- 4°. Sinaï (Louis); Epouse Angélina Péloquin:
  - 1°. Louis; célibataire.
  - 2°. Marie-Reina; mariée à Arthur Dauray:
    - 1°. Arthur[4].
    - 2°. Francesca[5].
    - 3°. Victor.
    - 4°. Albert.
    - 5°. Reina.
    - 6°. Edouard.
    - 7°. Gabriel.
    - 8°. Rachel.
    - 9°. Louis-Charles.
    - 10°. Léo.
  - 3°. Mathilda; mariée à Romulus Boucher:
    - 1°. Médéric.
    - 2°. Arthur.
  - 4°. Malvina; mariée à Alphé Béliveau:
    - 1°. Noëlla.
    - 2°. Cécile.
- 5°. Cordélia; mariée à:
  - 1°. Lyman Whèleur.
  - 2°. Pierre Chapdelaine; veuf de Caroline Potvin, dite Mérichon.
- 6°. Anastasie; mariée à Louis Vandale; sans enfants; en adoptent quatre.
- 7°. Marie; mariée à Albéric Desmarais:
  - Malvina; mariée à:
    - 1°. ...(Inconnu).
    - 2°. Dwyer.
- 8°. Napoléon; célibataire.

1. Connu aussi sous le nom de Ober.
2. Lozeau ou Loiseau et Bird.
3. Lévesque ou Bishop.
4. Suivit les cours de l'école supérieure de Woonsocket.
5. Etudia la musique au Conservatoire de Québec qui lui décerna le diplôme officiel avec la mention: "Grande distinction".

Auclair Félix,

de North Stuckley, P. Q.

Arrivé à Woonscket, R. I., vers 1844.

Epouse Marie-Anne Dragon; ont huit enfants:

1°. Cyrille[1].
2°. Trefflé[1].
3°. Adèle[1]; mariée à Napoléon Coutu.
4°. Félix; épouse Philomène Chapdelaine (v. Chapdelaine Geneviève).
5°. Pierre; établi à Attleboro, Mass.
6°. Marcelline; mariée à Olivier Riquer. Etablis à Manchester, N. H.
7°. Marie; mariée et établie en Louisiane.
8°. Tharsile; mariée à Ephrem Marchand. Etablis au Canada.

1. Cyrille, Trefflé et Adèle retournèrent au Canada pour s'y établir.

Beauvais Hilaire[1],

de Sherbrooke, P. Q.

Arrivé à Slatersville, R. I., en 1847.

Epouse Venèse Pelletier; sœur de Sophie (v. Brindamour Etienne); ont six enfants:

1°. Bernard; épouse Eulalie Champeau (v. Champeau Jean-Baptiste).
2°. Hilaire; mariée à ... (Inconnu).
3°. Moïse; épouse Marie Tremblay.
4°. Albert; épouse Louise Morin.
5°. Joseph[2].
6°. William.

1. Hilaire Beauvais ou Alias Boover était venu, en premier lieu, à Slatersville, R. I. Cette famille habita plus tard Milford, Mass. Les notes la concernant sont très incomplètes.
2. Tué pendant la guerre civile, en 1861.

Bonin Alexandre ou Alexis

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1846[1].

L'un des fils de M. Bonin s'engagea dans l'armée américaine pendant la guerre civile, en 1861. La famille retourna ensuite au Canada. Ce sont les seuls renseignements en notre possession au sujet de cette famille.

1. Probablement avant 1846.

Belavance, dit Gagné[1], Louis,

de St.-Césaire, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1858.

Epouse Vénérance Paré; ont dix enfants:

- 1°. Marie-Vénérance; mariée à Xavier Fontaine (v. Fontaine Xavier):
- 2°. Rosalie; mariée à Olivier Garceau; établis à Central Falls, R. I.:
  - 1°. Olivier; marié et établi à Millbury, Mass.
  - 2°. Charles; épouse Mlle Casavant.
  - 3°. Rosalie; mariée à:
    - 1°. Henri Papineau marié et père de trois enfants. Etablis à Millbury, Mass.
    - 2°. William Bérard; n'ont pas d'enfants.
- 3°. Philomène; mariée à Joseph Bérard, dit Lépine (v. Bérard, dit Lépine, Narcisse); ont trois enfants.
- 4°. François-Xavier[2].
- 5°. Joseph[3]; épouse:
  - 1°. Kate Asselin:
    - 1°. Joseph[4].
    - 2°. Catherine; décédée étant enfant.
  - 2°. Anna Crochetière:
    - 1°. Ovila; célibataire.
    - 2°. Eddie; épouse Mlle Bérard.
    - 3°. Louis; épouse Mable Keese.
- 6°. John; épouse Salomé Hébert; établis à Fall River, Mass.:
  - 1°. Ovila.
  - 2°. Jérémie.
  - 3°. Angélina.

Belavance, dit Gagné[1], Louis,

(*Suite*)

Epouse Vénérance Paré; ont dix enfants, (*Suite*):

- 7°. Pierre; célibataire; décédé à l'âge de 68 ans.
- 8°. Alvina; décédée à l'âge de 20 ans.
- 9°. Elisabeth; décédée à l'âge de 20 ans.
- 10°. Henriette; mariée à Théodore Redden; établis à Uxbridge, Mass.:
  - Walter; épouse Mlle Landry.

1. Appelé aussi Gardner; était charpentier.
2. Sourd-muet; latteur très habile.
3. A 16 ans il déserta le toit paternel pour aller s'engager à Newport, afin de prendre part à la guerre civile. Craignant d'être refusé à cause de sa petite taille, il ajouta de faux talons à ses bottes pour paraitre plus grand. Il fit campagne pendant trois ans. Il se rengagea ensuite pour cinq ans.
4. Fit la campagne des Philippines durant la guerre contre l'Espagne.

Benoît[1] Joseph,

de St.-Aimé, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1853.

Epouse Marguerite Crystalin[2]; ont neuf enfants:

- 1°. Angèle; mariée à:
  - 1°. Antoine Proulx; devenue veuve elle vint à Woonsocket et se remaria.
  - 2°. St.-Georges.
- 2°. Ovile; mariée à Charles Proulx.
- 3°. Firmin[3]; épouse Séraphine Proulx; établis à St.-Paul, Minnesota: Plusieurs enfants.
- 4°. Christophe[3]; épouse Hedwidge Graveline (v. Graveline Charles).
- 5°. Léandre; épouse:
  - 1°. Julie Desmarais:
    - 1°. Esdras; épouse Esther Jalbert:
      - 1°. Marie-Jeanne; mariée à Olivier Jutras.
      - 2°. Joseph; épouse Alexandrina Lavallée: Joseph.
    - 2°. Joseph; épouse Marie Bertrand. Etablis à Lawrence, Mass.
    - 3°. Philomène; célibataire.
    - 4°. Jean-Baptiste[4].
    - 5°. Antoine[4].
    - 6°. William[4].
    - 7°. Emélina; mariée à Isaac Lamothe:
      - 1°. Joséphine; mariée à . . . (inconnu).
      - 2°. Bertha; mariée à Antoine Proulx. Etablis à Crompton, R. I.
      - 3°. Zoël; épouse une Irlandaise. Etablis à Boston, Mass.
      - 4°. Une fille; mariée à . . . (inconnu).
    - 8°. Henri; épouse une Irlandaise. Etablis à Crompton, R. I.
    - 9°. Ida[4].
    - 10°. Arthémise[4].
  - 2°. Philomène Gaucher: Philias.

Benoît[1] Joseph,
(*Suite*)

Epouse Marguerite Crystalin; ont neuf enfants, (*Suite*):

- 6°. Justine; mariée à Jos. Proulx[5] (voir Proulx Paul).
- 7°. Olive; marié à Narcisse Brindamour (v. Brindamour Etienne).
- 8°. Antoine[6].
- 9°. Price; épouse Marie Lasalle:
  - 1°. John; épouse Eugénie Gagnon:
    - 1°. Joseph; épouse Eva Sabourin.
    - 2°. Minerve; mariée à Joe Goslin.
    - 3°. Eugène; marié.
    - 4°. Evelina; mariée à Amos Cournoyer.
    - 5°. William; célibataire.
    - 6°. Georges.
  - 2°. Mérilda; célibataire. Etablis à Providence, R. I.
  - 3°. Joséphine; mariée à Adélard Archambault:
    - 1°. Aimé.
    - 2°. Alfred.
    - 3°. Ernest.
    - 4°. Lionel.
    - 5°. Georges.
    - 6°. Alfège.
    - 7°. Rita.
  - 4°. Rosilda; mariée à Wilfrid Brodeur. Etablis à North Uxbridge, Mass.

1. Appelé aussi Bennett.
2. Marguerite Crystalin venait de l'Acadie.
3. Firmin et Christophe Benoit vinrent à Woonsocket plusieurs années avant leur père; celui-ci arriva, avec le reste de la famille, en 1853.
4. Jean-Baptiste, Antoine, William, Ida et Arthémise moururent étant encore enfants.
5. Connu sous prénom et nom de José Proulx; frère de Séraphine, épouse de Firmin Benoit.
6. Partit en Californie à la recherche de l'or; ne donna jamais de ses nouvelles.

Bérard, dit Lépine, Joseph[1],

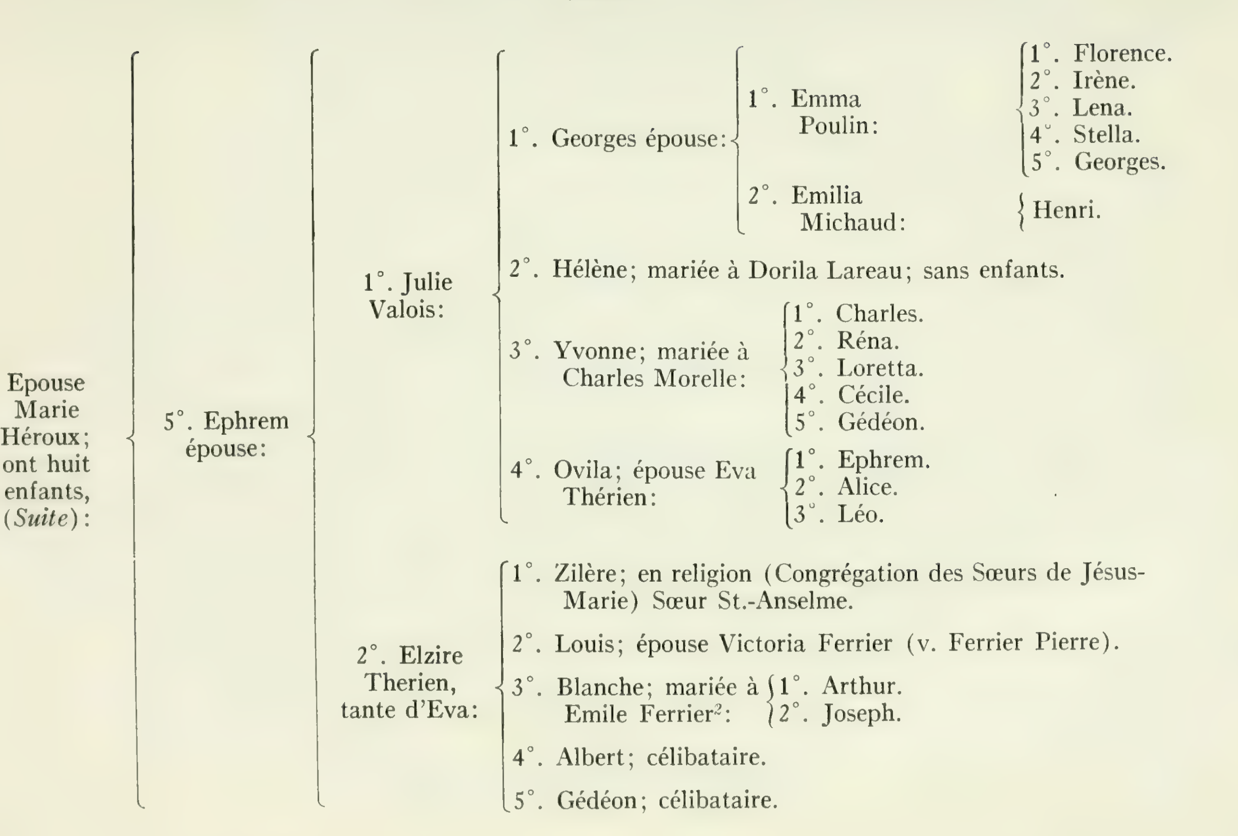
de St.-Barthélemy, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1844.

Epouse Marie Héroux; ont huit enfants:

- 1°. Joseph; épouse Georgianna Généreux; établis à Sherbrooke, P. Q.:
  - 1°. Joseph; épouse une Irlandaise. Etablis à Dover, N. H.
  - 2°. Georgianna; mariée à Moïse Guilbeau; ont douze enfants. Etablis à Sherbrooke, P. Q.
  - 3°. Georges; épouse Elzire Guigne; ont trois enfants. Etablis à Sherbrooke, P. Q.
  - 4°. Bernadette; en religion (congrégation des Sœurs du Précieux-Sang) Sœur Marie-Bernadette.
  - 5°. Eugène; épouse Eugénie Roch. Etablis à Montréal, P. Q.
  - 6°. Emile; épouse Rosa Desautel. Etablis à Woonsocket.
  - 7°. Blanche; décédée à l'âge de 8 ans.
  - 8°. Emma; mariée à Vilbon Couture. Etablis à Sherbrooke, P. Q.
- 2°. Xavier; épouse Mlle Lebeau. Etablis dans l'ouest.
- 3°. Norbert; quitta la famille et ne lui donna jamais plus signe de vie.
- 4°. Marie; mariée à Georges Daigle (v. Daigle Pierre).

Bérard, dit Lépine, Joseph[1],
(*Suite*)



- Epouse Marie Héroux; ont huit enfants, (*Suite*):
  - 5°. Ephrem épouse:
    - 1°. Julie Valois:
      - 1°. Georges épouse:
        - 1°. Emma Poulin:
          - 1°. Florence.
          - 2°. Irène.
          - 3°. Lena.
          - 4°. Stella.
          - 5°. Georges.
        - 2°. Emilia Michaud:
          - Henri.
      - 2°. Hélène; mariée à Dorila Lareau; sans enfants.
      - 3°. Yvonne; mariée à Charles Morelle:
        - 1°. Charles.
        - 2°. Réna.
        - 3°. Loretta.
        - 4°. Cécile.
        - 5°. Gédéon.
      - 4°. Ovila; épouse Eva Thérien:
        - 1°. Ephrem.
        - 2°. Alice.
        - 3°. Léo.
    - 2°. Elzire Therien, tante d'Eva:
      - 1°. Zilère; en religion (Congrégation des Sœurs de Jésus-Marie) Sœur St.-Anselme.
      - 2°. Louis; épouse Victoria Ferrier (v. Ferrier Pierre).
      - 3°. Blanche; mariée à Emile Ferrier[2]:
        - 1°. Arthur.
        - 2°. Joseph.
      - 4°. Albert; célibataire.
      - 5°. Gédéon; célibataire.

Bérard, dit Lépine, Joseph[1],

(*Suite*)

Epouse Marie Héroux; ont huit enfants, (*Suite*):

- 6°. Ludger; épouse une Irlandaise; établis à Elizabeth, N. J.:
  - 1°. John.
  - 2°. Moran.
- 7°. Napoléon épouse:
  - 1°. Exilda Héroux:
    - 1°. Rosanna; mariée à Fontaine.
    - 2°. Wilfrid; soldat pendant la guerre européenne; a été blessé en France.
  - 2°. Elisa Deneau; sans enfants.
- 8°. Lucie; mariée à Paul L'Heureux[3].

1. Joseph avait trois frères qui vinrent s'établir à Woonsocket, en même temps que lui ou à peu près: 1°, Toussaint, connu sous le nom de John Bell, qui épousa Esther Héroux, dite Legros (v. Héroux, dit Legros, Michel); 2°, Narcisse (v. Bérard, dit Lépine, Narcisse) qui épousa Marguerite Lefebvre en premières noces et Marie Dubois en secondes noces; 3°, Isai, appelé Jim Bell, qui épousa Lucie Brindamour (v. Brindamour Etienne).

2. Cousin de Victorine Ferrier.

3. Paul prit le nom de L'Heureux; les autres membres de la famille portent toujours celui de L'Hérault.

Bérard, dit Lépine, Narcisse,

de St.-Barthélemy, P. Q.

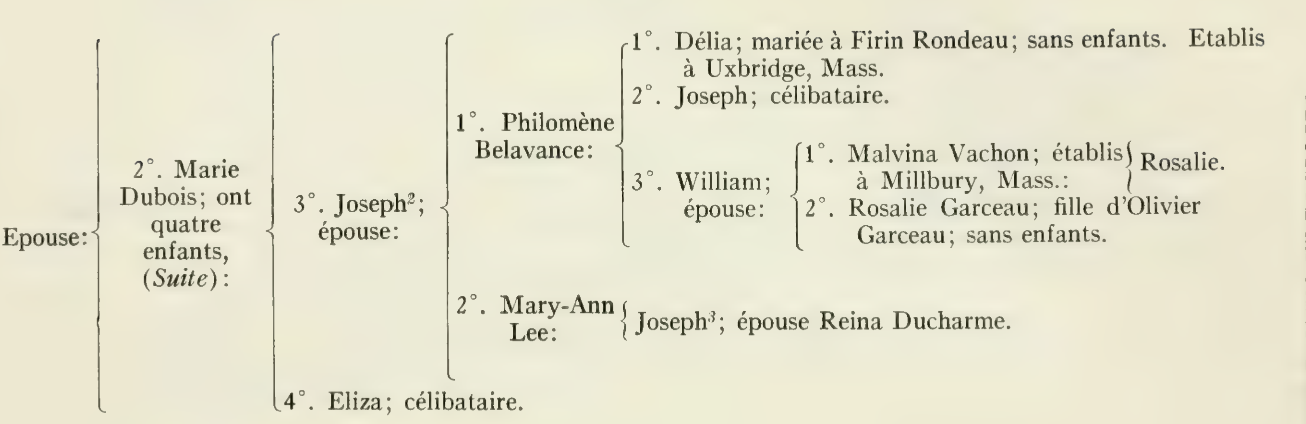
Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1853[1].

Epouse:

- 1°. Marguerite-Louise Lefebvre; ont deux enfants:
  - 1°. Léocadie; mariée à Pierre Dumaine:
    - 1°. Pierre; épouse Mélina Lavallée.
    - 2°. Louis; épouse Elisabeth Charette.
    - 3°. Mélina; célibataire.
    - 4°. Georges; célibataire.
  - 2°. Régis; épouse Marguerite-Louise L'Hérault:
    - 1°. François.
    - 2°. Herménégilde.
    - 3°. Herminie; célibataire.
    - 4°. Mélanie; mariée à Jean Guillet:
      - 1°. Eva.
      - 2°. Antoinette.
    - 5°. Joséphine; célibataire.
    - 6°. Rémi; épouse Léda Dugas:
      - 1°. Oscar.
      - 2°. Rose-Alma.
    - 7°. Anna; mariée à Exilias Brisset:
      - 1°. Albert.
      - 2°. Arthur.
      - 3°. Alice.
      - 4°. Frédéric.
      - 5°. Marie-Thérèse.
      - 6°. Jeanne.
- 2°. Marie Dubois; ont quatre enfants:
  - 1°. Mélina; mariée à Henri Leduc:
    - 1°. Alfred; marié.
    - 2°. Pierre; marié.
  - 2°. Olivine; mariée à Zéphirin Dufresne.

Bérard, dit Lépine, Narcisse,

(*Suite*)



Epouse:
- 2°. Marie Dubois; ont quatre enfants, (*Suite*):
  - 3°. Joseph[2]; épouse:
    - 1°. Philomène Belavance:
      - 1°. Délia; mariée à Firin Rondeau; sans enfants. Etablis à Uxbridge, Mass.
      - 2°. Joseph; célibataire.
      - 3°. William; épouse:
        - 1°. Malvina Vachon; établis à Millbury, Mass.: Rosalie.
        - 2°. Rosalie Garceau; fille d'Olivier Garceau; sans enfants.
    - 2°. Mary-Ann Lee: Joseph[3]; épouse Reina Ducharme.
  - 4°. Eliza; célibataire.

1. En 1853 ou un peu plus tard.
2. Joseph, connu sous les noms de Jerry Berry, fit la campagne de la guerre civile.
3. Elevé par son oncle Régis.

Bourgo Antoine,

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1846[1].

Clara, fille d'Antoine Bourgo, épousa Lemieux ou Neveu. Nous ne possédons pas de renseignements plus précis sur cette famille.

Bourré Cyrille,

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1848.

Cette famille, très nombreuse, s'établit quelques années après à East Douglas, Mass. Nous ne possédons pas de renseignements précis concernant sa filiation.

1. Probablement avant 1846.

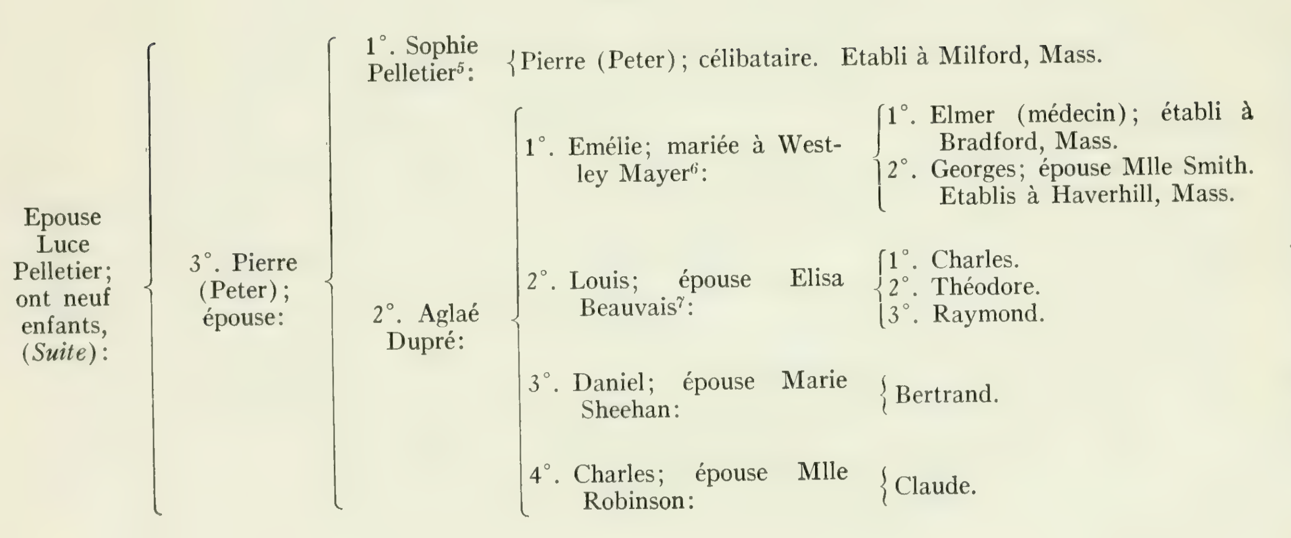
Brindamour[1], Etienne,

né à Sorel, P. Q.
Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1847.

Epouse Luce Pelletier; ont neuf enfants:

- 1°. Lucie; mariée à Isaï (James) Lépine, dit Bérard:
  - 1°. Louise; mariée à Dumas; ont trois enfants. Etablis à Southbridge, Mass.
  - 2°. Eméline; mariée à Zéphirin Ferron; ont cinq enfants. Etablis à Southbridge, Mass.
  - 3°. Isaï; épouse une Irlandaise (nom et prénom inconnus).
- 2°. Narcisse; épouse Olive Benoît, fille de Joseph Benoît:
  - 1°. Marguerite; mariée à:
    - 1°. Fabien Larivée:
      - 1°. Philippe.
      - 2°. Noé.
    - 2°. Jos. Nadeau:
      - Sans enfants.
  - 2°. Baptiste; épouse Arséline Mailloux:
    - 1°. Clara.
    - 2°. Emile; épouse Délia Héroux:
      - 1°. Jeannette.
      - 2°. Béatrice.
      - 3°. Joseph.
  - 3°. Marie; mariée à Cyprien Tarte:
    - 1°. Wilfrid.
    - 2°. Eva; mariée à Eustache Dugas.
  - 4°. Ovile; mariée à Nazaire Lemay:
    - 1°. Walter.
    - 2°. Noé; épouse Lily Paquin.
      - 1°. Germaine.
      - 2°. Béatrice.
  - 5°. Noé[2]; épouse Mlle Parent:
    - Colette.
  - 6°. Sarah-Jeanne; mariée à Pierre Potvin, dit Mérichon[3]:
    - Minerve[1]; mariée à Félix Richot:
      - 1°. Cécile.
      - 2°. Claire.
  - 7°. Théophile; épouse Mary-Ann Hanley:
    - 1°. May-Olive.
    - 2°. John.
    - 3°. Zita.
    - 4°. Florence.
    - 5°. Clara.
    - 6°. Agnès.
  - 8°. Mathilda; mariée à Alphonse-Wilbrog Cyr:
    - 1°. Irène.
    - 2°. Philippe.
    - 3°. Emile.
    - 4°. Edmond.
    - 5°. Estelle.

Brindamour[1], Etienne,
(*Suite*)



Epouse Luce Pelletier; ont neuf enfants, (*Suite*):	3°. Pierre (Peter); épouse:	1°. Sophie Pelletier[5]:	Pierre (Peter); célibataire. Etabli à Milford, Mass.	
		2°. Aglaé Dupré:	1°. Emélie; mariée à Westley Mayer[6]:	1°. Elmer (médecin); établi à Bradford, Mass. 2°. Georges; épouse Mlle Smith. Etablis à Haverhill, Mass.
			2°. Louis; épouse Elisa Beauvais[7]:	1°. Charles. 2°. Théodore. 3°. Raymond.
			3°. Daniel; épouse Marie Sheehan:	Bertrand.
			4°. Charles; épouse Mlle Robinson:	Claude.

Brindamour[1] Etienne,

(Suite)

Epouse Luce Pelletier; ont neuf enfants, (*Suite*):

- 4°. Marie; mariée à Michel St.-Georges:
  - 1°. Julienne; mariée à Jean-Bte Joyal; ont dix enfants. Etablis au Manitoba.
  - 2°. William; épouse:
    - 1°. Marie Fontaine:
      - 1°. Charles; décédé à l'âge de 6 ans.
      - 2°. William; épouse Joséphine Bergeron: Sans enfants; en adoptent un.
      - 3°. Dianna; mariée à Eugène[8] Bouley.
      - 4°. Aram; épouse Rosilda[8] Bouley:
        - 1°. Gérald.
        - 2°. Aram.
      - 5°. Dosithée.
      - 6°. Arthur[9].
      - 7°. Gédéon[9].
    - 2°. Joséphine Doucette: Sans enfants.
  - 3°. Charles; épouse:
    - 1°. Joséphine Dumas: Sans enfants.
    - 2°. Zénaïde (appelée Jennie) Ledoux:
      - 1°. Cora; en religion (Congrégation des Sœurs de Jésus-Marie) Sœur Ste.-Agathe; est à Sillery, P. Q.
      - 2°. Reina; mariée à Ovila Benoît:
        - 1°. Cécile.
        - 2°. Florence.
      - 3°. Rosa.
      - 4°. Aurore; mariée à Emile Paquin:
        - 1°. Béatrice.
        - 2°. Autres enfants.
      - 5°. Louis; 6°. Adjutor; 7°. Alfred.
  - 4°. Lucie; mariée à Arthur Jacques; ont cinq enfants. Etablis à Pawtucket, R. I.
  - 5°. Louis; épouse Marie Roy: Un fils[10].
  - 6°. Ida; mariée à William Chassé:
    - 1°. Dora-E.
    - 2°. Delphis.
    - 3°. Gérald-F.

Brindamour[1], Etienne,

(*Suite*)

Epouse Luce Pelletier; ont neuf enfants, (*Suite*):

- 5°. Catherine; mariée à Jos. Arsenault[11]:
  - Emélie; mariée à Exirode Blanchette:
    - 1°. Eva.
    - 2°. Exirode.
    - 3°. Joseph.
    - 4°. Ervin.
- 6°. Emélie; mariée à Joseph Daigle (voir Daigle Pierre).
- 7°. Xavier; épouse Marie Sénécal:
  - 1°. Minnie; mariée à Henri Tessier:
    - 1°. Etta[12].
    - 2°. Eddie.
  - 2°. Emma; mariée à William Thatcher.
  - 3°. Georges[13]; épouse Hellen[14] Patterson.
  - 4°. Walter.
- 8°. Joseph; épouse:
  - 1°. Ovile Proulx:
    - Mary-Jane; décédée à l'âge de 9 ans.
  - 2°. Exéline St.-Jean:
    - 1°. Julie; mariée à Arthur Archambault:
      - 1°. Evéline.
      - 2°. Orien.
      - 3°. Clara.
      - 4°. Irène.
    - 2°. Albina; mariée à:
      - 1°. Amos Hanfield.
      - 2°. Adélard Quintin:
        - 1°. Norma.
        - 2°. Alba.
    - 3°. Louise; mariée à Joseph-Thomas Bois:
      - 1°. Alcide.
      - 2°. Rolland.
      - 3°. Annette.
      - 4°. Doris.
      - 5°. Réna.
    - 4°. Napoléon; épouse Emma Payette. Etablis à Holyoke, Mass.
    - 5°. Francis; célibataire.
- 9°. Joséphine; mariée à Henri Mailloux; sans enfants.

Brindamour[1], Etienne,

(*Suite*)

1. Corruption: Brown.—La famille Brindamour s'établit tout d'abord au village de Hamlet, R. I., travaillant pour M. Wardwell alors propriétaire de la manufacture de ce village. Desprès fournit les renseignements suivants au sujet de cette famille: "Le 8 janvier 1759 Marie Ménard, fille de Louis Ménard (V. I, p. 271) épousa Jean Gatineau dit Brindamour, soldat de la compagnie de Montanier ou régiment de Guienne (p. 272). Brindamour est le fils de François Gatineau et de feu Josephte Claudèle et originaire de la ville de Chinon, diocèse de Touraine, paroisse St.-Etienne, France.

2. Musicien de profession. Son instrument favori est le trombone.

3. Appelé Peter Porter.

4. Suivit les cours de l'Ecole supérieure de Woonsocket.

5. Sœur de Venèse Pelletier (v. Beauvais Hilaire). Cette famille était à Slatersville, R. I., avant 1861.

6. De la famille de Prudent Mayer (Miette).

7. Appelé Boover; de Milford, Mass.

8. Eugène et Rosilda Bouley sont frère et sœur.

9. Arthur et Gédéon sont frères jumeaux.

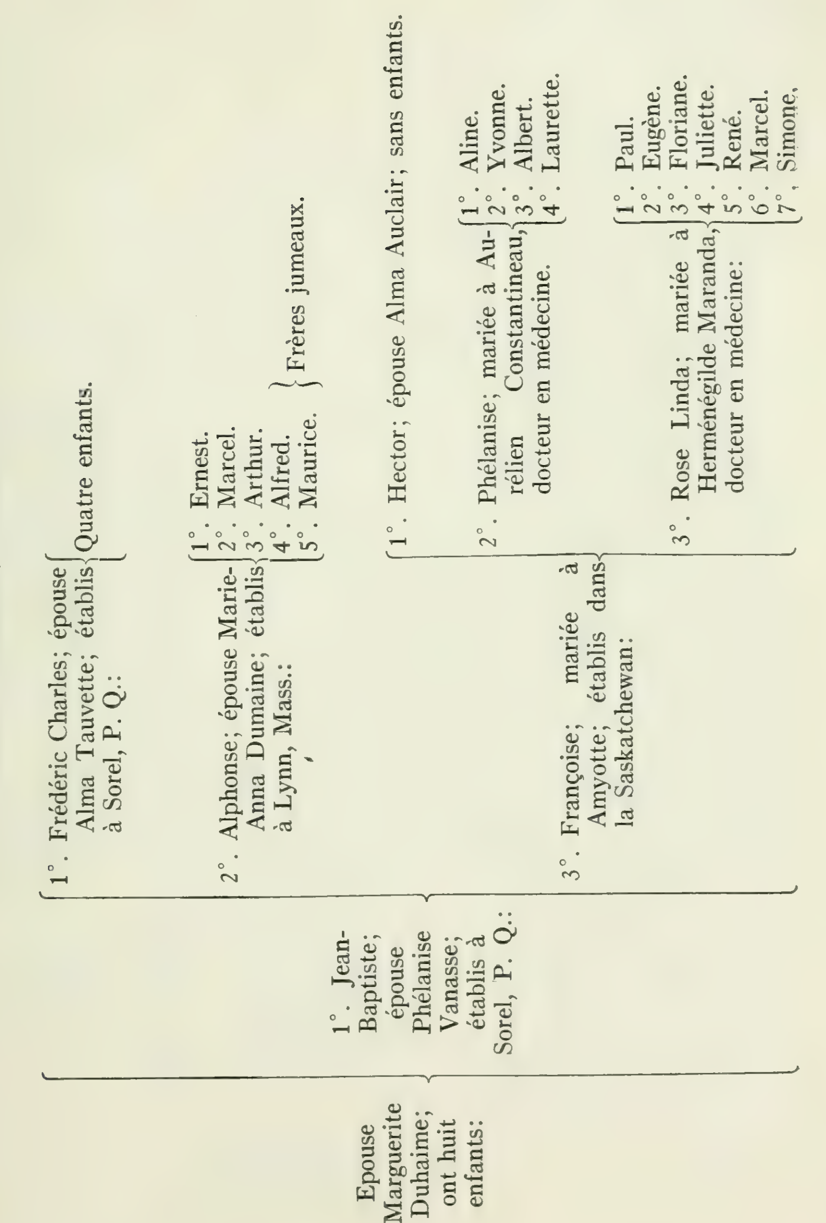
10. Fit la campagne de la guerre contre l'Espagne.

11. Fils de Jos. Arsenault (Snow).

12. Etta Tessier, née à Woonsocket en 1881, montra, dès l'âge le plus tendre, un talent musical exceptionnel. A sept ans elle commença l'étude du piano sous la direction d'un célèbre professeur du conservatoire de Boston et devint brillante pianiste.
A treize ans, elle partit en compagnie de son oncle François Tessier—professeur de musique—étudier sous la direction des grands maîtres allemands au conservatoire de Leipzig. Deux ans après elle revint à Woonsocket. Elle suivit ensuite sa famille à Fall River et s'y occupa de l'enseignement musical; elle donna de nombreux concerts.
En 1913 elle retourna en Allemagne pour suivre les cours du Conservatoire royal de Stuttgart. Ses études terminées elle commençait à faire un tour d'Europe lorsque, en août 1914, la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France la surprit en Suisse. Elle se hâta de passer en France pour s'embarquer à destination des Etats-Unis. Mais Dieu sait au prix de quels efforts elle y réussit, tant à cause de la mobilisation générale de l'armée que des nombreuses formalités nouvelles à remplir et des mesures de guerre prises à l'égard des étrangers.

13. Magicien de profession.

14. Actrice; sur la scène elle porte le nom de Hellen Hilliard.



Cadoret Augustin[1],

de St.-Simon, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1856.

Epouse Marguerite Duhaime; ont huit enfants:

- 1°. Jean-Baptiste; épouse Phélanise Vanasse; établis à Sorel, P. Q.:
  - 1°. Frédéric Charles; épouse Alma Tauvette; établis à Sorel, P. Q.: Quatre enfants.
  - 2°. Alphonse; épouse Marie-Anna Dumaine; établis à Lynn, Mass.:
    - 1°. Ernest.
    - 2°. Marcel.
    - 3°. Arthur.
    - 4°. Alfred. } Frères jumeaux.
    - 5°. Maurice. } Frères jumeaux.
  - 3°. Françoise; mariée à Amyotte; établis dans la Saskatchewan:
    - 1°. Hector; épouse Alma Auclair; sans enfants.
    - 2°. Phélanise; mariée à Aurélien Constantineau, docteur en médecine:
      - 1°. Aline.
      - 2°. Yvonne.
      - 3°. Albert.
      - 4°. Laurette.
    - 3°. Rose Linda; mariée à Herménégilde Maranda, docteur en médecine:
      - 1°. Paul.
      - 2°. Eugène.
      - 3°. Floriane.
      - 4°. Juliette.
      - 5°. René.
      - 6°. Marcel.
      - 7°. Simone.

Cadoret Augustin[1],

(*Suite*)

Epouse Marguerite Duhaime; ont huit enfants, (*Suite*):

- 2°. Marguerite; mariée à
  - 1°. David[2] Proulx: (v. Proulx Jean-Baptiste).
  - 2°. François[3] Ruge; établis à Plattsburg, N. Y.:
    - 1°. Arthur-C.; épouse Amanda Brière:
      - 1°. Clarinda.
      - 2°. Ella.
      - 3°. Yvonne.
      - 4°. Lillian.
      - 5°. Laurette.
      - 6°. Gérald.
    - 2°. Célina; mariée à Noël Larochelle:
      - 1°. Florence.
      - 2°. Aline.
      - 3°. Armand.
      - 4°. Léo.
      - 5°. Helen.
- 3°. Liboire; épouse Joséphine Rémillard; établis à Fall River, Mass.:
  - 1°. Léo; épouse une Demoiselle Bousquet; établis à Providence, R. I.: Ont trois enfants.
  - 2°. Aimé.
  - 3°. Georges.
  - 4°. Laura.
- 4°. Norbert; épouse Marie Lucas:
  - Dolor; épouse Elisabeth-Gertrude Leblanc:
    - 1°. Jeanne.
    - 2°. Sarto.
    - 3°. Roger.
- 5°. Joseph; épouse Délima Messier:
  - 1°. Marie; marié à Aurélien Constantineau, docteur en médecine; veuf de Phélanise Amyotte; sans enfants.
  - 2°. Joseph; épouse Johanna Sullivan: James.
  - 3°. Flora.
  - 4°. Rosanna.
  - 5°. Narcisse; décédé à l'âge de 26 ans.
- 6°. Célina; mariée à Pierre Tessier (v. Tessier J.-Baptiste). Etablis à Manville, R. I.

Cadoret Augustin[1],
(*Suite*)

Epouse Marguerite Duhaime; ont huit enfants, (*Suite*):

- 7°. Mélina; mariée à Paul Casavant; établis à Fall River, Mass.:
  - 1°. Pierre; épouse Mlle Lucas, cousine de Marie Lucas; sans enfants. Etablis à Fall River, Mass.
  - 2°. Joseph; marié.
  - 3°. Rose; mariée à Joseph Muron. Etablis à Haverhill, Mass.
  - 4°. Albina; mariée.
- 8°. Louis; épouse Sarah Fleurie; établis à Haverhill, Mass.:
  - Joseph-Louis.

1. Décédé pendant la guerre civile des suites d'une maladie contractée, par un surcroit de travail, à l'usine où l'on fabriquait les sabres, à Forestdale, R. I.

2. Tué sur le champ de bataille durant la guerre civile.—Frère de Cyrille Proulx.

3. Tué accidentellement, en 1889, par une explosion de chaudière à la manufacture Hamlet où il était gardien de nuit. Sa tête complètement séparée du reste du corps ne put être retrouvée. L'accident avait eu lieu le matin avant l'arrivée des ouvriers.
François Ruge s'était marié en premières noces avec une dame Fontaine, de Plattsburg, N. Y., de qui il avait eu plusieurs enfants. Le plus connu est William (Billie) acrobate de renommée. Parvenu à la tête de la compagnie "Devils Auction" dont il était l'acteur principal il parcourut plusieurs fois le monde entier en donnant des exhibitions d'acrobatie. Plus tard, avec la "Frobel Ruge's" qu'il fonda, il recommença son tour du monde. Son frère Charles, célibataire, l'ayant secondé durant plusieurs années devint, par la suite, contremaitre d'importantes usines dans le New Jersey. Billie est marié mais n'a pas d'enfants. Il réside à New York où, malgré son âge, il figure encore dans les représentations cinématographiques. L'une de ses sœurs, Louise, épousa Victor Fréchette et demeure à Woonsocket. Cette famille est plus connue sous le nom de Fisher. Une autre de ses sœurs, Marie-Anne, épousa Fred Lucier établi à Providence, R. I. Deux garçons sont nés de ce mariage.
Le père de François Ruge était un musicien distingué de Paris d'où la famille était originaire. François avait émigré à Woonsocket en 1872.

Champeau Jean-Baptiste[1],

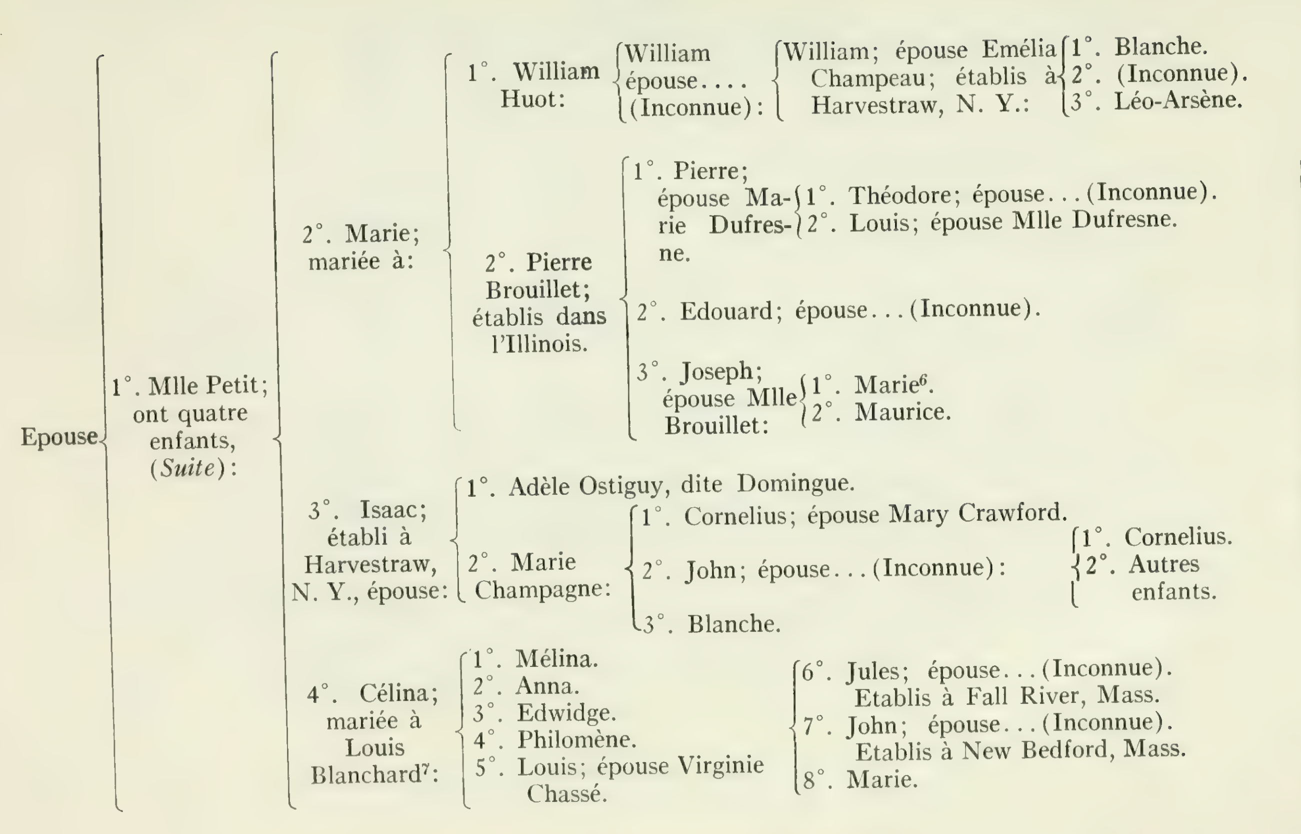
né à St.-Césaire, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1859.

Epouse:
- 1°. Mlle Petit; ont quatre enfants:
  - 1°. Paul; épouse Sophie[7] Blanchard:
    - 1°. Césaire; épouse. . . . (Inconnue):
      - 1°. Hippolyte[2].
      - 2°. Sophie; décédée étant jeune enfant.
    - 2°. Delphine; en religion (Congrégation des Sœurs de la Merci) Sœur de la Visitation.
    - 3°. Amanda; en religion (Congrégation des Sœurs de la Merci) Sœur Marie Bernardis.
    - 4°. Célina[3].
    - 5°. Joseph[3].
    - 6°. John; épouse Joséphine Cardinal; établis à Worcester, Mass.:
      - 1°. Florence; mariée à Geo. Lacouture:
        - Lauretta.
      - 2°. Wilfrid[4]; épouse une Allemande.
    - 7°. Philomène; en religion (Congrégation des Sœurs de la Merci) Sœur Lauretta.
    - 8°. Louis; épouse Anna St.-Georges; établis à Hartford, Conn.:
      - 1°. Théodore.
      - 2°. Georges.
      - 3°. Lauretta.
    - 9°. Frank; épouse. . . . (Inconnue); établis à Putnam, Conn.:
      - 1°. Frank.
      - 2°. Yvonne.
      - 3°. Autres enfants.
    - 10°. Isaac; épouse Léonie Legendre; établis à Putnam, Conn.:
      - 1°. Irène.
      - 2°. Edgar.
      - 3°. Rita.
    - 11°. Eugène; épouse A. Roy:
      - 1°. Gérald.
      - 2°. Léo.
      - 3°. Lauretta.
    - 12°. Norbert[5]; célibataire.

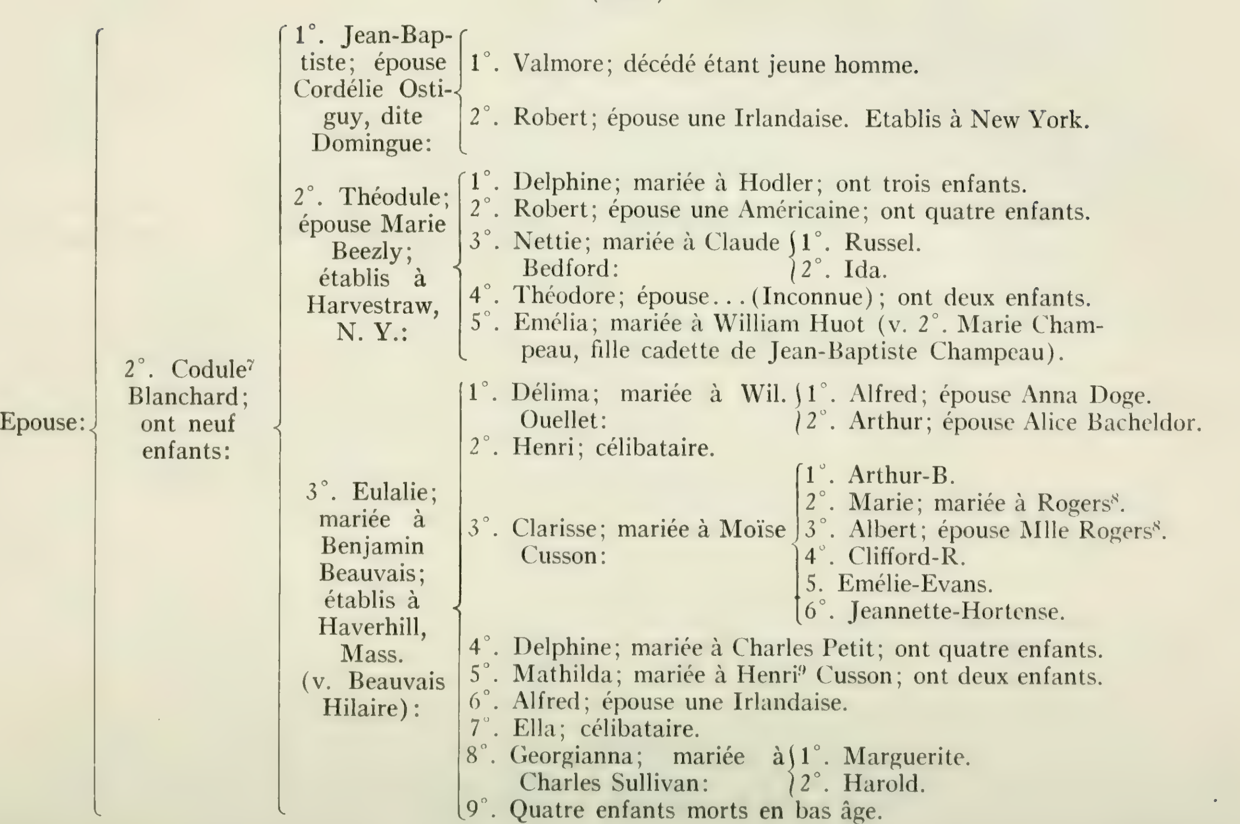
Champeau Jean-Baptiste[1],

(Suite)



- Epouse
  - 1°. Mlle Petit; ont quatre enfants, (*Suite*):
    - 2°. Marie; mariée à:
      - 1°. William Huot:
        - William épouse.... (Inconnue):
          - William; épouse Emélia Champeau; établis à Harvestraw, N. Y.:
            - 1°. Blanche.
            - 2°. (Inconnue).
            - 3°. Léo-Arsène.
      - 2°. Pierre Brouillet; établis dans l'Illinois.
        - 1°. Pierre; épouse Marie Dufresne.
          - 1°. Théodore; épouse...(Inconnue).
          - 2°. Louis; épouse Mlle Dufresne.
        - 2°. Edouard; épouse...(Inconnue).
        - 3°. Joseph; épouse Mlle Brouillet:
          - 1°. Marie[6].
          - 2°. Maurice.
    - 3°. Isaac; établi à Harvestraw, N. Y., épouse:
      - 1°. Adèle Ostiguy, dite Domingue.
      - 2°. Marie Champagne:
        - 1°. Cornelius; épouse Mary Crawford.
        - 2°. John; épouse...(Inconnue):
          - 1°. Cornelius.
          - 2°. Autres enfants.
        - 3°. Blanche.
    - 4°. Célina; mariée à Louis Blanchard[7]:
      - 1°. Mélina.
      - 2°. Anna.
      - 3°. Edwidge.
      - 4°. Philomène.
      - 5°. Louis; épouse Virginie Chassé.
      - 6°. Jules; épouse...(Inconnue). Etablis à Fall River, Mass.
      - 7°. John; épouse...(Inconnue). Etablis à New Bedford, Mass.
      - 8°. Marie.

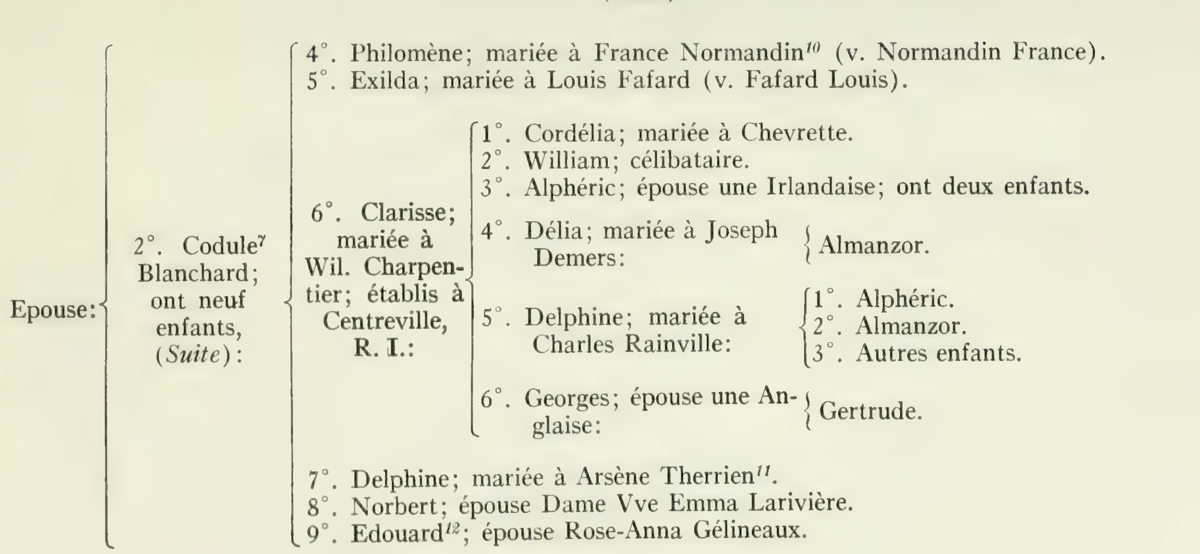
Champeau Jean-Baptiste[7],
(*Suite*)



Epouse: 2°. Codule[7] Blanchard; ont neuf enfants:

- 1°. Jean-Baptiste; épouse Cordélie Ostiguy, dite Domingue:
  - 1°. Valmore; décédé étant jeune homme.
  - 2°. Robert; épouse une Irlandaise. Etablis à New York.
- 2°. Théodule; épouse Marie Beezly; établis à Harvestraw, N. Y.:
  - 1°. Delphine; mariée à Hodler; ont trois enfants.
  - 2°. Robert; épouse une Américaine; ont quatre enfants.
  - 3°. Nettie; mariée à Claude Bedford:
    - 1°. Russel.
    - 2°. Ida.
  - 4°. Théodore; épouse...(Inconnue); ont deux enfants.
  - 5°. Emélia; mariée à William Huot (v. 2°. Marie Champeau, fille cadette de Jean-Baptiste Champeau).
- 3°. Eulalie; mariée à Benjamin Beauvais; établis à Haverhill, Mass. (v. Beauvais Hilaire):
  - 1°. Délima; mariée à Wil. Ouellet:
    - 1°. Alfred; épouse Anna Doge.
    - 2°. Arthur; épouse Alice Bacheldor.
  - 2°. Henri; célibataire.
  - 3°. Clarisse; mariée à Moïse Cusson:
    - 1°. Arthur-B.
    - 2°. Marie; mariée à Rogers[8].
    - 3°. Albert; épouse Mlle Rogers[8].
    - 4°. Clifford-R.
    - 5. Emélie-Evans.
    - 6°. Jeannette-Hortense.
  - 4°. Delphine; mariée à Charles Petit; ont quatre enfants.
  - 5°. Mathilda; mariée à Henri[9] Cusson; ont deux enfants.
  - 6°. Alfred; épouse une Irlandaise.
  - 7°. Ella; célibataire.
  - 8°. Georgianna; mariée à Charles Sullivan:
    - 1°. Marguerite.
    - 2°. Harold.
  - 9°. Quatre enfants morts en bas âge.

Champeau Jean-Baptiste[1],
(Suite)



Epouse: 2°. Codule[7] Blanchard; ont neuf enfants, (*Suite*):

- 4°. Philomène; mariée à France Normandin[10] (v. Normandin France).
- 5°. Exilda; mariée à Louis Fafard (v. Fafard Louis).
- 6°. Clarisse; mariée à Wil. Charpentier; établis à Centreville, R. I.:
  - 1°. Cordélia; mariée à Chevrette.
  - 2°. William; célibataire.
  - 3°. Alphéric; épouse une Irlandaise; ont deux enfants.
  - 4°. Délia; mariée à Joseph Demers: Almanzor.
  - 5°. Delphine; mariée à Charles Rainville:
    - 1°. Alphéric.
    - 2°. Almanzor.
    - 3°. Autres enfants.
  - 6°. Georges; épouse une Anglaise: Gertrude.
- 7°. Delphine; mariée à Arsène Therrien[11].
- 8°. Norbert; épouse Dame Vve Emma Larivière.
- 9°. Edouard[12]; épouse Rose-Anna Gélineaux.

1. Arrivé en premier lieu à Slatersville, R. I.
2. Se noya dans l'étang Harris.
3. Célina et Joseph sont sœur et frère jumeaux.
4. Est établi en Pennsylvanie; pianiste très distingué.
5. Tué dans un accident de chemin de fer.
6. Institutrice.
7. Louis Blanchard, Sophie Blanchard et Codule étaient frère et sœurs.
8. Sont frère et sœur.
9. Henri est le frère de Moïse Cusson.
10. Connu sous le nom de Normand.
11. Est depuis longtemps entrepreneur de pompes funèbres.
12. Etant dans l'armée régulière où il avait le grade de caporal perdit deux doigts dans un accident de tir.

Chapdelaine, dite Larivière[1], Geneviève,

de St.-Ours, P. Q.

Arrivée à Woonsocket, R. I., en 1852.

Veuve de Joseph Chapdelaine; avaient eus huit enfants:

- 1°. Justine; célibataire.
- 2°. Joseph[2]; épouse Edwidge Lavallée, dite Menon:
  - 1°. Joseph[3]; épouse Edmire[3] Beaudrault:
    - 1°. Joseph.
    - 2°. Frédéric.
    - 3°. Edmond.
  - 2°. Victoria; mariée à Forcier[4]. Etablis à Milford, Mass.
  - 3°. Pierre; célibataire.
  - 4°. Ulric; épouse:
    - 1°. Nellie Rhoden: Gladys.
    - 2°. Vve Dulude: Le Roy.
  - 5°. Frédéric; épouse. . . (Inconnue).
    - 1°. Alfred.
    - 2°. Martha.
- 3°. Marcelline; mariée à Alexis Grenon:
  - 1°. Joseph; épouse Elise Lange:
    - 1°. Joseph.
    - 2°. Alfred.
    - 3°. Ulric.
    - 4°. Florida.
    - 5°. Imelda.
    - 6°. Rosalba.
    - 7°. Eva.
    - 8°. Albert.
  - 2°. Alexandre; épouse Mlle Auger:
    - 1°. Alfred.
    - 2°. Anna.
  - 3°. Ulric; établi dans l'Oregon.
  - 4°. Aimé; établi au Canada.
  - 5°. Marcelline; mariée à Cormier:
    - Alma; en religion (Congrégation des Sœurs Grises) Sœur Marie de l'Eucharistie.
  - 6°. Délia; mariée à Chevrette; établis au Canada:
    - Une fille; en religion (Congrégation des Sœurs Grises) Sœur St.-Bernard.
  - 7°. Orise; mariée à Joseph Lemonde. Etablis au Canada.
  - 8°. Emma; mariée à Jean Millet. Etablis au Canada.
  - 9°. Emélina; mariée à Simon Grenon. Etablis à Marlboro, Mass.
  - 10°. Rose-Anna; en religion (Congrégation des Sœurs Grises) Sœur Grenon.

Chapdelaine, dite Larivière[1], Geneviève,

(*Suite*)

Veuve de Joseph Chapdelaine; avaient eu huit enfants, (*Suite*):

- 4°. Philomène; mariée à Félix Auclair:
  - 1°. Augustin; épouse Lucina Lemay:
    - 1°. Adélard[5].
    - 2°. Léonidas.
    - 3°. Lionel.
    - 4°. Oscar.
    - 5°. Emile.
    - 6°. Albert.
    - 7°. Yvonne.
    - 8°. Doris-Béatrice.
  - 2°. Sévère; épouse Joséphine Garneau; sans enfants; établis à Walpole, Mass.
  - 3°. Félix; épouse Julina Lévesque:
    - 1°. Florida; en religion (Congrégation des Sœurs de Jésus-Marie) Sœur St.-Claude.
    - 2°. Rosalba; mariée à Alfred Bergeron.
    - 3°. Henri.
    - 4°. Alphonse.
    - 5°. Armand.
  - 4°. Louis; épouse Clara Sorel; établis à Thermilito, Californie:
    - 1°. Claude.
    - 2°. Léonard.
    - 3°. Wallace.
    - 4°. Béatrice.
    - 5°. Raphaël.
  - 5°. Omer; épouse Phébé Garneau; établis à Walpole, Mass.:
    - 1°. Irène.
    - 2°. Edouard.
    - 3°. Henri.
    - 4°. Florence.
    - 5°. Victor.
  - 6°. Rose-Anna; mariée à Napoléon Sorel. Etablis à Central Falls, R. I.
  - 7°. Laura; célibataire; réside dans le Connecticut.
  - 8°. Georgianna; mariée à Louis[6] Soucy; établis à Anthony, R. I.:
    - 1°. Doloris.
    - 2°. Flore.
    - 3°. Louis.
    - 4°. Hector.
    - 5°. Eliane.
    - 6°. Athur.
    - 7°. Marcel.
    - 8°. Adélard.
    - 9°. Rose-Anna.
  - 9°. Adélard; épouse Eugénie[6] Soucy:
    - 1°. Claudio-Jos.
    - 2°. Fabiola-Alm.
    - 3°. Rodrigue-Ant.
    - 4°. Rodolph-L.
    - 5°. S.-Raymond.
    - 6°. Aram-Edg.
    - 7°. Girard-J.
    - 8°. Adélard-Alp.

Chapdelaine, dite Larivière[1], Geneviève,
(*Suite*)

Veuve de Joseph Chapdelaine; avaient eu huit enfants, (*Suite*):

- 5°. Pierre; épouse Caroline Potvin, dite Mérichon:
  - 1°. Amélia; célibataire.
  - 2°. Octavie; célibataire.
  - 3°. Louis; épouse Louisa Sauvageau:
    - 1°. Doris.
    - 2°. Roland.
    - 3°. Simone.
    - 4°. André.
    - 5°. Ella[7].
    - 6°. Bella[7].
    - 7°. Dorothy.
- 6°. François; célibataire.
- 7°. Augustin; épouse Kate Connors.
- 8°. Marie; mariée à Pierre Lavallée, dit Menon; établis à Brockton, Mass.
  - 1°. Elvina; mariée à Alfred Labossière.
  - 2°. Exilia; mariée à Adélard Houle.
  - 3°. Elmire.
  - 4°. Victoria.

Epouse en secondes noces Emmanuel Potvin, dit Mérichon (v. Potvin, dit Mérichon, Emmanuel).

- Sophie; mariée à Augustin Harpin[8]; établis à Southboro, Mass.:
  - Dora.

Chapdelaine, dite Larivière[1], Geneviève,

(*Suite*)

1. Joseph Chapdelaine, premier mari de Geneviève, est un descendant de la famille d'André Chapdelaine. "André Chapdelaine, dit Larivière, soldat de la compagnie de St.-Ours qui deviendra lieutenant et plus tard capitaine des milices de toute la côte, est fils de Julien et de Reine Masson de la paroisse de Plouay, évêché d'Avranches, France. Il épousa à Saurel (Sorel), en 1691, Anne, fille de François Chèvrefils dit Lalime et de Marie Lamy. Le contrat de mariage est rédigé le 16 septembre en présence de M. Pierre de St.-Ours. Anne Chèvrefils est décédée le 10 avril 1719 âgée de 45 ans. Chapdelaine a plusieurs enfants: Valérien, Joseph, Pierre, François et Louis. Ils se sont unis aux meilleures familles et ont laissé une nombreuse postérité. M. de St.-Ours leur a fait des concessions à la côte St.-Jean dans la rivière Richelieu". (Histoire de Saint-Ours par l'abbé Desprès).

2. Joseph Rivers pour Joseph Larivière.

3. Joseph et sa femme Edmire Beaudrault furent brûlés à mort. Les vêtements d'Edmire prirent feu au contact d'un chaudron de graisse servant à faire cuire des beignets. Joseph périt dans les flammes en voulant secourir sa femme. La maison fut incendiée et complètement détruite. Edmire Beaudreault était la sœur de Félix Beaudrault ancien officier de police de Woonsocket.

4. Forcier ou Foster.

5. Tué dans un accident de chemin de fer.

6. Louis et Eugénie Soucy sont frère et sœur. Leur frère Adélard Soucy devint maire de Woonsocket en 1919 (élu en 1918).

7. Ella et Bella sont sœurs jumelles.

8. Harpin ou Harper.

Charron[1] Narcisse[2],

de St.-Ours ou de Sorel, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1851.

Epouse Lucie Foisy[3]; ont un enfant:

- Narcisse (Nelson); épouse Célina Jalbert:
  - 1°. Victoria; mariée à Denis Ferrier (v. Ferrier Pierre).
  - 2°. Marie; mariée à Isaac Bisson; établis à Whitinsville, Mass.:
    - 1°. Joseph.
    - 2°. Arthur.
    - 3°. Théodore
    - 4°. Aldor.
  - 3°. Joseph; épouse Rosilda Gaulin:
    - 1°. Alice.
    - 2°. Joseph.
  - 4°. Charles[4]; épouse Al. Bateson. Etablis à Baltic, Conn.
  - 5°. John; épouse Catherine Riley: Sans enfants; adoptent Thelma May.
  - 6°. Georges; épouse Léona Bibeault:
    - 1°. Béatrice.
    - 2°. Ernest.
    - 3°. Eugène.
    - 4°. John.
    - 5°. Ora.
  - 7°. Emma; mariée à Henri Pouliot.

1. Charron, dit Wright.

2. Edouard Charron, frère de Narcisse (Nelson) épouse en premières noces une Américaine et en secondes noces Alvina Foisy, sœur de Lucie (v. Foisy). Il fit la campagne de la guerre civile.

3. Elle hérita (après son mariage) pendant la guerre de sécession, en 1861, d'une somme en or de plus de mille dollars en monnaie canadienne. Comme l'or était très rare aux Etats-Unis elle reçut, en l'échangeant, $2.70 d'argent américain par dollar canadien. Elle se fit ainsi une petite fortune. Par la suite, la famille Charron acquit des immeubles sur la rue Bernon, près de la vieille caserne des pompiers et une ferme à Woonsocket Hill. M. Charron était l'un des Canadiens français prospères de l'époque.—Foisy appelé aussi Fosset.

4. Charles Charron marchand très prospère de Baltic, Conn.

Chastoné, dit Chapdelaine, Calixte

de St.-Ours, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1856.

Epouse Edéas Lamoureux; ont un enfant:	Philias[1]; épouse Ida Beaudry:	Eva.

1. Philias, appelé Peter, était pharmacien à Woonsocket.

Conseil Martin-A.,

Natif de France.

Arrivé à Woonsocket, R. I., avant 1842.

Martin-A. Conseil, né en France, vint à Woonsocket avant 1842. On a tout lieu de croire qu'il avait fait du service militaire sous Napoléon I. Il était commerçant. Le "*Patriot*" de vendredi, 20 janvier 1843, faisait en sa faveur la réclame suivante: "Le soussigné, a transféré son établissement de l'édifice "Fletcher's Victualling Cellar" dans l'immeuble situé de l'autre côté de la rue. Il vient de recevoir un assortiment de montres, bijoux, articles de luxe, etc. Echange d'or et d'argent ancien contre des marchandises ou de la monnaie. A. Conseil".

Ce vieux citoyen mourut le 28 mars 1854.

Daigle[1] Pierre,

de Ste.-Victoire, Rang de Prescot du Richelieu.

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1845.

Epouse:
- 1°. Charlotte Girouard; ont cinq enfants:
  - 1°. Joseph[2]; épouse Emélie Brindamour:
    - 1°. Emélie; mariée à:
      - 1°. Eugène Miller:
        - Eugène; épouse Georgianna Bachand.
      - 2°. Alexandre Goulet:
        - Albert.
    - 2°. Anna-Louise; célibataire.
    - 3°. Marie; mariée à L.-Philippe Gendron:
      - 1°. Olive.
      - 2°. Edmond; épouse Blanche Dupré.
      - 3°. Aurore.
      - 4°. Eugène.
      - 5°. Marie-Louise.
      - 6°. Philippe.
      - 7°. Armand.
    - 4°. Lucie-Emma; mariée à Hormisdas Aubuchon; établis à Montréal:
      - 1°. Béatrice.
      - 2°. Viola.
    - 5°. Olive; mariée à Owen Sheehan:
      - 1°. Lorenzo.
      - 2°. Rodolphe.
      - 3°. William.
      - 4°. Marguerite.
    - 6°. Dora-Etta; célibataire.
    - 7°. Eugène-Napoléon; décédé à l'âge de 10 ans.

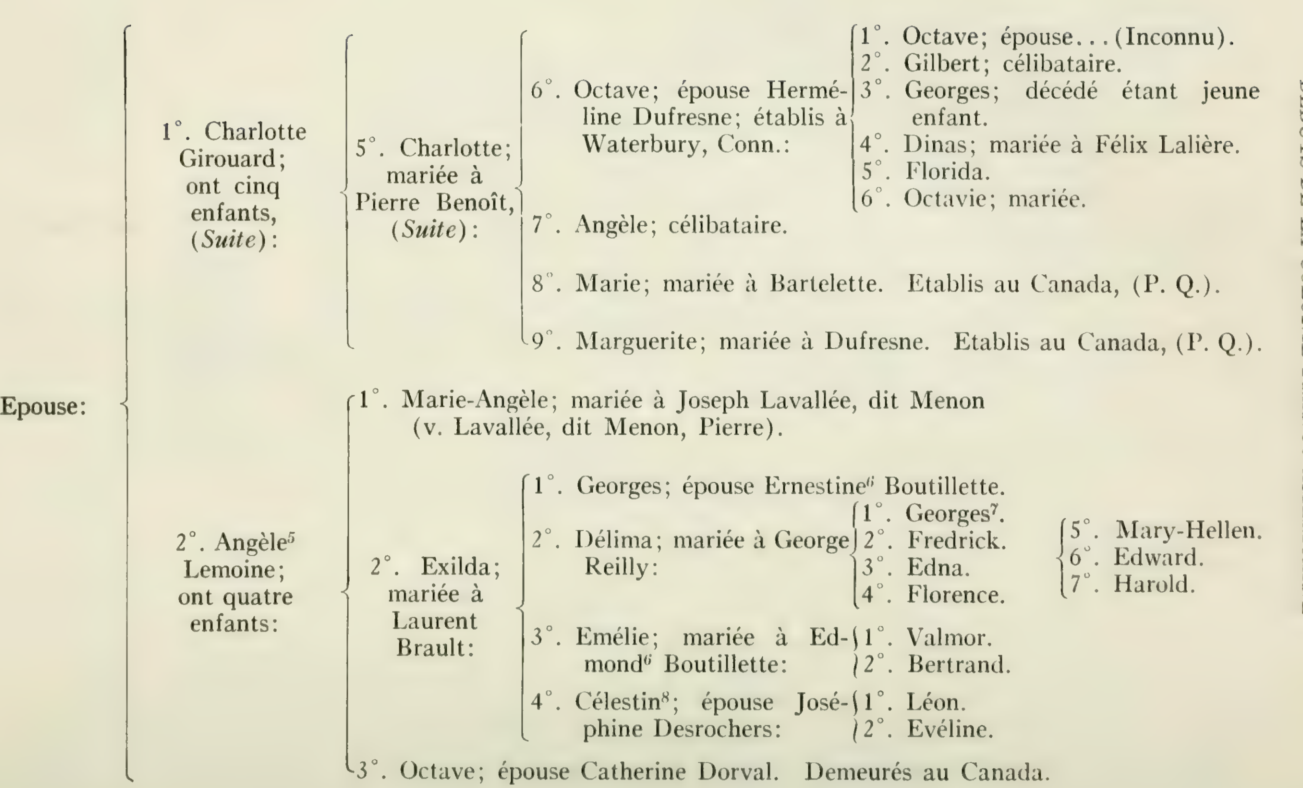
Daigle[1] Pierre
(*Suite*)

Epouse: 1°. Charlotte Girouard; ont cinq enfants, (*Suite*):

- 2°. Narcisse[3]; épouse Mlle Pigeon; établis à Pawtucket, R. I.: Elianor.
- 3°. Michel[4]; épouse:
  - 1°. Olive Mathieu:
    - 1°. Marie; mariée à Dhosité Blais.
    - 2°. Christine; mariée à Alexis Parent.
    - 3°. Edmire.
  - 2°. Emérence Duhamel:
    - 1°. Louise; décédée étant encore jeune enfant.
    - 2°. Elisa; célibataire.
    - 3°. Pierre; épouse. . . (Inconnue).
    - 4°. Emérence; mariée à Bibeault.
    - 5°. Joseph; épouse Mlle Ange. Etablis à Holyoke, Mass.
    - 6°. Marie-Louise; mariée à. . . (Inconnu).
    - 7°. Sophie; mariée à Parenteau.
- 4°. Marie-Louise; mariée à Calixte Proulx (v. Proulx Paul).
- 5°. Charlotte; mariée à Pierre Benoît:
  - 1°. Gilbert; établi à Providence, R. I.
  - 2°. Georges; épouse Elodie Plouff:
    - 1°. Arthur; épouse Mary Coflin:
      - 1°. Loretta.
      - 2°. Estelle.
    - 2°. Léo-Georges; épouse Aurore Lagassé; sans enfants.
    - 3°. Aram; célibataire.
    - 4°. Cora; mariée à Léo Lemaire; établis à Hartford, Conn.: Léo.
    - 5°. Raoul.
    - 6°. Loretta; mariée à Alphonse Goudreau:
      - 1°. Conrad.
      - 2°. Silvia.
  - 3°. Joseph; établi à Providence, R. I.
  - 4°. Victor; établi à Sherbrooke, P. Q.
  - 5°. Salomon; décédé étant jeune homme.

Daigle[1] Pierre,

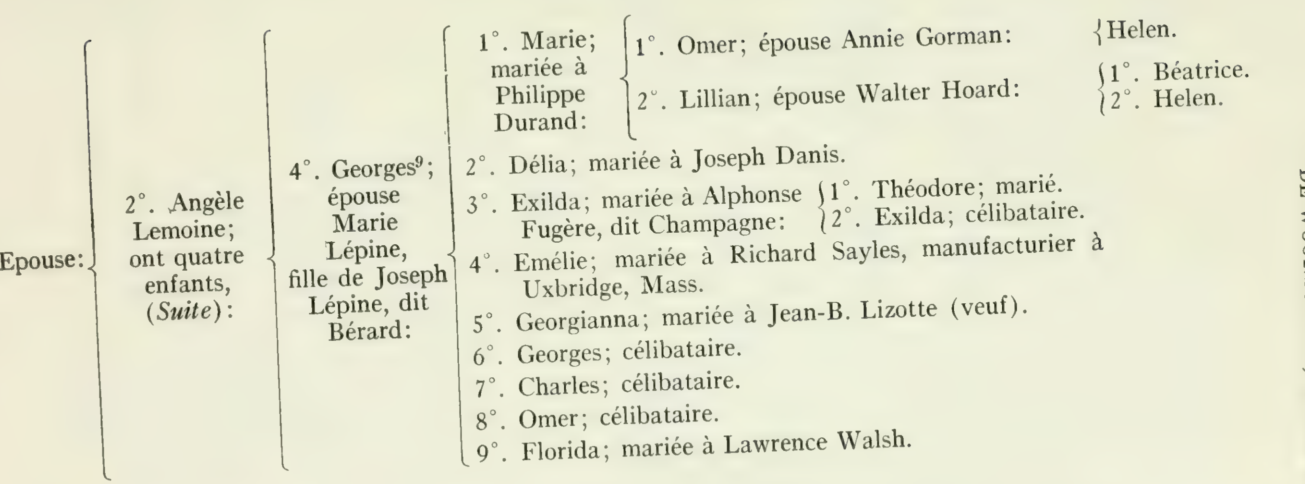
(*Suite*)



- Epouse:
  - 1°. Charlotte Girouard; ont cinq enfants, (*Suite*):
    - 5°. Charlotte; mariée à Pierre Benoît, (*Suite*):
      - 6°. Octave; épouse Herméline Dufresne; établis à Waterbury, Conn.:
        - 1°. Octave; épouse. . . (Inconnu).
        - 2°. Gilbert; célibataire.
        - 3°. Georges; décédé étant jeune enfant.
        - 4°. Dinas; mariée à Félix Lalière.
        - 5°. Florida.
        - 6°. Octavie; mariée.
      - 7°. Angèle; célibataire.
      - 8°. Marie; mariée à Bartelette. Etablis au Canada, (P. Q.).
      - 9°. Marguerite; mariée à Dufresne. Etablis au Canada, (P. Q.).
  - 2°. Angèle[5] Lemoine; ont quatre enfants:
    - 1°. Marie-Angèle; mariée à Joseph Lavallée, dit Menon (v. Lavallée, dit Menon, Pierre).
    - 2°. Exilda; mariée à Laurent Brault:
      - 1°. Georges; épouse Ernestine[6] Boutillette.
      - 2°. Délima; mariée à George Reilly:
        - 1°. Georges[7].
        - 2°. Fredrick.
        - 3°. Edna.
        - 4°. Florence.
        - 5°. Mary-Hellen.
        - 6°. Edward.
        - 7°. Harold.
      - 3°. Emélie; mariée à Edmond[6] Boutillette:
        - 1°. Valmor.
        - 2°. Bertrand.
      - 4°. Célestin[8]; épouse Joséphine Desrochers:
        - 1°. Léon.
        - 2°. Evéline.
    - 3°. Octave; épouse Catherine Dorval. Demeurés au Canada.

Daigle[1] Pierre,

(Suite)



- Epouse: 2°. Angèle Lemoine; ont quatre enfants, (*Suite*):
  - 4°. Georges[9]; épouse Marie Lépine, fille de Joseph Lépine, dit Bérard:
    - 1°. Marie; mariée à Philippe Durand:
      - 1°. Omer; épouse Annie Gorman:
        - Helen.
      - 2°. Lillian; épouse Walter Hoard:
        - 1°. Béatrice.
        - 2°. Helen.
    - 2°. Délia; mariée à Joseph Danis.
    - 3°. Exilda; mariée à Alphonse Fugère, dit Champagne:
      - 1°. Théodore; marié.
      - 2°. Exilda; célibataire.
    - 4°. Emélie; mariée à Richard Sayles, manufacturier à Uxbridge, Mass.
    - 5°. Georgianna; mariée à Jean-B. Lizotte (veuf).
    - 6°. Georges; célibataire.
    - 7°. Charles; célibataire.
    - 8°. Omer; célibataire.
    - 9°. Florida; mariée à Lawrence Walsh.

1. Pierre Daigle et sa première femme Charlotte Girouard ne vinrent pas aux Etats-Unis.
2. Joseph fut le premier à s'expatrier; ses frères et sœurs le suivirent un peu plus tard. Joseph était un commerçant prospère et bien connu. Il fut l'un des fondateurs de la vieille société St.-Jean-Baptiste pour laquelle il se dévoua sans compter.
3. A l'époque de la "fièvre de l'or", vers 1849, Narcisse fit un voyage en Californie. A son retour il se maria et s'établit à Pawtucket, R. I.
4. Michel ne demeura que quelques années aux Etats-Unis. Il retourna ensuite au Canada avec toute sa famille.
5. Angèle Lemoine, veuve de Pierre Daigle, vint rejoindre ses enfants aux Etats-Unis vers 1866. Ils étaient tous établis à Woonsocket.
6. Ernestine et Edmond Boutillette étaient sœur et frère.
7. Devint assistant auditeur à l'âge de 18 ans puis auditeur de la ville à l'âge de 27 ans.
8. Célestin était marchand de chaussures.
9. Georges étant charpentier contracteur, bâtit un grand nombre d'édifices dans la ville de Woonsocket.

Decourcy[1] Damase,

de Québec.

Arrivé à Woonsocket, R. I., avant 1861.

Epouse Marie-Cécile Fournier; ont cinq enfants:

1°. Damase; épouse Catherine Héroux, dite Legros (v. Héroux, dit Legros, Michel).

2°. Célina; mariée à Joseph Desmarais (v. Desmarais Louis-Godefroy).

3°. Henriette; mariée à Alexandre L'Espérance, frère de Mme William Landry. Etablis à Worcester, Mass.

4°. Joséphine; mariée à... (Inconnu). Etablis à Worcester, Mass.

5°. William; quitta Woonsocket étant jeune garçon. Rien n'est connu sur sa vie.

1. Appelé aussi Decorsy et De Costa.

De Labarre[1] Edouard,

de Courtray, Belgique.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1847.

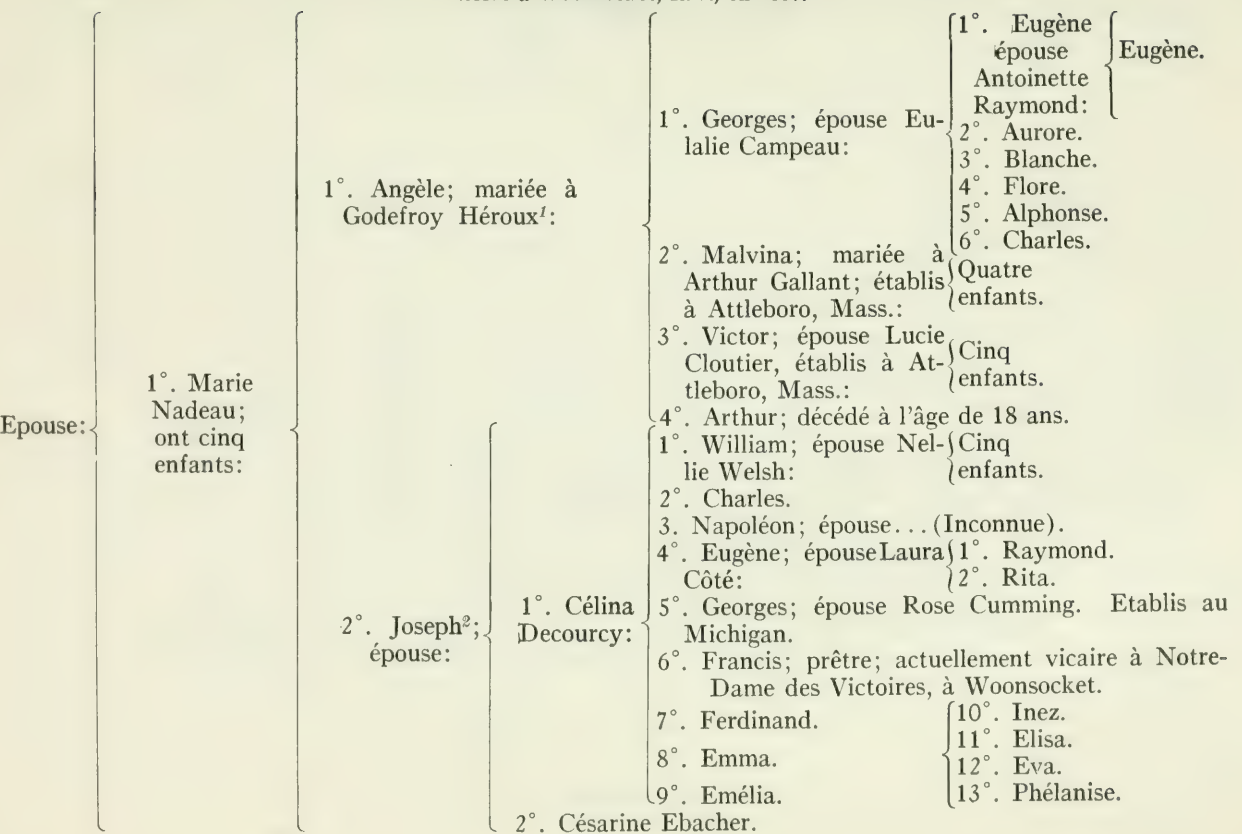
Avait un fils: Etienne; épouse Mlle Farrington[2]:
- 1°. Florence[3].
- 2°. Harry[4]; épouse Mlle Farlander.

1. De Labarre fut manufacturier de laine; Etienne, son fils, lui succéda, puis, fonda la "Perforated Pad Co." et fit des affaires florissantes pendant plus de trente ans.

2. Fille de John Farrington, père du bijoutier actuel de ce nom.

3. Jeune fille de grand talent; avait étudié à Courtray, Belgique. Elle mourut peu après son retour à Woonsocket.

4. Succéda à son père dans le même commerce à la "Perforated Pad".



Desmarais Louis Godefroy,

de St.-Robert, P. Q.
Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1857.

Epouse:
- 1°. Marie Nadeau; ont cinq enfants:
  - 1°. Angèle; mariée à Godefroy Héroux[1]:
    - 1°. Georges; épouse Eulalie Campeau:
      - 1°. Eugène épouse Antoinette Raymond:
        - Eugène.
      - 2°. Aurore.
      - 3°. Blanche.
      - 4°. Flore.
      - 5°. Alphonse.
      - 6°. Charles.
    - 2°. Malvina; mariée à Arthur Gallant; établis à Attleboro, Mass.:
      - Quatre enfants.
    - 3°. Victor; épouse Lucie Cloutier, établis à Attleboro, Mass.:
      - Cinq enfants.
    - 4°. Arthur; décédé à l'âge de 18 ans.
  - 2°. Joseph[2]; épouse:
    - 1°. Célina Decourcy:
      - 1°. William; épouse Nellie Welsh:
        - Cinq enfants.
      - 2°. Charles.
      - 3. Napoléon; épouse... (Inconnue).
      - 4°. Eugène; épouse Laura Côté:
        - 1°. Raymond.
        - 2°. Rita.
      - 5°. Georges; épouse Rose Cumming. Etablis au Michigan.
      - 6°. Francis; prêtre; actuellement vicaire à Notre-Dame des Victoires, à Woonsocket.
      - 7°. Ferdinand.
      - 8°. Emma.
      - 9°. Emélia.
      - 10°. Inez.
      - 11°. Elisa.
      - 12°. Eva.
      - 13°. Phélanise.
    - 2°. Césarine Ebacher.

Desmarais Louis Godefroy,
(*Suite*)

Epouse:	1°. Marie Nadeau; ont cinq enfants, (*Suite*):	3°. Julie; célibataire.
		4°. Marie; mariée à Léon Bellemare. Etablis à Attleboro, Mass.
		5°. Louis; épouse une Américaine. Etablis à Millis, Mass.
	2°. Marie Héroux[3]; ont trois enfants:	1°. Adéline; mariée à Onias Branchaud. Etablis à Attleboro, Mass.
		2°. Nancy; mariée à Louis Aleau[4]. Etablis à Attleboro, Mass.
		3°. Georges; épouse Olivine Desrosiers; ont quatre enfants. Etablis à Attleboro, Mass.

1. Héroux, dit Bouguinville; plus tard, Héroux, dit Legros.

2. Joseph Desmarais s'engagea trois fois dans l'armée, lors de la guerre civile, mais à chaque fois son père l'en retira. Il s'échappa une quatrième fois du toit paternel et s'engagea, en 1864, à Dedham, Mass., avec quelques compagnons.

3. Cousine de Godefroy Héroux, mari de Angèle Desmarais.

4. Connu sous le nom de Water.

Dorval Louis[1],

de St.-Ours, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1840.

Epouse Marie Benoît; ont sept enfants:

- 1°. Louis[2]; épouse Mlle Daigle.
- 2°. Félix[3].
- 3°. Pierre[4]; épouse Ellen Sommerville:
  - Georges-W.[5]; épouse. . . . . (Inconnue). Etablis à Providence, R. I.
- 4°. Marie[6]; mariée à Alexandre[7] Belisle; ont neuf enfants:
  - 1°. Joséphine; mariée à Gaspard Dupuis.
  - 2°. Elmire; mariée à André Guérin Lajoie.
  - 3°. Alexandre[8]; épouse Albini[9] Boulay:
    - 1°. Narcisse-Alexandre[10].
    - 2°. Emilio-Hector[11].
    - 3°. Ferdinand-Joseph[12].
    - 4°. Eugène-Siméon[13].
  - 4°. Félix[14]-Anselme; épouse Katharine Agnès Smith.
  - 5°. Eugène-L.[15]; célibataire.
  - 6°. Anna[16].
  - 7°. Georges-E.[17]
  - 8°. Charles-Edmond[18]; épouse Théodora Verner.
  - 9°. Hector-L.[19]; épouse Grace Porter.
- 5°. Angélique; mariée à Henri[20] Belisle. Etablis à St.-Marcel, P. Q.
- 6°. Elmire; mariée à Charles A. Howe; établis à Milford, Mass.:
  - Marion; mariée à Robert Terry.
- 7°. Rosalie; mariée à Joseph[21] Lafaille:
  - 1°. Maria[22]; mariée à Zéphire Lagassé[23].
  - 2°. Irène[24]; mariée à Dexter Smith[25].

Dorval Louis[1],
(Suite)

1. Au recensement de 1846 il était inscrit sous le nom de Dubal.
   Louis Dorval mourut à Worcester, Mass., le 10 avril 1877. Son épouse Marie Benoit était morte à Ste.-Victoire, P. Q., le 10 avril 1866.
2. Louis Dorval servit dans l'armée durant la guerre de Sécession et y contracta la tuberculose dont il mourut, en 1867, à Millbury, Mass.
3. Félix Dorval quitta Woonsocket, en 1855, pour s'engager dans la marine marchande. Peu après il périt dans un naufrage.
4. Pierre Dorval fit la campagne de la guerre de Sécession. Après avoir été blessé il revint dans sa famille, à Worcester, en 1863. Il mourut à Hartford, Conn., en 1873.
5. Connu sous le nom de Dover; manufacturier de bijouteries à Providence, R. I.; fut un ténor de renom.
6. Marie Dorval fut mariée à Alexandre Belisle le 10 juillet 1853, à Millbury, Mass., par le Rév. Zéphirin Lévesque, le premier missionnaire Canadien français fixé dans le centre de la Nouvelle-Angleterre.
7. Alexandre Belisle mourut à Worcester, Mass., le 14 mars 1903, à l'âge de 72 ans.
8. Alexandre Belisle naquit à Ste.-Victoire, P. Q., le 4 septembre 1856; fut l'un des fondateurs de "L'Opinion Publique" de Worcester, journal quotidien se classant parmi les meilleurs journaux français des Etats-Unis. Pendant plusieurs années il administra les journaux de feu Ferdinand Gagnon à Worcester, Mass. et à Woonsocket, R. I.; est courtier en assurances.—Auteur de l'ouvrage remarquable de l'"Histoire de la Presse franco-américaine et des Canadiens-français aux Etats-Unis".
9. Albini Boulay, épouse de Alexandre Belisle, naquit à la Présentation, P. Q., le 21 mars 1854. Elle était fille de Narcisse Boulay qui, pendant plus de quarante ans, fut instituteur à St.-Pie et à Acton, P. Q. Boulay était le père de cette famille de musiciennes si avantageusement connue au Canada dès 1860 et dans la Nouvelle-Angleterre à partir de 1870.
10. Narcisse-Alexandre, naquit le 14 octobre 1878 à Worcester; est clerc au bureau de poste de Worcester.
11. Emilio-Hector, né le 19 avril 1881, fit ses études au Collège Holy Cross de Worcester, Mass.; se destinait à la prêtrise. Mort le 30 mars 1908.
12. Ferdinand-Joseph, né le 21 août 1883, fit ses études au collège Clark; est courtier en assurances.
13. Eugène-Siméon, naquit le 3 septembre 1891; étudia la médecine à la faculté de médecine de Montpellier, France; fut pendant la guerre chirurgien en chef au 16° d'Infanterie de l'armée américaine en France avec grade de premier lieutenant.
14. Félix-A. Belisle naquit à St.-Marcel, P. Q., le 22 octobre 1857; fut journaliste à Cohoes, N. Y., à Holyoke et à Worcester, Mass.; admis à la pratique du droit en 1887; fonda avec le colonel Edward B. Glasgow un groupe de l'Alliance française à Worcester dont il était le président à sa mort, survenue le 13 avril 1905.
15. Eugène-L. Belisle, né à St.-Marcel, le 10 mars 1859, devint marchand à Worcester, puis journaliste à "L'Opinion Publique". Au mois d'avril 1906 il était nommé par le président Roosevelt consul américain à Limoges, France, poste qu'il occupe encore.
16. Anna Belisle est professeur de musique à Worcester.
17. Georges-E. Belisle, né à Worcester le 7 juillet 1867, fit ses études au collège de St.-Hyacinthe, Canada; est avocat à Worcester.
18. Charles-Edmond Belisle, né à Worcester en mars 1869, était directeur du journal quotidien "L'Opinion Publique", publié à Worcester, Mass. Décédé le 3 février 1920.
19. Hector-L. Belisle, né à Worcester, fit ses études à l'université de Harvard. Est surintendant des écoles publiques de Fall River, Mass. C'est un musicien de talent.
20. Henri Belisle, de St.-Marcel, P. Q., frère d'Alexandre.
21. Joseph Lafaille se fixa en Louisiane dès 1860. Plus tard il alla à Worcester et s'y maria; puis il partit à Butte City, Montana. Il retourna dans la Louisiane, s'établit à 27 milles de la Nouvelle-Orléans et fonda un village qu'il appela "Paradis", nom porté par son compagnon de voyage de 1860.
22. Maria Lafaille naquit à Worcester le 26 septembre 1876.
23. Zéphire Lagassé, né à Ottawa, le 12 juin 1869, est courtier en immeubles à Worcester.
24. Irène, née à Worcester le 21 août 1879, est institutrice dans cette même ville.
25. Dexter Smith, mourut à Sheridan, Montana.

Doucette Nazaire,

Des Trois Rivières, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1846.

Epouse Marie Héroux, dite Legros; ont cinq enfants:

- 1°. Joseph; épouse Dina Archambault (v. Héroux, dit Legros, Michel).
- 2°. Marie; mariée à Romuald Duval:
  - 1°. Théodore.
  - 2°. Ella; mariée à Stanislas Picard:
    - 1°. Laura.
    - 2°. Alma.
  - 3°. Laura; mariée à Arthur Hébert.
  - 4°. Rosalba.
  - 5°. Raoul.
  - 6°. Dolphis.
- 3°. Célina; mariée à Napoléon Héroux:
  - 1°. Alfred[1]; épouse Lulu Crocker:
    - Virginia.
  - 2°. Nativa; mariée à Aldor Sylvestre.
  - 3°. Horace; célibataire.
  - 4°. Laura; mariée à Jules Raymond.
- 4°. Joséphine; mariée à William St.-Georges (v. Brindamour Etienne).
- 5°. Julie; célibataire.

1. Alfred Héroux, aveugle, violoniste de profession, avait été élève du Perkins Institute, de Boston, Mass.

Duhamel[1] Augustin,

de St.-Aimé, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1861.

Epouse Marguerite Bernard cousine du Curé Antoine Bernard de Manville, R. I.; ont sept enfants:

- 1°. Victorine; mariée à Pierre Brouillard:
  - 1°. Arthur-J.; décédé à l'âge de 3 ans.
  - 2°. Joseph L'Ectance; décédé étant en bas âge.
- 2°. Aglé; épouse:
  - 1°. Marie Auclair.
  - 2°. Cédulie Boucher; établis à Tilton, N. H.:
    - 1°. Cédulie; mariée à Jos. Boisvert. Etablis à Tilton, N. H.
    - 2°. Eglantine.
    - 3°. Médéric; épouse Marie Chabot:
      - 1°. Bertrand.
      - 2°. Omer.
    - 4°. Arthur; célibataire. Etabli à Franklin, N. H.
- 3°. Iréné; épouse Emilia Desjarlais, nièce de Dolphis Sylvestre. Etablis dans l'ouest américain.
- 4°. Albina; mariée à Hormisdas Deslauriers.
- 5°. Joseph; épouse Exoville Boucher; ont quatre enfants. Etablis à Centreville, R. I.
- 6°. François-Xavier; célibataire. Etabli dans la Colombie anglaise.
- 7°. Augustin; épouse Vina Gouin:
  - 1°. Victorine; mariée à Norbert Rivard.
  - 2°. Eva; mariée à Ed. Laplume. Etablis à Central Falls, R. I.
  - 3°. Corinne; mariée à Albert Richard.
  - 4°. Delvina; mariée à Joseph Rondeau.
  - 5°. Arthur; épouse Basilice Sénécal.
  - 6°. Omer; épouse Mlle St.-Germain.
  - 7°. Exéas.
  - 8°. Elvire.
  - 9°. Arthémise.
  - 10°. Laura.

1. Cousin germain de feu Mgr. Duhamel, archevêque d'Ottawa. M. Duhamel racontait qu'autrefois les Canadiens se querellaient souvent avec les Irlandais. Un soir, tandis qu'il revenait de son travail, il rencontra deux Irlandais qui voulaient l'empêcher de passer. Lui adressant la parole en anglais ils commencèrent aussitôt la bataille. Mais si M. Duhamel ne parlait que le français il avait, par contre, avec lui, un solide gourdin qu'il dissimulait dans sa manche. Il le mania si bien que les deux malandrins prirent la fuite. Après cet incident jamais plus il ne rencontra d'Irlandais batailleurs sur sa route.

Duhamel Pierre,

Probablement de Contrecoeur, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., probablement avant 1846.

Le recensement de 1846 donne Pierre Duhamel comme étant âgé de 40 ans. Sa famille se composait de douze personnes dont neuf étaient nées au Canada et trois aux Etats-Unis.

Pierre Duhamel, appelé aussi Peter Camel, avait deux frères, Antoine et Jean, mais leur vie nous est totalement inconnue.

L'une de ses filles se maria probablement en janvier 1846. Les registres de Cumberland signalent, en effet, que le mariage de Louis Gosler, Gosselin sans doute, avec Amélia Camel eut lieu le 2 janvier de cette année-là.

En 1853, le 29 avril, la famille de Duhamel faillit s'empoisonner. Le *"Patriot"* de Woonsocket racontait le fait comme suit:

"Une famille canadienne française, celle de Peter Camel, a failli s'empoisonner lundi soir. Une des filles de M. Camel, demeurant dans le Massachusetts, étant en visite chez ses parents préparait le souper à la place de la mère, indisposée. Croyant prendre de la crème de tartre elle se servit d'arsenic pour faire le pain de la maisonnée. Toute la famille devint très malade et n'échappa à la mort que grâce aux soins empressés du Dr H. M. Cobb".

Dupré David,

de Sorel, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1860.

Epouse Marie Trinque; ont trois enfants:

- 1°. Marie; mariée à Amédé Girard:
  - 1°. Wilfrid.
  - 2°. William.
  - 3°. Albert.
  - 4°. David.
  - 5°. Alcide.
  - 6°. Alphonse.
- 2°. Olivier; épouse Georgianna Lévesque.
- 3°. Dora; mariée à Thomas Whalen:
  - Olive.

Dupré Joseph et Francis,

Etaient à Woonsocket, R. I., en 1842.

Le recensement de 1842 et celui de 1846 enregistrent la famille de Joseph Duprey (ou Dupré) comprenant 10 personnes nées au Canada et celle de Francis Duprey, son frère jumeau, âgé de 44 ans, comprenant aussi 10 personnes nées au Canada.

Les registres municipaux de Blackstone, Mass. contiennent le relevé suivant: "Blackstone, 22 juillet 1853; se sont mariés dans ce village le 13 juillet: Francis Pollack et Luvina Duprey, tous deux de Blackstone". Il est probable que Luvina Duprey était membre de la famille dont nous nous occupons car on sait, en effet, que Blackstone touche pour ainsi dire Woonsocket.

Fafard Louis[1],

de St.-Marcel, P. Q.
Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1853.

Epouse Christine Morin, dite Vincent; ont sept enfants:

- 1°. Marie; mariée à Francis[2] Rousseau:
  - 1°. Malvina.
  - 2°. Arsène; épouse Marie Tessier:
    - Alberta.
  - 3°. Joseph; épouse Rose-Alba Lafayette:
    - Lucie-Anne.
- 2°. Marguerite; mariée à Pierre Tessier:
  - 1°. Délima.
  - 2°. Désange.
  - 3°. Marie.
  - 4.° Malvina; mariée à Narcisse Cardin; ont huit enfants. Etablis à Pawtucket, R. I.
- 3°. Joseph; épouse:
  - 1°. Emélie Lemire:
    - Six enfants.
  - 2°. Mlle Sarrazin; établis à Webster, Mass.:
    - Un enfant.
- 4°. Pierre; épouse Rose Bombardy:
  - Malvina; mariée à Napoléon Valois:
    - 1°. Marie-Anne.
    - 2°. Joseph; religieux de Ste.-Croix.
    - 3°. Fernando.
    - 4°. Rose-Délima[3].
    - 5°. Jeanne-Laura[3].
    - 6°. Georges-Euclide.
    - 7°. Hélène.
    - 8°. Philias.
    - 9°. Stanislas.
- 5°. Emérence; mariée à Louis[2] Rousseau.
- 6°. Louis; épouse Exilda Champeau:
  - 1°. Henri; épouse Effie Perrault:
    - Marie-Louise.
  - 2°. Norbert; épouse Marie Meloche.
  - 3°. Malvina.
  - 4°. Joséphine.
  - 5°. Alphéric.
  - 6°. Théodule; épouse Marie-Anne Belhumeur:
    - Jeanne.
- 7°. Eléonore; mariée à Stanislas Normandin (v. Normandin France).

1. Louis Fafard habita tout d'abord Slatersville, R. I.
2. Francis et Louis Rousseau étaient frères.
3. Toutes deux religieuses dans la congrégation des Dominicaines de l'Enfant Jésus.

Ferrier[1] Pierre,

Arrivé à Woonsocket, R. I., entre 1840 et 1850.

Epouse Marie-Louise Chalut; ont neuf enfants:

- 1°. Emélie.
- 2°. Marguerite.
- 3°. Xavier.
- 4°. Joseph.
- 5°. Christophe.
- 6°. Marie.
- 7°. Mathilde.
- 8°. Albert.
- 9°. Denis[2]; épouse Victoria Charron[3]:
  - 1°. Albert; épouse Eva Dupuis: Rita.
  - 2°. Victoria; mariée à Louis Bérard (v. Bérard, dit Lépine, Joseph): Bella.
  - 3°. Christophe.
  - 4°. Emma; mariée à Emilien Turcotte.
  - 5°. Flora; mariée à Théodore Lagassé.
  - 6°. Eugène-Walter.
  - 7°. Amanda-Aurore.
  - 8°. Alberta-Irène.
  - 9°. Armand-Eugène.

1. Ferrier, l'aïeul, venu de France avec La Fayette, s'était établi, après la guerre de l'Indépendance, dans l'Etat de New York. Le fils, François, demeura longtemps à Bristol, R. I. Le petit-fils, Pierre, voyagea un peu partout et vint ensuite à Woonsocket, entre 1840 et 1850.
2. Denis s'établit à Woonsocket.
3. Charron ou Wright (v. Charron Narcisse).

Foisy[1],

Epouse.... (Inconnue); ont plusieurs enfants:

- 1°. Délima; mariée à Jos. Garceau. Etablis à Pawtucket, R. I. (v. Garceau André).
- 2°. Joseph; épouse Clémence Garceau. Etablis à Newburyport, Mass.
- 3°. Alvina; mariée à Edward Charron[2].
- 4°. Lucie; mariée à Narcisse Charron (v. Charron Narcisse).
- 5°. Probablement d'autres enfants.

1. Impossible de retrouver le prénom de Foisy.—Les Foisy sont nombreux à St.-Ours, P. Q.; il est probable que Foisy dont nous nous occupons ici vient de St.-Ours.—Aucun autre détail le concernant ne nous est connu.
2. Fit la campagne de la guerre de Sécession.

Fontaine[1], dit Laroc, Xavier,

de St.-Damase, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1861.

Epouse Desanges Monast; ont sept enfants:

- 1°. Xavier; épouse Marie Belavance:
  - 1°. Cléophas; décédé étant en bas âge.
  - 2°. Joseph; décédé étant en bas âge.
  - 3°. Laurent; décédé étant en bas âge.
  - 4°. Norbert; décédé étant en bas âge.
  - 5°. Joséphine; décédée étant en bas âge.
  - 6°. Georges; décédé étant en bas âge.
  - 7°. Louis; décédé étant en bas âge.
  - 8°. Marie-Louise; mariée à Arthur Lamontagne:
    - 1°. Albert; épouse Ida Depot: Richard.
    - 2°. Frédéric; épouse Eva Saucier: Bertha.
  - 9°. Israël Philippe; épouse Béatrice Rogers; sans enfants. Etablis à Saylesville, R. I.
  - 10°. Charles-B.; épouse Marguerite Marshall; sans enfants. Etablis à Pawtucket, R. I.
  - 11°. Rose-Emma; mariée à Frank Irons; établis à Chestnut Hill, Mass.:
    - Hébert.
    - Albert.
    - (Frères jumeaux.)
  - 12°. Georges-Alfred; épouse Odina Lebrun; établis à Attleboro, Mass.:
    - 1°. Georges.
    - 2°. Joseph.
    - 3°. Albert.
    - 4°. Blanche.
    - 5°. Marguerite.
    - 6°. Marie-Louise.

Fontaine[1], dit Laroc, Xavier,

(*Suite*)

Epouse Desanges Monast; ont sept enfants, (*Suite*):

2°. Joseph[2]; célibataire.

3°. Célina; mariée à Israël Harpin; établis à North Grosvenordale, Conn.; ont des enfants.

4°. Abel; épouse Hyacinthe Bellerose; établis à North Grosvenordale, Conn.; ont des enfants.

5°. Henri; célibataire.

6°. Rosalie; célibataire.

7°. Aglaé; mariée à Damase Hévé; établis à North Brookfield, Mass.; ont des enfants.

1. Emigra d'abord au Vermont en 1850 et à Woonsocket au début de 1861.—Etait aussi appelé Levi Spring. Eut une main coupée dans un accident survenu à la manufacture où il travaillait.

2. Tué à 24 ans dans un accident de chemin de fer, à Norwich, Conn.

Garceau André[1]

de Berthier (en haut), P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1844.

Epouse Sophie St.-Onge; ont cinq enfants:

- 1°. Marie; mariée à:
  - 1°. Patterson.
  - 2°. Joseph-Théophile Provencher[2], originaire de Bécancour, P. Q.:
    - 1°. Joséphine; mariée à Napoléon Lavallée; établis dans le Massachusetts:
      - Earl; épouse une Anglaise.
    - 2°. Emérence, connue sous le prénom de Maria; célibataire.
    - 3°. Joseph; épouse Marie-Louise Archambault:
      - 1°. Blanche-Bernadette.
      - 2°. Edmond.
    - 4°. Edmire; célibataire.
    - 5°. Nancy; mariée à Onésime Lanoix:
      - 1°. Léon; épouse Marie-J. Ayotte.
      - 2°. Corinne.
    - 6°. Georgianna; mariée à Amédée Genest:
      - 1°. Florence.
      - 2°. Lillian.
      - 3°. Irène.
- 2°. Joseph; épouse Délima[3] Foisy:
  - 1°. Emma; mariée à Pierre Garceau:
    - 1°. Earl; épouse Sarah Garneau.
    - 2°. Elie.
    - 3°. Mabel.
    - 4°. Clifford.
    - 5°. Henri.
    - 6°. Bertrand; épouse Agnès Blaney.
    - 7°. Loretta.
  - 2°. Marie; célibataire.
  - 3°. Ida; mariée à Trefflé Jérôme:
    - 1°. Léo.
    - 2°. Ernest.
    - 3°. Frédéric.
    - 4°. Raymond.
    - 5°. Ida.
    - 6°. Délima.
    - 7°. Léna.

Garceau André[1]

(*Suite*)

Epouse Sophie St.-Onge; ont cinq enfants, (*Suite*):

- 2°. Joseph; épouse Délima[3] Foisy (*Suite*):
  - 4°. Jennie; célibataire.
  - 5°. Ernest; épouse une Américaine actrice.
  - 6°. Léna; célibataire.
  - 7°. Louis; célibataire.
  - 8°. Annie; célibataire.
  - 9°. Clifford; épouse Attila Coutu.
- 3°. Clémence; mariée à Joseph[3] Foisy; établis à Newburyport, Mass.:
  - 1°. Alvina; mariée à Edouard Charron (v. Charron Narcisse, note 2)
  - 2°. Nancy; mariée à J.-B. Jalbert.
  - 3°. Jennie; mariée.
  - 4°. Ellen; mariée à Fred Stevens; ont quatre enfants.
  - 5°. Marie; mariée à Rochette.
- 4°. Adèle; mariée à Victor Ledoux:
  - 1°. William; épouse Blais; ont dix enfants. Etablis à Whitinsville, Mass.
  - 2°. André; connu sous le nom de Ledue; épouse Bridget McCormick:
    - 1°. Grace; mariée à Bernard J. Boyle.
    - 2°. Frank.
    - 3°. Victor.
    - 4°. Nelson; épouse Exilda Laberge:
      - 1°. Grace.
      - 2°. Nelson.
      - 3°. Doris.
      - 4°. Aline.
    - 6°. Earl.
    - 5°. Byron.
  - 3°. Joseph; célibataire.
  - 4°. Zélia; mariée à Joseph Héroux:
    - 1°. Délia.
    - 2°. Eva.
    - 3°. Edith.
    - 4°. Everet.
    - 5°. Erwin.
    - 6°. Elma.
    - 7°. Hazel.

Garceau André[1],
(Suite)

Epouse Sophie St.-Onge; ont cinq enfants, (*Suite*):

- 4°. Adèle; mariée à Victor Ledoux:
  - 5°. David; épouse Marie Lapointe:
    - 1°. Rosalda.
    - 2°. Joseph.
    - 3°. Walter.
    - 4°. Aurore.
    - 5°. Cécile.
  - 6°. Clara; mariée à Onésime Dupré ou Peter; établis à Whitinsville, Mass.:
    - 1°. Mildred.
    - 2°. Lily.
    - 3°. Myron.
    - 4°. Grace.
    - 5°. Arthur.
  - 7°. Mabel; mariée à William Lapointe:
    - 1°. Bertha.
    - 2°. Everet.
    - 3°. Félix.
    - 4°. Georges.
  - 8°. Louis; épouse Joséphine Lapointe.
  - 9°. Adèle; mariée à Daniel Durkain:
    - Violet.
- 5°. Hermine; mariée à Olivier Lusignan (v. Lovely Olivier).

1. André avait probablement une sœur appelée Catherine dont le mariage est signalé par les registres de Cumberland dans les termes suivants: "6 janvier 1848, mariage de Olivier St.-Georges et de Catherine Garso (Garceau) fait par W. Emerson. Arnold, témoin".
2. S'appelait aussi Moore.
3. Délima et Joseph Foisy sont sœur et frère.

Gaucher[1], dit Bourdelais, Antoine,

de St.-Césaire, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1844.

Epouse.... (Inconnue); ont huit enfants:

1°. Adolphe.
2°. Samuel.
3°. Alfred[2].
4°. Charles[3].
5°. François.
6°. Adèle.
7°. Vitaline; établie à San Francisco.
8°. Adéline.

1. La famille Gaucher s'établit d'abord à Slatersville, puis à Woonsocket d'où elle partit quelques années après pour retourner au Canada.

2. Alfred fit la campagne de la guerre civile.

3. Charles Gaucher, accompagné de François Gobeille, partit en Californie pour y rechercher l'or.

Godin Joseph,

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1861.

Epouse une Irlandaise du Canada; ont une famille assez nombreuse:

1°. Marie; mariée à Magloire Gobeille[1].
2°. Joseph; aveugle et célibataire.
3°. Mattie; mariée à Alexandre Blanchette.
4°. William; épouse Langdeau.
5°. Autres enfants.

1. Fils de Magloire Gobeille (v. Gobeille Magloire).

2. Surintendant d'une manufacture de coton, à Warren, R. I.

Gaucher, dit Bourdelais[1], Narcisse,

de St.-Césaire, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1858.

Epouse: 1°. Adélaïde Guilmette; sœur unique de François Alexandre Guilmette; ont six enfants:

- 1°. Joseph; célibataire.
- 2°. Pryscille; épouse:
  - 1°. Rémi Tétrault.
  - 2°. Jacob Quintal.
- 3°. Marcille; mariée à Louis-Philippe Valois[2]:
  - 1°. Louis[3].
  - 2°. Dora; mariée à James Wilkinson:
    - Dorothy.
  - 3°. Joseph William; épouse Lucy King:
    - Chester.
  - 4°. Edmond[4].
  - 5°. Alcide.
- 4°. Narcisse; épouse Sarah Doylan; ont plusieurs enfants. Etablis au Nord-Ouest.
- 5°. Prudence; mariée à John Rousseau; fixés d'abord à Woonsocket s'établissent ensuite à Providence, R. I., avec leur famille:
  - 1°. Emos; célibataire.
  - 2°. Reina; mariée à Charles Leclair[5]:
    - Ruby.
  - 3°. Georges; épouse une Irlandaise.
  - 4°. Samuel; célibataire.
  - 5°. Joseph Horace; épouse une Irlandaise.
  - 6°. Grover; mariée.
  - 7°. Emma[6].
  - 8°. Corinne; décédée étant jeune fille.
- 6°. Odile Hélène; célibataire.

Gaucher, dit Bourdelais[1], Narcisse,

(*Suite*)

Epouse: 2°. Catherine Scallen; ont sept enfants:

- 1°. Charles; épouse Bridget Dowling; établis à Providence, R. I.
  - 1°. Charles-E.
  - 2°. William-F.
  - 3°. Joseph-Nelson connu sous le nom de Eddie Dowling; comédien de renom.
  - 4°. Henry-E.
  - 5°. E.-Marion.
- 2°. Victorine; décédée à l'âge de 6 ans.
- 3°. William; épouse Mary Cummings:
  - 1°. William.
  - 2°. Alfred.
  - 3°. Catherine-May; mariée à Moses Drainville.
  - 4°. Emma Gilbert-Gaucher.
- 4°. Stanislas; épouse Marie Miclette; établis à Providence, R. I.:
  - 1°. Isabelle.
  - 2°. Yvonne.
  - 3°. Alice; mariée à Alfred Desrosiers.
- 5°. Albert[7]; célibataire.
- 6°. Georges; célibataire.
- 7°. Cora; mariée à Arthur Ravenel:
  - 1°. Arthur.
  - 2°. Antonio.
  - 3°. Raymond.
  - 4°. Edgar.
  - 5°. Georges.
  - 6°. Alphonse.
  - 7°. Alfred.
  - 8°. Hervey.
  - 9°. Irène.
  - 10°. Florence.
  - 11°. Béatrice.

1. Connu aussi sous le nom de Butler; frère d'Antoine Gaucher.
2. Ancien zouave pontifical.
3. Décédé à l'âge de 21 ans.
4. Décédé à l'âge de 17 ans.
5. La famille Leclair habite Germistown, Afrique du sud; elle a des intérêts dans les mines de diamants.
6. Infirmière dans l'armée américaine; mourut le 15 décembre 1915.
7. Tué dans un accident de chemin de fer, fin 1918.

Généreux Joseph[1],

de St.-Cuthbert, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., entre 1850 et 1860.

Epouse Adèle Desrosiers; ont cinq enfants:

- 1°. Charles; épouse Nancy Proulx (v. Proulx François).
- 2°. Georgianna; mariée à Joseph Bérard (v. Bérard, dit Lépine, Joseph).
- 3°. Anatole; épouse Lucindy Lurette[2]:
  - 1°. Florence; demeure à Haverhill, Mass.
  - 2°. Dora; demeure à Haverhill, Mass.
  - 3°. John; demeure à Haverhill, Mass.
  - 4°. Eddie; demeure à Haverhill, Mass.
- 4°. Alfred; marié et établi au Manitoba.
- 5°. Georges; épouse Joséphine Grandchamp; ont 13 enfants. Etablis au Manitoba.

1. Décédé à Woonsocket, le 24 février 1873, à l'âge de 58 ans, 11 mois.
2. La famille l'appelait Lu Rett.

Gervais Alexis[1],

Etait à Woonsocket, R. I., en 1846.

Nous ne possédons aucun détail concernant cette famille.

1. Ce nom se retrouve dans une liste de lettres non réclamées publiée par le "Patriot" le 6 avril 1849.

Gregory Elisha[1],

Etait à Woonsocket, R. I., en 1845.

Elisha Gregory, probablement Pierrot de son véritable nom, habitait Woonsocket en 1845. Il mourut le 5 septembre de cette même année, à l'âge de 34 ans. Son décès est rapporté dans le "*Patriot*", journal de l'époque. Le nom de la veuve paraît sur les registres du recensement de 1846. La famille Gregory se composait de neuf personnes dont six étaient nées aux Etats-Unis. Aucun autre détail n'en est connu.

1. Gregory Elisha n'est autre que Grégoire Elie.

Girouard[1] Augustin,

de St.-Ours[2], P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1839[3].

Epouse:

- 1°. Mlle Dufault; ont deux enfants:
  - 1°. Augustin; épouse Geneviève Mongeon, veuve de Simon Lu Rett.
  - 2°. Marguerite; mariée à Isidore Miller:
    - 1°. Célina; mariée à Louis Lavallée. Etablis à Albany, N. Y.
    - 2°. Mathilde; mariée à Clément Bourré. Etablis à Spencer, Mass.
    - 3°. Philippe.
    - 4°. Clara; mariée à Flavien Benjamin.
    - 5°. Eugène; épouse Eméline Daigle (v. Daigle Pierre).
    - 6°. Emma; mariée à Rémi Choquette:
      - 1°. Armand.
      - 2°. Armandine.
      - 3°. Autres enfants.
    - 7°. Philippe; épouse...(Inconnue). Etablis à Butte City, Montana.
    - 8°. Ludivine.
    - 9°. Wilfred; marié et établi dans l'ouest.
- 2°. Emélie Dupré; ont cinq enfants:
  - 1°. Emélie; mariée à Cyrille Proulx (v. Proulx Jean-Baptiste).
  - 2°. Sophie.
  - 3°. Lucie. . .
  - 4°. Joseph; épouse Marguerite Gobeille (v. Gobeille François).
  - 5°. Délima; mariée à Augustin Gobeille (v. Gobeille François).
- 3°. La Reine Guillemette; ont quatre enfants:
  - 1°. Isidore.
  - 2°. Phélanise; célibataire.
  - 3°. Mathilde; célibataire.
  - 4°. Valérie; mariée à John Sutton:
    - 1°. Hubert; épouse Dame veuve Alphonse Caron née Payan:
      - 1°. Gabrielle-V.
      - 2°. John-Hubert.
    - 2°. Arthur[4]; épouse Florence Pagé (v. Simpson Pierre).
    - 3°. Philomène.

Girouard[1] Augustin,

(*Suite*)

1. Girouard dit Ward.

2. Sulte dit qu'en 1755 des bâtiments envoyés au secours des malheureux Acadiens amenèrent un grand nombre de ces infortunés à Québec. Quelques-uns d'entre eux optèrent ensuite en faveur de St.-Ours. C'est ainsi, nous apprend l'abbé Allaire (Histoire de St.-Ours) que Pierre et Joseph Girouard défrichaient avec ardeur une "concession" à St.-Ours tandis que, sur l'invitation de M. de Contrecœur, une colonie acadienne était formée à St.-Denis. Vivre à côté de cette petite Acadie sans en faire partie leur parut un sacrifice bien grand. Pierre tint bon malgré tout et demeura dans sa première propriété mais Joseph, cédant à la tentation, alla s'établir définitivement au quatrième rang, près de la route Yamaska, paroisse de St.-Denis. Il y épousa Anastasie Leblanc. Tous les Girouard d'autrefois et d'aujourd'hui, fixés à St.-Denis, descendent de lui. Anciennement la famille Girouard était connue sous le nom de Giroir.
   —Girouard, l'ancêtre, arbitrairement déporté de l'Acadie comme la plupart de ses compatriotes fut cruellement séparé de sa femme. Trois ans après il eut le bonheur inespéré de la retrouver chez un cultivateur où elle travaillait. Grâce à son labeur persévérant elle avait gagné une vache. Girouard ramena immédiatement sa femme chez-lui, à St.-Ours, où ils vécurent à nouveau une inaltérable vie de famille. Inutile d'ajouter que la vache si laborieusement gagnée par Dame Girouard fit désormais partie du patrimoine familial.
   —Les registres paroissiaux de Saint-Ours nous fournissent les détails suivants: "1767, le 9 août, fit le baptême des enfants de Joseph Girouard et de Athalie Leblanc, nouvellement arrivés de la Nouvelle-Angleterre, des expulsés de l'Acadie". D'après les mêmes registres le 13 septembre suivant eut lieu le baptême de Marie-Anne-Modeste, fille de Pierre Girouard et de Théotiste Dupuis.

3. Girouard Augustin, étant veuf, vint aux Etats-Unis avec son fils Augustin. Un an après il retournait au Canada où il se remaria. Quelques années plus tard il revint à Woonsocket, en compagnie de sa seconde femme.

4. Fut député à la Chambre du Rhode Island de 1913 à 1917.

Gobeille Augustin[1],

de St.-Hyacinthe, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1850.

Epouse Tharsile Guertin; ont neuf enfants:

- 1°. Marguerite; mariée à John Leblanc:
  - 1°. Eugène; épouse une Irlandaise:
    - 1°. Mary.
    - 2°. Un fils.
  - 2°. Henry; épouse Joséphine Hêtu:
    - 1°. Léo.
    - 2°. Arthur.
    - 3°. Walter.
    - 4°. Jean-C.
    - 5°. Yvonne.
    - 6°. Georges.
    - 7°. Charles.
    - 8°. Albert.
    - 9°. Francis.
    - 10°. Antoinette.
  - 3°. Léonie[2]; mariée à Eusèbe Viau[3].
  - 4°. Joséphine.
- 2°. Pierre; épouse Philomène Viau; établis à Woodstock, Vt.:
  - 1°. Hector.
  - 2°. Ada.
  - 3°. Ena.
  - 4°. William.
- 3°. Cléophé; mariée à Louis Bourdon; établis à Woodstock, Vt.:
  - 1°. Eugène; épouse Sadie Flemmington:
    - Edgar.
  - 2°. Emma[4]; mariée à William Généreux; établis à Woonsocket, R. I.:
    - Elise (v. Proulx F.).
  - 3°. Aimé; épouse Minnie Leblanc:
    - 1°. Emma.
    - 2°. Mildred.
  - 4°. Daniel; célibataire.
  - 5°. Charlotte; décédée à l'âge de 17 ans.

Gobeille Augustin[1],
(Suite)

Epouse Tharsile Guertin; ont neuf enfants, (*Suite*):

- 4°. John; épouse Elisabeth Betsy Fecteau; ont onze enfants; habitent Lebanon, N. H.
- 5°. Henri; épouse Ella Keefe; ont trois enfants; demeurent à Ludwig, Vt.
- 6°. Philomène; mariée à Moïse Gobeille (v. Gobeille Magloire); établis à Pawtucket, R. I.:
  - 1°. Eva.
  - 2°. Georges.
- 7°. Marie; mariée à Georges Laliberté; établis à Woodstock, Vt.:
  - 1°. Minnie.
  - 2°. Wallace.
- 8°. Charles; épouse Emma Barsalou; établis à Woonsocket, R. I.:
  - 1°. Fred; épouse Nellie Walsh.
  - 2°. Viviane[5].
  - 3°. David[5].
- 9°. Délia; mariée à Jérémie[6] Bourdon:
  - Frédéric; épouse Flora Hamilton; établis à Bridgeport, Conn.:
    - 1°. Richard.
    - 2°. Pauline.

1. Augustin Gobeille, frère de François (v. Gobeille Gabriel), arriva quelques années après celui-ci vers 1850.
2. Fut longtemps professeur de piano et organiste distingué d'abord à Ste.-Anne de Woonsocket et ensuite à Arctic, R. I.
3. Organiste de grand mérite du Précieux-Sang, à Woonsocket; professeur de piano très goûté. Son épouse et lui ont adopté Mary-Agnès, leur nièce. Aujourd'hui Eusèbe Viau se consacre exclusivement à la direction du magasin de pianos et de musique Meiklejohn Co. En premières noces il avait épousé Marie-Louise Lebœuf de qui il eut:
   - 1° Cécile; mariée à Me Arthur-N. Surprenant (v. Potvin, dit Mérichon, Antoine).
   - 2° Marie-Louise-Suzanne-Blanche.
   - 3° Eugène-N. Viau; épouse Evangéline Bachand.
   - 4° Léon; décédé.
   - 5° Omer; décédé.
4. Suivit les cours de l'Ecole supérieure de Woodstock, Vt.
5. Viviane et David sont jumeaux.
6. Cousin de Louis Bourdon, mari de Cléophé Gobeille.

Gobeille François,

de St.-Hyacinthe, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1848.

Epouse Marguerite Roberge; ont neuf enfants:

- 1°. François[1]; épouse... (Inconnue); établis à San Francisco:
  - Françoise[2]; mariée à Henri Berthiaume, dentiste à Woonsocket; actuellement établi à San Francisco:
    - 1°. Harold.
    - 2°. Henri.
- 2°. Marguerite; mariée à Joseph Girouard:
  - 1°. Médora; mariée à Arthur Dauphin[3]; établis à Québec:
    - 1°. Montcalm.
    - 2°. Lumina.
    - 3°. Conrad.
    - 4°. Victor.
    - 5°. Lucien.
    - 6°. Charles-Edouard.
    - 7°. Marie-Jeanne[4].
  - 2°. Siméon[5]; épouse Clérinda Choquette:
    - 1°. Thérèse.
    - 2°. Eliane.
    - 3°. Yvonne.
    - 4°. Annette.
- 3°. Augustin; épouse Délina Girouard, sœur de Joseph:
  - 1°. Napoléon; épouse Catherine Corner:
    - Arfrey.
  - 2°. Rosina; mariée à Georges-N. Girard (v. ci-après: 6°. Adéline).
  - 3°. Ernest; épouse Susie Murphy:
    - 1°. Délina.
    - 2°. Joseph.
  - 4°. Walter-W.; épouse Amélia Vanasse:
    - 1°. Claire.
    - 2°. Marguerite.
- 4°. Charles; épouse Délima Lapierre; sans enfants.
- 5°. Hermine; célibataire.

Gobeille François,
(*Suite*)

Epouse Marguerite Roberge; ont neuf enfants, (*Suite*):

- 6°. Adéline; mariée à Napoléon Girard:
  - 1°. Georges; épouse Rosina Gobeille, sa cousine germaine:
    - 1°. H.-Léonard.
    - 2°. Blanche-Alice.
    - 3°. Corinne-A.
    - 4°. Marguerite-G.
  - 2°. Wilfrid; épouse Emma McComb; établis en Californie.
    - 1°. McComb.
    - 2°. Kennett.
  - 3°. Stanislas; épouse une Ecossaise.
  - 4°. Corinne[6].
- 7°. Joseph; épouse Emma Dupuis; établis dans l'ouest:
  - 1°. Corinna; mariée à Albert Dauray:
    - Un fils.
  - 2°. Freddie.
  - 3°. Angélina; mariée à Gendron.
  - 4°. Wilfrid; épouse une Anglaise.
  - 5°. Amédée.
  - 6°. Antonio.
- 8°. Jesse; mariée à Augustine Desrochers:
  - Arthur.
- 9°. Tharsile; célibataire.

1. François Gobeille, fils, et Charles Gaucher, dit Bourdelais (Butler), partirent en Californie, en 1862, à la recherche de l'or. Le voyage fut pénible et long. Huit ans après, Gobeille revint au pays pour voir ses parents. La fortune ne lui avait pas encore souri. Malgré cela il retourna à nouveau en Californie. Cette fois, son voyage se faisant par chemin de fer, fut beaucoup plus agréable. Plus tard, il se maria à San Francisco où il fit venir son frère Jesse. Ils amassèrent tous deux une fortune considérable. François mourut en Californie. Son corps, transporté à Woonsocket fut inhumé au cimetière du Précieux-Sang.
2. Françoise était appelée Franky.
3. Surintendant de la Bell Telephone Co., à Québec.
4. Postulante chez les Ursulines, à Québec.
5. Siméon Girouard était médecin.
6. Décédée à l'âge de 20 ans.

Gobeille Gabriel[1],

de St.-Hyacinthe, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1850.

Epouse Henriette Cabana; ont six enfants:

- 1°. Joseph.
- 2°. Elie; marié. Etabli à Central Falls, R. I.
- 3°. Jean[2]; épouse:
  - 1°. ...(Inconnue).
  - 2°. Octavie Bernier:
    - 1°. Armand[3]; épouse Jennie Luther.
    - 2°. Henri[4]; épouse Cora Oldham.
    - 3°. Alma; mariée à Stanislas Martel[5].
  - 3°. Margaret Berry.
- 4°. Noël; célibataire.
- 5°. Une fille; mariée à Bouchard.
- 6°. Une fille; mariée à Leblanc. Etablis à Georgeville, R. I.

1. Frère de François et d'Augustin. Le premier Gobeille venait de Marseille, France.
2. Appelé aussi John. Vétéran de la guerre civile. A 14 ans il s'enfuit du toit paternel pour aller s'enrôler à New York, en 1862. Plus tard, s'étant mis dans le commerce, il s'établit à Providence, R. I., où il fit de brillantes affaires. Il mourut en 1917.
3. Marchand de modes, à Providence, R. I.; successeur de son père.
4. Dentiste, à Providence, R. I.
5. Médecin spécialiste, à Boston, Mass.

Gobeille Magloire,

de St.-Hyacinthe, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1850.

Epouse:
- 1°. Mlle Lucas, dite Laplante; ont huit enfants:
  - 1°. Magloire; épouse Marie Godin:
    - 1°. Georges; célibataire.
    - 2°. Napoléon; épouse une Américaine. Etablis à Los Angeles, Californie.
    - 3°. Marie; mariée à Louis Morin; établis à Providence:
      - 1°. Pierre.
      - 2°. Georges.
      - 3°. Stella.
      - 4°. Léa.
      - 5°. Alice.
  - 2°. Marie; mariée à John Fontaine[1]; établis à Springfield, Mass.:
    - Quatre filles.
    - Un garçon.
  - 3°. Gédéon; épouse Mlle Dufresne. Etablis au Manitoba.
  - 4°. Joseph; épouse:
    - 1°. Mlle Rousseau:
      - Un enfant.
    - 2°. Adéline Fontaine; établis au Manitoba.
  - 5°. Moïse[2]; épouse:
    - 1°. Mlle Brodeur.
    - 2°. Philomène[2] Gobeille:
      - 1°. Addie.
      - 2°. Georges.
      - 3°. Eva.
  - 6°. Louis; épouse Délima Perron. Etablis à Northbridge, Mass.
  - 7°. Jean-Baptiste; célibataire.

Gobeille Magloire,
(*Suite*)

Epouse:

- 1°. Mlle Lucas, dite Laplante; ont huit enfants, (*Suite*):
  - 8°. Jérémie; épouse Délia Lachance:
    - 1°. Emérencienne.
    - 2°. Anna.
    - 3°. Aurore.
    - 4°. Bertha.
    - 5°. Perle.
    - 6°. Edgar.
    - 7°. Raymond.
- 2°. Mlle Larivière; ont un enfant:
  - Henri; marié; a des enfants. Nous ne possédons pas d'autres détails sur son compte.
- 3°. Céleste Mayer; ont trois enfants:
  - 1°. Amélia; mariée à Calixte Ledoux; établis à St.-Hyacinthe, P. Q.:
    - 1°. Juliette.
    - 2°. Roméo.
    - 3°. Gaston.
  - 2°. Rose-Anna; mariée à Zénon Lebeau:
    - 1°. Irène.
    - 2°. Estelle.
    - 3°. Jeannette.
  - 3°. Alfred; épouse Jumina Marion:
    - 1°. Randolph.
    - 2°. Annette.
    - 3°. Autres enfants.

1. Connu sous le nom de Spring.
2. Moïse et Philomène étaient cousins.

Gouin Athanase[1],

de Sorel, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1855.

Epouse Christine Aucoin (Ocoin); ont onze enfants:

- 1°. Christine; mariée à:
  - 1°. Siméon Gosselin:
    - 1°. Marie; mariée à William[2] Paul:
      - 1°. Hervé.
      - 2°. Arthur.
    - 2°. Alfred; célibataire.
    - 3°. Ella; mariée à Philippe[2] Paul.
    - 4°. Maud; mariée à Abbie Garceau:
      - 1°. Léo.
      - 2°. Eugène.
    - 5°. Irène.
  - 2°. Philippe Normandin.
- 2°. Marie; mariée à Pierre Dumas[3]:
  - 1°. Ida.
  - 2°. Florida; mariée à Eugène Desmarais:
    - 1°. Léo.
    - 2°. Rita.
  - 3°. Pierre; épouse Elsie Varieur:
    - Pierre.
  - 4°. Adélard.
  - 5°. Eva.
- 3°. Délia; mariée à Salem Lévesque:
  - 1°. Albert; épouse Florida Brunelle:
    - 1°. Blanche.
    - 2°. Albert.
  - 2°. Philippe; épouse Eva Cournoyer; établis au Canada:
    - René.
- 4°. Paul; épouse Mathilde Hêtu:
  - 1°. Bertha; mariée à Amédée Desloges; établis à Providence, R. I.:
    - Antoinette.
  - 2°. Philippe.
  - 3°. Lilas-May.
  - 4°. Walter.
  - 5°. Hervé.

Gouin Athanase[1],

(Suite)

Epouse Christine Aucoin (Ocoin); ont onze enfants, (*Suite*):

- 5°. Joseph; épouse Arthémise Perron:
  - 1°. Eva; mariée à Omer Godin:
    - 1°. Eddie.
    - 2°. Roland.
    - 3°. Raymond.
  - 2°. Alfred.
  - 3°. Edouard; épouse Célia Prévost:
    - 1°. Reina.
    - 2°. Florence.
  - 4°. Léo.
  - 5°. Eddie.
  - 6°. Edna.
  - 7°. Béatrice.
  - 8°. Reina.
- 6°. Narcisse; épouse Florida Joly:
  - 1°. Dora.
  - 2°. Yvonne.
  - 3°. Alice.
  - 4°. Narcisse.
  - 5°. Isidore.
  - 6°. Armand.
- 7°. Victoria; mariée à Adélard Savoie:
  - 1°. Edouard.
  - 2°. Léo.
  - 3°. Adélard.
- 8°. Malvina[4].
- 9°. Pierre; épouse Lulu Pickering:
  - Lester.
- 10°. Rose-Anna; mariée à Joseph Janelle.
- 11°. Olivine.

1. Appelé aussi Wage et Wedge; frère de Pierre Gouin.
2. William et Philippe Paul sont frères.
3. Appelé aussi Peter Morse.
4. Tuée en face de chez-elle par un automobile.

Graveline[1], dit Arsenault, Charles,

de Prescott (rivière Richelieu), P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1840.

Epouse Angélique Mathieu; ont huit enfants:

- 1°. Victoire; mariée à Joseph Therrien (Taylor). Etablis dans l'ouest d'où ils ne sont jamais revenus.
- 2°. Gilbert; quitta Woonsocket dans sa jeunesse et ne donna jamais de ses nouvelles.
- 3°. Edwidge; mariée à Christophe Benoît; ont de nombreux enfants. Etablis dans l'ouest (v. Benoît Joseph).
- 4°. Dométhilde; mariée à:
  - 1°. Georges[2] Proulx.
  - 2°. Adolphe Crevier; ont de nombreux enfants. Etablis dans le Minnesota.
- 5°. Célina ou Zina; mariée à:
  - 1°. Félix Gélineault:
    - 1°. Félix; décédé étant jeune enfant.
    - 2°. William; décédé étant jeune enfant.
    - 3°. Joseph; épouse Joséphine Brûlé; établis à East Douglas, Mass.: Wilfred.
    - 4°. Célina; mariée à Prime Lavallée; ont sept enfants. Etablis à Worcester, Mass.
  - 2°. Théophile Dufault, veuf; établis à Douglas, Mass.:
    - 1°. Georges; épouse Olivine Allaire. Etablis à Worcester, Mass.
    - 2°. Evangéline; mariée à Siméon Vallière; établis à Boston, Mass.: Rosanna.
    - 3°. Théophile-Louis; épouse Marie Allaire, sœur de Olivine; établis à Ware, Mass.: Raymond.
    - 4°. Malvina; mariée à Joseph Pichette; établis dans le Michigan: Joseph.
    - 5°. John; épouse:
      - 1°. Angélina Belliveau: Jean-Baptiste.
      - 2°. Vélina Perkins; établis à New Mexico: Dorothy.
    - 6°. Mélanie; mariée à Olivier Trinque.

Graveline[1], dit Arsenault, Charles,
(*Suite*)

Epouse Angélique Mathieu; ont huit enfants, (*Suite*):

- 6°. Marguerite; mariée à Pierre Trinque:
  - 1°. Philomène; mariée à Ferdinand Houle:
    - 1°. Wilfrid; établi à Chicago.
    - 2°. Paméla.
    - 3°. Joseph.
  - 2°. Lucie; mariée à Joseph Mathieu:
    - 1°. Wilfrid; célibataire.
    - 2°. Ella; mariée à Napoléon St.-Pierre:
      - Marie-Rose.
    - 3°. Rose ;célibataire.
  - 3°. William; épouse Victorine Duhamel; établis à Gardner, Mass.:
    - 1°. William.
    - 2°. Louis.
    - 3°. Arthur.
    - 4°. Wilfrid.
    - 5°. Laura.
    - 6°. Eva.
    - 7°. Six autres enfants.
  - 4°. Marguerite; mariée à Adélard St.-Laurent:
    - 1°. Donat; épouse Marie Lamoureux:
      - 1°. Rose-Blanche.
      - 2°. Marie-Rita.
      - 3°. Maria-Gracia.
    - 2°. Eugène.
    - 3°. Irène.
  - 5°. Adélard; célibataire.
  - 6°. Pierre; épouse Régina Martin:
    - Ismalda.
  - 7°. Joseph; épouse Rose-Alba Mayer:
    - 1°. Roland.
    - 2°. Florence.
    - 3°. Irène.
    - 4°. Lorette.
    - 5°. Constance.
    - 6°. Marguerite.
  - 8°. Léa; mariée à Pierre Trinque:
    - 1°. Pierre.
    - 2°. Aldéa.
    - 3°. Oscar.
    - 4°. Raymond.
    - 5°. Alma.
  - 9°. Valérie; mariée à Hormisdas Fagnant:
    - 1°. Antoinette.
    - 2°. Alice.
  - 10°. Parmélia; mariée à Ovide Major; établis au Canada:
    - 1°. Marie-Aurore.
    - 2°. Noëlla.
    - 3°. Joseph.

Graveline[1], dit Arsenault, Charles,

(*Suite*)

Epouse Angélique Mathieu; ont huit enfants, (*Suite*):

- 7°. Lucie; mariée à Denis Vincent; établis à Douglas, Mass.:
  - 1°. Georges.
  - 2°. Célina; mariée à Lesieur.
  - 3°. Marie; célibataire.
  - 4°. Tarsilé.
- 8°. Pierre[3]; épouse Mlle Sénécal (v. Sénécal Philippe).

1. Graveline est devenu, par la suite, Gravelin.

2. "26 juillet 1846, Georges Prew (Proulx) fils de Paul Prew, marié à Mathilda Gravelin, fille de Charles Gravelin, tous deux de Cumberland". (Registres de Cumberland, R. I.). Peu après leur mariage ils allèrent s'établir dans le Vermont.

3. Fit la campagne de la guerre civile.

Guilbeault Eli[1],

de Stuckley, P. Q.
Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1861.

Epouse:
- 1°. Odile Dagenais; ont deux enfants:
  - 1°. Alphonsine; mariée à Joseph-H. Boucher[2]:
    - 1°. Odile.
    - 2°. Elie.
    - 3°. Wilfrid.
    - 4°. Eva.
    - 5°. Béatrice.
    - 6°. Albert.
    - 7°. Eugène.
    - 8°. Ernest.
  - 2°. Marie; mariée à Hormisdas Fortier.
- 2°. Catherine Reynolds.

1. Appelé Gilboe; s'établit d'abord à Mohegan, R. I., où il devint manufacturier avantageusement connu. Il vint ensuite à Woonsocket.
2. Joseph-H. Boucher était un médecin bien connu à Woonsocket et dans la Nouvelle-Angleterre. Il fut le premier médecin-reviseur de l'Union St.-Jean-Baptiste d'Amérique, 1900 à 1911. Il mourut le 25 septembre 1915. Quinze jours après, le 10 octobre, Alphonsine, sa veuve, mourait, à son tour, plongeant ainsi la famille dans un double et cruel deuil.

Guilmette[1] Eloi,

de la Présentation, près St.-Hyacinthe.
Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1842.

Epouse Geneviève Choinire, dite Sabourin; ont trois enfants:
- 1°. Marie-Praxède; mariée à Pierre Lapierre[2]:
  - 1°. Armand; épouse Lœtitia Ladouceur. Etablis à Southbridge, Mass.
  - 2°. Hortense.
  - 3°. Arnoldine; mariée à Frank Langlois.
  - 4°. Roger.
- 2°. Rose de Lima; mariée à Hormisdas Houle; établis à Pawtucket, R. I.:
  - 1°. Yvonne.
  - 2°. Lucienne.
- 3°. Obélina; mariée à Edouard Patterson:
  - 1°. Marc.
  - 2°. Charles.
  - 3°. Germaine.
  - 4°. Robert.
  - 5°. Théodule.

1. Frère de François-Alexandre Guilmette. Vint à Woonsocket vers 1842 étant encore célibataire. Reparti au Canada, il en revint avec toute sa famille, en 1870, et se fixa à nouveau à Woonsocket.
2. Lapierre, autrefois Stone.

Guilmette[1] François-Alexandre,

de la Présentation, près St.-Hyacinthe, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1842.

Epouse Prudence Proulx[2]; ont six enfants:

- 1°. Joseph[3]: Epouse: 1°. Julia Pollox. 2°. Carrie Arnold: Constance.
- 2°. Alexandre[4]; épouse Harriet Phillips:
  - 1°. Oscar[5]; épouse Marion Ellis: 1°. Harriet-Mary. 2°. John-Ellis.
  - 2°. Amy Phillips[6].
  - 3°. Chester[7] Alexandre; épouse Alice Willey: Francis.
  - 4°. Elsie May[8].
  - 5°. Leslie.
- 3°. Emma-J.[9]; célibataire. Etablie à Providence, R. I.
- 4°. William-H.[10]; épouse Annie Arnold: Louise; mariée à A. N. Lofgren. Etablis en Californie.
- 5°. Edouard-Oscar[11].
- 6°. Reina[12].

1. La famille Guilmette porte maintenant le nom de Gilbert. Alexandre, père, contribua généreusement à l'érection de l'église St.-Charles. L'un des vitraux fut donné par lui. A cette époque-là il n'y avait pas encore d'église canadienne française.
2. Prudence Proulx, fille de Jean-Baptiste Proulx (v. Proulx Jean-B.).
3. Joseph Gilbert était agent d'immeubles de renom, à Appenauge, R. I.
4. Alexandre, entrepreneur de pompes funèbres depuis 49 ans. Il est très estimé et possède, à un rare degré, les brillantes qualités du gentilhomme français.
5. Oscar Gilbert obtint le diplôme de Bachelier ès-Arts à Dartmouth et devint un médecin fort estimé de ses concitoyens.
6. Amy Phillips fit ses études à l'Ecole supérieure de Woonsocket et au collège de Wellesley; professeur à la première de ces institutions.
7. Fit ses études à l'Ecole supérieure de Woonsocket et à Dartmouth; associé de son père Alexandre.
8. Elève à Weaton Seminary.
9. A longtemps occupé une position très lucrative comme secrétaire dans l'un des plus importants bureaux de la ville.
10. William est trésorier de la United States Rubber Co., de San Francisco, et directeur de toutes les succursales de cette compagnie.
11. Décédé à l'âge de 23 ans.
12. Décédée à l'âge de 14 ans.

Guy[1] François,

de Kamouraska, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1858[2].

Epouse Marguerite Bonin; ont neuf enfants:

- 1°. Georges; épouse Tharsile Normandin (v. Normandin Joseph).
- 2°. Jeanne; célibataire.
- 3°. Julie; célibataire.
- 4°. Célina; mariée à Joseph Cantara:
  - 1°. Bertha; mariée à Albert Dominique:
    - 1°. Violette.
    - 2°. Théodore.
    - 3°. Arthur.
    - 4°. Roy.
    - 5°. Blanche.
    - 6°. Albert.
  - 2°. Virginie; mariée à Alfred Marchand:
    - 1°. Evéline.
    - 2°. Loretta.
    - 3°. Orléans.
    - 4°. Doris.
    - 5°. Fred.
    - 6°. Raymond.
    - 7°. Yolande.
    - 8°. Viviane.
- 5°. Louise; mariée à Napoléon Jacques:
  - Lily; mariée à Harry Berlingame:
    - 1°. Harry.
    - 2°. Sylvia.
    - 3°. Paul.
    - 4°. William.
- 6°. Philomène; mariée à Siméon Fontaine[3]:
  - 1°. Charles; épouse Minnie Fontaine.
    - Willie.
  - 2°. Mabel; mariée à Oscar Brouillard:
    - 1°. Rhéa.
    - 2°. Cécile.
    - 3°. Léo.
    - 4°. Walter.
    - 5°. Roy.
  - 3°. Elodie; mariée à Napoléon Daniel:
    - 1°. Minerve.
    - 2°. Gilbert.
    - 3°. Walter.
  - 4°. Walter; épouse Nellie Leclerc:
    - Sylvia[4].
  - 5°. Samuel.
  - 6°. Frank; établi au Vermont.
  - 7°. Wilfrid[5].
  - 8°. Peter; épouse Alice Mowry.
    - 1°. Earl.
    - 2°. Sylvia.

Guy[1] François,

(Suite)

Epouse Marguerite Bonin; ont neuf enfants, *(Suite)*:

- 7°. Frank; épouse Nettie Chapman.
- 8°. Clémence; mariée à Louis Houde.
- 9°. Edouard; épouse Eméline Léveillé:
  - 1°. Georges; épouse...(Inconnue). Etablis à Readville, Mass.
  - 2°. Edouard; épouse Mlle Leblanc: Blanche.

1. Guy est devenu Gee.—François Guy et Marguerite Bonin s'épousèrent à Middlebury, Vermont, où naquirent tous leurs enfants.
2. Arrivé au Vermont en 1820 et à Woonsocket vers 1858.
3. Fit la campagne de la guerre civile.
4. Danseuse célèbre.
5. Nain et acrobate de talent; prêtait souvent son concours dans les représentations publiques.

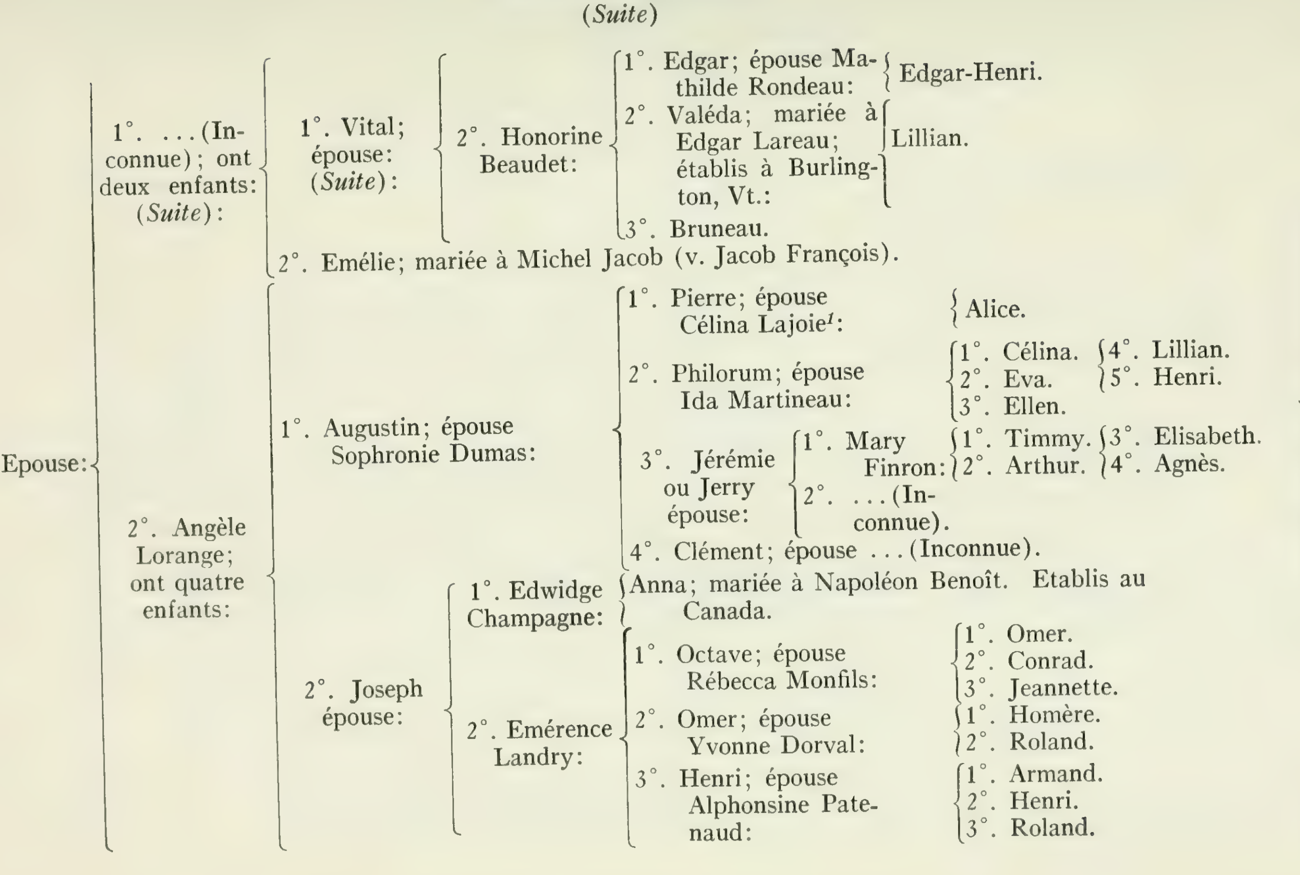
Harpin François,

de Lotbinière, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1842.

Epouse:
- 1°. ....(Inconnue); ont deux enfants:
  - 1°. Vital; épouse:
    - 1°. Célina Lemay:
      - 1°. Octave; épouse Philomène Proulx (v. Proulx Paul).
      - 2°. Georges; épouse Praxède Caron:
        - 1°. Oscar; épouse Joséphine Guillet:
          - 1°. Claire.
          - 2°. Georgette.
          - 3°. Roland.
          - 4°. Elphe.
        - 2°. Alexandre; en religion (Congrégation des frères de Ste.-Croix) frère Aldéric; est à la Côte des Neiges, Montréal.
        - 3°. Alfred.
      - 3°. Délima; mariée à Dazie Levreault:
        - 1°. Georges; célibataire.
        - 2°. Hermina; décédée.
      - 4°. Zéphirine; célibataire.
      - 5°. Ferdina; célibataire.
      - 6°. Dolphis; épouse Marie-Louise Demers:
        - 1°. Yvonne.
        - 2°. Armand.
        - 3°. Léopold.
        - 4°. Eva.
      - 7°. Herménégilde; épouse Cordélia Normandin; établis en Floride:
        - 1°. Aurore.
        - 2°. Réa.
        - 3°. Dewey.
        - 4°. Charles.
        - 5°. Une fille.

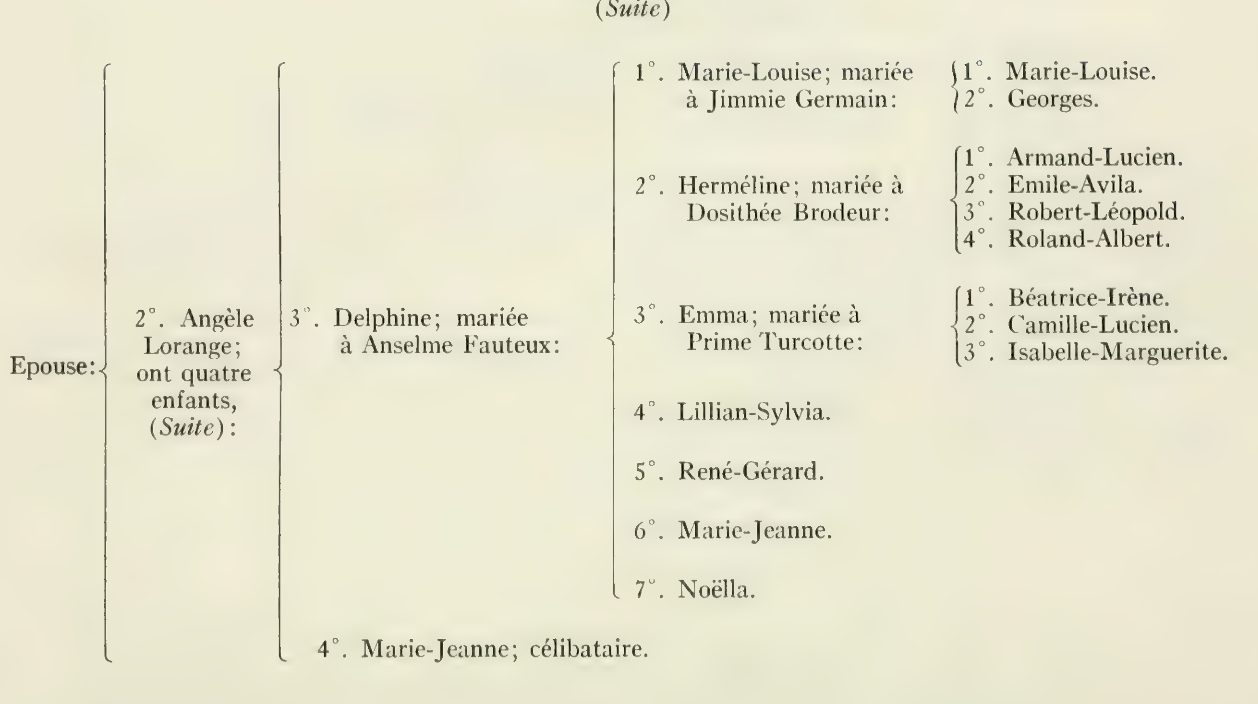
Harpin François,
(*Suite*)



Epouse:

- 1°. . . . (Inconnue); ont deux enfants: (*Suite*):
  - 1°. Vital; épouse: (*Suite*):
    - 2°. Honorine Beaudet:
      - 1°. Edgar; épouse Mathilde Rondeau:
        - Edgar-Henri.
      - 2°. Valéda; mariée à Edgar Lareau; établis à Burlington, Vt.:
        - Lillian.
      - 3°. Bruneau.
  - 2°. Emélie; mariée à Michel Jacob (v. Jacob François).
- 2°. Angèle Lorange; ont quatre enfants:
  - 1°. Augustin; épouse Sophronie Dumas:
    - 1°. Pierre; épouse Célina Lajoie[1]:
      - Alice.
    - 2°. Philorum; épouse Ida Martineau:
      - 1°. Célina.
      - 2°. Eva.
      - 3°. Ellen.
      - 4°. Lillian.
      - 5°. Henri.
    - 3°. Jérémie ou Jerry épouse:
      - 1°. Mary Finron:
        - 1°. Timmy.
        - 2°. Arthur.
        - 3°. Elisabeth.
        - 4°. Agnès.
      - 2°. . . . (Inconnue).
    - 4°. Clément; épouse . . . (Inconnue).
  - 2°. Joseph épouse:
    - 1°. Edwidge Champagne:
      - Anna; mariée à Napoléon Benoît. Etablis au Canada.
    - 2°. Emérence Landry:
      - 1°. Octave; épouse Rébecca Monfils:
        - 1°. Omer.
        - 2°. Conrad.
        - 3°. Jeannette.
      - 2°. Omer; épouse Yvonne Dorval:
        - 1°. Homère.
        - 2°. Roland.
      - 3°. Henri; épouse Alphonsine Patenaud:
        - 1°. Armand.
        - 2°. Henri.
        - 3°. Roland.

Harpin François,
(Suite)



Epouse:
- 2°. Angèle Lorange; ont quatre enfants, *(Suite)*:
  - 3°. Delphine; mariée à Anselme Fauteux:
    - 1°. Marie-Louise; mariée à Jimmie Germain:
      - 1°. Marie-Louise.
      - 2°. Georges.
    - 2°. Herméline; mariée à Dosithée Brodeur:
      - 1°. Armand-Lucien.
      - 2°. Emile-Avila.
      - 3°. Robert-Léopold.
      - 4°. Roland-Albert.
    - 3°. Emma; mariée à Prime Turcotte:
      - 1°. Béatrice-Irène.
      - 2°. Camille-Lucien.
      - 3°. Isabelle-Marguerite.
    - 4°. Lillian-Sylvia.
    - 5°. René-Gérard.
    - 6°. Marie-Jeanne.
    - 7°. Noëlla.
  - 4°. Marie-Jeanne; célibataire.

1. Sœur du célèbre champion de baseball, Napoléon Lajoie.

Harpin Jean-Baptiste[1],

de St.-Ours, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1845.

Epouse Julie Dupré; ont sept enfants:

- 1°. Jean-Baptiste; célibataire.
- 2°. Joseph; épouse Julie Boutillette:
  - 1°. Marie; mariée à Manuel Capistrin. Etablis à Fisherville, Mass.
  - 2°. Joseph; célibataire.
  - 3°. Alexis; épouse Georgianna Landry; établis à Fisherville, Mass.
    - 1°. Charles.
    - 2°. Olive.
    - 3°. Emma.
  - 4°. Rose; célibataire.
  - 5°. Julie; mariée à un Américain. Etablis à Fisherville, Mass.
- 3°. Julie; mariée à Edouard Péloquin:
  - 1°. William[2].
  - 2°. Félix; épouse Mlle Duval. Etablis au Manitoba.
  - 3°. Marie; célibataire.
  - 4°. Louis; célibataire.
- 4°. Pierre; mariée et établi à Spencer, Mass.
- 5°. Eléonore; mariée à Antoine Jacques:
  - 1°. Henri; épouse Exina[3] Lussier.
  - 2°. Georges; épouse Georgianna[3] Lussier.
  - 3°. Dora; mariée à Joseph Coutu; ont adopté un enfant.

Harpin Jean-Baptiste[1],
(*Suite*)

Epouse Julie Dupré; ont sept enfants, (*Suite*):

- 6°. Bazilice; mariée à Louis Gobeille:
  - 1°. Louis[4].
  - 2°. Louise; célibataire.
  - 3°. Délia; mariée à Hubert Girard; établis à Schenectady, N. Y.:
    - Horace.
  - 4°. Noël; épouse Elise Migneault[5].
  - 5°. Georges; épouse Marie Boucher:
    - 1°. Raymond.
    - 2°. Loretta.
    - 3°. Irénée.
    - 4°. Elsie.
  - 6°. Napoléon; épouse Mary Schooler:
    - Ulric.
- 7°. Marie; mariée à Cyrille Mailloux:
  - 1°. Eugène; épouse Exilda Dubois:
    - Eugène.
  - 2°. Délia; mariée à Augustin[6] Bilodeau:
    - 1°. Lillian.
    - 2°. Irène.
    - 3°. Loretta.
    - 4°. Violette.
    - 5°. Jeannette.
    - 6°. Alphonse.
  - 3°. Marie-Louise; mariée à Delphis[6] Bilodeau:
    - 1°. Rhéa.
    - 2°. Théodore.
    - 3°. Alfred.

1. Habita tour à tour Webster, Southbridge, Rhodesville, Manchaug, Slatersville et Woonsocket.
2. Disparu sans que l'on ait pu avoir de ses nouvelles.
3. Exina et Georgianna Lussier sont sœurs.
4. Décédé étant en bas âge.
5. Fit ses études au couvent de la Présentation de Marie, à St.-Hyacinthe, P. Q.
6. Augustin et Delphis Bilodeau sont frères.

Harpin[1] Pierre,

probablement de St.-Ours, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., avant 1861[2].

Epouse Lucie[3] Proulx; ont quatre enfants:

- 1°. John; épouse Rhoda Manly:
  - 1°. Carrie; mariée à Charles Wheelock.
  - 2°. Frédéric[4]; épouse Marion Fisher, de Walpole, Mass.
  - 3°. Everett Stanley[5].
  - 4°. Ethel; épouse Alfred Decourcy (v. Decourcy Damase).
    - Charles-Frédéric.
- 2°. William; épouse Alice[6] Ballou. Etablis à Pawtucket, R. I.
- 3°. Henri; épouse Angélina Carpentier:
  - 1°. Eugène.
  - 2°. William.
  - 3°. Bernard.
  - 4°. Lina; mariée à Hilton.
  - 5°. Etta.
  - 6°. Ida.
  - 7°. Evéline.
- 4°. Charles; établi en Californie.

1. "Méri Herpin, fils de Pierre Herpin, de la paroisse de St.-Hilaire de Poitiers, France, d'où vient le nom Herpin, dit Poitevin. Les branches sont Herpin, Arpin et de Poitevin, soldat du régiment de Carignan" (Després p. 83). "Erpin ou Herpin le Tourangeo épouse le 3 octobre 1669, à Québec, Marie Madeleine Vallée, fille de Thomas Vallée et de Reine Vallée de la paroisse de St.-Thomas de St.-Lô, évêché de Coutances. Il est dit fils de Pierre Herpin et de Marie Mireaux de St.-Espin ou Espain, archevêché de Tours. Le 11 avril 1674 baptise un fils Thomas" (Després, page 64).
2. La famille Harpin arriva à Woonsocket longtemps avant 1861.
3. Sœur de François Proulx (v. Proulx François).
4. Principal de l'Ecole supérieure de Syracuse, N. Y.
5. Disparu; n'a jamais donné de ses nouvelles.
6. Fille de Isaac Ballou.

Hébert Antoine[1],

de St.-Damase, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1857.

Epouse:

- 1°. Julie Dion; ont un enfant:
  - Antoine; épouse Philomène Lambert:
    - 1°. Louisa; mariée à David Bergeron:
      - 1°. Louisa; mariée à Wilfrid Dugas.
      - 2°. Joséphine; mariée à Wil. St.-Georges.
      - 3°. Albina; mariée à Joseph St.-Laurent.
      - 4°. David; épouse Ethel Mack.
      - 5°. Aurore.
      - 6°. Reina.
      - 7°. Léa.
      - 8°. Cora.
      - 9°. Eugène.
      - 10°. Léo.
      - 11°. Evéline.
      - 12°. Edouard.
      - 13°. Georges.
    - 2°. Francis.
- 2°. Adélaïde Desmarais; ont cinq enfants:
  - 1°. Eraïde; décédé à l'âge de 20 ans.
  - 2°. Julien; épouse Hermina Bélisle:
    - 1°. Louisa; mariée à Olivier Lataille.
    - 2°. Joseph; épouse Aurore Poirier.
  - 3°. Joseph; épouse Louise Bélisle:
    - 1°. Joseph; épouse Sarah Claude.
    - 2°. Paul; épouse Marie Dubois.
    - 3°. Laura; mariée à Lawny Briggs.
    - 4°. John.
    - 5°. Marie.
    - 6°. Georges.
    - 7°. Léonce; épouse Mlle Côté.
  - 4°. Jean-Baptiste.
  - 5°. Octavie.

1. Maquignon et charretier.

Héroux, dit Legros, Michel,

de St.-Aimé, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1844.

Epouse Mlle Cardin; ont neuf enfants:

- 1°. Basile; demeuré au Canada.
- 2°. Marie; mariée à Nazaire Doucette (v. Doucette Nazaire):
  - 1°. Joseph; épouse Dina Archambault:
    - 1°. Emma; célibataire.
    - 2°. Agnès; mariée à Alfred Côté:
      - 1°. Alfred.
      - 2°. Antoine.
      - 3°. Gilbert.
      - 4°. Thérèse.
      - 5°. Gertrude.
      - 6°. Estelle.
    - 3°. Louis; célibataire.
    - 4°. Lucie; célibataire.
    - 5°. Irène; mariée à Francis Laflamme.
  - 2°. Marie.
  - 3°. Célina.
  - 4°. Joséphine.
  - 5°. Julie.
- 3°. Godfroy; épouse Sophie Bibault:
  - 1° Georges; célibataire.
  - 2°. Sophie; célibataire.
  - 3°. Charles; épouse Mlle Arsenault.
  - 4°. Marie; célibataire.
  - 5°. Georgianna; mariée à... (Inconnu). Etablis à Milford, Mass.
- 4°. Michel; épouse Charlotte Arsenault[1]:
  - 1°. Michel; établi dans l'Etat de New York.
  - 2°. Marie; célibataire.
  - 3°. Joséphine; mariée et établie à New Bedford, Mass.

Héroux, dit Legros, Michel,

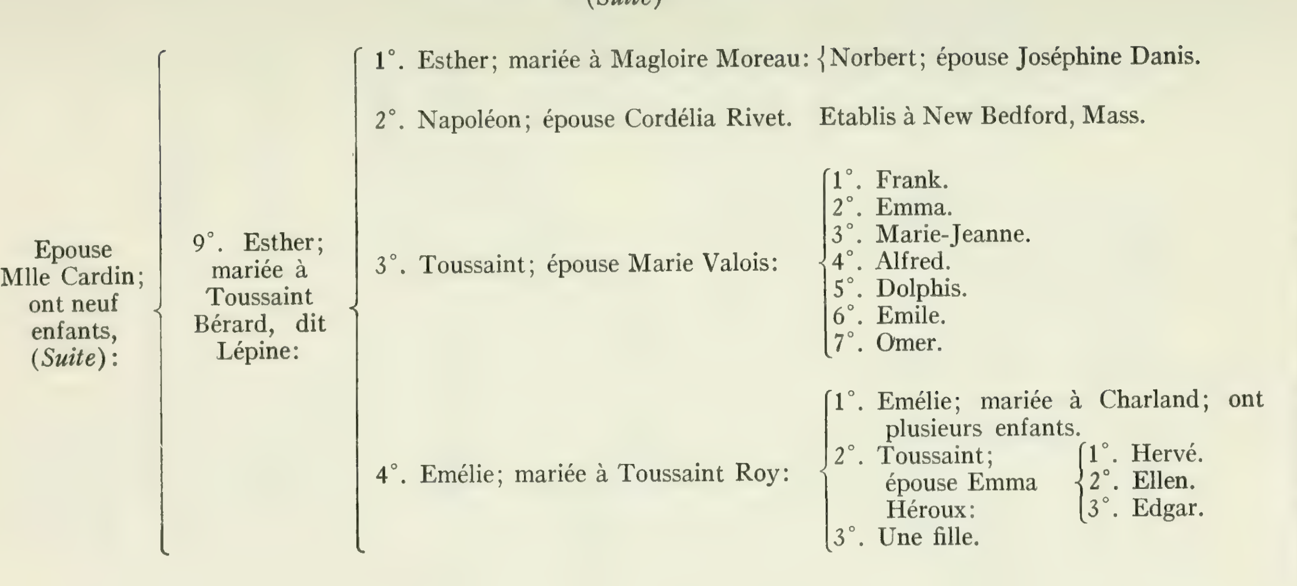
(*Suite*)

Epouse Mlle Cardin; ont neuf enfants, (*Suite*):

- 5°. Augustin; épouse Emélie Labelle:
  - 1°. Emélie; mariée.
  - 2°. Augustin; célibataire.
  - 3°. Joseph; épouse Mamie Ryan.
  - 4°. Romuald; épouse Anna Dominique; ont 2 enfants.
  - 5°. François; célibataire.
  - 6°. Georges; célibataire.
  - 7°. Marie; mariée à Joseph Roddy: { Joseph.
  - 8°. Philomène; mariée. Habite Pawtucket, R. I.
  - 9°. Célina; célibataire.
  - 10°. Clara; célibataire.
  - 11°. Délima; mariée. Habite Boston, Mass.
- 6°. Lucie; mariée à Chrysostôme Bérard, dit Lépine[2]:
  - 1°. Angèle; mariée à Hormisdas Duval. Etablis au Manitoba.
  - 2°. Thomas; épouse Elisa Gravelin. Etablis au Manitoba.
  - 3°. Philomène; mariée à Joseph Leblanc. Etablis au Manitoba.
  - 4°. Marie-Louise; mariée à Pierre Duval. Etablis au Manitoba.
  - 5°. Charles; épouse... (Inconnue). Etablis au Manitoba.
  - 6°. Henri; célibataire. Etabli au Manitoba.
  - 7°. Louis; épouse Mlle Denault. Etablis au Manitoba.
- 7°. Catherine; mariée à Damas de Courcy (v. de Courcy Damase):
  - 1°. Charles; épouse Marie Bessette: { Violette.
  - 2°. Alfred; épouse Effie Harper (v. Proulx François): { Alfred.
  - 3°. Louisa; mariée à John Moran; ont un enfant.
- 8°. Julie; mariée à Ambroise Crépeau.

Héroux, dit Legros, Michel,

(*Suite*)



Epouse Mlle Cardin; ont neuf enfants, (*Suite*):

- 9°. Esther; mariée à Toussaint Bérard, dit Lépine:
  - 1°. Esther; mariée à Magloire Moreau:
    - Norbert; épouse Joséphine Danis.
  - 2°. Napoléon; épouse Cordélia Rivet. Etablis à New Bedford, Mass.
  - 3°. Toussaint; épouse Marie Valois:
    - 1°. Frank.
    - 2°. Emma.
    - 3°. Marie-Jeanne.
    - 4°. Alfred.
    - 5°. Dolphis.
    - 6°. Emile.
    - 7°. Omer.
  - 4°. Emélie; mariée à Toussaint Roy:
    - 1°. Emélie; mariée à Charland; ont plusieurs enfants.
    - 2°. Toussaint; épouse Emma Héroux:
      - 1°. Hervé.
      - 2°. Ellen.
      - 3°. Edgar.
    - 3°. Une fille.

1. Fille de Joseph Arsenault, dit Snow.
2. Chrysostôme est-il apparenté avec la famille de Bérard, dit **Lépine**, Joseph? Nous ne pouvons l'établir. Il est probable qu'il provient d'une autre souche.

Irlande, dit Riel, Pierre,

de St.-Ours, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1861.

Epousa Lisa Laporte dont il eût deux enfants; vivait d'aumônes et répétait dans chaque maison où il entrait la même salutation: "Bonjour monsieur, madame et toute la compagnie". Honnête il était aimé de tous les Canadiens surtout de ceux de Globe où il demeurait. Il était le frère de Hercule Irlande, dit Riel (v. Laflamme Charles).

Jacob Alexis[1],

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1857.

Epouse Katherine Spellman; ont quatre enfants:

- 1°. Alexis; épouse Marcelline Ouellette:
  - 1°. Léo.
  - 2°. Alexis.
  - 3°. Alfred.
  - 4°. Alice.
  - 5°. Georges.
  - 6°. Ernest.
  - 7°. Charles-Raymond.
- 2°. Charles-Henri.
- 3°. Catherine; mariée à:
  - 1°. Jérémie Muron.
  - 2°. Frank Pariseault.
- 4°. Ellen; mariée à Thomas Costello:
  - 1°. Marguerite.
  - 2°. Catherine.

1. Neveu de François Jacob (v. Jacob François).

Jacob François[1],

de St.-Ours, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1844 ou 1845.

Epouse Marie Leduc[2]; ont quatre enfants:

- 1°. François; épouse Clarisse Ethier:
  - 1°. Régis; célibataire.
  - 2°. Napoléon; épouse Victorine Allaire (v. Allaire Charles)
  - 3°. Elisa; mariée à Georges Gendron:
    - 1°. Georges.
    - 2°. Albert.
    - 3°. Albertine; mariée à Dianiso Canole:
      - 1°. Thérèse.
      - 2°. Georges.
      - 3°. Maria.
    - 4°. Ida.
    - 5°. Alina.
  - 4°. Marie; mariée à Adélard Bibeault.
  - 5°. Lina; mariée à Louis Jalbert; établis à New Bedford, Mass.:
    - 1°. Louisa; mariée à Arthur Dupuis.
    - 2°. Aurore; célibataire.
  - 6°. Delphine; célibataire.
  - 7°. Amanda; mariée à Georges Giguère:
    - 1°. Blanche.
    - 2°. Arthur.
    - 3°. Bertha.
    - 4°. Reina.
    - 5°. Gérald.
    - 6°. Georges.
    - 7°. Raymond.
    - 8°. Idola.
    - 9°. Cécile.
  - 8°. David; épouse Berthe Champagne:
    - Gilberte.
  - 9°. Arthur; épouse Sadie Ford.

Jacob François[1],
(*Suite*)

Epouse Marie Leduc; ont quatre enfants, (*Suite*):

- 2°. Michel; épouse Emélie[3] Harpin:
  - 1°. Michel.
  - 2°. Joséphine.
  - 3°. Marie; mariée à Edouard Desgranges. Etablis à Marlboro, Mass.
  - 4°. Agnès; mariée à un Américain.
  - 5°. Cordélie.
  - 6°. Alfred.
  - 7°. Georges.
- 3°. Marguerite; mariée à Jean-Baptiste Francœur[4]:
  - 1°. François; épouse une Irlandaise.
  - 2°. Louis.
  - 3°. Marie.
  - 4°. Hormisdas; épouse une Irlandaise.
  - 5°. Elisa.
  - 6°. Sophie.
  - 7°. Autres enfants.
- 4°. Philomène; mariée à Joseph Girouard[5].

1. "Baptisé, 8 mai 1807, François Jacob, fils de Louis Jacob et de Geneviève Blanchard, de la paroisse de St.-Ours" (Registres de St.-Ours à Sorel).

2. Devenue plus tard veuve de François Jacob, Marie Leduc épousa en secondes noces François Proulx, le premier Canadien français qui se soit établi à Woonsocket.

3. Sœur de Vital Harpin.

4. Jean-Baptiste Francœur mourut à St.-Ours. Marguerite, sa veuve, vint ensuite à Woonsocket avec ses enfants.

5. A toujours habité les environs de Brookfield, Mass.

Jacques Isaac[1],

de St.-Cuthbert, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1846.

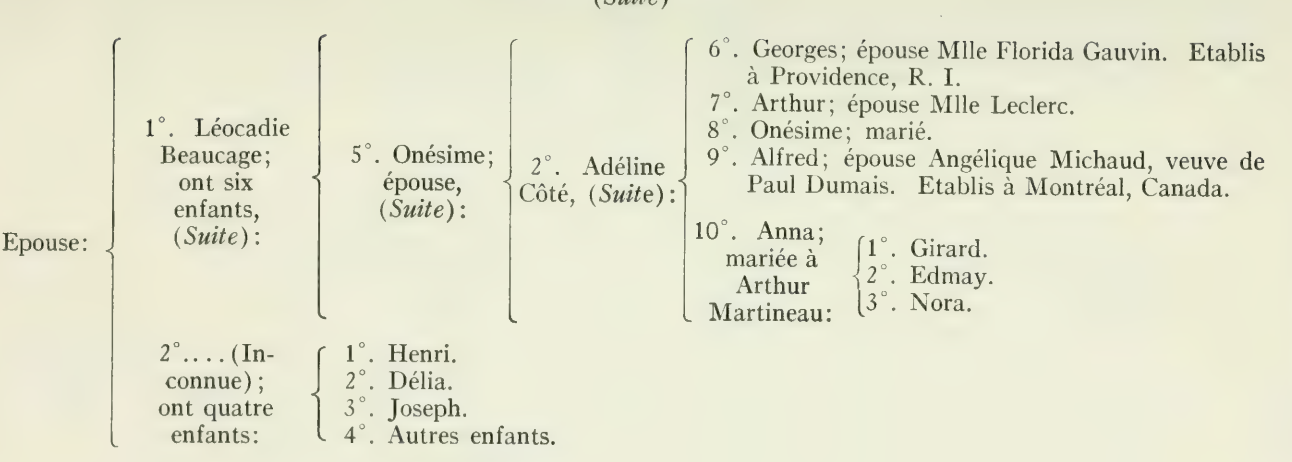
Epouse:
- 1°. Léocadie Beaucage; ont six enfants:
  - 1°. Antoine; épouse Eléonore Harpin, dite René (v. Harpin J.-B.).
  - 2°. Philomène; mariée à Narcisse Ethier:
    - Ludger.
  - 3°. Edmond; mariée; a des enfants.
  - 4°. Célina; mariée à Jean-Baptiste Marchand:
    - 1°. Délima; mariée à Cléophas Ledoux:
      - 1°. Georges; célibataire.
      - 2°. Florida; mariée à Edouard Jallet.
      - 3°. Ella; mariée à Joseph Beaudoin.
    - 2°. Philomène; mariée à Octave Désilets:
      - 1°. Alice.
      - 2°. Théodore.
      - 3°. Florence.
      - 4°. Délia.
    - 3°. Marie-Louise; mariée à Thomas Lévesque; établis à la Rivière du Loup, P. Q.:
      - 1°. Marie-Louise.
      - 2°. Adélard.
      - 3°. Horace.
      - 4°. Marie-Rose.
      - 5°. Yvonne.
      - 6°. Gabriel.
      - 7°. Alphé.
    - 4°. Urgèle; célibataire.
    - 5°. Joseph; célibataire.
    - 6°. Elvire; épouse Joséphine Renaud:
      - Jules.
    - 7°. Christiana; mariée à Ernest Laverse:
      - 1°. Ernest; épouse Alma Désilets. Etablis à Worcester, Mass.
      - 2°. Eva; mariée à Bond.
    - 8°. Wilfrid; célibataire.
    - 9°. Elzir; célibataire.

Jacques Isaac[1],
(Suite)

Epouse:

- 1°. Léocadie Beaucage; ont six enfants, (*Suite*):
  - 5°. Maria; mariée à Ludger Cabana:
    - 1°. Rose-Anna.
    - 2°. Emma; mariée à Félix Houde.
    - 3°. Ludger.
    - 4°. Anna; mariée à Cléophas Moreau.
  - 5°. Onésime; épouse:
    - 1°. Délima Morel.
    - 2°. Adéline Côté:
      - 1°. Wilfrid; épouse Rose-Anna Massé:
        - 1°. Rénaldo; épouse Rose Lafleur.
        - 2°. Arthur-Alf.; épouse Arsélie Lebeau.
        - 3°. Ella.
        - 4°. Florence.
        - 5°. Viola.
        - 6°. Une fille.
      - 2°. Joseph; épouse Henriette Denis:
        - 1°. Joseph Milton.
        - 2°. Hélène (Sœur Franciscaine).
        - 3°. Evéline.
        - 4°. Bertha.
        - 5°. Henriette.
      - 3°. Délima; mariée à Alfred Lapierre:
        - 1°. Alfred; épouse Aurore Trudeau
        - 2°. Eva; mariée à Edouard Lavallée:
          - Léo.
        - 3°. Aurore.
        - 4°. Albert.
        - 5°. Arthur.
        - 6°. Jeannette.
      - 4°. Philippe; épouse Marie-Louise Frappier:
        - 1°. Philippe.
        - 2°. Acté.
      - 5°. Clara; mariée à Philibert Plante:
        - 1°. Yvonne.
        - 2°. Alice.
        - 3°. Reina.
        - 4°. Annette.

Jacques Isaac[1],
(*Suite*)



Epouse:

- 1°. Léocadie Beaucage; ont six enfants, (*Suite*):
  - 5°. Onésime; épouse, (*Suite*):
    - 2°. Adéline Côté, (*Suite*):
      - 6°. Georges; épouse Mlle Florida Gauvin. Etablis à Providence, R. I.
      - 7°. Arthur; épouse Mlle Leclerc.
      - 8°. Onésime; marié.
      - 9°. Alfred; épouse Angélique Michaud, veuve de Paul Dumais. Etablis à Montréal, Canada.
      - 10°. Anna; mariée à Arthur Martineau:
        - 1°. Girard.
        - 2°. Edmay.
        - 3°. Nora.
- 2°. . . . (Inconnue); ont quatre enfants:
  - 1°. Henri.
  - 2°. Délia.
  - 3°. Joseph.
  - 4°. Autres enfants.

1. Habitait en 1846 le village de Hamlet, R. I.

Lacroix,

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1841.

Rien n'est connu sur cette famille. A titre documentaire nous donnons les extraits ci-après qui peuvent peut-être la concerner:

"15 janvier 1798, Pierre Lacroix, veuf de Marie-Josephte Marcoux, mariée à Marguerite Plante, fille de Armand Plante et de Angélique Caplet".

"5 juillet 1817, né hier, baptisé en ce jour, Antoine, fils de Pierre Bourgo Lacroix et de Marguerite Armand" (Registres de Sorel, paroisse de St.-Ours, P. Q.).

"Caroline Lacroix, mariée à Charles Fales, Jr., 15 décembre 1841" (Registres de Cumberland, R. I.).

Les familles Bourgo, Lacroix et Marcoux, venues à Woonsocket vers la même époque étaient sans doute apparentées entre elles.

Il est donc probable, en tous cas, que la famille Lacroix, arrivée à Woonsocket en 1841, descend de Pierre Lacroix, de St.-Ours, P. Q.

Laflamme Charles,

de St.-Marcel, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1851.

Epouse Zoé Phaneuf; ont neuf enfants:

- 1°. Ida; mariée à Hercule Irlande, dit Riel:
  - 1°. Délia; célibataire. Vécut à Milford, Mass. et ensuite à Providence, R. I., où elle mourut.
  - 2°. Zoé; mariée à Fournier; ont de nombreux enfants. Etablis à Providence, R. I.
- 2°. François Adélard; épouse Parmélia Martin[1]:
  - 1°. Napoléon; célibataire.
  - 2°. Rose-Anna; mariée à Joseph Plante.
  - 3°. Marie; mariée à John Chevalier: Léo.
  - 4°. Joséphine; mariée à Armand.
  - 5°. Clara-Sylvia; mariée à Alcide Choquette:
    - 1°. Aram.
    - 2°. Christabelle.
  - 6°. Eva; mariée à Oscar Morel: Théodore.
  - 7°. Roy; épouse Célina Lussier.
- 3°. Arsélie; mariée à Alphonse Fortier. Etablis à Providence, R. I.
- 4°. Régina; mariée à Stephen Prairie[2]. Etablis dans le Vermont:
  - 1°. William; épouse Ellen Clark.
  - 2°. Dolphis.
- 5°. Marie; mariée à Antoine[1] Martin. Etablis à Millbury, Mass.:
  - 1°. Dolphis; épouse Mlle Clark.
  - 2°. Archibald.
  - 3°. Harry[3].
- 6°. Délima; mariée à Pierre Bourassa. Etablis à Pawttucket, R. I.
- 7°. Elisa; mariée à David Jones. Etabli à Pawtucket, R. I.
- 8°. Silas; établi à Providence, R. I.
- 9°. Joseph; établi à Attleboro, Mass.

1. Antoine Martin et Parmélia Martin sont frère et sœur.
2. Stephen Prairie ou Perry, dit Piédalue, de Chambly, P. Q., fit la campagne de la guerre de Sécession. La paix rétablie il vint habiter Woonsocket. Après son mariage il se fixa dans le Vermont.
3. Docteur en médecine; pratique à Springfield, Mass.

Lavallée, dit Menon, Joseph[1]

de St.-Ours, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., entre **1845** et **1850**.

Epouse:

- 1°. Amable Lange[2]; ont sept enfants:
  - 1°. Jean-Baptiste; épouse Angélique[3] Benoît. Etablis à Milford, Mass.
    - 1°. Edwidge; mariée à Joseph Chapdelaine (v. Chapdelaine Geneviève.)
    - 2°. Philomène; mariée à Charles Labrèche; établis à Framingham, Mass.: Joséphine.
    - 3°. Marie; mariée à Cyrille Beaudrault; établis à Spencer, Mass.: Six enfants.
    - 4°. Pierre; épouse Marie Chapdelaine (v. Chapdelaine Geneviève).
    - 5°. Gabrielle; mariée à Libert Fontaine; établis à Cochituate, Mass.: Trois enfants.
    - 6°. François; décédé à l'âge de 25 ans.
  - 2°. Pierre; épouse Marie Rochette. Etablis à Ste.-Victoire, P. Q.
  - 3°. Félix; décédé étant jeune homme.
  - 4°. Prosper; épouse Rolie Cournoyer. Etablis à Sorel, P. Q.
  - 5°. Marie; mariée à André[4] Proulx.
  - 6°. Rolie; mariée à Pascal St.-Martin. Etablis à Grafton, Mass.
  - 7°. Angélique; mariée à Xavier Mongeau. Etablis à Sorel, P. Q.
- 2°. Marie Ménard; ont quatre enfants:
  - 1°. Sophie; mariée à Joseph Cadet, dit Glode. Etablis aujourd'hui au Canada.
  - 2°. Edwidge; mariée à Gouin. Etablis à Ste.-Victoire, P. Q.
  - 3°. Emérence; mariée à Grenon. Etablis à Prescott, P. Q.
  - 4°. Joseph; épouse Mlle Blache. Etablis à Sorel, P. Q.

1. S'établit au village de Hamlet.
2. La famille Lange était apparentée avec celle de Mlle Lange, première femme de Pierre Lavallée, dit Menon (v. Lavallée, dit Menon, Pierre).
3. Angélique Benoit était sœur de Marie Benoit épouse de Louis Dorval (v. Dorval Louis). Charles Benoit, son frère, fut le premier Canadien français émigré à Worcester, Mass., où il arriva en 1820.
4. Frère de Jean-Baptiste Proulx (v. Proulx André).

Lavallée, dit Menon, Pierre,

de St.-Ours, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., entre 1845 et 1850.

- Epouse:
  - 1°. Mlle Lange; ont un enfant:
    - Pierre[1]; épouse Marie Lavallée dite Blache:
      - 1°. Daniel; épouse Joséphine[2] Beaudreault.
      - 2°. Paul; épouse Elisabeth Dupré:
        - 1°. Elisabeth; célibataire.
        - 2°. Marie-Louise; célibataire.
        - 3°. Marcelline; célibataire.
        - 4°. Ida; mariée à Joseph Pagé:
          - 1°. Florence.
          - 2°. Madeleine.
        - 5°. David; célibataire.
      - 3°. Charles; épouse Louise Carrière.
      - 4°. Joseph[3]; épouse:
        - 1°. Eméline Gadoury:
          - 1°. Marie; célibataire.
          - 2°. Eméline; célibataire.
          - 3°. Daniel; célibataire.
          - 4°. Joseph; épouse Anna Aubain. Etablis à Rockland, R. I.
        - 2°. Marie-Angèle Daigle; n'ont pas d'enfants (v. Daigle Pierre).
      - 5°. Marie; mariée à Alfred Cloutier:
        - 1°. Alfred; épouse Olive Bergeron:
          - 1°. Violet.
          - 2°. Ernest.
          - 3°. Eugène.
          - 4°. Théodore.
        - 2°. Eugène; célibataire.
        - 3°. Marie-Jeanne; mariée à Théodore Bélanger[4]:
          - 1°. Jeannette.
          - 2°. Laurette.
          - 3°. Alfred[5].
          - 4°. Charles[5].
          - 5°. Georges.
        - 4°. Daniel[6].
        - 5°. Eugène[7].
        - 6°. Emélia; célibataire.

Lavallée, dit Menon, Pierre,
(*Suite*)

Epouse:
- 1°. Mlle Lange; ont un enfant, (*Suite*):
  - Pierre[1]; épouse Marie Lavallée, dite Blache, (*Suite*):
    - 6°. Norbert; épouse Florence Paquin.
    - 7°. Délima; mariée à Joseph Cournoyer; établis à Spencer, Mass.:
      - 1°. Cécile.
      - 2°. Rose-Délima.
      - 3°. Evéline.
      - 4°. Armand.
    - 8°. Pierre; décédé à l'âge de 18 ans.
    - 9°. Rosalie; mariée à Norbert Lavallée, son cousin:
      - 1°. Aurore; mariée à Albert Briant.
      - 2°. Mathilda; célibataire.
      - 3°. Wilfred; épouse Elizabeth Connelly:
        - 1°. Béatrice.
        - 2°. Wilfred.
      - 4°. Florida.
      - 5°. Yvonne.
      - 6°. Emedy.
      - 7°. Aldéa.
    - 10°. Louise; décédée à l'âge de 11 ans.
    - 11°. Alexandre; épouse Barbara Cragan.
    - 12°. Hermine; mariée à Alexandre Arsenault (v. Arsenault Pierre).
- 2°. Marguerite Courtemanche; ont quatre enfants:
  - 1°. Louis; épouse Célina Miller (v. Girouard Augustin).
  - 2°. Narcisse; marié. Etabli dans l'ouest américain.
  - 3°. Alexandre; célibataire.
  - 4°. Desange; mariée à Louis Bibault. Etablis à Ste.-Victoire, P. Q.

1. Pierre Lavallée était aussi appelé Lovely et petit Pierre Menon (v. Lavallée, dit Menon, Joseph).
2. Sœur de Félix Beaudrault (v. Parenteau Olivier).
3. Tué durant la guerre civile à laquelle il prenait part.
4. Agent-acheteur de soie brute pour des manufactures de Whitehall, N. Y. et de New York City. A ce titre, il fait de fréquents voyages au Japon.
5. Alfred et Charles sont frères jumeaux.
6. Etait dentiste.
7. Docteur en médecine; fit des études spéciales en France.

Leduc Christophe[1],

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1842[2].

Epouse ...(Inconnue); ont au moins deux enfants:	1°. Marie; mariée[3] le 7 mai 1846 à Edward Nalor. Etablis à Patterson, N. J.	
	2°. Benjamin; épouse Betsy Dailey:	Charles[4].

1. Demeurait près de la manufacture vulgairement appelée "Facterie Blanche".
2. Probablement avant.
3. L'acte de mariage a été retrouvé dans les registres de Cumberland, R. I.
4. "Né en 1860, fils de Benjamin Leduc, âgé de 55 ans et de Betsy Dailey, âgée de 34 ans" (Registres de Cumberland, R. I.).

Ledoux Benjamin,

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1846.

Epouse Betsy Therrien[1]; ont deux enfants:	1°. Charles.
	2°. Benjamin; épouse une Irlandaise.

1. Appelé aussi Taylor.

Lemery Augustin[1],

de St.-Germain de Grantham, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1838.

Epouse Angèle Bélanger; ont sept enfants:

- 1°. Sophie; mariée à Joseph Dionne:
  - 1°. Sophie; demeurée au Canada.
  - 2°. Amanda; demeurée au Canada.
- 2°. Angélique; mariée à Etienne Janson:
  - 1°. Angélique; mariée à J.-B. Caron.
  - 2°. Clara; mariée à Joseph Gendron:
    - Annette; mariée à Carl Buckington. Etablis à Fall River, Mass.
  - 3°. Joseph; épouse Emma Bourdeau:
    - 1°. Alice.
    - 2°. Lauretta.
    - 3°. Evan.
- 3°. Julie; mariée à Rémi Tremblay[2]. Etablis à Ottawa, Canada:
  - 1°. Emile[3].
  - 2°. Eugène[4]; épouse Mlle Biron.
  - 3°. Jules[5].
- 4°. Marie; mariée à Joseph Tessier:
  - Délima; mariée à:
    - 1°. William Gurnett:
      - Alice[6].
    - 2°. Louis Bennett; établis à Providence, R. I.:
      - 1°. Délia.
      - 2°. Phoebe.
      - 3°. Emma.
      - 4°. Eva.
      - 5°. May.
    - 3°. Dolphis Péloquin.

Lemery Augustin[1],
(*Suite*)

Epouse Angèle Bélanger; ont sept enfants, (*Suite*):

- 5°. Paul; épouse Délima Lapierre:
  - 1°. Rose.
  - 2°. Virginie; célibataire.
  - 3°. Hector; célibataire.
  - 4°. Délima; mariée à Edouard Bouchard:
    - Paul.
  - 5°. Natalie; célibataire.
  - 6°. Lumina; mariée à Roméo Bonin:
    - 1°. Alice.
    - 2°. Alfred.
  - 7°. Eugène; célibataire.
  - 8°. Albert; épouse Léa Desautels.
  - 9°. Oscar[7]; épouse Antonia Gladu.
  - 10°. Volumini; décédée à l'âge de 8 ans.
- 6°. Francis; épouse Exilda Gagnon:
  - 1°. Rose; mariée à Jerry Lehan. Etablis à Norwell, Mass.
  - 2°. Victor; établi à Providence, R. I.
  - 3°. Alfred; établi au Canada.
  - 4°. Arthur; établi en Floride.
  - 5°. Emile; établi au Canada.
  - 6°. Joseph; épouse Estelle Larbonne. Etablis à Beverly, Mass.
  - 7°. Clara; mariée à Charles Myette. Etablis à Providence, R. I.
  - 8°. Eugène; établi au Canada.
  - 9°. Louis; établi à Chicago, Ill.
- 7°. Joseph[8].

1. Augustin Lemery vint aux Etats-Unis en 1838. Reparti au Canada, il en revint, en 1853, pour s'établir définitivement à Slatersville, R. I., puis à Woonsocket.
2. Rémi Tremblay, né à St.-Barnabé, comté de St.-Hyacinthe, P. Q., le 2 avril 1847, fréquenta l'école du village de Ste.-Victoire de Richelieu jusqu'à l'âge de 12 ans. En 1859 il suivit ses parents à Woonsocket. Plus tard, il retourna au Canada et demeura quelque temps à Contrecœur, P. Q. Revenu aux Etats-Unis il s'enrôla, en octobre 1863, dans l'armée américaine et fit la campagne du Potomac au cours de laquelle il tomba aux mains de l'ennemi qui le tint captif durant six mois à la prison de Libby. Revenu à Woonsocket, il y épousa, en 1868, Julie Lemery, fille d'Augustin Lemery. Par la suite, il s'occupa activement de journalisme, publia des vers, des romans, des boutades. En 1885 il devint traducteur au Parlement d'Ottawa tout en étant rédacteur du Courrier de Montréal. En 1894 il revint aux Etats-Unis et prit la direction de la rédaction de "L'Opinion Publique" de Fall River, Mass. et fonda en cette même ville la société "La Ligue des Patriotes". Rémi Themblay était un homme de lettres érudit et un polyglotte très distingué. Il connaissait à fond le français, l'anglais, le portugais, l'espagnol, l'italien, l'allemand, l'esperanto et l'hébreux.
3. Décédé à Ottawa, en mai 1901.
4. Mieux connu sous le nom de Valère Rémy; ténor d'opéra.
5. Journaliste à Montréal.
6. Actrice de profession.
7. Inspecteur de district de la maison Swift & Company.
8. Décédé au Texas.

Lemaire Pierre,

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1853.

Aucun détail précis n'a pu être recueilli touchant la famille Lemaire ou Lemère Pierre. Il peut se faire que les deux extraits suivants la concernent:

(*Du "Patriot" de Woonsocket, 26 août* 1853):

"Peter (Pierre) Le Mair ou Le Moor, accompagné de A. Le Pint (Lépine, dit Bérard) se rendait à Woonsocket où habite son frère Sam Le Mair. Tous deux faisaient le trajet à pied en suivant la voie ferrée de Worcester à Providence. Harassés sans doute par la fatigue ils se couchèrent sur la voie ferrée et s'y endormirent. Une locomotive venant à ce moment à toute vitesse les frappa et les blessa grièvement. Les deux jeunes gens sont Canadiens français et paraissent âgés de 16 à 18 ans".

(*Du "Patriot", de Woonsocket, 12 mai* 1854):

"Vendredi soir des rôdeurs cherchèrent querelle à un Canadien français nommé Marc Ponton. Dans la mêlée qui suivit un autre individu, nommé Edouard Lemère, fut trois fois blessé à la poitrine. Heureusement les blessures que l'on avait tout d'abord cru graves ne sont que légères".

Lemoyne Joseph[1],

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1846[2].

Epouse Ursule Moison; ont huit enfants:

1°. Augustin[3]; épouse Mlle Newel[4].
2°. Rose; mariée à James Bennett[5].
3°. John[6].
4°. Susie; mariée à Barras.
5°. Louise; mariée.
6°. Minerve; mariée et établie à Attleboro, Mass.
7°. Asie; établie à Franklin, Mass.
8°. Henri.

1. Cousin de Joseph Lemoyne (v. Lemoine, dit Guyon, Joseph). Le recensement de 1846 le donne comme étant âgé de 47 ans.
2. En 1846 ou avant.
3. Fit la campagne de la guerre civile sous le nom de Austin Young.
4. Sœur de l'ex-maitre de poste Newell.
5. Frère de l'ex-surintendant de la manufacture Hamlet.
6. Tué aux carrières de Fairmount par l'explosion d'un baril de poudre.

Lemoyne[1], dit Guyon, Joseph,

de L'Assomption, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1846[2].

Epouse Dométhilde L'Espérance; ont sept enfants:

- 1°. Alfred[3]; épouse:
  - 1°. Harriett Alexander:
    - 1°. Ida.
    - 2°. Edna; mariée à John Billings. Etablis à East Blackstone, Mass.
  - 2°. Lucie Noël[4]:
    - 1°. Alice; mariée à John Crochetière:
      - Béatrice.
    - 2°. Alfred-Eugène; épouse Dorilda Crochetière:
      - 1°. Alice.
      - 2°. Dorilda.
      - 3°. Roy.
      - 4°. Ruth-Lillian.
      - 5°. Alfred-Eugène.
      - 6°. James-H.-Charles.
      - 7°. Edna[5].
- 2°. Félix; épouse... (Inconnue); établis à New Bedford, Mass.:
  - 1°. Charles; établi à Denver, Colorado.
  - 2°. Ruth; en religion Sœur Marie Oswald.
- 3°. Peter; épouse une Allemande. Etablis dans l'ouest américain.
- 4°. Philomène; mariée à Pardon Henry Clay:
  - 1°. Emma; mariée à James Hope[6]. Etablis dans l'Etat de New York.
  - 2°. Cora; mariée à James Ward:
    - 1°. Philomène.
    - 2°. Harvey; établi à New York.
  - 3°. Ella; mariée à Fred Boutell. Etablis dans l'Etat de New York.
  - 4°. Evélina; mariée à George Harriman. Etablis dans l'Etat de New York.
  - 5°. Alfred; épouse Elmira Pringle; établis à Toronto, Canada:
    - Pardon.
  - 6°. Edgar; marié; établi dans le Vermont:
    - 1°. Evélina.
    - 2°. Edgar.
  - 7°. Walter; épouse Catharine Sweenney; établis à East Blackstone, Mass.:
    - 1°. Walter.
    - 2°. Georges.

Lemoyne[1], dit Guyon, Joseph,
(*Suite*)

Epouse Dométhilde L'Espérance; ont sept enfants, (*Suite*):

5°. Emélia; mariée à Thomas Collins. Etablis à Cripple Creek, Colorado.

6°. Harriett; mariée à William Aldrich; établis à East Blackstone, Mass.: Walter.

7°. Alice: célibataire.

1. Appelé aussi Young.
2. Probablement avant 1846. La famille Lemoyne vint aux Etats-Unis à la suite d'une grande conflagration qui dévasta Montréal où elle habitait.
3. Charpentier-entrepreneur.
4. Noel ou Newell. Plusieurs membres de cette famille sont établis à Québec.
5. Décédée à l'âge de 13 ans.
6. Hope ou L'Espérance. Cette famille est de la souche des Lemoyne.

L'Espérance[1] Joseph,

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1860.

Epouse Sophronia Atwood; ont trois enfants:	1°. Georges-E.[2]; épouse Florence Staples:	1°. Earl-Joseph[3]. 2°. Mildred[3].
	2°. Benjamin-W.; épouse Angélia Bennett:	Data.
	3°. Willis-E.; épouse Nellie Wood:	Francis.

1. L'Espérance est devenu Hope.
Joseph L'Espérance est le fils du major l'Espérance, venu aux Etats-Unis avec le marquis de La Fayette, en 1779, pour servir la cause de l'indépendance américaine. Après la guerre, le major demeura quelques années au pays, puis s'établit à Compton, P.Q., près de Newport, Vermont. C'est là que ses cinq enfants naquirent. Dans la suite l'un d'eux, Joseph, vint s'établir à Woonsocket et l'habita pendant plus de trente ans comme employé de la manufacture Bailey. Il mourut le 22 novembre 1891 à l'âge de 75 ans. L'une de ses sœurs Madame Mary-Jane Bennett avait aussi quitté Compton pour venir habiter Blackstone, Mass.
Le major l'Espérance était un ami de La Fayette. Aussi, lorsque, en 1824, celui-ci vint visiter les Etats-Unis, s'empressa-t-il d'accourir à sa rencontre pour le saluer.

2. Propriétaire de l'épicerie et de la charcuterie Hope depuis 1888. Cette maison justement renommée se classe parmi les plus importantes de Woonsocket.

3. Earl Joseph et Mildred ont suivi les cours de l'Ecole supérieure de Woonsocket. Earl est ingénieur civil.

Letendre, dit Labadie, Michel[1],

de Ste.-Victoire, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1852.

Epouse Julie Beaudrault; ont cinq enfants:

- 1°. Paul; épouse Zoé Pétrin:
  - 1°. Félix; épouse Marie Boiteau:
    - 1°. Dora[2]; mariée à Alfred Tougas:
      - 1°. Eugène[3].
      - 2°. Béatrice[4].
      - 3°. Juliette[4].
      - 4°. Wilhelmine[4].
      - 5°. Germaine.
      - 6°. Marguerite.
    - 2°. John[5]; épouse Eléonore Baldwin:
      - 1°. Dolorès.
      - 2°. Sybil.
      - 3°. Muriel.
    - 3°. Eugène[6]; épouse Hellen Barrett; établis à Manchester, N. H.:
      - Robert.
    - 4°. Aurore; mariée à Léonard Parent[7]:
      - 1°. Jeannette.
      - 2°. Eléonore.
  - 2°. Pierre; épouse Marie Plasse:
    - 1°. Rose; mariée à Joseph Pelletier.
    - 2°. Dora.
    - 3°. Marie.
  - 3°. Charles; épouse Marie-Paul:
    - 1°. Clara; mariée à Gédéon Lapierre:
      - 1°. Oscar.
      - 2°. Eugène.
      - 3°. Jeannette.
    - 2°. Paul; célibataire.
  - 4°. Louis; célibataire. Etablis au Canada.
  - 5°. Célina; célibataire.
- 2°. Louis épouse Marie Larochelle; établis à Fall River, Mass.:
  - 1°. Marie; mariée à Joseph[8] Labrèche.
  - 2°. Charles; épouse Alphonsine[8] Labrèche; ont une nombreuse famille.
  - 3°. Célina; mariée à Charles Lemoine.
  - 4°. Philippe; épouse Exéline Giroux.
  - 5°. Elisabeth; mariée à Joseph Gaudet.
  - 6°. Joseph; épouse Eva Larivière.
  - 7°. Louis; épouse Eva Marcoux.
  - 8°. Rose-Anna; mariée à Wilfrid Péloquin.

Letendre, dit Labadie, Michel[1].

(*Suite*)

- Epouse Julie Beaudrault; ont cinq enfants, (*Suite*):
  - 3°. Julie; mariée à Olivier Leclerc[9]:
    - Lizzie; mariée à Alexis Bélisle:
      - 1°. Alexis.
      - 2°. Adélard.
      - 3°. Elisabeth.
      - 4°. Rose.
      - 5°. Agnès.
  - 4°. Marie; mariée à William Blanchette:
    - 1°. Marie; mariée à Honoré Daigle.
    - 2°. Pierre; épouse Georgianna Neveu:
      - Eva.
    - 3°. Alexandre; épouse Georgianna Dion:
      - 1°. Raymond.
      - 2°. Théodore.
      - 3°. Elda.
      - 4°. Edna.
      - 5°. Sylvia.
      - 6°. Olive.
    - 4°. William; épouse Antonio Côté:
      - Irène.
    - 5°. Dora; célibataire.
  - 5°. Charles; épouse Betsy[10] Pétrin:
    - Elisa; mariée à Olivier Forcier:
      - 1°. Marie; mariée à Doril Lareau:
        - 1°. Edwina.
        - 2°. Lydia.
        - 3°. Leanne.
        - 4°. Aurore.
        - 5°. Emile.
        - 6°. Jean.
        - 7°. Hortense.
      - 2°. Elisa; célibataire.
      - 3°. Joseph[11]; célibataire.
      - 4°. Adélard; célibataire.

1. Les registres paroissiaux de Ste.-Victoire, à Sorel, P. Q., donnent Michel Letendre, fils de Jean-Baptiste Letendre et de Madeleine Cardin, comme étant né le 21 avril 1806.
2. Fit ses études au couvent Jésus-Marie, à Woonsocket.
3. A fait un cours classique au collège Ste.-Marie, à Montréal; à la déclaration de la guerre il étudiait le droit à Harvard (3e année).
4. Béatrice, Juliette et Wilhelmine ont fait leurs études au couvent Jésus Marie, de Woonsocket.
5. A fait un premier cours commercial en français, à Sherbrooke, P. Q., et un deuxième cours commercial, en anglais, au collège Bryant Stratton, de Providence, R. I. Est député au Parlement de Providence depuis 1914.
6. Vétérinaire; gradué du collège de Toronto, Canada.
7. Fit ses études à Farnham, P. Q. Il est aujourd'hui pharmacien à Boston, Mass.
8. Joseph et Alphonsine Labrèche sont frère et sœur.
9. Fit la campagne de la guerre civile.
10. Sœur de Zoé Pétrin épouse de Paul, frère de Charles.
11. Occupe une position importante à la manufacture Lafayette.

Lusignan[1] François,

de St.-Ours, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1846[2].

Epouse Sophie (nom de famille inconnu); ont huit enfants:

- 1°. Sophie[3].
- 2°. Sarah[4]; mariée à Joseph Pagé:
  - Lucie[5].
- 3°. Charlotte[6]; mariée à
  - 1°. Oramel-E. Abel.
  - 2°. Arsenault[7].
- 4°. Olivier; épouse Hermine Garceau[8]; établis à Pawtucket, R. I.:
  - 1°. Julia; mariée à Joseph Rioux:
    - 1°. Etta; mariée à Arthur Cameron.
    - 2°. Freddie.
  - 2°. Marie; mariée à James Loynds[9]:
    - 1°. Georges; épouse Della McHale.
    - 2°. Gertrude; mariée à Thomas Leddy:
      - 1°. Mildred.
      - 2°. Gertrude-May.
    - 3°. Daniel Grover; épouse Lillian Tracy:
      - Daniel.
  - 3°. Lévi; épouse Emélie Thibault ou Tébeau:
    - William; épouse Rose Williamson:
      - 1°. Ruth.
      - 2°. Freddie; épouse Ella Mowry.
      - 3°. Florence.
      - 4°. Mildred.
  - 4°. Georges; marié et établi à Worcester, Mass.
  - 5°. Nancy.
  - 6°. Emélie.
- 5°. Frank.
- 6°. Pierre appelé aussi Peter.
- 7°. Emélie.
- 8°. Joseph.

Lusignan[1] François,

(*Suite*)

1. Lusignan ou Lovely. On appelait encore cette famille du sobriquet familier de "Dindin" provenant sans doute du mot "dandy", élégant.—"François Lovely, Sr., mourut en 1847, à l'âge de 58 ans" (Registres du cimetière Baptiste de Woonsocket).
   On relève dans les registres de St.-Ours, P. Q. les notes ci-après: "Augustin Lusignan, fils de Pierre et de Marie Garceau, marié à Josephte Arpin, fille de René Arpin, dit Potvin, et de Marie Blet, 10 février 1817". Il est probable qu'Augustin Lusignan et François Lusignan sont de même souche familiale.

2. Probablement avant 1846.

3. "Sophie Lovely, fille de Sophie, mourut en 1849, à l'âge de 22 ans" (Registres du cimetière Baptiste de Woonsocket).

4. "15 janvier 1848, mariage de Sarah Lusignan et de Joseph Pagé fait par le Rév. Boyden" (Registres de Cumberland, R. I.).

5. Lucie est morte religieuse carmélite.

6. "5 avril 1846, mariage de Charlotte Lusignan et de Oramel E. Abel" (Registres de Cumberland, R. I.).

7. Frère de Joe Arsenault ou Snow.

8. De la famille Garceau André.

9. Capitaine de la brigade des pompiers de Pawtucket, R. I.

Marcoux Joseph,

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1846.

Le recensement de 1846 donne Joseph Marcoux ou Micue comme étant âgé de 46 ans. A cette époque, il avait sept enfants: quatre nés au Canada et trois nés aux Etats-Unis. Tous autres détails concernant cette famille manquent totalement.

Ménard[1] Charles,

de St.-Ours ou de Prescott, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1845.

Avait une fille { Zoé; mariée à André Proulx (v. Proulx J.-B.).

1. Charles Ménard avait au moins une sœur, Olive, qui épousa en deuxièmes noces Joseph Normandin (v. Normandin Joseph); une deuxième sœur, mariée à Charlot Allaire, son parrain, et un frère. Tous trois retournèrent au Canada avant 1861 (v. Allaire Charles). Nous ne possédons aucun autre détail sur cette famille.

Martin Etienne,

de St.-Jude, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1856.

Epouse Louisa Dupré[1], veuve de Antoine Dupré[1]; ont neuf enfants:

- 1°. Charles[2]; épouse Ida Duprez; ont des enfants; établis à Grafton, Mass.
- 2°. Alexis; épouse Odile Giard. Etablis à Millbury, Mass.
- 3°. Pierre; tué dans un accident de chemin de fer; était établi à Worcester, Mass.
- 4°. Marie; mariée à Joseph Lamoureux. Etablis à St.-Jude, P. Q.
- 5°. Aglaé; mariée à Pierre Brindamour (v. Brindamour Etienne).
- 6°. Nathalie; mariée à Paul St.-Onge:
  - 1°. Joseph.
  - 2°. Marie.
  - 3°. Ida; célibataire. Demeure à Boston, Mass.
- 7°. Philomène; mariée à Edouard Normandin (v. Normandin Edouard).
- 8°. Adéline[3]; mariée à Hubert Bourassa; établis à Pawtucket, R. I.:
  - 1°. Léa; mariée à William Bly; sans enfants. Etablis à Pawutcket, R. I.
  - 2°. Rosanna; célibataire. Etablie à Providence, R. I.
  - 3°. Emma; mariée à Frederick Hawkins; établis à Pawtucket, R. I.:
    - 1°. Ruth.
    - 2°. Edna.
    - 3°. Albert.
  - 4°. Malvina; mariée à Herving-Joseph Parent; n'ont pas d'enfants. Etablis à Woonsocket.

Martin Etienne,
(*Suite*)

Epouse Louisa Dupré[1], veuve de Antoine Dupré[1]; ont neuf enfants, (*Suite*):

- 9°. Julia; mariée à Joseph Guilmain[4] (Guilman); établi à Cincinnati, Ohio.
  - 1°. Délia; mariée à Thos. C. Robinson; établis dans l'Iowa:
    - 1°. Minnie; mariée à Kenneth D. Urkuhart.
    - 2°. Gilman.
    - 3°. Mildred; mariée à Jack Le Elmore Forcum.
    - 4°. Lillian.
  - 2°. Minnie; mariée à James F. McSoley; établis à Boston:
    - 1°. Harold.
    - 2°. Raymond.
  - 3°. Georges; épouse Emma Alex; établis dans le Wisconsin:
    - 1°. Ruth.
    - 2°. Laura.
    - 3°. Helen.
    - 4°. Joseph.
  - 4°. Georgianna; mariée à:
    - 1°. Charles Daniel[5]: Georgianna.
    - 2°. Emmit D. Smith: Edna.

1. La famille de Louisa Dupré et celle de Antoine Dupré, bien que portant le même nom, n'étaient pas apparentees.

2. Fit la campagne de la guerre civile.

3. Le mariage eut lieu le 10 novembre 1867 à l'église St.-Charles.

4. Charpentier-entrepreneur; construisit un grand nombre d'édifices dans la ville de Woonsocket. Guilmain est le dernier survivant des fondateurs de la société St.-Jean-Baptiste. Il épousa en secondes noces Adéline Blanchette, veuve de Magloire Choquette lequel était fils d'Ambroise Choquette (v. Normandin Edouard). Un fils, William, naquit de ce mariage. Marié à Marie Mandeville il en a eu deux enfants: William et Isabelle.

5. Docteur vétérinaire.

Martin John,

Arrivé à Woonsocket, R. I., probablement avant 1846.

Le recensement de 1846 (Bernon Village) nous révèle l'existence, à Woonsocket, de John Martin, âgé de 37 ans, ayant dix enfants dont trois nés au Canada et les sept autres aux Etats-Unis. Seule une fille, Betsy, nous est connue. Elle fut mariée à Gabriel[1] Duhamel (Camel) avec qui elle eut trois enfants tel qu'exposé dans le tableau suivant:

Martin John; épouse. . . (Inconnue); eurent au moins dix enfants:	Betsy; mariée à Gabriel Duhamel:	1°. Joseph. 2°. Alex; épouse Mlle Grondines. 3°. Mattie.

Martin[2] Isidore,

Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1846.

Epouse Lizette Moisan; ont trois enfants:	1°. Thomas; épouse Angèle Valois (v. Valois Julien).	
	2°. Joseph[3]; épouse une Ecossaise:	1°. William; se marie deux fois et a trois enfants. Etabli à Franklin, Mass. 2°. Joseph; établi à Franklin, Mass. 3°. Un autre garçon; établi aussi à Franklin, Mass.
	3°. Betsy; mariée à John[1] Duhamel; établis à Oakland, R. I.; ont huit enfants. Tous portent le nom de Camel et sont mariés.	

1. Gabriel et John Duhamel sont peut-être deux enfants de Pierre Duhamel. Les détails manquant il est impossible de les identifier.
2. Le recensement de 1846 enregistre les notes ci-après concernant Martin: "Isidore Martin est âgé de 33 ans. Sa famille, établie à Woonsocket Falls, se compose de trois hommes et de trois femmes tous nés au Canada". Isidore est peut-être le frère de John Martin.
3. Fit la campagne de la guerre civile; était caporal à la compagnie D. 5e régiment d'artillerie lourde de l'armée régulière, tenant garnison au Rhode Island.

Mayer[1] Prudent,

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1821.

Epouse Sophie Proulx (v. François Proulx).

1. Appelé aussi Miett.

Mayer Joseph[1],

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1821.

Epouse Sophie[2]; ont de nombreux enfants:
- 1°. Rose.
- 2°. John[3].
- 3°. Joseph[4].
- 4°. Marcelline.
- 5°. Sophie.
- 6°. Edesse.
- 7°. Autres enfants.

1. Joseph Mayer, frère de Prudent, vendait des remèdes brevetés. Il fut aussi pasteur protestant. Son nom figure au recensement de 1846. Il était alors père de huit enfants tous nés aux Etats-Unis. Il mourut le 30 mars 1896, à l'âge de 93 ans. Son père s'appelait probablement Damase.—Les registres de 1846 mentionnent une Marie Myette (Mayer) âgée de 18 ans et mariée à Wallace. Etait-elle sœur, fille ou nièce de Prudent et Joseph Mayer? On ne le sait.
2. Sophie mourut en 1873, âgée de 62 ans; le nom patronymique nous est inconnu.
3. Pendant vingt ans il fut le coiffeur officiel de l'Hôpital du Rhode Island. Il fit preuve à l'égard des malades d'une adresse, d'une ponctualité, d'un dévouement et d'une patience remarquables.
4. Fut, comme son père, pasteur protestant.

Moison[1] Antoine,

de St.-Pie, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1857.

Epouse Rose Cardi; ont six enfants:
- 1°. Antoine[2]; épouse Elise Marshal:
  - 1°. John.
  - 2°. Elie.
  - 3°. Autres enfants.
- 2°. Joseph; épouse Odile[3] Robert, dite Lafontaine.
- 3°. Angélique; célibataire.
- 4°. Louis[4]; épouse Huta Garceau:
  - 1°. Huta.
  - 2°. Charles; épouse Joséphine Miron.
  - 3°. Sophie; mariée à Philippe Tessier.
  - 4°. Joseph.
  - 5°. Pierre.
  - 6°. William.
- 5°. Léon; épouse Adèle Thibodeau.
- 6°. Sabine.

1. Devenu Miner.
2. Soldat pendant la guerre civile.
3. Odile ou Addie (v. Robert, dit Lafontaine, Joseph).
4. Fit la campagne de la guerre civile.

Mongeon[1] Antoine-Louis,

de St.-Ours, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1846.

Epouse Françoise[2] Jacob; ont sept enfants:

- 1°. Marie; décédée étant jeune enfant.
- 2°. Xavier; célibataire.
- 3°. Geneviève; mariée à Simon Lurette[3] (v. Girouard Augustin):
  - 1°. Lucindy; mariée à Anatole Généreux (v. Généreux Joseph).
  - 2°. William[4].
  - 3°. Samuel.
- 4°. Félix; épouse Elisabeth Lacey. Etablis à Milford, Mass.
- 5°. Célanire; mariée à John B. Lewis:
  - 1°. Estelle; mariée à Oscar H. Jillson:
    - 1°. Réna.
    - 2°. Minnie.
  - 2°. Minnie; mariée à Archibald Livingstone; établis à Pawtucket, R. I.:
    - 1°. Richmond.
    - 2°. Autres enfants.
- 6°. Pierre[5].
- 7°. Edouard-[6] Antoine; épouse:
  - 1°. Sarah-J. Ingham:
    - 1°. Edward-W.[7]; épouse Anna Ricard.
    - 2°. Louis-T.[8]; épouse Sarah-Louise Quimby:
      - Sarah-Louise.
    - 3°. Rhena-Grace; décédée étant jeune fille.
    - 4°. Florence; mariée à Waldo-H. Fish:
      - 1°. Waldo-H.
      - 2°. Edward.
  - 2°. Ella-M. Fish.

Mongeon[1] Antoine-Louis,

(Suite)

1. Les notes ci-après, empruntées aux registres paroissiaux de St.-Ours, intéressent la famille Mongeon dont il est ici question ainsi que la famille Jacob à laquelle elle se trouve alliée.
   a. "Le 19 janvier 1830, Antoine Mongeon, fils d'André Mongeon et de Catherine Potvin, a épousé Françoise Jacob, fille de Louis Jacob et de Geneviève Blanchard (J. Quévillon ptre)".
   b. "15 octobre 1792. Louis Jacob, fils de Jean-Baptiste et de Josephte Gervais, a épousé Geneviève Blanchard, fille de Joseph et de Françoise Daigle".
   c. "3 février 1829. Joseph Jacob, fils de Louis et de Geneviève Blanchard, marié à Louise Duhamel, fille de Pierre et de feu veuve Archange Larivière".– Joseph Jacob est tout probablement le frère de Françoise épouse d'Antoine Mongeon.–"Louis Mongeon a une terre sur le Richelieu vers 1781. Le 4 juillet 1781 Mme. Veuve Pierre Roch, de St.-Ours, accorde à Louis Mongeon, navigateur, 2 arpents sur 30 à la côte St.-Jean prenant au nord du chenal de l'ile de l'Eschaillon et situé entre Antoine Dutremble et Joseph Grégoire" (Histoire de St.-Ours par l'abbé Couillard Desprès).

2. Sœur de François Jacob (v. Jacob François).

3. Simon Lurette appelé aussi John Lu Rett.

4. William Lurette, établie dans l'ouest américain, n'a jamais donné de ses nouvelles.

5. Amputé d'un bras à la suite d'un accident; partit dans l'ouest et ne donna jamais signe de vie à sa famille.

6. Edouard portait le prénom d'Antoine comme son père. Il prit d'abord le prénom d'Edouard auquel il ajouta, plus tard, celui d'Antoine. Il fut directeur de la Blackstone Manufacturing Co. pendant dix ans et directeur de la Lonsdale Co. pendant huit ans. Il habitait Central Falls, R. I. et quitta les affaires en 1908.

7. Contremaitre dans une manufacture de Ashton, R. I.

8. Dentiste; établi à Boston.

Moret, dit Vincent, Pierre[1],

de St.-Barthélemy, P. Q.

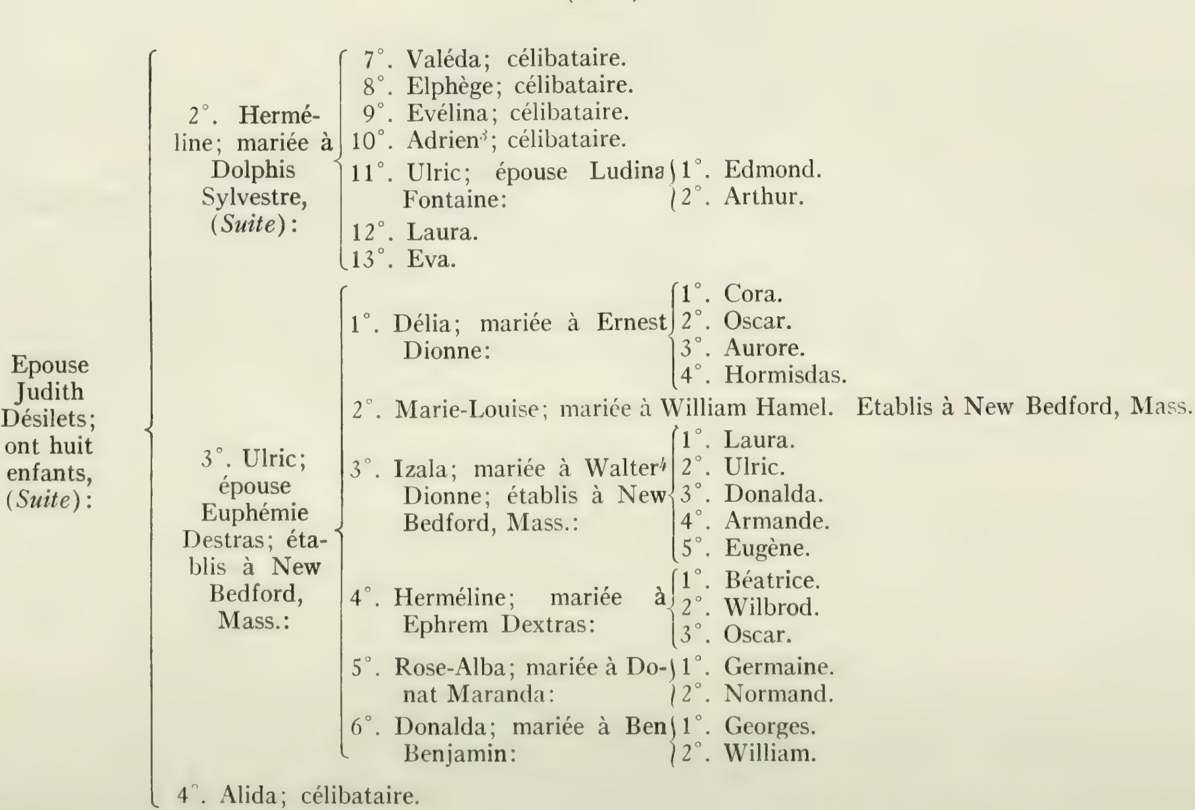
Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1855.

Epouse Judith Désilets; ont huit enfants:

- 1°. Octave; épouse Philomène Cloutier:
  - 1°. Délia; mariée à Zénon Boucher. Etablis au Canada.
  - 2°. Exéline; célibataire.
  - 3°. Fabiola; mariée à Lincourt; établis au Canada:
    - Anne-Marie.
  - 4°. Eulalie; célibataire.
  - 5°. Herménégilde; religieux de St.-Viateur.
  - 6°. Aldor[2]; marié deux fois.
  - 7°. Wilbrod; établi à Central Falls, R. I.
  - 8°. Cédulie.
- 2°. Hermé-line; mariée à Dolphis Sylvestre:
  - 1°. Aurise; mariée à Louis Brodeur, dit Lavigne.
  - 2°. Alphéric; épouse Albina Palardy:
    - 1°. Léona.
    - 2°. Béatrice.
    - 3°. Berthe.
    - 4°. Armand.
    - 5°. Blandine.
    - 6°. Lauretta.
    - 7°. Emile.
  - 3°. Aldor; épouse:
    - 1°. Clara Côté:
      - 1°. Ovila; épouse Rose-Alba Caron:
        - Florence.
      - 2°. Yvonne.
    - 2°. Nativa Héroux.
  - 4°. Hormisdas-Z.; curé de la paroisse Ste.-Cécile, à Pawtucket, R. I.
  - 5°. Hermina; mariée à Clé-ment Ménard:
    - Hormisdas.
  - 6°. Albéni; épouse Henriet-te Picard:
    - 1°. Blanche.
    - 2°. Léon.
    - 3°. Clara.
    - 4°. Annette.
    - 5°. Ernest.
    - 6°. Roland.
    - 7°. Roger.

Moret, dit Vincent, Pierre[1],

(*Suite*)



- Epouse Judith Désilets; ont huit enfants, (*Suite*):
  - 2°. Hermé-line; mariée à Dolphis Sylvestre, (*Suite*):
    - 7°. Valéda; célibataire.
    - 8°. Elphège; célibataire.
    - 9°. Evélina; célibataire.
    - 10°. Adrien[3]; célibataire.
    - 11°. Ulric; épouse Ludina Fontaine:
      - 1°. Edmond.
      - 2°. Arthur.
    - 12°. Laura.
    - 13°. Eva.
  - 3°. Ulric; épouse Euphémie Destras; établis à New Bedford, Mass.:
    - 1°. Délia; mariée à Ernest Dionne:
      - 1°. Cora.
      - 2°. Oscar.
      - 3°. Aurore.
      - 4°. Hormisdas.
    - 2°. Marie-Louise; mariée à William Hamel. Etablis à New Bedford, Mass.
    - 3°. Izala; mariée à Walter[4] Dionne; établis à New Bedford, Mass.:
      - 1°. Laura.
      - 2°. Ulric.
      - 3°. Donalda.
      - 4°. Armande.
      - 5°. Eugène.
    - 4°. Herméline; mariée à Ephrem Dextras:
      - 1°. Béatrice.
      - 2°. Wilbrod.
      - 3°. Oscar.
    - 5°. Rose-Alba; mariée à Do-nat Maranda:
      - 1°. Germaine.
      - 2°. Normand.
    - 6°. Donalda; mariée à Ben Benjamin:
      - 1°. Georges.
      - 2°. William.
  - 4°. Alida; célibataire.

Moret, dit Vincent, Pierre[1],

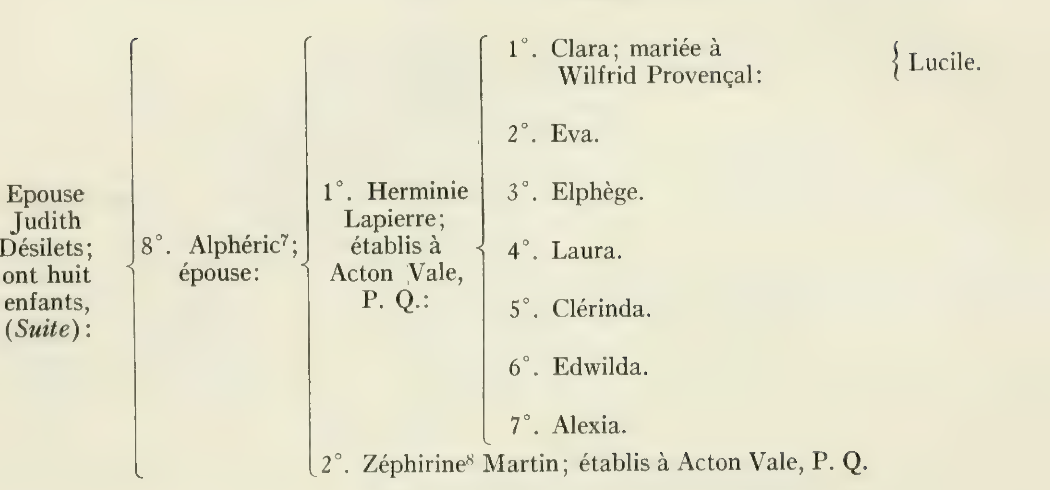
(*Suite*)

Epouse Judith Désilets; ont huit enfants, (*Suite*):

- 5°. Joseph; épouse Malvina Martin:
  - 1°. Aimé; épouse....(Inconnue); établis à New Bedford, Mass.:
    - 1°. Joseph.
    - 2°. Florence.
    - 3°. Evélina.
  - 2°. Wilbrod; épouse Malvina Denoncourt:
    - Wilbrod.
  - 3°. Evélina; mariée à Hercule[4] Dionne; ont deux enfants. Etablis à Rheoboth, R. I.
  - 4°. Arthur.
  - 5°. Edgar; célibataire.
  - 6°. Adrien.
  - 7°. Eva; mariée à Albert[4] Dionne; ont deux enfants. Etablis à Bridgeport, Conn.
  - 8°. Jean-Baptiste.
  - 9°. Alban.
  - 10°. Aldor.
  - 11°. Oscar[5].
  - 12°. William[6].
- 6°. Olivine; mariée à Henri Rock; ont quatre enfants. Etablis au Canada.
- 7°. Méralise; mariée à Onésime Moret, son cousin germain:
  - Izella.

Moret, dit Vincent, Pierre[1],

(*Suite*)



Epouse Judith Désilets; ont huit enfants, (*Suite*):

- 8°. Alphéric[7]; épouse:
  - 1°. Herminie Lapierre; établis à Acton Vale, P. Q.:
    - 1°. Clara; mariée à Wilfrid Provençal:
      - Lucile.
    - 2°. Eva.
    - 3°. Elphège.
    - 4°. Laura.
    - 5°. Clérinda.
    - 6°. Edwilda.
    - 7°. Alexia.
  - 2°. Zéphirine[8] Martin; établis à Acton Vale, P. Q.

1. Emigré tout d'abord à Slatersville, R. I. N'était connu que sous le nom de Vincent Pierre.
2. Propriétaire de l'Aqueduc de St.-Barthélemy, P. Q.
3. Echevin de la ville de Woonsocket, fonction à laquelle il a été réélu pour la cinquième fois en 1918.
4. Walter, Hercule et Albert Dionne sont frères.
5. Professeur de musique à Woonsocket.
6. Pharmacien à New Bedford, Mass.
7. Propriétaire de l'aqueduc de Acton Vale, P. Q.; manufacturier et entrepreneur.
8. Zéphirine est sœur de Malvina, épouse de Joseph Moret, dit Vincent.

Normandin[1] Edouard,

de St.-Hyacinthe, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1852.

Epouse:

- 1°. ...(Inconnue); ont trois enfants.
  - 1°. Edouard; épouse Philomène Martin:
    - Frank Girouard, fils adoptif.
  - 2°. Joseph; épouse Marie Duhamel:
    - 1°. Joseph; épouse Joséphine St.-Onge; établis à Providence, R. I.:
      - 1°. May.
      - 2°. Edward; épouse Marguerite Erickson. Etablis à Salt Lake City, Utah.
    - 2°. Mary; mariée à Xavier Labrèche:
      - 1°. Frank.
      - 2°. Ella.
      - 3°. William; demeure à Marlboro, Mass.
    - 3°. Katherine; mariée à James Mahar; établis à Marlboro, Mass.:
      - Lizzy.
    - 4°. Sophie; mariée à...(Inconnue); ont un enfant. Etablis à Worcester, Mass.
  - 3°. André (Andrew); épouse Dame veuve King. Etablis à Milford, Mass.
- 2°. Adélaïde[2] Pépin, dite Lachance, veuve de Joseph Guilmain; ont cinq enfants:
  - 1°. Jean; célibataire.
  - 2°. David; célibataire.
  - 3°. Adélaïde; mariée à Louis Roy[3]:
    - 1°. Louis; épouse Gertrude Sanderson. Etablis dans le Connecticut.
    - 2°. Ida; célibataire.
  - 4°. Adéline; célibataire.
  - 5°. Louis; épouse Margaret Mannigan; sans enfants.
- 3°. Julie Harpin, veuve d'Ambroise Choquette (v. Martin Etienne):
  - Sans enfants.

Normandin[1] Edouard,

(Suite)

1. Normandin, frère de Joseph Normandin (v. Normandin Joseph), arrivé d'abord avec sa famille et ses beaux-fils Joseph et Francis Guilmain (Gilman), à Slatersville, R. I., en 1852, vint à Woonsocket trois mois après. Il y fit un séjour de deux ans et retourna ensuite au Canada laissant aux États-Unis ses fils, Edouard et Joseph ainsi que son beau-fils, Francis Guilmain. En 1861, Joseph Guilmain, son autre beau-fils, revint à Woonsocket. Normandin revint, lui-même, se fixer définitivement en notre ville, en 1863. Plus tard, ses fils échangèrent le nom de Normandin pour celui de Norman.

2. Adélaïde Pépin, dite Lachance, veuve de Joseph Guilmain, avait deux fils, Joseph (v. Martin Etienne) et Francis Guilmain (Gilman). Tous trois arrivèrent à Woonsocket en 1852. A cette époque Adélaïde était remariée à Normandin Edouard. Plus tard, son fils, Francis, s'en alla et ne donna jamais de ses nouvelles. Elle avait un frère, Louis, et une sœur appelée Edesse.

Louis épouse Dlle Lapierre; établis dans l'ouest américain; ont sept enfants:
- 1°. Justine.
- 2°. Poméla.
- 3°. Henriette.
- 4°. Dora; établie dans la Colombie anglaise.
- 5°. Dina.
- 6°. Louis.
- 7°. Joseph; établi à Milwaukee, Wis.

3. Connu sous le nom de King.

Normandin France[1],

de St.-Hyacinthe (Grand Rang), P. Q.

Arrivé a Woonsocket, R. I., en 1857.

Epouse Lucie Blanchard; ont dix enfants:

- 1°. **François[2]**; épouse Philomène Champeau:
  - 1°. Norbert[3]; épouse Marie Crochetière.
  - 2°. Léopold; épouse Louisa Brouillet.
  - 3°. Elzéar; épouse Régina Jutras: {Stella.
  - 4°. Edouard; épouse Rose-Anna Crochetière.
- 2°. Stanislas; épouse Eléonore Fafard; établis à Slatersville, R. I.:
  - 1°. Délima.
  - 2°. Stanislas.
  - 3°. Pierre; épouse Marie-Louise Mailloux[4]:
    - 1°. Joséphine.
    - 2°. Valmore.
    - 3°. Wilfrid.
    - 4°. Herby.
    - 5°. Eva.
    - 6°. Lena.
    - 7°. Léo.
    - 8°. Malvina.
- 3°. Damase; célibataire.
- 4°. Philibert; épouse Christine Gouin (v. Gouin Athanase).
- 5°. Clarisse; mariée à Xavier[5] Fafard:
  - 1°. Elzéar; marié.
  - 2°. Orise; épouse Cléophas[5] Fafard; ont deux enfants.
  - 3°. Méralise; mariée à un Irlandais; ont un enfant.
- 6°. Norbert; épouse Cordélia Martin; ont cinq enfants. Etablis à Central Falls, R. I.
- 7°. Exilda; mariée à Charles Larrivée.
- 8°. Paul; épouse Marie Guertin. Etablis à Slatersville, R. I.
- 9°. Olivine; mariée à William Megin.
- 10°. Joséphine; mariée à Joseph Fontaine.

Normandin France[1],

(Suite)

1. Joseph Normandin, de New Bedford, Mass., et Edouard Normandin, retourné au Canada, étaient frères de France Normandin. Leur sœur, Catherine, mariée à André Beauregard, repartit aussi au Canada et se fixa avec son mari, à Stuckley, P. Q.

Catherine Normandin; mariée à André Beauregard:
- 1°. Mathilda; mariée.
- 2°. Lisa; mariée à Roch. Etablis à Uxbridge, Mass.
- 3°. Xiste; marié.
- 4°. Jean-Baptiste.
- 5°. André.

La famille Normandin, originaire de St.-Hyacinthe, P. Q., descend d'un Normandin qui serait venu s'établir dans la Nouvelle France en 1687.

2. Appelé aussi Norman.

3. Suivit les cours de l'Ecole supérieure de Woonsocket.

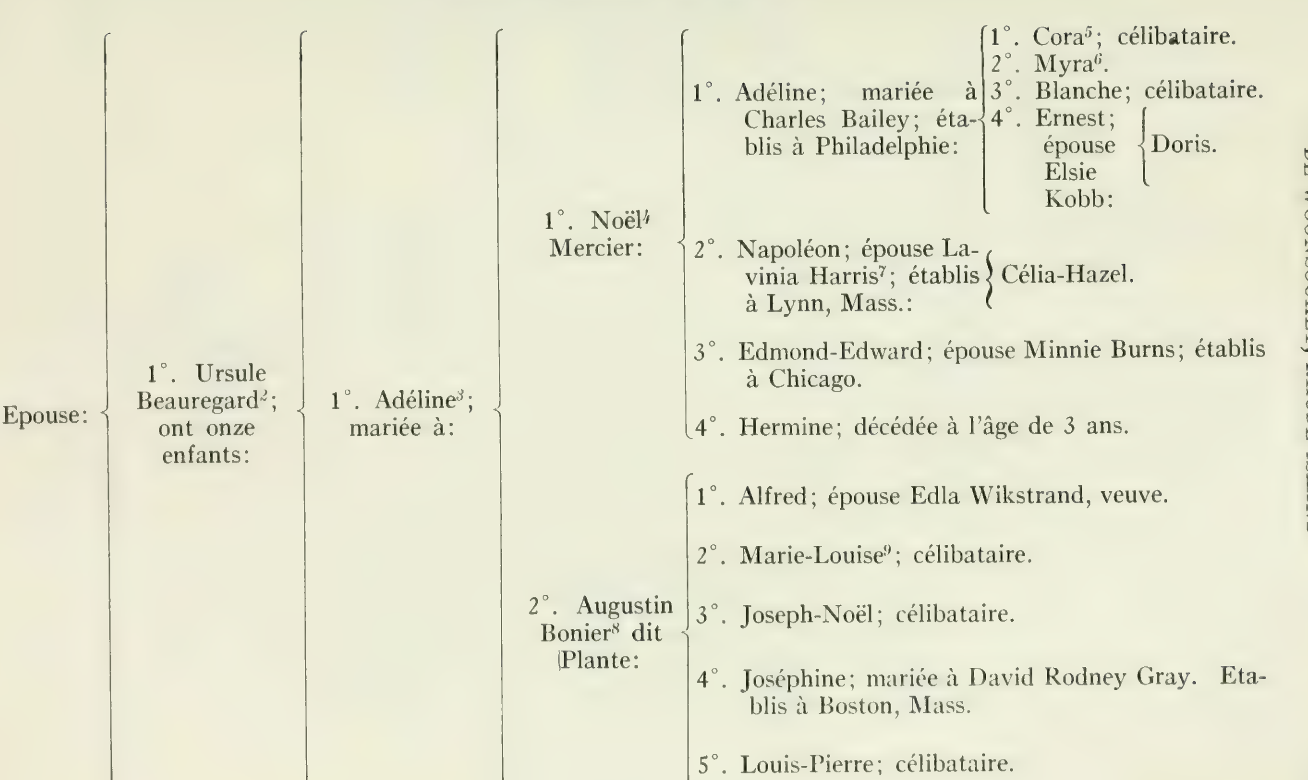
4. Mailloux ou Mayo.

5. Xavier et Cléophas sont frères.

Normandin Joseph[1],

de St.-Dominique, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1844.



- Epouse:
  - 1°. Ursule Beauregard[2]; ont onze enfants:
    - 1°. Adéline[3]; mariée à:
      - 1°. Noël[4] Mercier:
        - 1°. Adéline; mariée à Charles Bailey; établis à Philadelphie:
          - 1°. Cora[5]; célibataire.
          - 2°. Myra[6].
          - 3°. Blanche; célibataire.
          - 4°. Ernest; épouse Elsie Kobb:
            - Doris.
        - 2°. Napoléon; épouse Lavinia Harris[7]; établis à Lynn, Mass.:
          - Célia-Hazel.
        - 3°. Edmond-Edward; épouse Minnie Burns; établis à Chicago.
        - 4°. Hermine; décédée à l'âge de 3 ans.
      - 2°. Augustin Bonier[8] dit Plante:
        - 1°. Alfred; épouse Edla Wikstrand, veuve.
        - 2°. Marie-Louise[9]; célibataire.
        - 3°. Joseph-Noël; célibataire.
        - 4°. Joséphine; mariée à David Rodney Gray. Etablis à Boston, Mass.
        - 5°. Louis-Pierre; célibataire.

Normandin Joseph[1],

(*Suite*)

Epouse:
- 1°. Ursule Beauregard; ont onze enfants, (*Suite*):
  - 2°. Edwidge (Sarah) mariée à Joseph Larrivée[10]:
    - 1°. Edwidge; mariée à Zotique Gadua.
    - 2°. Joseph; marié.
    - 3°. Ulric; mariée.
    - 4°. Velma; mariée à Abraham Belleau.
    - 5°. Rose; mariée à Burdell Smith.
  - 3°. Hermine (ou Elmira); mariée à Robert Smith:
    - 1°. Corinne; mariée à Henri Barsalou:
      - 1°. Clarence; marié à Mildred Hambley:
        - Faith.
      - 2°. Zéphie; mariée à William Plasse:
        - William-B.
      - 3°. Doris; mariée à Harold-B. Voëlker.
    - 2°. Ursule; mariée à Alfred Danis; établis à Washington, D. C.:
      - 1°. Raymond.
      - 2°. Normand.
      - 3°. Robert.
      - 4°. Anthony.
    - 3°. Clara; mariée à
      - 1°. Upchurch; établis au Tennessee:
        - Almira Normandy appelée Cady; établis à Taunton, Mass.
      - 2°. Cady; établis à Taunton, Mass.
    - 4°. Carrie; mariée à William Payne, avocat distingué; établis dans le Tennessee:
      - Marguerite.
  - 4°. Philomène (ou Carrie); célibataire.
  - 5°. Clarisse[11]; mariée à Joseph Maranda. Etablis à Milford, Mass.:
    - 1°. Joseph; décédé à l'âge de 9 ans.
    - 2°. Alfred; épouse une Américaine; ont deux enfants qui meurent en bas âge. Etablis à Providence, R. I.

Normandin Joseph[1],

(*Suite*)

Epouse:
- 1°. Ursule Beauregard; ont onze enfants, (*Suite*):
  - 6°. Tharsile (Maria); mariée à George Gee:
    - 1°. Corinne; célibataire.
    - 2°. Georges; épouse Minnie Emde.
    - 3°. Lillian; mariée à Emile Lussier[12]:
      - 1°. Edna; mariée à Walter Desforges:
        - Henri-Gérald.
      - 2°. Georges-Emile[13].
      - 3°. Florence.
  - 7°. Delphine; mariée à Charles St.-Georges; établis à Fall River, Mass.:
    - 1°. Normand[14]; épouse:
      - 1°. Julia Balch:
        - Gladis; décédée en bas âge.
      - 2°. Harriette Webber; sans enfants.
    - 2°. Archibald[15]; épouse Anna Benoît:
      - 1°. Eva; décédée en bas âge.
      - 2°. Charles.
      - 3°. Archibald.
      - 4°. Norman.
      - 5°. Louis.
      - 6°. Annette.
    - 3°. Léo; épouse Alice Boucher; sans enfants.
    - 4°. Léonie; décédée étant jeune fille.
  - 8°. Zéphirine[16]; mariée à Benjamin Franklin Brown[17]; établis à Fitchburg, Mass.
  - 9°. Glaé (Henry); épouse Ella Read:
    - Cora Catherine; mariée à Henri Tuffree; établis en Californie.
  - 10°. Joseph; épouse Mary Stubbs; établis dans le Maine:
    - 1°. Charles; mariée; a des enfants; établi à Chelsea, Mass.
    - 2°. Zéphirine; célibataire.
    - 3°. Joseph; marié; a des enfants; établi à Lynn, Mass.
    - 4°. Mildred; mariée à Fred Tuffree, frère de Henri Tuffree:
      - Zéphirine-Norma; établie en Californie.
    - 5°. Harry; marié; a des enfants.
    - 6°. Clarence.

Normandin Joseph[1],

(*Suite*)

Epouse:

- 1°. Ursule Beauregard; ont onze enfants, (*Suite*):
  - 11°. Willaby; épouse Clara Cornell[18]; établis à Providence, R. I.:
    - Harry[19].
- 2°. Olive Ménard; ont une fille:
  - Marie-Louise.
- 3°. Inconnue; établis à Manchester, N. H.; sans enfants.

1. S'établit d'abord à Slatersville, R. I., puis à Woonsocket; frère d'Edouard Normandin.
2. La famille Beauregard descend de Beauregard, dit Jarret, frère du Seigneur de Verchères le père de Madeleine, l'héroïque enfant qui, à l'âge de 14 ans, aidée seulement d'un serviteur fidèle, de deux soldats poltrons, de quelques femmes et enfants défendit bravement le fort de Verchères investi par les Iroquois.
3. Née le 7 septembre 1832; morte le 30 avril 1890.
4. Né en 1828; mort le 11 janvier 1862; cousin de Félix Poutré.
5. Garde-malade; a reçu son diplôme de l'hôpital Blockley, de Philadelphie.
6. Décédée en Angleterre.
7. Veuve d'Arcy Phinney.
8. Né le 26 juin 1838; mort le 18 décembre 1914. Forgeron de métier, tint, à Woonsocket, rue Elbow, une forge à son propre compte pendant 36 ans. Né à St.-Denis il émigra aux États-Unis en 1857.
9. Auteur des présentes recherches historiques et généalogiques; fondatrice du cercle Marie-Louise, de Woonsocket.
10. Toute la famille est établie dans l'État de New York.
11. Clarisse, Clara ou Claire, née en 1835.
12. Député au Parlement de Providence de 1909 à 1913; inspecteur des viandes pour l'État de 1913 à 1919 inclusivement.
13. Suivit les cours de l'École supérieure de Woonsocket et du Rhode Island State College.
14. Médecin.
15. Médecin spécialiste pour les yeux, les oreilles et le nez.
16. Termina à 16 ans les cours de l'École supérieure de Milford, Mass.; fut institutrice pendant 33 ans et devint assistante-directrice d'une école supérieure de filles à Boston.
17. Inventeur du Brown bag filling et grand manufacturier.
18. Après la mort de son fils elle devint garde-malade, se fit diplômer, ouvrit un hôpital pour les petits enfants ayant moins de 2 ans et le dirigea pendant de nombreuses années.
19. Se noya à l'âge de 19 ans, le jour même de son anniversaire de naissance.

Pager Honoré[1],

de la Rivière du Loup, P. Q.
Arrivé à Woonsocket, R. I., vers 1861.

Epouse Emérence Millette; ont neuf enfants:

- 1°. Georges; prêtre; décédé en 1882.
- 2°. Adèle; mariée à François-Xavier Bellenoît:
  - 1°. Arsélia; mariée à John-D. Manseau:
    - 1°. Viola.
    - 2°. Edesse.
  - 2°. Louis; épouse Mélanie Roi:
    - 1°. Adrien.
    - 2°. Oscar.
    - 3°. Albert.
    - 4°. Ovila.
    - 5°. Raoul.
    - 6°. Cécile.
    - 7°. Robert.
    - 8°. Joseph.
    - 9°. Arthur.
    - 10°. Roland.
  - 3°. Camille; épouse Rose Gendreau.
  - 4°. Victor; épouse Léa Pothier:
    - 1°. Flore; mariée à Arthur Bouvier.
    - 2°. Norman.
    - 3°. Léa.
    - 4°. Emile.
    - 5°. Alice.
    - 6°. Laura.
    - 7°. Thérèse.
    - 8°. Gérald.
  - 5°. Marie; mariée à Ambrose Merchant:
    - 1°. Raymond.
    - 2°. Adèle.
    - 3°. Harry.
    - 4°. Paul.
  - 6°. Georges; épouse Clémentine Pruneau:
    - 1°. Omer.
    - 2°. Françoise.
    - 3°. Simone.
    - 4°. Pauline.
    - 5°. Lucille.
  - 7°. Emile; épouse Alice Reddy.
  - 8°. Atwilda; décédée en 1901.
  - 9°. Alvéric; épouse Ethel-F. Headley.
  - 10°. Edouard; épouse Eliza-F. Martin.
  - 11°. Corinne.

Pager Honoré[1],
(Suite)

Epouse Emérence Millette; ont neuf enfants, (*Suite*):

- 3°. Louise; mariée à Alphonse Gendron:
  - 1°. Alice.
  - 2°. Cora.
  - 3°. Alvéric; épouse Flora Small
  - 4°. Umalda; mariée à Oscar Peterson:
    - 1°. Thelma.
    - 2°. Oswald.
- 4°. Elise; mariée à Joseph Bergeron:
  - 1°. Arthur; épouse Georgianna Perrault:
    - 1°. Antoinette.
    - 2°. Adrien.
    - 3°. Arsène.
    - 4°. Bérénice.
    - 5°. Jacqueline.
  - 2°. Sylvina; mariée à Wilfrid Lindsay:
    - 1°. Doris.
    - 2°. Eva.
    - 3°. Evelyn.
- 5°. Elie docteur en médecine épouse:
  - 1°. Virginie Prévost:
    - 1°. Honoré; décédé.
    - 2°. Eugénie.
    - 3°. Clémentine.
    - 4°. Georges.
  - 2°. Corinne Clairoux:
    - 1°. Victor.
    - 2°. Antonio.
- 6°. Victor[2]; épouse Adéline Frédette:
  - 1°. Victor; épouse Ethyl Rivière.
  - 2°. Lillian.
- 7°. Rébecca; mariée à Ulric Paquette:
  - 1°. Anita.
  - 2°. Adrienne; décédée.
  - 3°. Irène.
  - 4°.. Yvonne.
  - 5°. Aline.
  - 6°. Claire.
- 8°. Sylvina; brûlée à mort en 1880.
- 9°. Amanda.

1. En 1879 alla s'établir à New Bedford où il mourut en 1884. (Voir Simpson Pierre).
2. Etait pharmacien; il mourut en 1891.

Pagé[1] Joseph-Adolphus,

de la Rivière du Loup, P. Q.
Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1839.

Epouse:
- 1°. Sarah Lusignan (v. Lusignan François).
- 2°. Elisa Simpson (v. Simpson Pierre).

1. Les variations et surnoms de Pagé sont Pagis, de Quercy, de Quessy et Guérin. La généalogie ci-après concernant la famille Pagé est empruntée, partie à l'abbé Tanguay et partie à la famille Pagé elle-même qui a complété les recherches faites par l'abbé Tanguay:
   1°. Raymond Pagé marié à Mme. Bergeron (Québec).
   2°. Robert, fils de Raymond, né en 1643 marié à Marguerite Gaudin, fille de Barthélemi, 5 enfants.
   3°. Guillaume, fils de Robert, marié à Isabelle Teller, fille d'Etienne, 4 enfants.
   4°. Etienne, fils de Guillaume, marié à Elisabeth Mercure, 10 enfants.
   5°. Pierre, fils d'Etienne marié à: 1°. Elisabeth Duperron, 1 enfant. 2°. (Inconnue).
   6°. Joseph, fils de Pierre, marié deux fois, 4 enfants.
   7°. Etienne, fils de Joseph, marié à Mlle Dubé, 5 enfants.
   8°. Joseph Adolphus, fils d'Etienne.
   Pagé, charpentier-entrepreneur, construisit l'église St.-Charles, la première église du Précieux-Sang (renversée par un ouragan tandis qu'elle était en construction et presque terminée) et plusieurs autres édifices importants. Il fut l'un des fondateurs de la vieille société St.-Jean-Baptiste dont il devint le premier président. En 1880 Pagé alla s'établir à Providence, R. I., où il mourut en 1904.

Papillon[1] Fabien,

de St.-Ours, P. Q.
Arrivé à Woonsocket en 1859 ou 1860.

Epouse ... (Inconnue); ont quatre enfants:
- 1°. Joseph[2]; épouse Marie-Louise Cargnin:
  - 1°. Rosalie.
  - 2°. Emma.
  - 3°. Joseph-Noël.
  - 4°. Edouard.
  - 5°. Stanislas ou Tannis.
  - 6°. Marie; mariée à Alfred Bois.
  - 7°. Louis; épouse Angélina Landry.
  - 8°. Félix.
  - 9°. Marcel.
  - 10°. Dorilda.
- 2°. Emélie; mariée à George[3] Simpson; ont cinq enfants (v. Simpson Pierre).
- 3°. Edouard; épouse une Américaine; ont quatre enfants. Etablis à Putnam, Conn.
- 4°. Clément[4].

1. Fabien Papillon dit Fly ou Flag, veuf, arriva aux Etats-Unis en 1859 ou 1860. Il s'engagea dans la cavalerie de l'armée américaine et ne revint jamais plus à Woonsocket.
2. Fit la campagne de la guerre civile durant laquelle il fut blessé. Mourut à un âge très avancé.
3. Fils de Pierre Simpson (v. Simpson Pierre). "Registres de la Pointe-aux-Trembles, Qué. Papillon Etienne, baptisé en 1636, fils de François et de Michelle Fabre de N.-D. de Cogne, évêché de La Rochelle, France" (Dictionnaire Tanguay).
4. Fut adopté à l'âge de 13 ans par une famille américaine. Plus tard, il s'en alla dans l'ouest et ne donna jamais de ses nouvelles.

Parenteau Olivier,

de St.-Aimé, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1850.

Epouse Pélagie Lemoine; ont sept enfants:

- 1°. Marie; mariée à Félix[1] Beaudrault:
  - 1°. Félix[2].
  - 2°. Marie; mariée à Jim Rielly[3] Howard:
    - 1°. Robert.
    - 2°. Olive.
    - 3°. Sylvia.
    - 4°. Catherine.
    - 5°. Doris.
    - 6°. Hellen.
  - 3°. Malvina; mariée à Edouard Monty:
    - 1°. Béatrice.
    - 2°. Antoinette.
- 2°. Paul; célibataire.
- 3°. Pierre.
- 4°. Antoine; épouse Julie Desautels:
  - 1°. Amanda; mariée à un Irlandais.
  - 2°. William; célibataire.
  - 3°. Walter; épouse une Américaine.
  - 4°. Félix.
  - 5°. Marie.
- 5°. Adéline; mariée à Henri Bérard, dit Lépine:
  - 1°. Malvina; célibataire.
  - 2°. Henri; épouse Emma Têtu:
    - 1°. Irène.
    - 2°. Laurette.
    - 3°. Archibald.
    - 4°. Wallace-Henri.
  - 3°. Emma; mariée à Joe Connelly. Etablis à Providence, R. I.
  - 4°. John; épouse Pearl Read:
    - John.
- 6°. Zoé; mariée à Frank Morin:
  - Frank; épouse Mlle Willey:
    - 1°. Paul.
    - 2°. Frank.
    - 3°. Willie.
    - 4°. Florence.
- 7°. Joseph.

1. Officier de police. Il fut probablement le premier Canadien français incorporé dans le corps de police de Woonsocket.
2. Officier de police comme son père. Se noya accidentellement à Herring Pond.
3. Officier de police.

Perreault, dit Desforges, Joseph,

de St.-Denis, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1853[1].

Epouse Emélie Roy; ont sept enfants:

- 1°. Joseph[2]; épouse Célina Morell:
  - 1°. Walter[3]; épouse Edna Lussier:
    - Henri.
  - 2°. Napoléon; décédé à l'âge de 11 ans.
  - 3°. Irène.
- 2°. Phélanise; mariée à Félix Gariépy:
  - 1°. Lucien[4]; épouse Alice Beauregard:
    - 1°. Roland.
    - 2°. Gertrude.
    - 3°. Armand.
    - 4°. Gérald.
    - 5°. Marguerite.
    - 6°. Lucienne.
  - 2°. Aram; épouse Mary Mulligan:
    - 1°. Evéline.
    - 2°. Léo.
  - 3°. Eva[5]; mariée à Wilfrid Frégeau. Sans enfants.
- 3°. Vitaline; mariée à Henri Duval:
  - 1°. Georgianna; mariée à Wilfrid Côté:
    - 1°. Flora; mariée à Louis Beaulieu.
    - 2°. Yvonne.
    - 3°. Edgar.
    - 4°. Horace.
    - 5°. Ernest.
    - 6°. Aram.
    - 7°. Germaine.
  - 2°. Léon; épouse Emma Mailloux:
    - 1°. Béatrice.
    - 2°. Eugène.
  - 3°. Alfred; épouse Délia Allard:
    - 1°. Edwina.
    - 2°. Arthur.
    - 3°. Lillian.
    - 4°. Yvette.
    - 5°. Ernest.
  - 4°. Dolphis; célibataire.
  - 5°. Wilfred; disparu; n'a jamais donné signe de vie.

Perreault, dit Desforges, Joseph,

(*Suite*)

Epouse Emélie Roy; ont sept enfants, (*Suite*):

- 4°. Rosanna; mariée à Louis Perron:
  - 1°. Louis; épouse Malvina Belland; ont de nombreux enfants. Etablis dans le Connecticut.
  - 2°. Alfred[6]; épouse Antoinette Brunette:
    - 1°. Léon.
    - 2° René.
    - 3°. Armand.
    - 5°. Alice.
    - 6°. Omer.
  - 3°. Médora; mariée à Chainey, veuf. Etablis à New Bedford, Mass.
  - 4°. Frank; épouse Malvina Laforest:
    - 1°. Frederick.
    - 2°. Blanche.
    - 3°. Wilfred.
    - 4°. Armand.
    - 5°. Henri.
    - 6°. Louis.
    - 7°. Lucienne.
    - 8°. Albert.
  - 5°. Théodore[7]; épouse Rose-Alma Hamel:
    - 1°. Gilbert.
    - 2°. Normand.
  - 6°. Georgianna; célibataire.
  - 7°. Flora; mariée à Erving Girard. Sans enfants.
  - 8°. Rina; mariée à Edward Lussier.
- 5°. Marie; mariée à Jean-Baptiste Perras:
  - 1°. Arthur; établi à New Bedford, Mass.
  - 2°. Grace; célibataire.
  - 3°. Raymond.
  - 4°. Oscar.
- 6°. Louis; épouse Henriette Allaire; sans enfants.
- 7°. Jessie; mariée à Alfred Loiselle:
  - 1°. Walter.
  - 2°. Arthur.
  - 3°. Laurette.

1. Il est probable que Joseph Perreault, dit Desforges, arriva à Woonsocket avant 1853, car le "Patriot" annonçait, en 1849, qu'au bureau de poste il y avait une lettre non réclamée au nom de Joseph Perreault.
2. Porte depuis quelques années le nom de Desforges seul, faisant ainsi abstraction de celui de Perreault. Entra dans le corps de la police municipale en 1887 et y conquit le grade de lieutenant. Mis à la retraite en avril 1920 avec le grade de capitaine.
3. Dentiste.
4. Officier de police.
5. Adoptée étant jeune fille par la famille Gariépy.
6. Officier de police à Woonsocket; a le grade de capitaine.
7. Officier de police à Woonsocket; prit part à la guerre mondiale et passa deux ans en France.

Perron Calixte,

de Prescott ou de Sorel, P. Q.

Etait à Woonsocket, R. I., bien avant 1846[1].

Calixte Perron épousa Nancy Grégoire (Pierrot) et en eut deux enfants. Il fut accidentellement tué à la "Sash & Blind Shop", alors construite près de la chute de la Blackstone, rue South Main. Après la mort du père, la famille alla s'établir dans l'ouest américain.

1. Le recensement de 1846 donne Perron Calixte comme étant le père de six enfants tous nés aux Etats-Unis.

Porier ou Poirier[1] John,

Etait à Woonsocket, R. I., en 1848.

Après être demeuré près de trois ans à Woonsocket, John alla se fixer à Worcester, Mass.

Pépin[1] Edouard,

Etait à Woonsocket, R. I., en 1849.

Edouard Pépin avait deux filles et des fils. Nous ne possédons aucun autre détail à son sujet.

Pottier ou Pothier[1] Alfred,

Etait à Woonsocket, R. I., en 1846.

Nous n'avons pu obtenir aucun détail concernant cette famille.

1. Ces trois noms se retrouvent dans des listes de lettres non réclamées publiées par le "Patriot" en 1848 et 1849: Poirier le 6 octobre 1848; Pépin le 6 avril 1849 et Pothier le 3 juillet 1846.

Potvin, dit Mérichon, Antoine,

de St.-Ours, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1843.

Epouse Mlle Nault; ont cinq enfants:

- 1°. Paul[1]; épouse Desanges St.-Martin; établis à Southbridge, Mass.:
  - 1°. Edmond; mariée; a cinq enfants.
  - 2°. Emma; mariée à Louis St.-Martin; ont deux enfants.
  - 3°. Laura; mariée à Amédée Lamoureux:
    - 1°. Valéda.
    - 2°. Un garçon.
  - 4°. Narcisse; épouse Angéline Cannet:
    - Narcisse.
  - 5°. Valmore; épouse Angèle St.-Jean; ont un enfant.
  - 6°. Flora; mariée à Jean Loranger; ont quatre enfants.
  - 7°. Rose; mariée à Philibert Tétrault; ont cinq enfants.
  - 8°. Pierre; épouse Mlle Raymond; ont un enfant.
  - 9°. Hector; célibataire.
  - 10°. Béatrice; mariée à Léo St.-Martin; ont un enfant.
- 2°. Marie; mariée à Michel Surprenant:
  - 1°. Albina; célibataire.
  - 2°. Ida; mariée à Arsène Godard.
  - 3°. Marie; mariée à Albert Proulx (v. Proulx François).
  - 4°. Emma; mariée à Louis Hénault.
  - 5°. Rose; mariée à Louis Gale.
  - 6°. Flora; mariée à Guillaume Myette[2].
  - 7°. Arthur[3]; épouse Cécile Viau.
  - 8°. Albert; épouse Lavena Grimes.

Potvin, dit Mérichon, Antoine,

(*Suite*)

Epouse Mlle Nault; ont cinq enfants, (*Suite*):

- 3°. Louis; épouse Marie-Gouin:
  - 1°. Marie.
  - 2°. Louis.
  - 3°. Joseph; épouse Olivine Cayer.
  - 4°. Pierre[4]; épouse Sarah-J. Brindamour (v. Brindamour Etienne).
  - 5°. Victor; épouse Marie-Edmond: Arthur.
  - 6°. Georges[5].
- 4°. Hermine; mariée à Joseph Plouffe; ont huit enfants. Etablis à Webster, Mass.
- 5°. Isaac; épouse Edwidge St.-Martin; sans enfants. Etablis à Southbridge, Mass.

1. Tué pendant la guerre civile; était dragon.
2. Avocat à Woonsocket.
3. Avocat à Pawtucket, R. I.
4. S'engagea dans un cirque et y demeura plusieurs années; était surtout connu sous le nom de Peter Potter.
5. Fut champion de la Nouvelle-Angleterre pour le patinage sur patins à roulettes.

Potvin, dit Mérichon, Emmanuel[1],

de St.-Ours, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1843.

Epouse:

- 1°. . . . (Inconnue):
  - 1°. Séraphine; mariée à Pierre Péloquin. Etablis à Holyoke, Mass.
  - 2°. Philomène; mariée à Félix St.-Georges. Etablis à North Brookfield, Mass.
  - 3°. Célanire; mariée à Alfred Doucette. Etablis à Haverhill, Mass.
  - 4°. Elisa; mariée à George Mayer. Etablis à Milford, Mass.
  - 5°. Honoré; marié; établi à West Wrentham, Mass.
- 2°. Geneviève Chapdelaine, veuve de Joseph Chapdelaine (v. Chapdelaine Geneviève).

1. Emmanuel Potvin est le frère d'Antoine Potvin (v. Potvin Antoine). Emmanuel vint probablement à Woonsocket en même temps que son frère Antoine, soit en 1843.

Prairie[1] Narcisse,

de St.-Grégoire, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1846.

Epouse Victoire Vincelette; ont dix enfants:

- 1°. Marie-Elise; célibataire.
- 2°. Narcisse[2]; célibataire.
- 3°. Elodie; mariée à John[3] Fontaine:
  - 1°. Charles[4]; épouse Kate Degnan.
  - 2° Walter[5]; épouse Marie Obéline Lussier, sœur de Corinne Lussier:
    - 1°. Raymond.
    - 2°. Olivier.
    - 3°. Paul.
  - 3°. Grace; mariée à Médéric Rémillard:
    - 1°. Phyllis.
    - 2°. Lafayette.
    - 3°. Olivier.
  - 4°. Roy; épouse Corinne Lussier, sœur de Marie Obéline Lussier:
    - 1°. Jean.
    - 2°. Maurice.
  - 5°. Clara; célibataire.
- 4°. Charles; épouse:
  - 1°. Elisabeth Cusick:
    - 1°. Hattie; célibataire.
    - 2°. Charles[6]; marié:
      - Une fille.
  - 2°. ....(Inconnue).
- 5°. Wilfrid; épouse Mary-Ann McCabe:
  - 1°. Clara; garde-malade à l'hôpital du Rhode Island, à Providence.
  - 2°. Ella; célibataire.
  - 3°. Victor.
- 6°. Louis; épouse Thérèse McDonell:
  - 1°. Walter; célibataire.
  - 2°. Fred; épouse Hellen Dwyer:
    - Fred Ralph.
- 7°. Clara; mariée à Pierre Decelles:
  - 1°. Isabelle; célibataire.
  - 2°. Edouard; épouse Mlle McCarthy.
  - 3°. Ella[7]; mariée.
  - 4°. Arthur; épouse Grace Tucker; ont deux enfants.
- 8°. Isabelle[8].
- 9°. Frank; célibataire.
- 10°. Alexandre; épouse Francis[9] Green:
  - 1°. Hellen.
  - 2°. Ethel[10]; mariée à Taylor, manufacturier.
  - 3°. Dorothy[11].

Prairie[1] Narcisse,

(*Suite*)

1. "Narcisse Prairie était fils de Basile Prairie, de St.-Grégoire. Un des ancêtres, nommé La Prairie, faisait partie de la compagnie de Contrecœur" (Abbé Couillard Després).
   Prairie, (Praray et même Perry) menuisier de profession, demeura pendant quelques années à l'emploi de M. Aldrich, puis à celui de M. Ed. Harris, manufacturier. Il travailla ensuite pour son propre compte, comme charpentier-contracteur, pendant cinquante ans.
   Au début les familles canadiennes françaises étant peu nombreuses, il n'y avait aucune institution de langue française pour instruire les enfants. Prairie, animé par un zèle ardent et un dévouement plein d'abnégation, enseigna le catéchisme aux garçons. Madame Prairie, mue par les mêmes sentiments, catéchisait les jeunes filles. En outre, elle faisait la correspondance des familles illettrées.
   M. et Mme. Prairie firent deux voyages au Canada, en voiture de l'époque. Le trajet dura, à chaque fois, quatre semaines entières. Prairie mourut le 2 septembre 1911, à l'âge de 89 ans.

2. Fit la campagne de la guerre civile. Un an après son retour il mourut d'une maladie contractée à la guerre.

3. John-B. Fontaine, dit Pion, arriva à Woonsocket vers 1858; son frère Samuel, en 1859 ou 1860, et le reste de la famille quelques années plus tard. Samuel fit la campagne de la guerre civile.
   Charpentier-entrepreneur, John construisit nombre d'importants édifices de la ville. En politique il était républicain et s'occupa activement de son parti. Il devint échevin et membre de la commission de licences. Il fut l'un des fondateurs de la vieille Société St.-Jean-Baptiste.

4. Ténor de renom.

5. Walter est un architecte de renom, bien connu dans le Rhode Island et dans toute la Nouvelle-Angleterre. Il fit plusieurs voyages en Europe où il étudia l'architecture spéciale des châteaux du nord de la France. Demeura longtemps au service des architectes Stone, Carpenter et Wilson de Providence; fut l'architecte de la bibliothèque publique de Providence, de l'édifice Union Trust de Providence, de plusieurs églises et écoles de la Nouvelle-Angleterre et du pont en pierre de la rue South Main, à Woonsocket. Sur sa recommandation l'on fit, à Woonsocket, la première rue en bitume, la rue Clinton. Sa réputation s'étendit jusqu'en Europe d'où on le fit demander pour dresser les plans de manufactures.
   En politique il est républicain et devint comme tel conseiller municipal, échevin, commissaire de police.
   Il fait partie de plusieurs sociétés d'art et d'architecture dans lesquelles il a occupé des fonctions importantes; est vice-président du Rhode Island Chapter of Institute of Architecture.

6. Ingénieur de renom, à New Bedford, Mass. Tué dans un accident d'automobile au printemps 1919.

7. Suivit les cours de l'École supérieure de Woonsocket.

8. Décédée à l'âge de 17 ans.

9. Sœur de l'ex-maire Green.

10. Suivit les cours de l'École supérieure de Woonsocket.

11. Suivit les cours de l'École supérieure de Woonsocket.

Proulx André,

Etait à Woonsocket, R. I., en 1846.

Epouse
Marie Lavallée: } Ont des enfants.

André Proulx ou Aldro Prue vivait, à Woonsocket, en 1846. Il était alors âgé de 45 ans. Sa famille se composait de huit personnes toutes nées au Canada. Il avait deux frères: Paul, âgé de 47 ans et Jean-Baptiste âgé de 50 ans qui vinrent probablement à Woonsocket en même temps que lui.

Après la mort d'André Proulx, survenue à Woonsocket, les membres de sa famille se dispersèrent dans la Nouvelle-Angleterre.

Proulx Antoine[1],

de St.-Robert, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1860.

Epouse Esther Théroux; ont huit enfants:

- 1°. Elisabeth; célibataire.
- 2°. Marie; mariée à Pierre Léveillé. Etablis à St.-Aimé, P. Q.
- 3°. Antoine; épouse Hortense[2] Trudeau:
  - 1°. Rose-Anna; mariée à Narcisse Caron:
    - 1°. Albertine; mariée à Euclide Ménard:
      - Marie-Rose.
    - 2°. Edouard.
    - 3°. Wilfrid.
    - 4°. Albert.
  - 2°. Joseph-Adélard; épouse Zéphir Turgeon; établis à Attleboro, Mass.:
    - 1°. Omer.
    - 2°. Rhéa.
    - 3°. Laurette.
    - 4°. Alma.
  - 3°. Antoine; épouse Ida Berger.
    - René.
  - 4°. Damase; décédé à l'âge de 20 ans.
  - 5°. Edouard; décédé à l'âge de 16 ans au Séminaire de Trois-Rivières.
  - 6°. Agnès.
- 4°. Joseph; mariée à:
  - 1°. Lina Trudeau.
  - 2°. Julie[2] Trudeau.
- 5°. John; épouse Sophie Lafrenière:
  - 1°. Rose-Anna; mariée à Adélard Saucier.
  - 2°. Urbain.
  - 3°. Agnès.
- 6°. Félix; épouse Emma Trial:
  - 1°. Marie-Jeanne; établie à Franklin, Mass.
  - 2°. Agnès; mariée à Benoît. Etablis à Putnam, Conn.
  - 3°. Antoine; établi à Willimantic, Conn.

Proulx Antoine[1],

(*Suite*)

Epouse Esther Théroux; ont huit enfants, (*Suite*):

- 7°. Jean-Baptiste; mariée à:
  - 1°. Mélina Blanchette.
  - 2°. Veuve Fournier.
    - 1°. Willie.
    - 2°. Georges.
    - 3°. Henri; établi à Crompton, R. I.
    - 4°. Autres enfants.
- 8°. Célina; mariée à Alexandre Paul; établis à Quidneck, R. I.:
  - 1°. Elisabeth.
  - 2°. Alexandre.
  - 3°. Joseph.
  - 4°. Léontine; mariée à St.-Amant.
  - 5°. Florina.
  - 6°. Léona.
  - 7°. Aimé; épouse Mlle Fournier.
  - 8°. Dollard.

1. Antoine Proulx et Esther Théroux, venus aux Etats-Unis étant enfants, se marièrent, plus tard, à Phenix, R. I., habitèrent ensuite Woonsocket pendant quelques années, puis demeurèrent pendant 35 ans à Providence où Antoine était employé à la "Providence Coal Company". Ils ont récemment célébré leurs noces d'or.

2. Hortense et Julie Trudeau étaient sœurs.

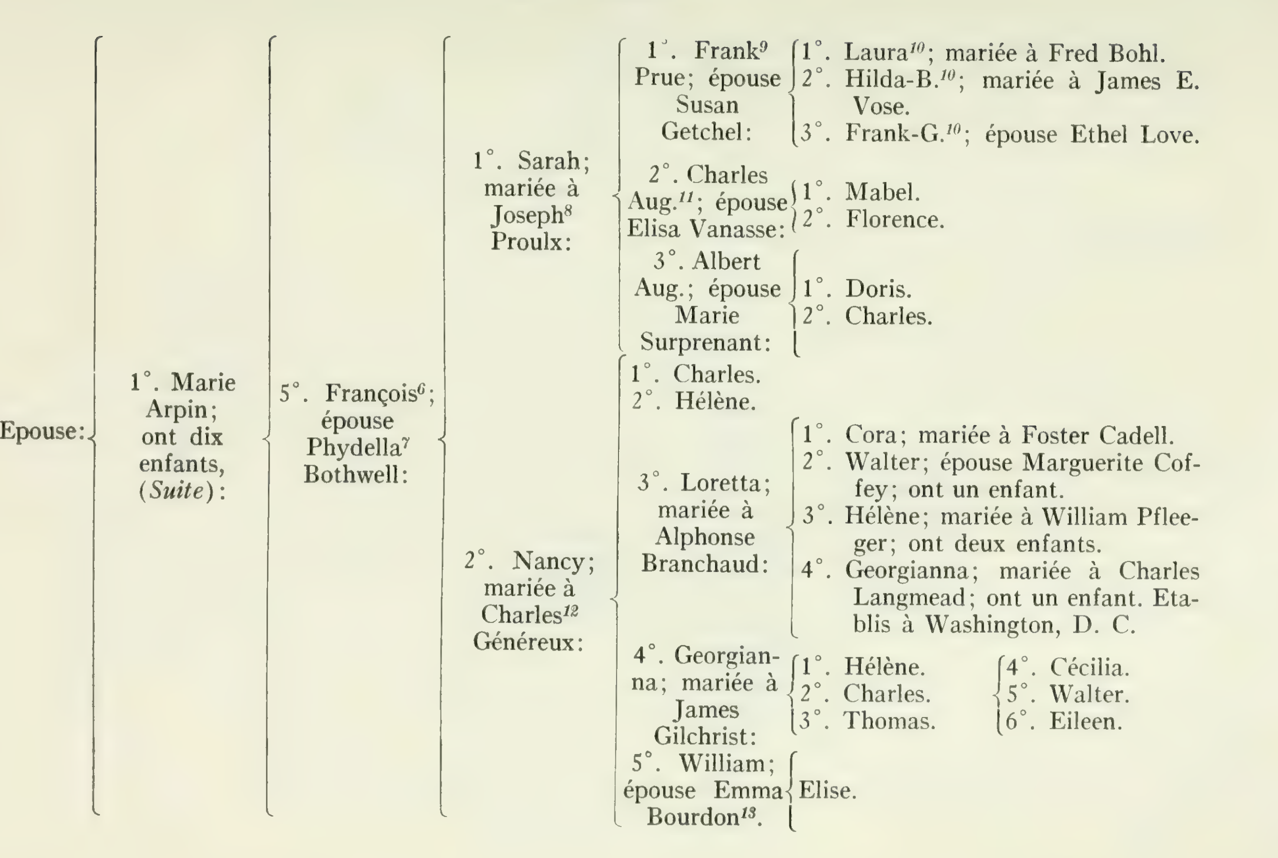
Proulx François[1],

de St.-Ours, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1814 ou 1815.

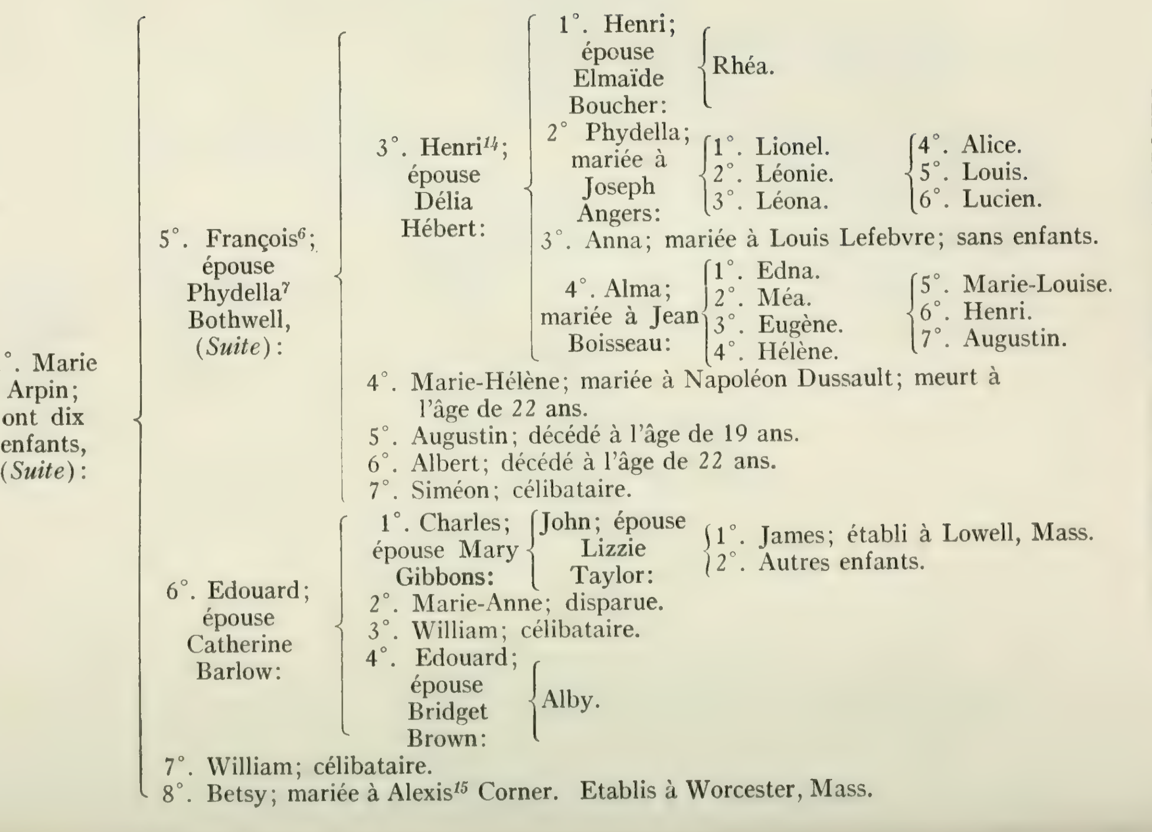
Epouse:
- 1°. Marie Arpin; ont dix enfants:
  - 1°. Marie-Marguerite[2]; mariée à Handy (Magnan). Etablis à Worcester, Mass.
  - 2°. Marie-Angélique[3].
  - 3°. Julie[4]; mariée à Olivier Garneau:
    - 1°. Emérence; mariée à Théophile Carrier:
      - Rose-Anna; mariée à Arthur Billeau:
        - 1°. Edna.
        - 2°. Emile.
    - 2°. Marie; célibataire.
    - 3°. Philias; épouse Exilda Lapointe.
    - 4°. Marcelline; mariée à Hermine Beaudrault:
      - 1°. Anna.
      - 2°. Alexandrina.
    - 5°. Emélie; mariée à Joseph Craig:
      - William; épouse Rose-Anna Dubois:
        - 1°. Alice.
        - 2°. Alfred.
        - 3°. Rosa.
        - 4°. Edna.
        - 5°. Adrien.
  - 4°. Adélaïde[5].

Proulx François[1],
(Suite)



- Epouse:
  - 1°. Marie Arpin; ont dix enfants, (*Suite*):
    - 5°. François[6]; épouse Phydella[7] Bothwell:
      - 1°. Sarah; mariée à Joseph[8] Proulx:
        - 1°. Frank[9] Prue; épouse Susan Getchel:
          - 1°. Laura[10]; mariée à Fred Bohl.
          - 2°. Hilda-B.[10]; mariée à James E. Vose.
          - 3°. Frank-G.[10]; épouse Ethel Love.
        - 2°. Charles Aug.[11]; épouse Elisa Vanasse:
          - 1°. Mabel.
          - 2°. Florence.
        - 3°. Albert Aug.; épouse Marie Surprenant:
          - 1°. Doris.
          - 2°. Charles.
      - 2°. Nancy; mariée à Charles[12] Généreux:
        - 1°. Charles.
        - 2°. Hélène.
        - 3°. Loretta; mariée à Alphonse Branchaud:
          - 1°. Cora; mariée à Foster Cadell.
          - 2°. Walter; épouse Marguerite Coffey; ont un enfant.
          - 3°. Hélène; mariée à William Pfleeger; ont deux enfants.
          - 4°. Georgianna; mariée à Charles Langmead; ont un enfant. Etablis à Washington, D. C.
        - 4°. Georgianna; mariée à James Gilchrist:
          - 1°. Hélène.
          - 2°. Charles.
          - 3°. Thomas.
          - 4°. Cécilia.
          - 5°. Walter.
          - 6°. Eileen.
        - 5°. William; épouse Emma Bourdon[13].
          - Elise.

Proulx François[1],
(*Suite*)



Epouse:
- 1°. Marie Arpin; ont dix enfants, (*Suite*):
  - 5°. François[6]; épouse Phydella[7] Bothwell, (*Suite*):
    - 3°. Henri[14]; épouse Délia Hébert:
      - 1°. Henri; épouse Elmaïde Boucher:
        - Rhéa.
      - 2° Phydella; mariée à Joseph Angers:
        - 1°. Lionel.
        - 2°. Léonie.
        - 3°. Léona.
        - 4°. Alice.
        - 5°. Louis.
        - 6°. Lucien.
      - 3°. Anna; mariée à Louis Lefebvre; sans enfants.
      - 4°. Alma; mariée à Jean Boisseau:
        - 1°. Edna.
        - 2°. Méa.
        - 3°. Eugène.
        - 4°. Hélène.
        - 5°. Marie-Louise.
        - 6°. Henri.
        - 7°. Augustin.
    - 4°. Marie-Hélène; mariée à Napoléon Dussault; meurt à l'âge de 22 ans.
    - 5°. Augustin; décédé à l'âge de 19 ans.
    - 6°. Albert; décédé à l'âge de 22 ans.
    - 7°. Siméon; célibataire.
  - 6°. Edouard; épouse Catherine Barlow:
    - 1°. Charles; épouse Mary Gibbons:
      - John; épouse Lizzie Taylor:
        - 1°. James; établi à Lowell, Mass.
        - 2°. Autres enfants.
    - 2°. Marie-Anne; disparue.
    - 3°. William; célibataire.
    - 4°. Edouard; épouse Bridget Brown:
      - Alby.
  - 7°. William; célibataire.
  - 8°. Betsy; mariée à Alexis[15] Corner. Etablis à Worcester, Mass.

Proulx François[1],
(*Suite*)

Epouse:

- 1°. Marie Arpin; ont dix enfants, (*Suite*):
  - 9°. Sophie; mariée à Prudent[16] Mayer:
    - 1°. Sophie; mariée à Joseph Parmentier. Etablis à Uxbridge, Mass.
    - 2°. Georges; épouse Elisa Mérichon, dite Chapdelaine; huit enfants.
    - 3°. Lucie[17]; mariée à Stevens A. Whipple; ont deux enfants. Etablis en Californie.
    - 4°. Joseph[18]; épouse Eunice Darling:
      - 1°. Charles.
      - 2°. Ida.
    - 5°. Henri; épouse Pauline Dunnam.
    - 6°. Henri-F.[19]; épouse . . . (Inconnue):
      - 1°. Isabelle[20].
      - 2°. Georges.
      - 3°. Pauline; établie en Californie.
    - 7°. Olivier-F.[21]; épouse Ellen Jeannette Dearing:
      - 1°. Lillian.
      - 2°. Elmer-U.
      - 3°. Marguerite; mariée à Charles Cooley.
      - 4°. Jeannette; mariée à Fred Hickox:
        - 1°. Raymond.
        - 2°. Georges.
        - 3°. Rébecca.
      - 5°. Thomas.
      - 6°. Edouard.
    - 8°. William[22]; épouse Mary McIntire:
      - 1°. Mabel.
      - 2°. William; marié. Etabli à Cambridge, Mass
    - 9°. Susan; mariée à James Philips. Etablis à Providence.
    - 10°. Charles; établi à Brooklin, N. Y.
    - 11°. Ella; mariée à:
      - 1°. Loude.
      - 2°. Russell.
  - 10°. Lucie; mariée à Pierre Harpin ou Harper (v. Harpin Pierre).
- 2°. Marie[23] Leduke, veuve de François Jacob: Sans enfants.

Proulx François[1],
(Suite)

1. "François Proulx, fils de François et de Rosalie Godet, marié à Marie Arpin Potvin, fille de René et de Marie Blet, le 24 novembre 1806, à St.-Ours—Hébert, prêtre" (Registres de St.-Ours, P. Q.).
Il est à peu près certain que François Proulx et les membres de sa famille furent les premiers Canadiens français émigrés du Canada à North Smithfield où ils arrivèrent en 1814 ou 1815. François s'engagea pour travailler sur la ferme de M. Arnold (père de Cyrus), à Woonsocket Hill. L'on ignore les circonstances qui le déterminèrent à venir s'établir aux Etats-Unis. Sa femme mourut ici et fut enterrée au cimetière des Quakers (Union Cemetery).

2. "Baptisé, le 5 septembre 1807, Marie Marguerite, née aujourd'hui de François Proulx, de St.-Ours, et de Marie Arpin. Parrain, le grand'père, François; marraine, Marguerite Benoit—Hébert, prêtre" (Registres de St.-Ours, P. Q.).

3. "Baptisé, le premier novembre 1809, Marie-Angélique, fille de François Proulx et de Marie Arpin, de St.-Ours—Hébert, prêtre" (Registres de St.-Ours, P. Q.).

4. "Baptisé, le 28 octobre 1811, Julie, née ce matin, fille de François Proulx et de Marie Victoire Arpin, dite Potvin—Hébert, prêtre" (Registres de St.-Ours, P. Q.).

5. "Baptisé, février 1814, Adélaide, fille de François Proulx et de Marie Victoire Arpin, de St.-Ours" (Registres de St.-Ours, P. Q.).

6. François, appelé Fanfan, naquit très probablement aux Etats-Unis en 1815 (recensement de 1846). L'acte de naissance d'Adélaïde est la dernire mention de la famille Proulx faite par les registres de St.-Ours. Les relevés des actes de naissance concernant Marie-Marguerite, Marie-Angélique, Julie et Adélaïde ont été faits afin de parvenir à établir approximativement l'année d'arrivée de François Proulx, père, à Woonsocket. Adélaide étant née en 1814 il est probable qu'il quitta le Canada la même année ou l'année suivante. François Proulx contribua pour beaucoup à l'émigration canadienne-française à Woonsocket où il était l'agent de Geo. Ballou en vue de recruter des ouvriers pour ses filatures de coton. La durée de la journée de labeur y était de 14 heures; personne ne songeait alors à se plaindre tant l'on était heureux d'avoir du travail. A cette époque "la semaine anglaise" et les fêtes civiques n'existaient pas.
Proulx était considéré comme le protecteur de ses compatriotes qui lui avaient décerné le titre d'avocat des Canadiens. Jusqu'à sa mort, survenue le 21 janvier 1884, à l'âge de 69 ans, il conserva toute son influence sur l'élément canadien français.

7. Veuve de Webster, avait une fille Mary. Toutes deux demeuraient à Holden, Mass. où François Proulx l'épousa. Mme. Proulx racontait, plus tard, à ses petits enfants, qu'à la nouvelle de l'arrivée d'un "Frenchman" dans le village elle s'attendait à voir un Indien. Aussi fut-elle très surprise de trouver en lui un homme comme tous les autres. Or, cet homme n'était autre que François Proulx qu'elle devait épouser plus tard.

8. Joseph Proulx, venu de St.-Raphaël, était fils de Hubert Proulx et de Marie Langevin, dite Bélair, nés tous deux à Paris et émigrés au Canada vers 1814. Hubert Proulx mourut à St.-Raphaël, P. Q., en 1837.
Joseph fut le premier épicier Canadien français de Woonsocket. Plus tard, il s'associa avec Joseph Bouvier pour tenir un magasin de meubles. Durant toute sa vie il jouit de l'estime générale de ses compatriotes. Il fut un membre dévoué de la vieille société St.-Jean-Baptiste dont il devint le président honoraire. Il mourut à l'âge de 69 ans.

9. Frank Prue manufacturier de tricots très avantageusement connu.

10. Laura, Hilda-B. et Frank-G. ont fait leurs études à l'Ecole supérieure de Woonsocket.

11. Charles Proulx avec son associé Gustave Friedrichs ont fondé la "Woonsocket Dyeing & Bleaching Co." Possède de nombreux immeubles.

12. Fut l'un des fondateurs de la vieille société St.-Jean-Baptiste. Avec M. Wells il fonda la "City Lumber Co.", rue River. Son fils William, lui succéda, puis en 1914 il s'associa avec M. Max Job et autres pour jeter les bases de la "Model Dyeing & Printing Co."

Proulx François[1],
(*Suite*)

13. Descendant de Jean Bourdon, ingénieur en chef et procureur du Canada où il arriva en 1634; il prit possession de la Baie d'Hudson au nom du Roi, en 1656 et fut membre du conseil souverain (1663). S'étant montré hostile aux injustes prétentions de M. de Mésy, il fut destitué et renvoyé en France sans aucune forme de procès (1665). Sa famille demeura au pays.

14. Henri raconte avec humeur le trait suivant, souvenir de son enfance: "J'étais engagé avec plusieurs petits camarades par un propriétaire de la rue Pleasant renommée pour ses "cerisiers de France", afin de faire la cueillette des cerises. Seulement le propriétaire, pas commode du tout et jaloux de son bien, nous forçait à siffler continuellement pour nous empêcher d'en trop manger. Lorsque le souffle nous manquait il nous réprimandait sévèrement ou nous renvoyait. Comme il tenait à ses cerises il nous surveillait lui-même".

15. "Alexis Corner marié à Betsy Prue le 21 octobre 1849 par C. H. Titus, de Woonsocket" (Registres de Cumberland, R. I.).

16. Prudent Mayer arriva d'abord à Uxbridge, Mass., en 1821. Peu après il vint s'établir à Woonsocket.

17. "Lucie Mayer mariée à Stevens A. Whipple le 14 novembre 1851" (Registres de Cumberland, R. I.).

18. Fit la campagne de la guerre civile.

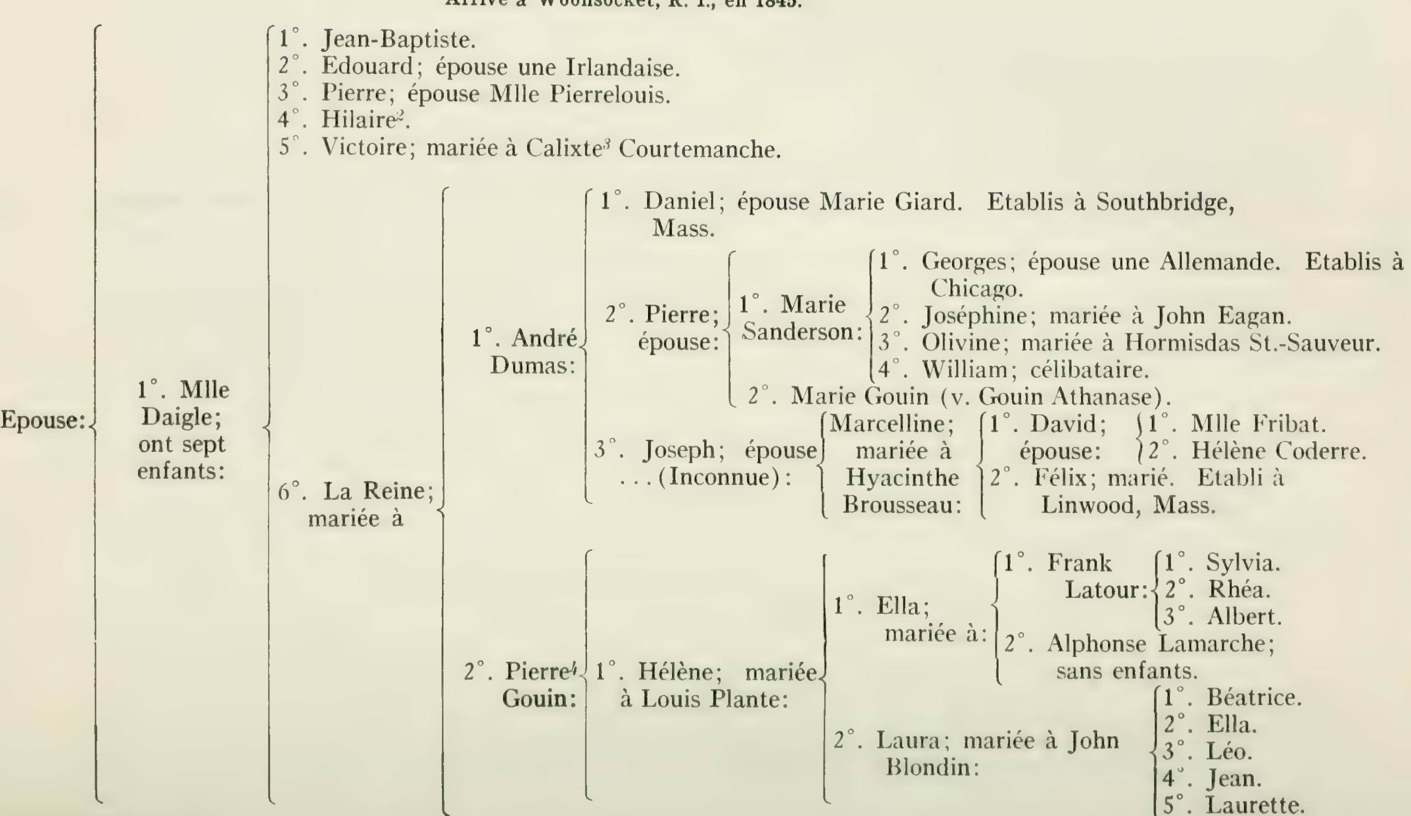
19. Dentiste, s'associa avec les chirurgiens dentistes Miett et Small.

20. Institutrice à l'Ecole supérieure de Taunton, Mass.

21. Né à Millbury, Mass., en 1838; fit la campagne de la guerre civile.

22. Fit la campagne de la guerre civile.

23. "3 février 1845, François Proulx, veuf de Marie Potvin (Arpin), marié à Marie Leduke, veuve de François Jacob" (Registres de Sorel, P. Q.). François Proulx mourut à Sorel; sa veuve amenée à Woonsocket par Fanfan mourut en notre ville.
—Variations du nom patronymique de Proulx: Prou, Le Prou, Le Prult, Le Proust, Prue, Le Proulx, Preaux, dit Clément Belisle, Harnois.

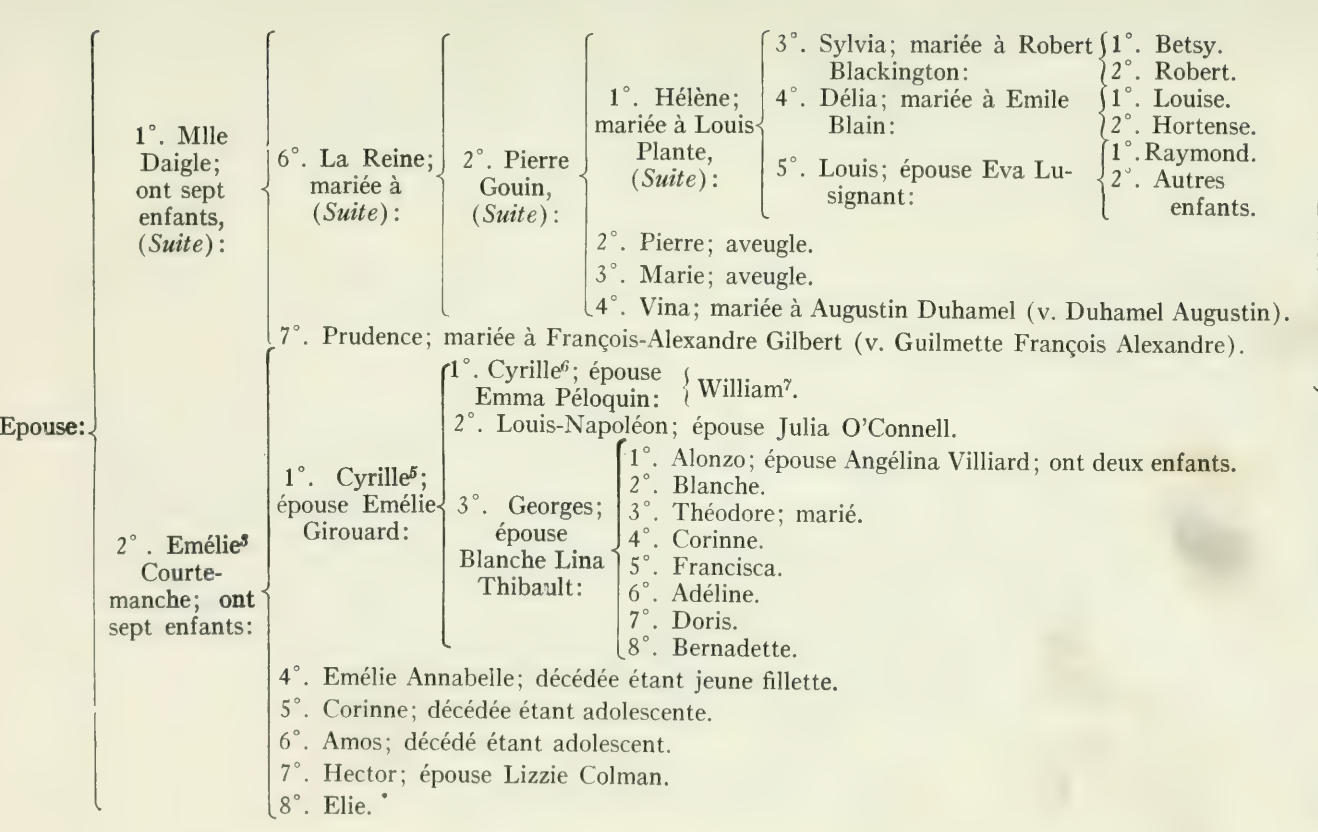


Proulx[1] Jean-Baptiste,

de Sorel (rang de Prescott), P. Q.
Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1845.

- Epouse:
  - 1°. Mlle Daigle; ont sept enfants:
    - 1°. Jean-Baptiste.
    - 2°. Edouard; épouse une Irlandaise.
    - 3°. Pierre; épouse Mlle Pierrelouis.
    - 4°. Hilaire[2].
    - 5°. Victoire; mariée à Calixte[3] Courtemanche.
    - 6°. La Reine; mariée à
      - 1°. André Dumas:
        - 1°. Daniel; épouse Marie Giard. Etablis à Southbridge, Mass.
        - 2°. Pierre; épouse:
          - 1°. Marie Sanderson:
            - 1°. Georges; épouse une Allemande. Etablis à Chicago.
            - 2°. Joséphine; mariée à John Eagan.
            - 3°. Olivine; mariée à Hormisdas St.-Sauveur.
            - 4°. William; célibataire.
          - 2°. Marie Gouin (v. Gouin Athanase).
        - 3°. Joseph; épouse . . . (Inconnue):
          - Marcelline; mariée à Hyacinthe Brousseau:
            - 1°. David; épouse:
              - 1°. Mlle Fribat.
              - 2°. Hélène Coderre.
            - 2°. Félix; marié. Etabli à Linwood, Mass.
      - 2°. Pierre[4] Gouin:
        - 1°. Hélène; mariée à Louis Plante:
          - 1°. Ella; mariée à:
            - 1°. Frank Latour:
              - 1°. Sylvia.
              - 2°. Rhéa.
              - 3°. Albert.
            - 2°. Alphonse Lamarche; sans enfants.
          - 2°. Laura; mariée à John Blondin:
            - 1°. Béatrice.
            - 2°. Ella.
            - 3°. Léo.
            - 4°. Jean.
            - 5°. Laurette.

Proulx[1] Jean-Baptiste,
(Suite)



- Epouse:
  - 1°. Mlle Daigle; ont sept enfants, (*Suite*):
    - 6°. La Reine; mariée à (*Suite*):
      - 2°. Pierre Gouin, (*Suite*):
        - 1°. Hélène; mariée à Louis Plante, (*Suite*):
          - 3°. Sylvia; mariée à Robert Blackington:
            - 1°. Betsy.
            - 2°. Robert.
          - 4°. Délia; mariée à Emile Blain:
            - 1°. Louise.
            - 2°. Hortense.
          - 5°. Louis; épouse Eva Lusignant:
            - 1°. Raymond.
            - 2°. Autres enfants.
        - 2°. Pierre; aveugle.
        - 3°. Marie; aveugle.
        - 4°. Vina; mariée à Augustin Duhamel (v. Duhamel Augustin).
    - 7°. Prudence; mariée à François-Alexandre Gilbert (v. Guilmette François Alexandre).
  - 2°. Emélie[3] Courtemanche; ont sept enfants:
    - 1°. Cyrille[5]; épouse Emélie Girouard:
      - 1°. Cyrille[6]; épouse Emma Péloquin:
        - William[7].
      - 2°. Louis-Napoléon; épouse Julia O'Connell.
      - 3°. Georges; épouse Blanche Lina Thibault:
        - 1°. Alonzo; épouse Angélina Villiard; ont deux enfants.
        - 2°. Blanche.
        - 3°. Théodore; marié.
        - 4°. Corinne.
        - 5°. Francisca.
        - 6°. Adéline.
        - 7°. Doris.
        - 8°. Bernadette.
    - 4°. Emélie Annabelle; décédée étant jeune fillette.
    - 5°. Corinne; décédée étant adolescente.
    - 6°. Amos; décédé étant adolescent.
    - 7°. Hector; épouse Lizzie Colman.
    - 8°. Elie.

Proulx[1] Jean-Baptiste,
(*Suite*)

Epouse: 2°. Emélie[3] Courtemanche; ont sept enfants, (*Suite*):

- 2°. Edwidge; mariée à Joseph Duval; ont quatre enfants.
- 3°. Eléonore; décédée à l'âge de 20 ans.
- 4°. Zoé; mariée à Charles Ménard; ont deux enfants.
- 5°. David[8]; épouse Marguerite Cadoret (v. Cadoret Augustin):
  - Cyrille; épouse Victoria Choquette:
    - 1°. Blanche; mariée à Arthur Danault: Blanche.
    - 2°. Antoinette.
    - 3°. Helen.
    - 4°. Alice.
    - 5°. Cécile.
    - 6°. Aldora.
    - 7°. Léona.
    - 8°. David.
    - 9°. Eugène.
- 6°. Philomène; mariée à Joseph[9] Dorr.
- 7°. William[10].

1. Proulx ou Prew, ou encore Prue Jean-Baptiste, avait deux sœurs à Woonsocket, Rosette et Mme. Jean Royer. Rosette, veuve de Antoine Labrèche, retourna au Canada après être demeurée à Woonsocket durant quelques années.

2. Se noya au Canada.

3. Calixte et Emélie Courtemanche étaient frère et sœur.

4. Pierre est le frère d'Athanase Gouin (v. Gouin Athanase).

5. Pendant 15 ans Cyrille Proulx fut gardien de nuit à la fabrique Harris, rue Main. Il remplit les mêmes fonctions à la "Rubber Shop" pendant 28 ans. Dans les premiers temps il n'y avait alors, à Woonsocket, ni lumière électrique, ni police. Cependant, durant sa longue carrière, Cyrille ne fut témoin, dans l'exercice de ses fonctions, ni d'un seul vol ni du moindre accident. Aujourd'hui il est âgé de 85 ans et conserve une mémoire surprenante. Aussi nous a-t-il rendu de très grands services en nous fournissant de nombreux détails concernant les vieilles familles canadiennes françaises de Woonsocket.

6. Cyrille ou Silas.

7. Pharmacien.

8. Fit la campagne de la guerre civile; y fut tué.

9. S'engagea dans le Connecticut pour la guerre civile; fut blessé à la tête.

10. Disparu.

Proulx Paul[1],

de St.-Marcel, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1844.

Epouse Agathe Allaire; ont onze enfants:

- 1°. Prosper[2].
- 2°. Calixte[3]; épouse Marie Daigle:
  - 1°. Marie; mariée à Toussaint Laflamme, dit Mineur:
    - 1°. Firmin; épouse Kate May; établis à Chicago:
      - Raymond.
    - 2°. Joseph Toussaint; épouse Mlle Hall.
    - 3°. Léa Lydia; mariée à J.-B.-A. Fontaine:
      - 1°. Blanche-Rhéa; pharmacien diplômé; c'est la première femme de Woonsocket qui reçoit un pareil honneur.
      - 2°. J.-B.-Arthur.
      - 3°. Lydia-Elisabeth.
      - 4°. Edith-Eléonore.
      - 5°. Joseph-Rodolphe.
      - 6°. Alice.
    - 4°. Hormisdas.
    - 5°. Toussaint.
  - 2°. Firmin; célibataire.
  - 3°. Emélie; mariée à Célestin Robert; établis à Norfolk, Virginie:
    - 1°. Ella; mariée à Peter Avey.
    - 2°. Aurore; mariée deux fois.
    - 3°. Aldégonde.
    - 4°. Georges; épouse Annie Flannigan.
    - 5°. Célestin.
  - 4°. Joséphine; mariée à:
    - 1°. Louis Plante.
    - 2°. Henri Potvin.

Proulx Paul[1],
(Suite)

- Epouse Agathe Allaire; ont onze enfants, *(Suite)*:
  - 2°. Calixte[3]; épouse Marie Daigle, *(Suite)*:
    - 5°. Philomène; mariée à Octave Harpin (v. Harpin Vital); établis à Forestdale, R. I.:
      - 1°. Dora; mariée à Frank Liczenberger:
        - May.
      - 2°. Arthur; épouse Eméline Béliveau, frère de Marie épouse de Emile Harpin:
        - 1°. Orise-Eméline.
        - 2°. Arthur.
      - 3°. Emile; épouse Marie Béliveau:
        - Emile-Albert.
      - 4°. Orise; célibataire.
      - 5°. Eva; mariée à Eugène Artruc:
        - 1°. Véronique.
        - 2°. Henriette.
        - 3°. Ernest.
        - 4°. Raymond.
  - 3°. Joseph ou José; épouse Justine Benoît:
    - 1°. Joseph; célibataire.
    - 2°. Marie; mariée à Pierre Lasalle; ont dix-huit enfants. Etablis à Central Falls, R. I.
    - 3°. Paul; marié. Etabli à St.-Paul, Minn.
    - 4°. Henri
    - 5°. Edouard
      - (4° et 5°) Frères jumeaux; établis à Pawtucket, R. I.
    - 6°. Charles; établi dans le Maine.
    - 7°. Joséphine.
    - 8°. Alfred.
  - 4°. Martial[4] (Peter); épouse Marie Garceau; ont un enfant.
  - 5°. François[5]; mariée à
    - 1°. Obediah Tower:
      - Quatre enfants.
    - 2°. Séraphine Lamothe:
      - 1°. Casimir; épouse Mary Lynch.
      - 2°. Marie-Louise; mariée à Joseph Amyot.
      - 3°. Elisabeth; célibataire.
      - 4°. Délia.
    - 3°. Valérie Boucher.

Prooulx Paul[1],

(Suite)

Epouse Agathe Allaire; ont onze enfants, (*Suite*):

- 6°. Paul[6]; épouse Agnès[6] Henaby; établis à Attleboro, Mass.:
  - 1°. Agnès[7].
  - 2°. Paul; épouse Emma Hinton:
    - 1°. Laura; mariée à Medkif; établis à New York:
      - Howard; décédé étant jeune enfant.
    - 2°. Harvey; épouse Mlle Stewart; ont deux enfants.
    - 3°. Edna; mariée.
  - 3°. Jennie; mariée à Frank I. Mowry:
    - William; épouse Ethel Chadwick.
  - 4°. Louise-E.; mariée à Edward Tennant:
    - 1°. Fred; épouse Clara-A. Smith:
      - 1°. Catherine.
      - 2°. Dorothy.
      - 3°. Ruth-A.
      - 4°. Vernon-S.
      - 5°. Agnès-A.
      - 6°. Roland-E.
      - 7°. Albert.
    - 2°. Harold; épouse Maud Borden:
      - 1°. Noëlind.
      - 2°. Harold.
    - 3°. Russell Freeman; célibataire.
  - 5°. Willie; décédé à l'âge de 14 ans.
  - 6°. Alamanda; décédée à l'âge de cinq ans.
  - 7°. Ella; mariée à Anson Bell:
    - Carlton[8].
  - 8°. Georges; épouse:
    - 1°. Annie Kelley:
      - Raymond-B.
    - 2°. Edith Olney:
      - Reginald-Bradford.
  - 9°. Frank Rufus; épouse:
    - 1°. Mamie Olney.
    - 2°. Annie Madison:
      - Sherwart.
  - 10°. Henri; célibataire.
  - 11°. Albert; épouse Jessie-M. Atwood:
    - Paul Marshal.

Proulx Paul[1],
(*Suite*)

Epouse Agathe Allaire; ont onze enfants, (*Suite*):

- 7°. Pierre[9]; épouse: 1°. Une Ecossaise; ont deux enfants. Etablis à Millbury, Mass. 2°. Une Anglaise.
- 8°. Séraphine; mariée à Joseph Benoît (v. Benoît Joseph).
- 9°. Edesse; mariée à David Harpin; ont cinq enfants. Etablis à Pawtucket, R. I.
- 10°. Hermine (Alamandy); mariée à Joseph Geoffrion[10]; établis à Worcester, Mass.: 1°. Adolphis; marié. 2°: Napoléon; célibataire; homme d'affaires habile.
- 11°. Dina; mariée à Fontaine; ont trois enfants. Etablis à Fall River, Mass.

1. Paul Proulx, appelé Peloche, frère de Jean-Baptiste Proulx (v. Proulx Jean-Baptiste), arriva à Woonsocket, le 3 juillet 1844 avec sa famille composée de quatorze personnes: sa femme et ses sept enfants; Calixte, son fils aîné, avec sa femme et un enfant; Charles Allaire, son beau-frère, avec sa femme et un enfant.
   Le voyage s'effectua au moyen de deux voitures à deux chevaux; l'une servait au transport des personnes, l'autre à celui du ménage. Rendus à Worcester, Mass., les deux voitures prirent place sur un bac descendant jusqu'à Woonsocket par le canal reliant alors Worcester à Providence par Woonsocket. Au cours d'un relais le petit François s'étant égaré ne put être retrouvé, à Uxbridge, Mass., qu'après plusieurs jours d'actives recherches. Il n'avait heureusement subi aucun mal.
2. Après être demeuré quelques années à Slatersville, R. I., retourna au Canada.
3. "Calixte Proulx, fils de Paul Proulx et de Agathe Allaire, marié à Marie Daigle, fille de Pierre et de Charlotte Girouard, le 11 octobre 1842; Décédé en 1868" (Registres de St.-Marcel à Sorel).
4. "Martial ou Peter marié à Mary Garsoe (Marie Garceau) le 2 novembre 1847" (Registres de Cumberland, R. I.).
5. "François Proulx (Prue) marié à Obediah Tower, tous deux de Cumberland, le 18 décembre 1849" (Registres de Cumberland, R. I.). François était familièrement appelé Franchette.
6. Mariés en 1853 par le Rév. Carmody.
7. Décédée à l'âge de 19 ans.
8. Suivit les cours du collège d'Amherst.
9. Fit la campagne de la guerre civile.
10. Geoffrion est devenu Jefferson.

Proulx Paul,

Arrivé à Woonsocket, R. I., avant 1842.

Paul Proulx (Prew était arrivé à Woonsocket avant 1842. Il n'était pas de la famille de Paul Proulx, dit Peloche. Tout porte à croire que ses enfants se nommaient comme suit:

1°. Zébédé ou Zébidy.
2°. Thomas.
3°. Nelson[1].
4°. Georges[2].
5°. Joseph.

1. "8 juin 1848, Nelson Proulx, marié à Elizabeth Bicnell" (Registres de Cumberland, R. I.).
2. "26 juillet 1846, Georges Prew (Proulx), fils de Paul Proulx, marié à Mathilda Gravelin, fille de Charles Gravelin" (Registres de Cumberland, R. I.).

Proulx Xavier,

Emigré du Canada vers 1860.

Xavier Proulx n'habita jamais Woonsocket. Il y était cependant très connu à cause du commerce qu'il y faisait. Il habitait Limerock et fut conseiller à Greenville, R. I.

C'était un grand fermier. Après avoir fait une fortune assez rondelette il retourna au Canada vivre de ses rentes, à St.-Ours, P. Q., où il mourut.

Réveil Constant,

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1861.

Réveil était jardinier et d'origine française. Il vint à Woonsocket en 1861 ou un peu avant. Il habitait le quartier de Fairmount. Nous ne possédons aucun détail concernant sa famille.

Revoo ou Révor[1] Antoine,

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1846.

Antoine Revoo est inscrit au recensement de 1846. Il était alors âgé de 50 ans; sa famille se composait de sept personnes toutes nées au Canada. En 1847 on trouve le nom de Antoine Revor sur une liste de lettres non réclamées. Il nous a été impossible d'obtenir d'autres renseignements sur cette famille.

1. Probablement Rivard.

Robert, dit La Fontaine, Joseph,

de St.-Jean-Baptiste de Rougemont, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1861.

Epouse Euphémie Brodeur; ont sept enfants:

- 1°. Odile; mariée à Joseph[1] Moison (v. Moison Antoine).
- 2°. Philomène; célibataire.
- 3°. Pierre[2]; épouse Rose[1] Moison:
  - 1°. Rose; mariée à Alphonse Girard.
  - 2°. Mattie; mariée à Ed. Foster.
  - 3°. Georges; épouse Alice Brown. Etablis à Attleboro, Mass.
  - 4°. Frank; épouse une Irlandaise.
- 4°. Marie; mariée à Louis Lapierre. Etablis à Worcester, Mass.
- 5°. Victoria; mariée à Louis Mailloux:
  - Florence; décédée.
- 6°. Napoléon; marié. Etabli à Kingston, N. Y.
- 7°. Olivier[3].

1. Joseph et Rose Moison étaient cousins.

2. Fit la campagne de la guerre civile.

3. Partit en Californie à l'âge de 18 ans où il exploita des mines dont il avait fait l'acquisition. Il ramassa ainsi une fortune assez considérable. Plus tard il suivit ses inclinations naturelles en embrassant le journalisme où il se fit un nom.

Sénécal Philibert,

de St.-Ours, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1847.

Epouse Marguerite[1] Lafleur; ont trois enfants:

- 1°. Marie[2]; mariée à Xavier Brindamour (v. Brindamour Etienne).
- 2°. Lucindy; mariée à Peter Gravelin:
  - 1°. Josie.
  - 2°. Délia; mariée à Joseph Bellerose:
    - 1°. Gladys.
    - 2°. Lucile.
    - 3°. Albert.
  - 3°. Ida.
- 3°. Célina; mariée à Lester Carpentier; établis dans le Montana:
  - Anna; mariée à Frank Metzer; sans enfants.

1. Marguerite Lafleur vint aux Etats-Unis vers 1840 avec son premier mari, Michel Daigle, tué accidentellement plus tard à Southbridge, Mass. Elle avait trois enfants: Joseph, Michel et Georges. Retournée au Canada, elle y épousa Philibert Sénécal et revint avec lui aux Etats-Unis en 1847. Michel Daigle, son fils tenait une épicerie et se dévoua beaucoup lors de la fondation de la vieille société St.-Jean-Baptiste.

2. Marie était âgée de 4 ans lorsque ses parents émigrèrent aux Etats-Unis.

Simpson Pierre[1],

de St.-Ours ou de Prescott, P. Q.

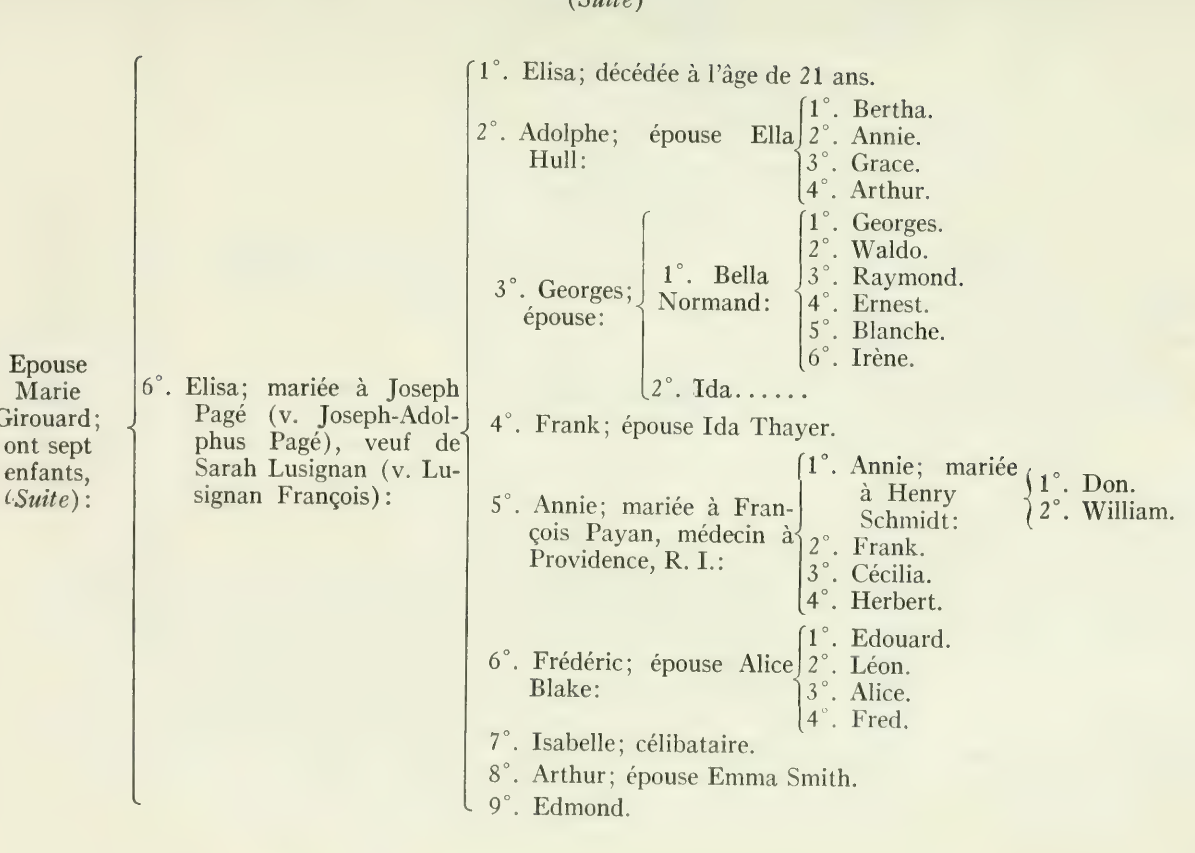
Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1844.

Epouse Marie[2] Girouard; ont sept enfants:

- 1°. Pierre[3]; épouse Maria Follet; établis à Millbury, Mass.:
  - 1°. Emma; mariée à Roger; ont deux enfants.
  - 2°. Annie; mariée à William Farnsworth:
    - Wilton.
- 2°. Joseph[4]; épouse Anne-Elisabeth Arsenault:
  - 1°. Elisabeth.
  - 2°. Joseph.
  - 3°. Minnie; mariée à Napoléon Martin. Etablis à Worcester, Mass.
- 3°. Philippe; épouse:
  - 1°.... (Inconnue):
    - 1°. Henri.
    - 2°. Augustin.
    - 3°. Philippe.
    - 4°. Napoléon.
    - 5°. Sophie; mariée à Grenier. Etablis à Worcester, Mass.
  - 2°. Louise Benoît.
- 4°. Augustin; épouse Jane Ware:
  - Waldo-Augustus.
- 5°. Georges; épouse Emélie Papillon ou Flagg (v. Fabien Papillon):
  - 1°. Emélie.
  - 2°. Isabelle.
  - 3°. Georges.
  - 4°. Charles.
  - 5°. Irving.

Simpson Pierre[1],

(*Suite*)



Epouse Marie Girouard; ont sept enfants, (*Suite*):

- 6°. Elisa; mariée à Joseph Pagé (v. Joseph-Adolphus Pagé), veuf de Sarah Lusignan (v. Lusignan François):
  - 1°. Elisa; décédée à l'âge de 21 ans.
  - 2°. Adolphe; épouse Ella Hull:
    - 1°. Bertha.
    - 2°. Annie.
    - 3°. Grace.
    - 4°. Arthur.
  - 3°. Georges; épouse:
    - 1°. Bella Normand:
      - 1°. Georges.
      - 2°. Waldo.
      - 3°. Raymond.
      - 4°. Ernest.
      - 5°. Blanche.
      - 6°. Irène.
    - 2°. Ida......
  - 4°. Frank; épouse Ida Thayer.
  - 5°. Annie; mariée à François Payan, médecin à Providence, R. I.:
    - 1°. Annie; mariée à Henry Schmidt:
      - 1°. Don.
      - 2°. William.
    - 2°. Frank.
    - 3°. Cécilia.
    - 4°. Herbert.
  - 6°. Frédéric; épouse Alice Blake:
    - 1°. Edouard.
    - 2°. Léon.
    - 3°. Alice.
    - 4°. Fred.
  - 7°. Isabelle; célibataire.
  - 8°. Arthur; épouse Emma Smith.
  - 9°. Edmond.

Simpson Pierre[1],
(*Suite*)

Epouse Marie Girouard; ont sept enfants, (*Suite*):

- 6°. Elisa; mariée à Joseph Pagé (v. Joseph-Adolphus Pagé), veuf de Sarah Lusignan (v. Lusignan François): (*Suite*):
  - 10°. Waldo; épouse Héléna Nolin:
    - 1°. Waldo.
    - 2°. Hélène.
    - 3°. Dorothy.
  - 11°. Florence; mariée à Arthur Sutton (v. Girouard Augustin):
    - 1°. Cécilia.
    - 2°. Arthur.
    - 3°. Léon.
    - 4°. Ruth.
    - 5°. Hope.
    - 6°. Lucille.
- 7°. Sophie; mariée à Joseph Beaudrault:
  - 1°. Joseph; épouse Sophie Bouley.
  - 2°. Marie; mariée à Jean-Baptiste Beaudry. Etablis à Providence. R. I.
  - 3°. Célina; mariée à Alfred Tétrault; établis à Providence, R. I.:
    - 1°. Alfred; épouse Eva Cusson:
      - 1°. Albert.
      - 2°. Corinne.
      - 3°. Joseph.
    - 2°. Evélina; célibataire.
    - 3°. Amédée; célibataire.
    - 4°. François; épouse:
      - 1°. Mlle Lemoyne.
      - 2°. Une Américaine.
    - 5°. Emma; célibataire.
    - 6°. Edouard; épouse Eva Tétrault.
    - 7°. Georges; épouse une Irlandaise; ont cinq enfants.
    - 8°. Eva; célibataire.
    - 9°. Arthur; célibataire.
  - 4°. Phélanise; mariée à Ludger Larrivée; établis en Californie:
    - 1°. Ludger.
    - 2°. Autres enfants.
  - 5°. Philomène; mariée à:
    - 1°. Ludger Lachance:
      - Marie-Louise.
    - 2°. Adélard Faucher; établis à North Grosvenordale, Conn.:
      - 1°. Edgar.
      - 2°. Hector.
      - 3°. Autres enfants.

Simpson Pierre[1],

(*Suite*)

Epouse Marie Girouard; ont sept enfants, (*Suite*):

- 7°. Sophie; mariée à Joseph Beaudrault, (*Suite*):
  - 6°. Aimé; épouse Henriette Patenaude:
    - Alvélina; mariée à Arthur Marot:
      - 1°. Florence.
      - 2°. Autres enfants.
  - 7°. Prosper; épouse Délia Reddy:
    - 1°. Florence.
    - 2°. Mariette.
  - 8°. Elie; épouse Lizzy Lovelin:
    - 1°. Mabel.
    - 2°. Elie.
    - 3°. James.
  - 9°. Georges; épouse une Irlandaise; ont deux filles.
  - 10°. Daniel.
  - 11°. Henri; épouse Mlle Cabana; ont deux filles.

1. Pierre Simpson arriva à Woonsocket en 1844. On l'appelait aussi Jim, probablement parce que l'aïeul, de descendance anglaise ou américaine, portait le prénom de James. "Pierre Simpson, fils de Jacques Simpson et de Marie-Anne Kanady (Canada) marié à Marie Girouard, fille de Joseph et de Josephte Lord, le 27 septembre 1819" (Registres de St.-Ours, P. Q.). Il est probable que Pierre Simpson descendait de Jean Simpson, fils de Richard et de Marie Lopain, du Rhode Island, marié à L'Islet, P. Q., le 18 juin 1781, à Geneviève Talon. L'on suppose que Jean Simpson, baptisé en 1860, aurait été volé par les sauvages et amené au Canada. Vers 1755 les sauvages commirent en effet, de nombreux vols d'enfants.

2. Sœur de Joseph Girouard et de Charlotte Girouard (v. Girouard Augustin) première femme de Pierre Daigle.

3. Pierre ou Peter fit la campagne de la guerre civile comme capitaine d'infanterie et se distingua par sa bravoure. Avant de prendre contact avec l'ennemi ses hommes le trouvaient fort sévère mais, aussitôt rendus sur le champ de bataille, leur ressentiment se changea rapidement en admiration quand ils le virent crânement marcher à leur tête en leur criant dans le feu du combat: "Come on, boys! Come on!" Les soldats n'admiraient pas moins en lui son impartialité et sa justice.
   Après la guerre de Sécession il fut engagé par la "Harris Woolen Co.", puis devint lui-même manufacturier à Millbury, Mass. Il mourut le 7 juillet 1888 à l'âge de 73 ans. Pierre Simpson était arrivé à Woonsocket en 1839.

4. "15 janvier 1843, mariage de Joseph Simpson, fils de Peter Simpson avec Anne-Elisabeth Snow (Arsenault), fille de Joe Snow" (Registres de Cumberland, R. I.). Joseph était arrivé à Woonsocket avec son frère Pierre en 1839.

Sylvestre[1] Amable,

de St.-Barthélemy, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I, en 1860.

Epouse Angèle Vouligny, de St.-Joseph de Maskinongé; ont douze enfants:

- 1°. Odile; mariée à Pierre Lareau.
- 2°. Elisa; mariée à Pierre[2] Duhaime:
  - 1°. Joseph[3]; Père Oblat de M. I.
  - 2°. Zoël; marié.
  - 3°. Antonia; célibataire.
  - 4°. Norbert; établi à Iberville, P. Q.
  - 5°. Liboire; célibataire.
  - 6°. Orise; mariée à Bisson. Etablis à St.-Guillaume, P. Q.
  - 7°. Gaudias[4]; marié deux fois; établi à Fall River:
    - 1°. Alice; religieuse de Jésus-Marie.
    - 2°. Autres enfants.
  - 8°. Aimé; épouse Emma Robidoux; ont cinq enfants. Etablis à Manchester, N. H.
- 3°. Adéline; mariée à:
  - 1°. Prime Desjarlais:
    - 1°. Emélia; mariée à Duhamel.
    - 2°. Orise; mariée à Henri Dubois:
      - 1°. Henri.
      - 2°. Régina.
  - 2°. Frédéric Dufresne:
    - Frédéric.
  - établis à Spokane, territoire de Washington.
- 4°. Marie; mariée à Marcel Boucher; établis à New Bedford, Mass.:
  - 1°. Charles; épouse Rosalie Nadeau.
  - 2°. Zéphir; marié et établi au Canada.
  - 3°. Marie; mariée à Benjamin; établis dans le So. Dakota:
    - Régina.
  - 4°. Rose-Anna; mariée à Hormisdas Dion:
    - Aurore; mariée à Perron. Etablis à New Bedford, Mass.
  - 5°. Albert; marié.
  - 6°. Albina; mariée à Careau; ont huit enfants. Etablis à Taunton Pike, R. I.

Sylvestre[1] Amable,

(Suite)

Epouse Angèle Vouligny, de St.-Joseph de Maskinongé; ont douze enfants, *(Suite)*:

- 4°. Marie; mariée à Marcel Boucher; établis à New Bedford, Mass., *(Suite)*:
  - 7°. Orise; mariée à Zéphir Bessette:
    - 1°. René.
    - 2°. Marie-Anne.
    - 3°. Conrad.
    - 4°. Ubald.
  - 8°. Eva; mariée à Edouard Tremblay.
  - 9°. Zénaïde; mariée à Pothier:
    - Marie-Anne.
- 5°. Norbert[5]; épouse:
  - 1°. . . . (Inconnue):
    - Emilia; mariée à N. Bélanger; ont quatre enfants. Etablis à Seattle, Wash.
  - 2°. Philomène Gilbert:
    - 1°. Victoria; mariée à Lemire; ont quatre enfants. Etablis au Canada.
    - 2°. Arthur; prêtre; curé à Tilton, N. H.
    - 3°. Epiphane; établi à Manchester, N. H.
    - 4°. Odina.
- 6°. Dolphis[6]; épouse Herméline Vincent (v. Vincent Pierre).
- 7°. Philomène; mariée à Louis Reeve; établis à Forestdale, R. I.:
  - 1°. Louis.
  - 2°. Victoria.
  - 3°. Rose-Anna.
  - 4°. Exina.
  - 5°. Alfred.
- 8°. Rémi[6]; épouse Rosalie Houle:
  - Exilia.

Sylvestre[1] Amable,

(*Suite*)

Epouse Angèle Vouligny, de St.-Joseph de Maskinongé; ont douze enfants, (*Suite*):

- 9°. Clément; épouse Olive Fontaine:
  - 1°. Aurore.
  - 2°. Hormisdas.
  - 3°. Olivine; mariée à Misaël Côté:
    - 1°. Irène.
    - 2°. Antoinette.
    - 3°. Blanche.
    - 4°. Joseph.
  - 4°. Colbert; épouse Dame veuve Guérin, née Ostiguy.
  - 5°. Amanda; mariée à Joseph Zoël Boucher:
    - Zoël.
  - 6°. Agapit; célibataire.
- 10°. Zéphir-Agapit; épouse Cordélia Renaud; sans enfants.
- 11°. Tharsile, décédée au noviciat des Sœurs de la Présentation à St.-Hyacinthe, P. Q.
- 12°. Joséphine, décédée à l'âge de 6 ans.

1. Sylvestre, dit Beausoleil, dit Champagne.
2. Venait de St.-Simon, P. Q. Mourut à Fall River, Mass.
3. Décédé à Montréal.
4. Médecin à Fall River, Mass.
5. Norbert s'était engagé à Worcester au 21e Régiment du Massachusetts pendant la guerre civile. Fait prisonnier à Bullrun il réussit à s'échapper et retourna ensuite au Canada. Plus tard, les enfants qu'il eut avec sa deuxième femme vinrent s'établir à Manchester, N. H.
6. Dolphis et Rémi étaient partis à Worcester en compagnie de leur frère Norbert afin de s'engager pour faire la guerre. Leur père ayant refusé d'agréer cet engagement, ils durent revenir au foyer paternel. Norbert seul put réellement s'engager.

Tessier Jean-Baptiste[1],

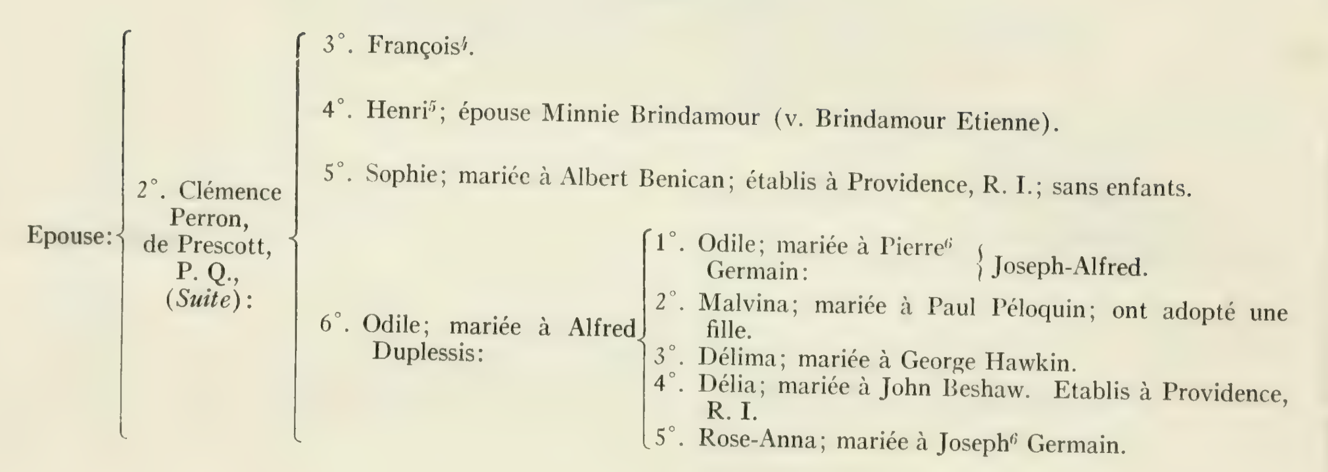
de Sorel, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1851.

Epouse:

- 1°. Mlle Lavallée; ont deux enfants:
  - 1°. Edwidge; mariée à Lamothe Manville:
    - 1°. Paul; épouse Emma Duprey; ont de nombreux enfants.
    - 2°. Marie; mariée à Joseph Robidoux; ont de nombreux enfants.
  - 2°. Zoé; mariée à Auspis Capustrand; ont un enfant.
- 2°. Clémence Perron, de Prescott, P. Q.:
  - 1°. Pierre[2]; épouse Célina Cadoret, de St.-Simon, P. Q.:
    - 1°. Alphéric; décédé à l'âge de 22 ans.
    - 2°. Joséphine; mariée à Joe Lalime:
      - Eva; mariée à Albert Bissonnette.
    - 3°. Dora; mariée à Saul Pouliot:
      - Armand.
    - 4°. Henri; décédé à l'âge de 15 ans.
    - 5°. Clérinda; mariée à Pierre Tessier; sans enfants.
    - 6°. Albina; mariée à Désilets.
    - 7°. Emélia; mariée à Jim Taylor:
      - 1°. Lillian.
      - 2°. Wilbert; décédé à l'âge de 18 ans.
    - 8°. Pierre; célibataire.
  - 2°. Desanges; mariée à Narcisse Tessier son cousin; établis à Pawtucket, R. I.:
    - 1°. Malvina; mariée à Alfred Cardin; ont de nombreux enfants.
    - 2°. Desanges; mariée à Thomas Kane[3]:
      - Thomas.
    - 3°. Marie; mariée à Napoléon St.-Germain.
    - 4°. Rosilda.
    - 5°. Délia.

Tessier Jean-Baptiste[1],
(Suite)



Epouse: 2°. Clémence Perron, de Prescott, P. Q., (*Suite*):

- 3°. François[4].
- 4°. Henri[5]; épouse Minnie Brindamour (v. Brindamour Etienne).
- 5°. Sophie; mariée à Albert Benican; établis à Providence, R. I.; sans enfants.
- 6°. Odile; mariée à Alfred Duplessis:
  - 1°. Odile; mariée à Pierre[6] Germain: Joseph-Alfred.
  - 2°. Malvina; mariée à Paul Péloquin; ont adopté une fille.
  - 3°. Délima; mariée à George Hawkin.
  - 4°. Délia; mariée à John Beshaw. Etablis à Providence, R. I.
  - 5°. Rose-Anna; mariée à Joseph[6] Germain.

1. Jean-Baptiste Tessier était frère de Michel Tessier établi à Slatersville, R. I. Jean-Baptiste, en outre de Michel, avait trois autres frères: François, Joseph et Pierre, mariés aux trois sœurs Péloquin, et établis dans leur ville natale, à Sorel, P. Q. Pierre Tessier dont il est question dans l'extrait de mariage ci-après est tout probablement de la même souche familiale.

   "23 juin 1803, Pierre Tessier, fils de Joseph et de Catherine Hus, marié à Judith Hus, fille de Charles et de Marie-Josephte Lavallée" (Registres de St.-Ours, P. Q.).

2. Fit la campagne de la guerre civile.
3. Officier de police à Slatersville, R. I. A été député au Parlement de Providence.
4. Professeur de piano. Etudia la musique en Allemagne.
5. Travailla pendant 50 ans dans les manufactures de Woonsocket, Manchaug et de Fall River. Devenu contremaitre il rendit d'inappréciables services à ses compatriotes. Il avait une mémoire prodigieuse et était musicien de talent.
6. Pierre et Joseph Germain étaient frères.

Tessier Michel[1],

de Sorel[2], P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1835.

Epouse ... (Inconnue); ont quatorze enfants:

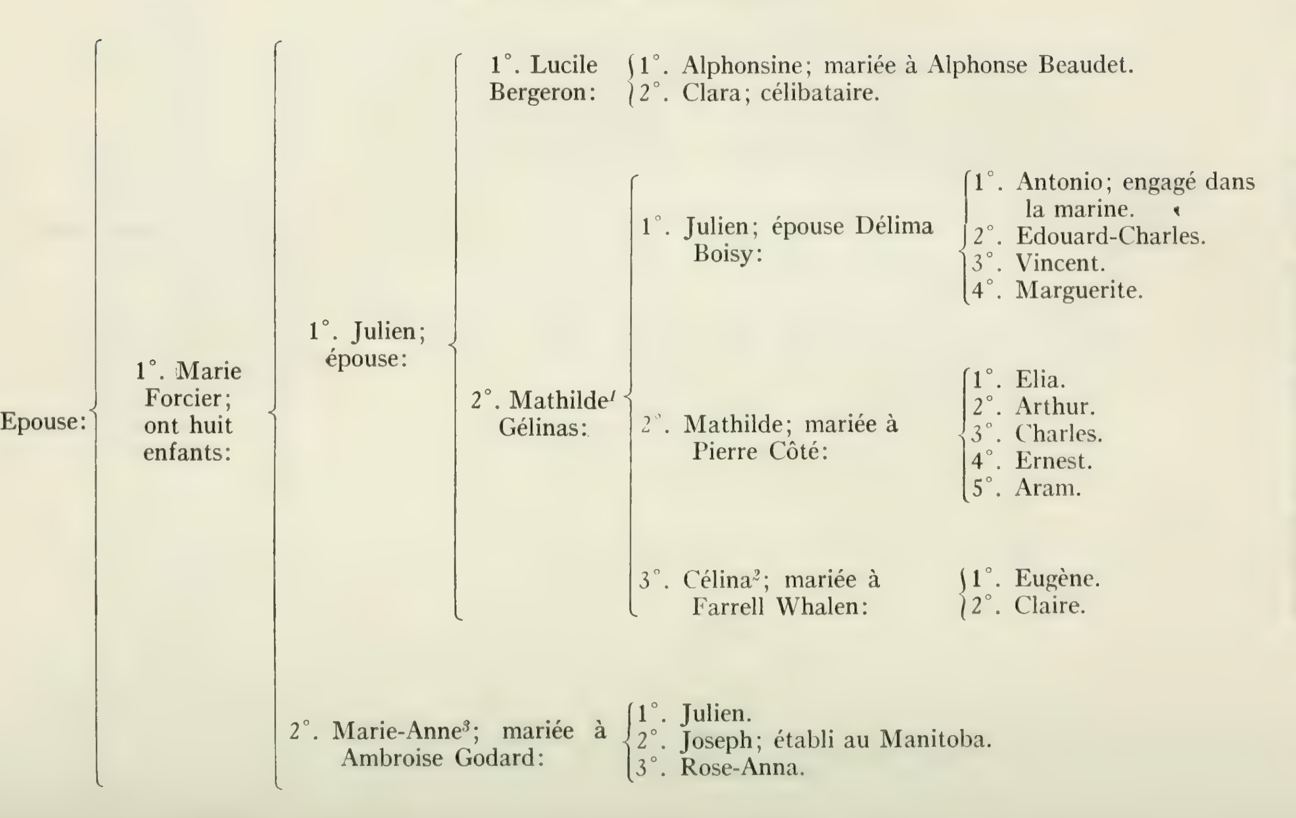
1°. Olive; mariée à Calixte Lamothe.
2°. Odile; mariée à Michel Cayer.
3°. Angèle.
4°. Basilice; mariée à Hilaire Brindamour.
5°. Catherine; mariée à Martel Dufault.
6°. Edes.
7°. Pierre; épouse Marguerite Fafard (v. Fafard Louis).
8°. Edouard; épouse Geneviève Crépeault.
9°. Marie.
10°. Geneviève.
11°. Délima; mariée à Charles Fafard.
12°. Exérine; mariée à Pierre Ladébauche: 1°. Joseph. 2°. Olivier.
13°. Catherine; mariée à Nazaire Tessier.
14°. Adèle; mariée à Pierre Cournoyer.

1. Michel Tessier s'établit tout d'abord à Slatersville, R. I.
2. Rang du Pot-au-Beurre.

Touchette Charles,

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1847.

On retrouve le nom de Charles Touchette sur une liste de lettres non réclamées publiée dans le "*Patriot*" du 9 juillet 1847. Touchette Charles demeura peu de temps à Woonsocket. Tous détails concernant sa famille nous sont totalement inconnus.



Valois Julien,

de St.-Aimé, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1857.

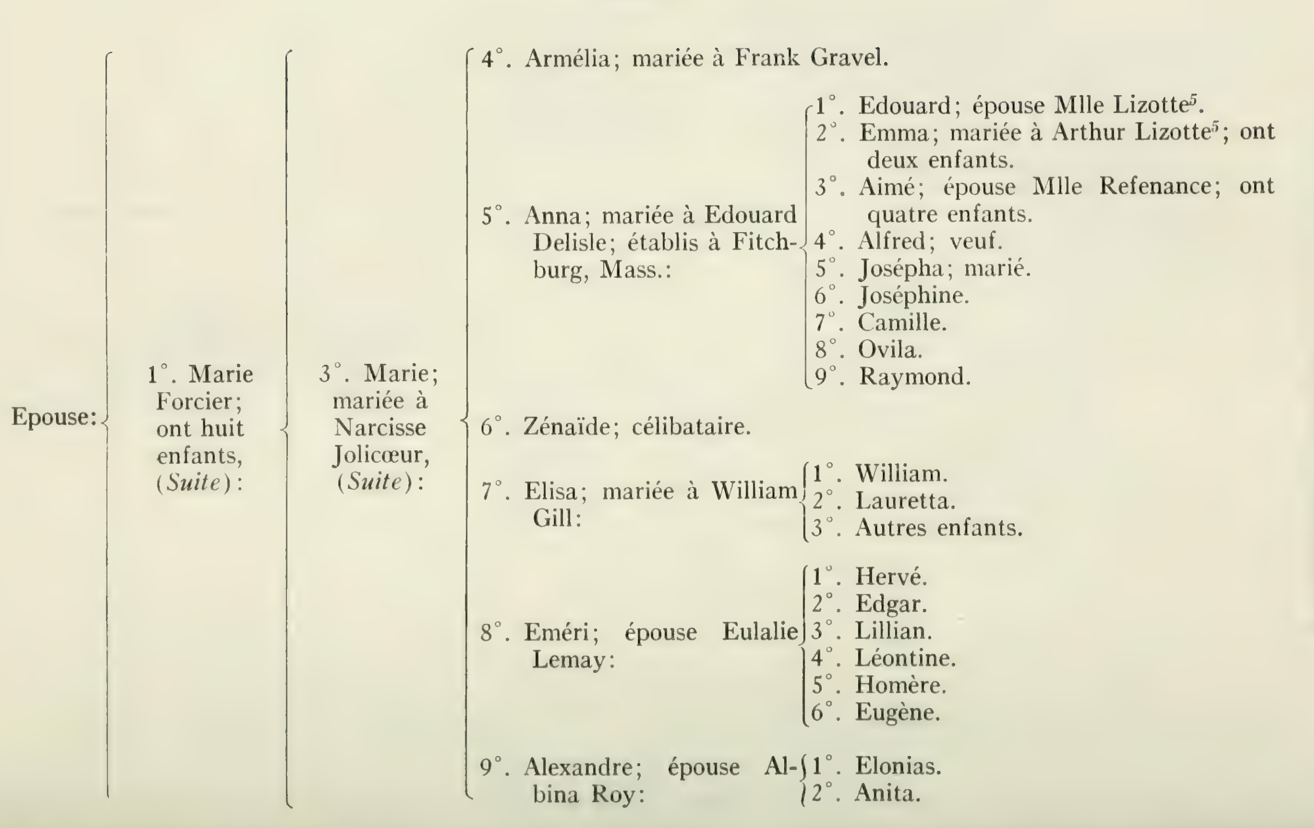
Epouse:
- 1°. Marie Forcier; ont huit enfants:
  - 1°. Julien; épouse:
    - 1°. Lucile Bergeron:
      - 1°. Alphonsine; mariée à Alphonse Beaudet.
      - 2°. Clara; célibataire.
    - 2°. Mathilde[1] Gélinas:
      - 1°. Julien; épouse Délima Boisy:
        - 1°. Antonio; engagé dans la marine.
        - 2°. Edouard-Charles.
        - 3°. Vincent.
        - 4°. Marguerite.
      - 2°. Mathilde; mariée à Pierre Côté:
        - 1°. Elia.
        - 2°. Arthur.
        - 3°. Charles.
        - 4°. Ernest.
        - 5°. Aram.
      - 3°. Célina[2]; mariée à Farrell Whalen:
        - 1°. Eugène.
        - 2°. Claire.
  - 2°. Marie-Anne[3]; mariée à Ambroise Godard:
    - 1°. Julien.
    - 2°. Joseph; établi au Manitoba.
    - 3°. Rose-Anna.

Valois Julien,
(Suite)

Epouse:
- 1°. Marie Forcier; ont huit enfants, *(Suite)*:
  - 3°. Marie; mariée à Narcisse Jolicœur:
    - 1°. Célina; mariée à Joseph Sénécal:
      - 1°. Anna; mariée à Eugène Gagnon:
        - 1°. Lillian.
        - 2°. Augustin.
        - 3°. Léo.
      - 2°. Rose; mariée à Arthur Duhamel:
        - 1°. Violetta.
        - 2°. Autres enfants.
      - 3°. Aldéa.
    - 2°. Zéphirin appelé Dolphis; épouse:
      - 1°. Eulalie Labarre:
        - 1°. Zéphirin.
        - 2°. Joseph.
      - 2°. Alexandrine Provençal:
        - 1°. Zénaïde; mariée à Alexandre Parent:
          - 1°. Paul-Emile.
          - 2°. Doris.
        - 2°. Délima; mariée à Gaspard Blanchette:
          - Florence.
        - 3°. William.
        - 4°. Aldéa.
        - 5°. Albert.
        - 6°. Antoinette.
        - 7°. Blanche.
    - 3°. Denise; mariée à Edouard Rochefort:
      - 1°. Dolphis; épouse:
        - 1°. Arsélia Hamel:
          - Reina.
        - 2°. Edwilda Lussier:
          - 1°. Emélia.
          - 2°. Florette.
          - 3°. Doris.
      - 2°. Exilina; mariée à Joseph Caron.
      - 3°. Eva.
      - 4°. Almosa.
      - 5°. Fabiola.
      - 6°. Ludger; décédé en arrivant en France lors de la guerre contre l'Allemagne. Il fut le premier soldat de Woonsocket fauché par la mort.
      - 7°. Avila.
      - 8°. Valmore.

Valois Julien,

(Suite)



Epouse: 1°. Marie Forcier; ont huit enfants, *(Suite)*: 3°. Marie; mariée à Narcisse Jolicœur, *(Suite)*:

- 4°. Armélia; mariée à Frank Gravel.
- 5°. Anna; mariée à Edouard Delisle; établis à Fitchburg, Mass.:
  - 1°. Edouard; épouse Mlle Lizotte[5].
  - 2°. Emma; mariée à Arthur Lizotte[5]; ont deux enfants.
  - 3°. Aimé; épouse Mlle Refenance; ont quatre enfants.
  - 4°. Alfred; veuf.
  - 5°. Joséphа; marié.
  - 6°. Joséphine.
  - 7°. Camille.
  - 8°. Ovila.
  - 9°. Raymond.
- 6°. Zénaïde; célibataire.
- 7°. Elisa; mariée à William Gill:
  - 1°. William.
  - 2°. Lauretta.
  - 3°. Autres enfants.
- 8°. Eméri; épouse Eulalie Lemay:
  - 1°. Hervé.
  - 2°. Edgar.
  - 3°. Lillian.
  - 4°. Léontine.
  - 5°. Homère.
  - 6°. Eugène.
- 9°. Alexandre; épouse Albina Roy:
  - 1°. Elonias.
  - 2°. Anita.

Valois Julien,

(*Suite*)

Epouse:
- 1°. Marie Forcier; ont huit enfants, (*Suite*):
  - 4°. Julie; mariée à J.-B. Labarre:
    - 1°. Jean-B.; épouse Marie Caron:
      - 1°. Alfred.
      - 2°. Aram.
      - 3°. Léonie.
    - 2°. Exilia; mariée à Omer Dion:
      - 1°. Alberta.
      - 2°. Blanche.
      - 3°. Aldéa.
      - 4°. Anabelle.
      - 5°. Eucher.
      - 6°. Lovina.
      - 7°. Armande.
      - 8°. Lorianne.
    - 3°. Eulalie; mariée à Eugène Romprey:
      - 1°. Oliva; épouse Lillian Landry:
        - Bertrand.
      - 2°. Flora.
      - 3°. Lord.
      - 4°. Lillian.
      - 5°. Edouard.
    - 4°. Zénaïde; mariée à Napoléon Mailloux:
      - 1°. Gertrude[6].
      - 2°. Ella.
      - 3°. Alice.
      - 4°. Conrad.
      - 5°. Edgar.
      - 6°. Wilhelmine[7].
      - 7°. Florina.
      - 8°. Horace.
      - 9°. Jeannette.
      - 10°. Oscar.
      - 11°. Muriel.
      - 12°. Georges.
    - 5°. Marie-Louise; mariée à Joseph Vincent:
      - 1°. Eva.
      - 2°. Léonie.
      - 3°. Théodore.
    - 6°. Julia; mariée à Joseph[8] Fugère:
      - 1°. Raymond.
      - 2°. Hercule.
      - 3°. Julien.
      - 4°. Marie-Jeanne.
    - 7°. Exélina; mariée à Edouard Véroneau; sans enfants.

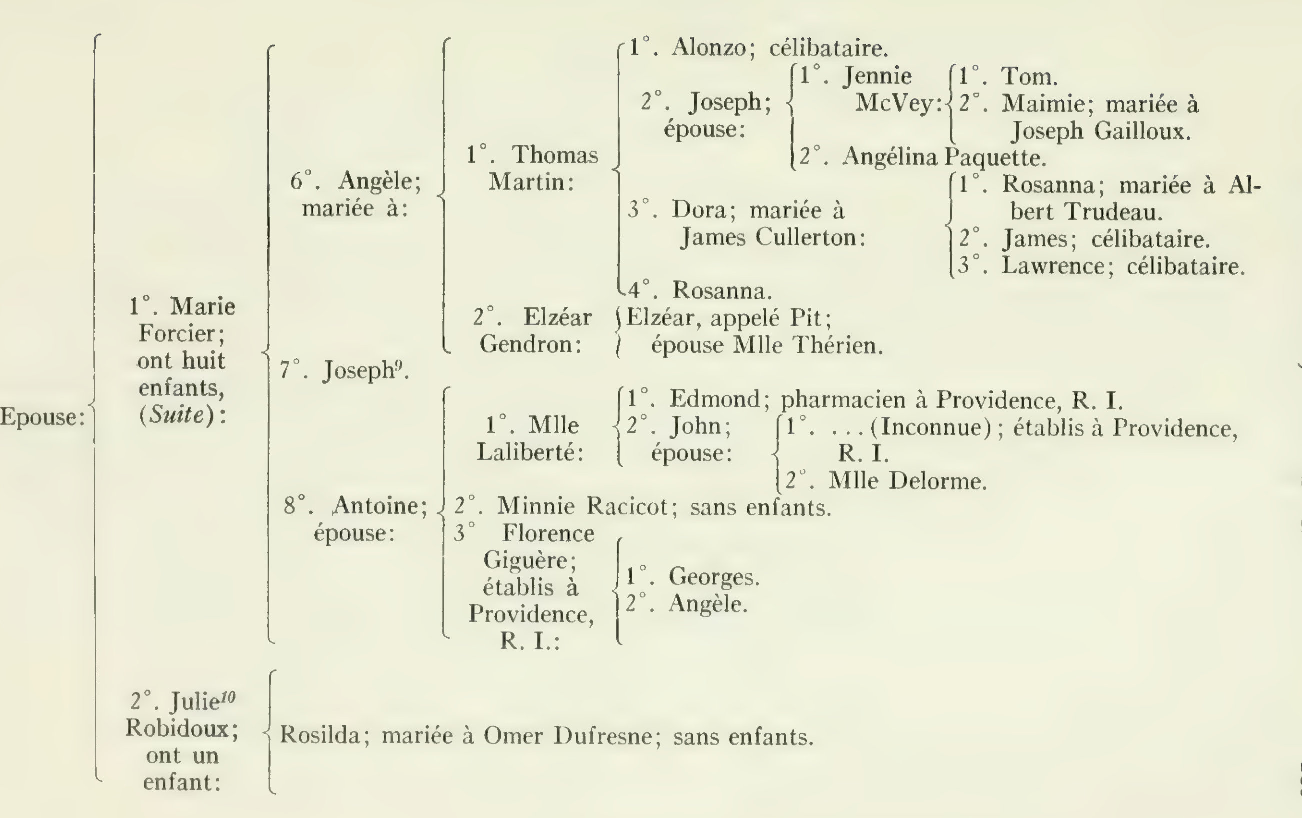
Valois Julien,

(*Suite*)

- Epouse:
  - 1°. Marie Forcier; ont huit enfants, (*Suite*):
    - 5°. Pierre épouse:
      - 1°. Angèle Proulx:
        - 1°. Pierre.
        - 2°. Marie.
        - 3°. Joseph; épouse Scholastique Bisaillon.
        - 4°. Marie-Célina; mariée à:
          - 1°. Louis Duhamel:
            - 1°. Floremon.
            - 2°. Adélard.
            - 3°. Alice.
          - 2°. Arthur Lesieur.
        - 5°. Clara; mariée à Misaël Lemieux:
          - 1°. Clara.
          - 2°. Cécile.
        - 6°. Damase; décédé à l'âge de cinq ans.
      - 2°. Philomène Desrosiers:
        - 1°. Jean-Baptiste; établi au Canada.
        - 2°. Victoria; établi à Manchester, N. H.
        - 3°. Herméline.
        - 4°. Arthur; épouse Rose Gervais.
        - 5°. Hormisdas.
        - 6°. Albert.
        - 7°. Wilfrid; établi au Canada.
        - 8°. André.

Valois Julien,

(*Suite*)



Epouse:

- 1°. Marie Forcier; ont huit enfants, (*Suite*):
  - 6°. Angèle; mariée à:
    - 1°. Thomas Martin:
      - 1°. Alonzo; célibataire.
      - 2°. Joseph; épouse:
        - 1°. Jennie McVey:
          - 1°. Tom.
          - 2°. Maimie; mariée à Joseph Gailloux.
        - 2°. Angélina Paquette.
      - 3°. Dora; mariée à James Cullerton:
        - 1°. Rosanna; mariée à Albert Trudeau.
        - 2°. James; célibataire.
        - 3°. Lawrence; célibataire.
      - 4°. Rosanna.
    - 2°. Elzéar Gendron:
      - Elzéar, appelé Pit; épouse Mlle Thérien.
  - 7°. Joseph[9].
  - 8°. Antoine; épouse:
    - 1°. Mlle Laliberté:
      - 1°. Edmond; pharmacien à Providence, R. I.
      - 2°. John; épouse:
        - 1°. . . . (Inconnue); établis à Providence, R. I.
        - 2°. Mlle Delorme.
    - 2°. Minnie Racicot; sans enfants.
    - 3° Florence Giguère; établis à Providence, R. I.:
      - 1°. Georges.
      - 2°. Angèle.
- 2°. Julie[10] Robidoux; ont un enfant:
  - Rosilda; mariée à Omer Dufresne; sans enfants.

Valois Julien,

(*Suite*)

1. Mathilde Gélinas, veuve de Joseph Lavallée, avait une fille, Délia, qui, pendant plusieurs années, a fait partie du personnel du cirque P. T. Barnum.

2. Professeur de piano et de chant.

3. Arriva à Woonsocket avec son mari en 1855. Deux ans plus tard son père vint l'y rejoindre.

4. Sœur de J.-B. Labarre, mari de Julie tante de Dolphis.

5. Mlle Lizotte et Arthur Lizotte étaient sœur et frère.

6. Fit ses études au couvent Jésus-Marie, de Fall River, Mass.; est professeur de piano. Avec sa sœur elle tient, en outre, un magasin de modes, rue Main.

7. Fit ses études au Collège Commercial de Woonsocket.

8. Comédien.

9. Fit la campagne de la guerre civile et y fut blessé en 1861.

10. Julie Robidoux était sœur de Antoine Robidoux, et veuve de Pierre Harel, avec qui elle avait eu trois enfants:

    1°. Jean-Antoine qui s'engagea dans l'armée durant la guerre civile malgré la volonté de ses parents. Il avait alors 18 ans. Il gagna les galons de caporal mais fut tué après trois mois de service seulement.

    2°. Julie qui mourut à l'âge de 18 ans.

    3°. Marie qui mourut à l'âge de 15 ans.

Vincelette Pierre[1],

de St.-Césaire, P. Q.

Arrivé à Woonsocket, R. I., en 1842.

Epouse Scholastique Bessette; ont neuf enfants:

- 1°. Charles; épouse Sophie Blanchepin; établis à East Douglas, Mass.:
  - 1°. Charles[2].
  - 2°. Sophie; mariée à Sanborn:
    - Une fille; religieuse.
  - 3°. Célina.
  - 4°. Autres enfants.
- 2°. Victoire; mariée à Narcisse Prairie (v. Prairie Narcisse).
- 2°. Marie; mariée à James Nellis:
  - 1°. James.
  - 2°. Napoléon.
  - 3°. Marie-Jeanne; mariée à Edmond Lussier:
    - 1°. Waldo-J.[3].
    - 2°. Evéline-B.[4].
    - 3°. Frédéric; épouse Louise Hébert:
      - Evéline.
    - 4°. John-E.
    - 5°. Ella-E.
    - 6°. Arthur-E.[5].
    - 7°. Hellen.
    - 8°. Mabel-Célina.
    - 9°. Thelma-Elise.
  - 4°. John-Edouard; célibataire.
- 4°. Elisa; mariée à Gendrault. Etablis dans le Minnesota.
- 5°. Mathilda; mariée à Silas Morse; ont deux enfants. Etablis dans le Wisconsin.
- 6°. Thimothée; épouse Susan Giles; ont neuf enfants. Etablis à Pawtucket, R. I.
- 7°. Frank[6].
- 8°. Napoléon[6]; épouse:
  - 1°. Sarah Hendrick; ont deux enfants.
  - 2°. Georgie Patt:
    - Alva; mariée à:
      - 1°. James Fagan.
      - 2°. Charles Leclerc.
- 9°. Célina; mariée à Joseph[7] Bouvier:
  - 1°. Clara; mariée à Henri Rousseau:
    - 1°. Bouvier.
    - 2°. Henri-Hugo.
  - 2°. Ella[8]; mariée à Henri[9] Desrochers.

Vincelette Pierre[1],

(*Suite*)

1. Quitta le Canada en 1812 pour venir à Plattsburg, N. Y. Il s'établit ensuite dans le Vermont d'où il vint se fixer à Woonsocket en 1842. Vincelette était aussi appelé Vaslett.

2. Tué à la bataille de Appomattox durant la guerre civile.

3. Suivit les cours de l'Ecole supérieure de Woonsocket, puis étudia la médecine à l'hôpital de Boston, au Tufts collège et à Baltimore où il fut reçu docteur en 1911. A la déclaration de la guerre à l'allemagne il fut l'un des premiers médecins à passer en France.

4. Fit ses études à l'Ecole supérieure de Woonsocket; est institutrice au service de la commission des écoles publiques de notre ville.

5. Pharmacien.

6. Frank et Napoléon firent partie de la garde de Woonsocket dès 1847. Frank partit en Californie en 1849 pour y faire la recherche de l'or et s'y fixa. Napoléon demeura à Woonsocket et fit la campagne de la guerre civile.

7. Joseph Bouvier fut un homme versé dans les affaires et très influent. Il tint simultanément un magasin de meubles, une épicerie et une pharmacie. Il s'occupa aussi de courtage d'immeubles. Fut l'un des membres fondateurs de la vieille société St.-Jean-Baptiste, devint le premier conseiller municipal canadien français de cette ville. Elu député au Parlement de Providence, il obtint que le Premier de l'an fut férié dans tout l'Etat. Joseph Bouvier mourut subitement le 1er janvier 1904 pendant une course de chevaux sur la glace, course à laquelle il conduisait son cheval favori. Son père François Bouvier était venu se fixer à Jencksville, R. I., en 1863.

8. Fit ses études à l'Ecole supérieure de Woonsocket.

9. De la pharmacie Desrochers Frères; s'occupe aussi avec succès de transactions immobilières.

TROISIÈME PARTIE.

Les Franco-Américains et le Woonsocket contemporain.

CHAPITRE I.

Les Franco-Américains de Woonsocket.

Les Franco-Américains deviennent la majorité à Woonsocket. —Leur loyauté envers les Etats-Unis.—Rôle qu'ils jouent en notre ville dans les domaines de l'industrie, du commerce et de la politique.

A Woonsocket, soixante ans après l'arrivée des 117 premières familles canadiennes françaises, nous trouvons la situation très avantageusement modifiée pour l'élément français.

En 1846, sur une population de 4856 âmes, il n'en comptait que 332. En 1860, déduction faite de tous les départs, il avait à peine une centaine de familles. Or, aujourd'hui, en 1920, nous lui en trouvons environ cinq mille représentant une population approximative de 30,000 âmes composée, en majeure partie, de Canadiens français et de près de 2000 Français et Belges.

D'une infime minorité qu'il était, il y a environ un demi-siècle, l'élément français est donc aujourd'hui devenu une imposante majorité dans la ville de Woonsocket.

Sans doute, l'émigration des Canadiens français de la province de Québec entre pour beaucoup dans cette rapide augmentation. Mais le facteur principal en est, sûrement, la fécondité de la race française en Amérique. La natalité de celle-ci, 42%, double celle de la race anglo-saxonne qui n'est que de 22% et quelquefois moins. Jusqu'ici les statistiques prouvent que les Canadiens français du Canada et les Franco-Américains des Etats-Unis doublent leur population à tous les vingt ou trente ans. Si la natalité continue sur de telles proportions il nous est facile de prévoir combien Woonsocket comptera de Franco-Américains en 1940 ou 1950. Chez-eux il faut chercher l'unique raison d'un si grand développement de la natalité dans l'esprit essentiellement religieux qui les caractérise. Cet esprit garantit, en même temps, leur loyauté envers la République américaine et ses institutions. Ces dernières n'ont rien à craindre d'une aussi rapide et constante augmentation des Franco-Américains.

Sans doute, ils tiennent à conserver leur langue, leur religion et

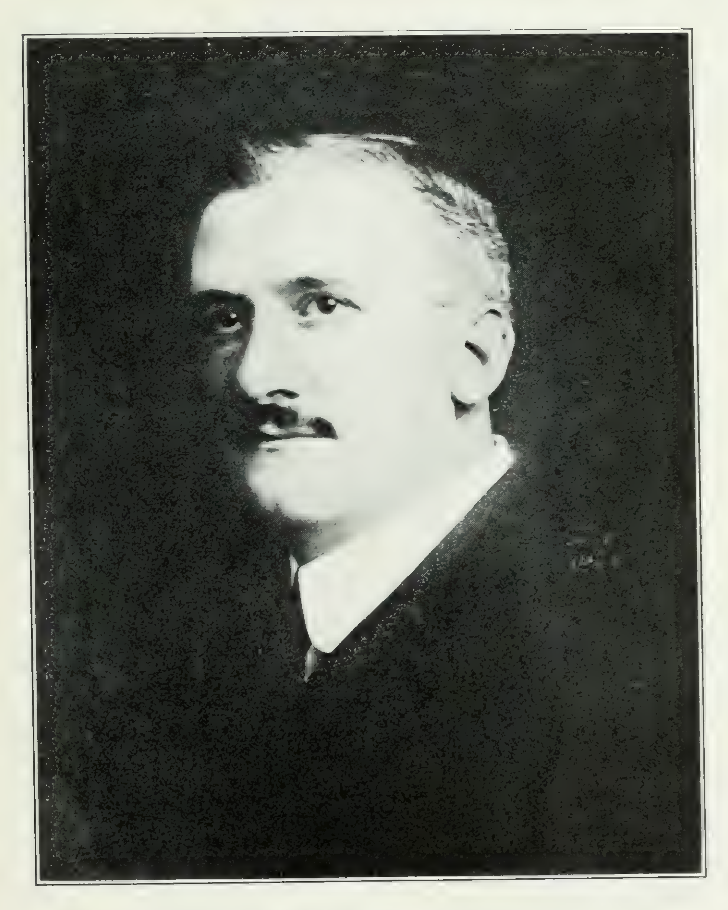


M. ARAM-J. POTHIER,
ex-gouverneur du Rhode Island, 1909-1915.—Premier maire franco-américain de Woonsocket, 1894-1895.



MGR CHARLES DAURAY, P. D.,

curé inamovible de la paroisse du Précieux-Sang, de Woonsocket.—Directeur spirituel de l'Union St.-Jean-Baptiste d'Amérique.



M. RAPHAEL-PIERRE DAIGNAULT,
Maire de Woonsocket, 1912-1914.



M. ADÉLARD-L. SOUCY,
le maire actuel de Woonsocket ; élu en 1918.



M. ALPHONSE GAULIN, JR.,
Consul général des Etats-Unis à Marseille, France.—Maire de Woonsocket, 1903-1905.



M. L'ABBÉ U.-A. PRINCE,
curé de la paroisse St.-Louis de Gonzague, de Woonsocket.



M. L'ABBÉ J.-S. FORTIN,
curé de la paroisse de la Sainte-Famille, de Woonsocket.



Me ADÉLARD ARCHAMBAULT,
ex-lieutenant gouverneur du Rhode-Island, 1903.—Maire de Woonsocket, 1906-1907—1917-1918.



Woonsocket.—Eglise Ste.-Anne.



M. L'ABBÉ J.-M.-LÉON GIROUX, curé de la paroisse Notre-Dame des Victoires, de Woonsocket.



M. L'ABBÉ CAMILLE VILLIARD, curé de la paroisse Ste.-Anne, de Woonsocket.



Woonsocket.—Intérieur de l'église du Précieux-Sang.



Woonsocket.—Eglise de la Sainte-Famille.

les traditions ancestrales. Mais ce culte n'est point incompatible avec les devoirs des meilleurs citoyens des Etats-Unis. Et on l'a bien vu en maintes circonstances difficiles auxquelles le pays a dû faire face. On le voit même encore tous les jours. Des esprits clairvoyants le discernent parfaitement, tel par exemple ce sénateur[1] du New Hampshire qui disait un jour: "Les Canadiens français forment un des éléments les plus sains et les plus actifs de notre population. Ils sont appelés à rendre de grands services à la République américaine; toutes leurs tendances et leurs aspirations sont vers nous; le fait qu'ils sont catholiques ne nuit en rien à leur utilité comme citoyens. Au contraire, ils s'assimilent facilement nos institutions et nos coutumes tout en restant fidèles aux principes de leur foi".

Les citoyens américains de langue anglaise et les autorités gouvernementales auraient bien tort de tenir l'élément français en suspicion. Cet élément-là est américanisé dans le vrai sens du mot. Acceptation pure et simple de la République américaine et de ses institutions; loyauté parfaite à son drapeau et à ses lois; volonté d'être des citoyens américains irréprochables, de parler l'anglais, de l'apprendre à leurs enfants; désir ardent de porter leur part des responsabilités publiques telles sont bien, en effet, leurs principales vues.

Certes, nous ne pensons pas que jamais on puisse sérieusement leur faire un grief du profond attachement qu'ils ont envers leur langue maternelle, leur foi et tous leurs souvenirs du passé. Ils tiennent à les garder ainsi que l'on conserve les reliques les plus précieuses et les plus saintes. D'ailleurs, jamais, sous aucun prétexte, personne ne doit renier les sentiments intimes de la famille.

Les esprits judicieux se rendent parfaitement compte de cela. Ils savent que les citoyens américains de race non anglo-saxonne peuvent se classer parmi les meilleurs citoyens de la République sans qu'il leur soit nécessaire de renoncer à leur langue, à leur foi et à leurs coutumes. Mais laissons M. H. Rieg, de la Trésorerie fédérale, à Washington, dire ces choses:

"N'espérez pas, dit-il très justement, changer en un jour les habitudes, le caractère, la langue et les coutumes de l'étranger. Souvenez-vous qu'il peut devenir un excellent Américain tout en gardant au cœur le souvenir de son pays natal, en parlant sa langue maternelle, en restant attaché à la mémoire de ses ancêtres. L'américanisme n'est une affaire ni d'habitude, ni de coutume, ni de langue: c'est une question de sentiment et d'idées.

1. M. Blair.

"Laissez à l'étranger son église et son club, sa langue et ses journaux; veillez seulement à ce que ses pasteurs, ses dirigeants, ses écrivains prêchent l'évangile américain: tous Américains pour l'Amérique d'abord.

"Ne demandez pas la suppression de la presse de langue étrangère, car je la considère comme le plus puissant facteur d'américanisation et comme une de nos plus importantes institutions publiques".



La loyauté rigoureuse et inaltérable des Franco-Américains en général envers les Etats-Unis établie, hâtons-nous de revenir à l'élément français de Woonsocket.

Nous n'avons pas l'intention d'écrire son histoire moderne en entier. Un tel travail nous éloignerait trop de notre but principal: son origine à Woonsocket. Laissant donc ce soin à d'autres qui auront le temps et le goût de faire les recherches nécessaires pour l'époque présente comme nous avons fait celles concernant la période de l'émigration, nous nous bornerons à donner un très bref aperçu de ce que les Franco-Américains ont fait dans les domaines de l'industrie, du commerce, de la politique, de la religion, de la mutualité et du journalisme. Tous ces domaines ont été cultivés simultanément. Le succès dans l'un a toujours contribué à faire obtenir le succès dans les autres. Ils sont tous frères jumeaux si nous pouvons ainsi nous exprimer pour mieux faire saisir l'étroite relation qu'ils ont entre eux.

Aujourd'hui les Franco-Américains de Woonsocket ont cinq belles paroisses: le Précieux-Sang, Sainte-Anne, Saint-Louis de Gonzague, la Sainte-Famille et Notre-Dame des Victoires. Le Précieux-Sang est la paroisse-mère de toutes les autres bien que la paroisse Saint-Louis de Gonzague soit exclusivement sortie de celle de Sainte-Anne. Cette puissante ossature religieuse a contribué immensément à la prospérité de notre élément. A l'ombre des clochers Woonsocketois et près des écoles, les familles se sentent protégés et tranquilles. Elles cherchent donc à demeurer à Woonsocket au lieu d'aller chercher fortune ailleurs.

La stabilité des Franco-Américains est l'une des principales raisons qui y ont fait fleurir l'industrie. Si nous voulions énumérer toutes les entreprises et toutes les industries exclusivement franco-américaines la liste en serait bien longue. Mais nous glisserons ra-

pidement sur ce domaine comme en celui du commerce et de la politique. Nous nous bornerons simplement à citer ci-après les noms des plus importantes maisons industrielles. En voici la liste: l'Alsace Worsted Co., la French Worsted Co., la Lafayette Worsted Co., la Guérin Spinning Co., l'American Paper Tube Co., la Desurmont Worsted Co., la Montrose Worsted Co., la Sydney Worsted Co., la Woonsocket Spinning Co., la Model Dyeing & Printing Co., la Park Spring Dyeing & Bleaching Co., la Rosemont Dyeing Co., la Woonsocket Dyeing & Bleaching Co., la Union Handkerchief Mfg. Co., la Bernon Worsted Co., etc., etc., etc.

L'élément français joue aussi un rôle très actif dans le commerce de la ville où il a de nombreux magasins dont quelques-uns fort importants. Néanmoins, en ce domaine, comme en celui de la finance, nous devons avouer, sans ambages, que les Franco-Américains ne tiennent pas le rang qu'ils devraient y occuper.

Heureusement ils sont mieux partagés en politique. Depuis quelques années ils y jouent un rôle prépondérant, du moins en ce qui concerne la politique municipale. Mais ici encore nous devons reconnaître qu'ils ne sont point arrivés à l'apogée de leur puissance. Le fait en est dû au grand nombre de compatriotes qui ne comprennent pas encore l'importance de se faire naturaliser ou qui négligent de voter au jour du scrutin. Espérons que l'un et l'autre travers seront promptement extirpés de notre milieu.

Depuis l'élévation de Woonsocket au rang de ville, le 13 juin 1888, douze maires se sont succédé au gouvernement municipal. Le tableau ci-dessous donne, à ce sujet, des détails intéressants que nos lecteurs seront heureux de connaître.

Maires de Woonsocket, 1889-1920.

Nombre	Nationalités	Années d'administration
5	Franco-Américains	14
5	Américains	13
1	Irlandais	3
1	Allemand	2

Nombreux sont nos compatriotes qui ont été conseillers municipaux, échevins et députés. Ci-après nous en publions les listes en tableaux synoptiques sans fournir d'autres détails à leur sujet. Néanmoins, nous estimons qu'il convient de donner une courte biographie

de chacun des cinq maires franco-américains de Woonsocket. L'un d'eux devint plus tard lieutenant-gouverneur et puis gouverneur du Rhode Island. Un deuxième devint aussi lieutenant-gouverneur de l'Etat. Un troisième, entré dans la diplomatie, est actuellement consul général américain à Marseille, France. Enfin ajoutons que le maire actuel de la ville est un franco-américain.

Franco-Américains conseillers municipaux de Woonsocket.

Noms	Districts	Années
Abel Napoléon-D.	4	1910
Allard Louis-T.	1	1919-1920
Archambault Louis-J.	5	1912-1913-1914-1915-1916
Bérard François-X.	5	1903-1904-1905-1906
Bérard Henry, Jr.	5	1915-1916-1917-1918
Blondin John-S.	1	1915-1916-1917-1918
Bonin John-B.	1	1901
Boucher Philippe	5	1889-1890
Bouvier Geo.-E.	2	1898-1899-1900
Cabana Charles-H.	1	1910-1911-1912
Caya François-X.	1	1902-1903-1904
Côté Wilfrid-L.	5	1899-1900
Daignault Joseph	1	1892-1893-1894
Daignault Raphaël-P.	5	1904-1905-1906-1907
Decelles Arthur	4	1906-1907-1908-1909
Decelles Norbert	5	1893-1894-1895
Demers Joseph	5	1919-1920
Desrosiers Télesphore	1	1913-1914
Dextradeur Charles-A.	2	1919-1920
Dulude Frédéric	5	1889
Dulude Ovila	5	1907-1908-1909-1910
Fealhabert Augustin	5	1917-1918-1919-1920
Fontaine Walter-F.	5	1901-1902
Friedrichs Gustave-A.	1	1915-1916
Gariépy Félix	5	1913-1914-1915-1916
Gauvin Charles-C.	1	1895-1896-1897
Girard Frank	4	1911-1912-1913-1914-1915-1916-1917-1918
Gobeille Jeremiah	5	1891-1898

Gobeille Louis	1	1891-1898-1899-1900
Héroux Joseph-E.	5	1917-1918
Jannell Joseph	4	1919-1920
Janson Etienne	2	1889-1890
Janson Joseph	2	1906-1907-1908-1909-1910
Leblanc Jean-C.	5	1894-1895-1896-1897
Leduc Pierre, Jr.	5	1915-1916-1917-1918
Lussier Emile-E.	1	1905-1906-1907
Mailloux Joseph-C.	4	1899-1900
Mathieu Wilfrid-J.	2	1912-1913
Meunier Azarie-J.	1	1912-1913-1914
Morin Joseph-A.	2	1893-1894-1895-1896-1897-1898-1899
Myette Guillaume	1	1917-1918
Paradis Odilon-T.	1	1889-1890
Péloquin Adélard-E.	1	1919-1920
Potvin Henry-G.	2	1911
Renaud Raoul	5	1919-1920
San Souci Joseph	2	1900-1901-1902-1903-1904-1905
St.-Jacques Paul	5	1901-1902-1903
Sylvestre Adrien-A.	5	1911-1912-1913-1914
Sylvestre Clément-A.	5	1890
Sylvestre Philippe-R.	1	1917-1918-1919-1920
Sylvestre Zéphir	5	1899-1900
Trahan Godfrey	4	1903-1904-1905
Trinque Joseph	1	1908-1909

Franco-Américains échevins de Woonsocket.

Noms	Districts	Années
Bélanger Anthony-J.	1	1919-1920
Boucher Philippe	5	1891-1892-1893
Bouvier Geo.-E.	2	1917-1918
Côté Wilfrid-L.	5	1906-1907
Daignault Godfroy	5	1899-1900
Daignault Raphaël-P.	5	1908-1909-1910
Decelles Norbert	5	1896-1897-1898
Delabarre Etienne-C.	4	1910-1911

Desrosiers Télesphore	1	1915-1916-1917-1918
Dulude Ovila	5	1911-1912-1913-1914
Fontaine Walter-F.	5	1903-1904-1905
Lussier Emile-E.	1	1908-1909-1910
Mailloux Joseph-C.	4	1901-1902
Sylvestre Adrien-A.	5	1915-1916-1917-1918-1919-1920

Franco-Américains maires de Woonsocket.

Noms	Années
Aram-J. Pothier	1894-1895
Alphonse Gaulin, Jr.	1903-1904-1905
Me Adélard Archambault	1906-1907—1917-1918
Raphaël-P. Daignault	1912-1913-1914
Adélard-L. Soucy	1919-1920

Franco-Américains de Woonsocket députés au Parlement de Providence.

1888-1889
- Aram-J. Pothier

1890-1891
- Gédéon-L. Archambault, M.D.
- Etienne-C. Delabarre

1892
- Gédéon-L. Archambault, M.D.

1893-1894
- Zéphir Sylvestre

1895-1896
- Philippe Boucher
- Frédéric Dulude

1897
- Herbert-F. Girard
- Philippe Boucher

1898
- Philippe Boucher
- Joseph Bouvier

1899-1900
- Joseph Bouvier
- Jean-C. Leblanc

1901
- Me Adélard Archambault
- Edouard-S. Lafayette

1902
- Me Adélard Archambault
- Norbert Decelles

1903
- Charles-C. Gauvin
- John-B. Brindamour
- Edouard-S. Lafayette

1904
- Charles-C. Gauvin
- John-B. Brindamour
- Me Elphège-J. Daignault

1905
Charles-C. Gauvin
Me Elphège-J. Daignault

1906
Harry-L. Delabarre

1907-1908
Harry-L. Delabarre
Joseph-H. Boucher, M.D.

1909-1910
Jean-B.-A. Savard
Jean-B. Leclerc

1911
Jean-B. Leclerc
Paul St.-Jacques
Emile-E. Lussier

1912
Albert Renaud
Paul St.-Jacques
Emile-E. Lussier

1913-1914
Arthur-J. Sutton
Paul St.-Jacques
Emile-E. Lussier
Albert Renaud

1915
Arthur-J. Sutton
Adélard-L. Soucy
Albert Renaud
John-F. Letendre

1917-1918
Louis-J. Archambault
Adélard-L. Soucy
John-F. Letendre
Henri-N. Morin

1919-1920
Georges-J. Bibeault
Louis-J. Archambault
Hervé-J. Lagacé
John-F. Letendre

Franco-Américains de Woonsocket sénateurs au sénat de Providence.

1907
Norbert Decelles.

Franco-Américains de Woonsocket Lieutenants-Gouverneurs du Rhode Island.

1898
Aram-J. Pothier.

1903
Me Adélard Archambault.

Franco-Américains de Woonsocket Gouverneurs du Rhode Island.

1909 à 1915.
Aram-J. Pothier.

CHAPITRE II.

Biographies des maires franco-américains de Woonsocket.

I.—M. Aram-J. Pothier, ex-gouverneur du Rhode Island. II.—M. Alphonse Gaulin, consul général des Etats-Unis à Marseille, France. III.—Me Adélard Archambault, ex-lieutenant-gouverneur du Rhode Island. IV.—M. Raphaël-Pierre Daignault. V.—M. Adélard-L. Soucy, le maire actuel.

I.—M. Aram-J. Pothier, ex-gouverneur du Rhode Island.

M. Aram-J. Pothier est né à St.-Jean-Chrysostôme, comté de Châteauguay, P. Q., le 26 juillet 1854, du mariage de M. Jules Pothier avec Mlle Domitilde Dallaire. Quelques années après toute la famille alla demeurer à Yamachiche, village natal de son père. Le jeune Aram y fréquenta les classes des Frères des Ecoles chrétiennes. Plus tard, la proximité du collège de Nicolet lui offrit l'occasion d'y suivre les cours.

Ses parents émigrèrent à Woonsocket en 1870. Lorsqu'il eut terminé ses études, à Nicolet, il les y rejoignit et alors commença cette vie laborieuse qui sera, plus tard, si féconde dans le monde de la finance, de la politique et de l'industrie.

Il fut d'abord commis dans une épicerie. En 1875, ayant alors 21 ans, il entra, par l'entremise de feu le congressman Latimer Whipple Ballou, au service de la "Woonsocket Institution for Savings." M. Ballou, trésorier de cette banque dirigea sa première formation dans les affaires. Grâce à son application, à ses bonnes manières et à son talent, le jeune homme ne tarda pas à se faire remarquer de ses chefs. Il conquit d'emblée leur estime et leur confiance entière. A partir de ce jour son ascension à la banque fut rapide et constante. Depuis 1912 il en est le président.

Assidu à son poste, le matin, dès neuf heures, on le trouve à la banque. L'heure de la fermeture l'a toujours surpris à son pupître.

Remarquablement doué du sens des affaires il traite celles-ci avec une rapidité surprenante. C'est un banquier modèle. Avec une patience admirable et un dévouement inlassable il se prête volontiers aux clients de la banque et leur donne toutes explications désirées. Ses compatriotes, en particulier, ont toujours trouvé en lui un ami sincère et un guide sûr dans les affaires commerciales et les placements d'argent. Ses conseils, inspirés par la sagesse et par la prudence, ont conduit au succès et à la prospérité tous ceux qui avaient placé leur confiance en lui.

Ayant été à l'école de l'expérience, dès son enfance, il en gravit de bonne heure les degrés supérieurs, dans le temps même où l'esprit, dans toute la fraîcheur et l'impétuosité de sa force première, saisit promptement la signification d'une proposition financière et discerne le vrai du faux, le réel de l'imaginaire.

Esprit positif, pondéré et pratique, M. Pothier n'a jamais cru à la spéculation. Par contre, il s'est complu à favoriser toutes les entreprises industrielles et toutes les personnes désirant se créer un "chez soi" en se construisant une maison. Animé de l'esprit de justice jusqu'au scrupule, il ne cesse, dans toutes les opérations de banque, de donner la préséance au développement des entreprises locales. Il sent et il croit avec raison que ce système est le meilleur pour la banque elle-même, pour ses déposants, pour la ville, pour l'Etat.

De telles capacités financières ne pouvaient être confinées dans Woonsocket seulement. Elles furent reconnues d'une éclatante façon en dehors de la ville par son élection à la présidence de l'"Union Trust Company", de Providence, l'une des trois plus grandes institutions financières de l'Etat du Rhode Island.

M. Pothier fit son entrée dans la vie politique en 1885 comme membre de la commission scolaire. Deux ans plus tard, en 1887, puis en 1888, il fut élu député par le parti républicain au Parlement de Providence. En 1888 il était aussi nommé auditeur de la ville. Il occupa ce poste jusqu'à son élection à la mairie, à l'automne de 1894. Il eut une majorité de six cents voix. En 1895 ses concitoyens lui confièrent encore les rênes de la ville. Il fut ainsi le premier Franco-Américain à obtenir les honneurs de la mairie à Woonsocket.

En 1889, l'ex-gouverneur Taft le nomma commissaire du Rhode Island à l'exposition de Paris.

En 1897 il fut élu lieutenant-gouverneur du Rhode Island; l'an-

née suivante il se retirait en faveur de M. William Gregory qui devint, plus tard, gouverneur de l'Etat.

En 1900 il retournait représenter le Rhode Island à l'exposition universelle de Paris.

Ces deux stages de M. Pothier en Europe ne furent pas perdus pour Woonsocket qu'il a toujours affectionné bien sincèrement. Par ses efforts et son influence avant, durant et après son commissariat à Paris, il fut l'un des plus puissants facteurs contribuant à décider quelques industriels français et autres à venir fonder des manufactures en notre ville.

Par la suite, jamais il n'a refusé l'accès de la ville à une industrie par crainte de concurrence avec les manufactures dont le succès l'intéressait plus particulièrement. Actuellement M. Pothier est trésorier de la "Guérin Spinning Co.", de l'"Alsace Worsted Co.", de la "Montrose Worsted Co." et de la "Rosemont Dyeing Co."

Les manufactures implantées à Woonsocket grâce à la protection de M. Pothier, paient à leurs ouvriers un salaire annuel de quelques millions de dollars. Ces millions, est-il besoin de le faire remarquer, ont répandu l'aisance et le confort au sein d'un grand nombre de familles.

M. Pothier, on doit le dire tant pour le louanger que pour lui rendre justice, est l'un des plus grands bienfaiteurs de Woonsocket et de sa population. Par son travail, par son énergie constante, par ses talents financiers remarquables il a contribué d'une façon notable à sa croissance, à sa prospérité et au bien-être toujours grandissant de ses citoyens.

En 1908, le parti républicain, reconnaissant les éminentes qualités de M. Pothier, le présenta comme candidat au poste de gouverneur. Il croyait avec raison que jamais homme ne représenterait mieux les intérêts et les aspirations de la population du Rhode Island. Les événements prouvèrent que les républicains avaient pensé juste. M. Pothier fut, en effet, élu par une majorité de 9000 voix. L'année suivante sa réélection lui fut assurée par un surplus de 12000 voix. Jamais, avant lui ni après lui, aucun gouverneur de l'Etat n'a obtenu un tel triomphe.

Son administration des affaires publiques pendant ces deux premières années fut surtout remarquable par l'esprit de justice et d'impartialité qui la présidait, et par la connaissance très développée des affaires d'Etat dont faisait preuve le nouveau gouverneur. Aussi

fut-il réélu cinq fois de suite par de très fortes majorités. Il tint les rênes du gouvernement du Rhode Island pendant six années consécutives.

Comme gouverneur il jouit d'un si grand prestige et il se montra si bon réformateur progressiste que l'œuvre parlementaire du Rhode Island, durant ces six années, ne fut autre que la mise à exécution de ses vues politiques. Il discernait admirablement tous les besoins de l'Etat. Ses messages, modèles de clarté et de précision, lui gagnèrent toujours l'appui du peuple et du Parlement.

Les citoyens lui sont redevables de la loi des 54 heures, de la loi sur "l'anti-lobbying", de la revision de la constitution, de la construction d'un quai ouvrant le port de Providence au commerce du monde entier[1]. Par son influence il fit amender la constitution de l'Etat et prescrire des élections biennales en place et lieu des élections annuelles. L'élaboration d'un système moderne pour l'imposition et la perception des taxes d'Etat ainsi que la création d'un Bureau des taxes furent son œuvre. L'établissement d'une commission des Utilités publiques et la formation d'une commission chargée de donner les contrats pour les divers départements de l'Etat eurent lieu sur ses propres recommandations à l'Assemblée générale.

Lorsque la compagnie du Grand Tronc décida de construire une voie ferrée traversant le Rhode Island, le gouverneur Pothier devint un ardent champion de l'entreprise et s'empressa de signer la charte de la "Southern New England Railway Company", le 12 avril 1910.

En 1914, il se retira lui-même de l'arêne politique en refusant d'être à nouveau candidat au poste qu'il occupait si noblement depuis six ans.

Financier, industriel ou gouverneur, M. Pothier est toujours demeuré l'homme intègre, affable et simple que nous connaissons. Petits ou grands pouvaient et peuvent l'aborder n'importe où, n'importe quand et pour n'importe quoi. Ennemi des formalités inutiles et surtout des pertes de temps il accueille directement avec une grâce et une simplicité vraiment remarquables et fort touchantes. Tous ceux qui l'abordent en demeurent vivement impressionnés.

Si M. Pothier est Américain avant tout, comme nous devons tous l'être, il n'a pas oublié le Canada et la province de Québec. Profondément attaché à la religion catholique, à la langue française dont il

1. Ce quai coûta deux millions de dollars. Ce fut une compagnie de navigation française, la compagnie Fabre qui, la première, bénéficia de ses avantages.

se sert toujours avec plaisir et aux traditions ancestrales, il se fait gloire d'appartenir à la race française qu'il a tant fait honorer en lui durant sa longue et féconde carrière. Ses succès financiers et politiques ne l'ont pas changé. Il est demeuré l'un des nôtres et il est bien nôtre. Aux Etats-Unis il personnifie bien la race française dont il est devenu le plus illustre représentant politique. Il fut le premier lieutenant-gouverneur et le premier gouverneur d'Etat d'origine française.

C'est un insigne honneur pour M. Pothier d'être parvenu à ce poste par la force de ses mérites personnels. Son nom passera aux générations futures comme étant celui d'un grand patriote et d'un grand français américain.

Tout récemment les Artisans canadiens français, en témoignage d'estime et de reconnaissance pour le respect qu'il a valu à notre race, lui décernaient le titre de président d'honneur de leur société.

En 1902, M. Pothier épousa Mlle Françoise de Charmigney, issue d'une très ancienne famille de France. Les ancêtres de M. Pothier lui-même, originaires de Chartres et d'Orléans, appartenaient à une famille qui compta plusieurs célébrités, notamment "le plus célèbre jurisconsulte que la France ait produit",[1] Robert-Joseph Pothier, né le 9 janvier 1699, à Orléans et décédé en 1792.

Le premier des Pothier émigré au Canada arriva à Montréal au commencement du XVII[e] siècle. Il venait de Chartres.

II.—M. Alphonse Gaulin, Consul général des Etats-Unis à Marseille, France.

M. Alphonse Gaulin naquit à Woonsocket, le 24 mai 1874, du mariage de M. Alphonse Gaulin avec Mlle Elmire Marcoux.

Il fréquenta d'abord les écoles paroissiales de la ville. Puis, ses parents l'envoyèrent au séminaire de Sherbrooke, P. Q., où il étudia durant quelques années. Ayant terminé son cours classique au collège Ste.-Marie, à Montréal, il entra ensuite à l'Université Harvard, de Boston, pour y étudier la loi. Des dispositions littéraires particulières lui méritèrent le titre envié de correspondant du "Boston Transcript". En 1896, muni de tous les titres universitaires, obtenus avec grande distinction, il quitta Harvard.

1. Michaud, Biographie universelle, ancienne et moderne. V. Trente-cinquième, Paris 1823.

Il fit aussitôt un voyage d'études en Europe. A son retour il devint l'associé de M[e] Adélard Archambault. Il fut coroner de la ville de 1897 à 1901. En cette dernière année il se porta candidat à la mairie mais fut défait. Par contre, l'année suivante, malgré des difficultés nombreuses, il sortait victorieux de la lutte. En 1903 il était réélu avec une très forte majorité. Il présida aux destinées de la ville jusqu'en septembre 1905, démissionnant alors pour accepter les fonctions de consul des Etats-Unis au Hâvre, France, poste auquel il venait d'être nommé par le président Théodore Roosevelt.

L'administration de M. Gaulin fut pour la ville de Woonsocket l'une des meilleures de son histoire. On lui doit la réfection en asphalte de la rue Clinton, le pavage des rues Main et Cumberland, la construction du pont de la rue South Main, l'érection du poste de police. Ce fut lui qui signa le contrat par lequel l'Institut Harris passait à la municipalité pour en devenir aussitôt l'Hôtel de ville.

Le 1er août 1909, M. Gaulin était nommé au poste plus important de consul général à Marseille. Pendant la guerre il fut délégué à Paris, auprès de l'ambassadeur des Etats-Unis, en qualité de conseiller commercial et pour diriger le "War Trade Board" en France. En outre, il fit partie, comme délégué américain, des différentes commissions interalliées chargées d'effectuer le blocus des pays ennemis. Aujourd'hui il a repris son poste au consulat général de Marseille.

M. Gaulin, dont le talent remarquable fut développé par de très solides études classiques, est très versé en littérature et en philosophie. C'est un orateur fort distingué et bien goûté des foules. Il parle un anglais impeccable quant à la phrase et quant à l'accent. Chose remarquable, sa phrase française ne souffre nullement de sa profonde connaissance de l'anglais.

Les éminents services rendus à sa ville et sa parfaite connaissance du français et de l'anglais furent les causes déterminantes qui le firent nommer consul en France. La connaissance de ces deux langues devient aujourd'hui, en effet, une condition de plus en plus indispensable à tout avancement sérieux, soit dans le commerce, soit dans l'industrie, soit dans la finance, soit dans la politique. Elle offre à ceux qui les parlent l'occasion de mieux servir leur patrie.

Avant son départ en France, les sociétés nationales avaient en lui un puissant appui. Il rendit plus particulièrement des services signalés à l'Union St.-Jean-Baptiste d'Amérique lors de sa fondation et dans les premières années de son existence. Il en présida le pre-

mier congrès, tenu à Woonsocket le 26 avril 1900. De concert avec le comité exécutif il rédigea même les règlements de la société. Il prit aussi une part très active au congrès de 1902, tenu à Southbridge, Mass. Son éloquent plaidoyer en faveur des taux du Congrès fraternel contribua pour beaucoup à les faire accepter des délégués.

En 1905, M. Gaulin épousa Mlle Marguerite Steele, professeur de langues à l'université McGill, de Montréal. De ce mariage sont nées deux filles: Madeleine et Mireille.

En 1902, M. Gaulin avait été l'un des membres fondateurs de l'Alliance française de Boston.

III.—Me Adélard Archambault, ex-lieutenant-gouverneur du Rhode Island.

Me Adélard Archambault est né en 1864, à St.-Paul l'Ermite, comté de l'Assomption, P. Q. Il fit son cours classique au collège de l'Assomption d'où il sortit en 1885 avec le titre de bachelier ès-arts. Il se rendit aussitôt auprès de ses parents, à Holyoke, Mass., où ils avaient émigré quelque temps auparavant.

Ayant suivi un cours de droit pendant trois ans, il fut admis au barreau du Massachusetts en 1888. Il pratiqua d'abord le droit à Holyoke. En 1890, il fut reçu au barreau du Rhode Island et vint se fixer à Woonsocket où il est toujours demeuré depuis.

Avec feu M. le Dr. Joseph Hills, son ami intime, il prit une part très active au groupement des nôtres par la fondation ou le maintien de sociétés locales de langue française. Il se trouva ainsi tout naturellement jeté dans les bras de la politique. Il choisit l'étendard des démocrates auquel il n'a jamais cessé d'être fidèle.

En 1901 et 1902 il siégea à la Chambre des députés du Rhode Island. En 1903, visant plus haut, il fut élu, par une forte majorité lieutenant-gouverneur de l'Etat. Battu en 1904, il se cantonna dans la politique municipale et devint maire de Woonsocket en 1906 et 1907.

En 1908, il se portait à nouveau candidat au poste de lieutenant-gouverneur du Rhode Island. Le parti démocrate étant alors très affaibli dans l'Etat ne put réussir à le faire élire. Il reçut cependant un magnifique vote.

En 1916, il revenait à la mairie de Woonsocket pour la troisième fois. A l'automne de 1918 il ne se reporta pas candidat.

Durant les quatre ans qu'il passa à la mairie, Me Archambault lutta principalement pour obtenir une base de répartition des taxes plus juste et plus conforme à la situation individuelle des fortunes.

Bien que politicien, Me Adélard Archambault n'a ni abandonné, ni même négligé la pratique du droit. Au contraire, travailleur par nature, il n'a jamais cessé de l'étudier et de se tenir ainsi familier avec toutes les nouvelles lois. Aussi est-il considéré, à juste titre, comme une autorité indiscutable en droit civil.

Il est admis au barreau pour le circuit fédéral de la Nouvelle-Angleterre. Depuis 1895 il est commissaire de la Cour supérieure de la province de Québec pour les Etats-Unis.

Dévoué envers ses compatriotes et croyant sincèrement à l'esprit d'association il est membre de l'Union St.-Jean-Baptiste d'Amérique et des Forestiers franco-américains.

Dans sa jeunesse, à Holyoke, il fut secrétaire et président de l'Union canadienne. A Woonsocket, il a été successivement secrétaire, président du Cercle national dramatique et président du conseil Institut canadien français, No 4, de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique.

Lors de la fondation de cette dernière société, en 1900, il en fut nommé avocat-conseil. Depuis, il a toujours été réélu à ce poste par les divers Bureaux généraux qui se sont succédé.

Me Adélard Archambault est demeuré célibataire.

IV.—M. Raphaël-Pierre Daignault.

M. Raphaël-Pierre Daignault est né le 6 octobre 1868, à St.-Grégoire, P. Q., du mariage de M. Godfroy Daignault avec Mlle Marceline Benoît.

Il était âgé de un an lorsque ses parents émigrèrent à Danielson, Conn. Quelques mois après, en 1870, ils vinrent se fixer à Woonsocket. Le jeune Raphaël reçut son éducation dans les écoles paroissiales et publiques de la ville.

Il débuta dans la vie comme commis d'un magasin de la rue Main. Ensuite, il entra, à son propre compte, dans le commerce de auvents, d'enseignes et d'attributs divers (awnings and sign painting).

Plus tard avec son frère Alfred et autres il forma la "Woonsocket Realty Co." dont il est le président. Cette compagnie possède

des immeubles de valeur tels que les édifices Exchange et Federal, rue Main. M. Daignault est aussi président de la "Model Dyeing and Printing Co." grande teinturerie pour teindre la laine.

En politique M. Daignault est républicain. Il y a obtenu des succès marqués. En 1904 il fut élu conseiller municipal de Woonsocket. Comme tel il servit la ville durant quatre ans, dont deux ans à titre de président du corps des conseillers. En 1908 le quartier cinq l'élut échevin. Il occupa ensuite ce poste pendant trois ans.

Elu maire aux élections municipales de 1911 il en conserva les fonctions jusqu'à la fin de 1914.

Son passage à la mairie fut remarqué par de sensibles améliorations, opérées en divers points de la ville, telles que la construction de la caserne des pompiers à Social et celle des ponts de la rue Bernon et de l'avenue Harrison, le pavage et le macadamisage d'un certain nombre de rues, le redressement de la courbe de l'avenue Hamlet à sa jonction au Court Square, l'érection de l'école supérieure à Villa Nova.

S'intéressant toujours à tout ce qui peut contribuer au bien-être de la ville M. Daignault est membre de la chambre de commerce de Woonsocket, appelée autrefois Association des hommes d'affaires, dont il fut le président. En outre, il est membre du conseil St.-Jean-Baptiste, No 2, de l'Union St.-Jean-Baptiste d'Amérique; du cercle National dramatique; des Chevaliers de Colomb et de la société des Elks.

M. Daignault, on le voit par les notes qui précèdent, tient un rang des plus honorables parmi les citoyens de cette ville. Tous sont d'ailleurs unanimes à rendre hommage à la droiture de son caractère et à son intégrité.

Le 11 janvier 1892 il épousa, à l'église St.-Charles, Mlle Ellen McDonnell. De ce mariage naquit un fils, Raphaël-Louis[1]. Madame Daignault mourut au début de 1911.

Le 11 novembre 1914 M. Daignault contractait à nouveau mariage en épousant Mlle Elsie Troup, de New Haven, Conn. Deux enfants: Alexander-Troup et Alfred-Philip sont venus ensoleiller cette union.

1. Admis au barreau en mai 1914, à l'âge de 21 ans.

V.—M. Adélard-L. Soucy, le maire actuel.

M. Adélard-L. Soucy est un Franco-Américain en vue et l'un des citoyens les plus éminents de la ville. Chez lui la valeur n'a pas attendu le nombre des années. C'est du reste ce qu'ont pensé ses concitoyens puisque leur volonté l'a élevé à la plus haute dignité municipale en l'élisant maire de Woonsocket à l'automne de 1918. En cette occasion il remporta une victoire éclatante dans tous les districts électoraux. Sa majorité fut de 1285 voix.

Il naquit à Manville, R. I., le 28 mai 1886, du mariage de M. Bruno Soucy et de Mlle Olivine Hénault. De bonne heure le jeune Adélard fit preuve d'une force de conception peu ordinaire chez un enfant. Ses premières années sur les bancs de l'école paroissiale furent aussi marquées par une docilité constante, un ardent amour du travail, une piété déjà convaincue et une intelligence hors de pair. La virilité de son caractère et ses dispositions au commandement lui valurent l'honneur d'être nommé capitaine de la garde des jeunes zouaves qu'il forma admirablement à la discipline. Aucune célébration n'avait alors lieu sans que l'éclat en fût rehaussé par les évolutions captivantes de ces jeunes garçonnets.

Les maîtresses de l'école paroissiale lui reconnaissant une intelligence remarquable et un caractère sérieux, ses parents l'envoyèrent au séminaire de Joliette où il continua à se distinguer dans les études. En juin, 1910, il termina brillamment son cours classique et reçut avec grande distinction les honneurs de l'université Laval, de Québec. Peu après, épuisé par une tenace assiduité au travail il dut renoncer, avec regret, à poursuivre des études plus élevées. Il s'en alla alors au nord ouest canadien pour y refaire sa santé ébranlée.

En 1914, il entra à la rédaction du "*Canado-Américain*", de Manchester, N. H., et s'y fit remarquer par son talent.

Il revint résider à Woonsocket, en 1914, où il débuta comme gérant du bureau d'affaires de la "Social Realty Co."

La même année il ouvrit un bureau de courtier en immeubles et s'occupa aussi d'assurance et de notariat. Depuis, ses affaires n'ont fait que s'accroître dans des proportions de plus en plus grandes. Aujourd'hui il est l'un des courtiers les plus en vue de la ville.

L'intérêt naturel qu'il portait aux affaires publiques et à la classe ouvrière le dirigèrent insensiblement vers la politique. En 1914, il fut élu député au Parlement du Rhode Island. Dès cette pre-

mière campagne politique tous furent unanimes à reconnaître chez-lui les qualités d'un chef et un penchant naturel à prendre en mains la défense des faibles et la cause des ouvriers. Il fut réélu député en 1916. Maire, on retrouve chez-lui le même souci de justice pour toutes les classes, mais surtout pour les faibles et pour les ouvriers.

La carrière déjà féconde de M. Soucy tient presque du merveilleux. L'avenir semble, néanmoins, lui réserver encore de plus brillants succès.

C'est un homme de convictions religieuses profondes, d'honnêteté irréprochable. C'est un travailleur, un "self-made man", un américain ayant une claire vision des destinées de notre pays, un gentilhomme dont tout le monde est fier et qui certainement ne cessera pas d'illustrer notre race et de contribuer à lui attirer pour l'avenir tout le respect qui lui est dû.

En 1915, M. Soucy épousa Mlle Eva Gélinas, fille de M. et Mme Joseph Gélinas. De cette union naquirent trois enfants: Adélard, Lionel, décédé en avril 1919 et Louis.

CHAPITRE III.

Les paroisses franco-américaines de Woonsocket.

I.—Le Précieux-Sang. II.—Sainte-Anne. III.—Saint-Louis de Gonzague. IV.—La Sainte-Famille. V.—Notre-Dame des Victoires.

I.—Le Précieux-Sang.

Les premiers Canadiens français émigrés à Woonsocket furent d'abord desservis par des missionnaires, puis par les prêtres de l'église St.-Charles[1] à la construction de laquelle ils participèrent généreusement.

Mais leur nombre ayant très considérablement augmenté, les plus notables d'entre eux firent d'actives démarches pour qu'on erigeât une paroisse canadienne française. Leurs efforts ne tardèrent pas à être couronnés de succès. En 1870, les autorités religieuses faisaient, en effet, droit à leur demande en leur accordant, en même temps, un prêtre de leur race, M. l'abbé Antoine-D. Bernard[2]. La première paroisse canadienne française de Woonsocket, la paroisse du Précieux-Sang, était dès lors fondée. Dès 1872, les offices religieux eurent lieu à la "Harris Privilege Hall", rue North Main.

Le 27 août 1873, l'on fit l'acquisition du terrain où se trouvent les édifices paroissiaux actuels[3]. Sur ces entrefaites M. l'abbé Berkens avait remplacé M. l'abbé Bernard. Sans tarder l'on commença les travaux de construction de l'église dont la pierre angulaire fut bénite le 25 octobre 1874.

1. L'église actuelle de St.-Charles ne fut terminée qu'en 1871.
2. Avant l'arrivée de M. l'abbé Bernard, tandis que les Canadiens français faisaient encore partie de la paroisse St.-Charles, d'autres prêtres les avaient cependant plus ou moins desservis. C'est ainsi que dès 1866, Mgr McFarland chargeait M. l'abbé Lawrence Walsh d'exercer spécialement le ministère en français, afin de répondre aux besoins des Canadiens français qui, à partir de ce moment-là, eurent des offices religieux exclusivement pour eux. En 1867, M. l'abbé James-A. Princen lui succéda. Cependant, il ne demeura en fonction que bien peu de temps. M. l'abbé Francis Bélanger le remplaça en 1868. MM. les abbés Rivière et Bouland desservirent aussi nos compatriotes durant quelques temps.
3. MM. Joseph Boucher et Joseph Bouvier furent les deux premiers syndics de la paroisse.

Le 12 novembre 1875, M. l'abbé Charles Dauray remplaçait, à son tour, M. l'abbé Berkens à la direction de la nouvelle paroisse. Son zèle, son dévouement et son énergie ranimèrent la foi et le courage de ses paroissiens.

Les travaux de construction de l'église arrêtés furent repris aussitôt et poussés avec ardeur. Déjà, fin janvier 1876, les murs extérieurs étaient terminés et la toiture posée.

Mais l'homme propose et Dieu dispose. Alors que l'on semblait toucher au but des efforts communs l'on en était au contraire plus éloigné que jamais. Dieu ne se plaît-il pas à éprouver la fidélité de ses vrais serviteurs? . . . Il en fut ainsi pour le nouveau curé et pour ses paroissiens. Le 2 février, fête de la Chandeleur, un cyclone furieux, portant la dévastation dans la région, enleva le toit de l'église comme un fêtu de paille et en renversa les murs jusqu'à hauteur du sous-sol. Heureusement, celui-ci étant demeuré intact l'on put y continuer la célébration des offices religieux.

Si c'est dans le malheur que l'on distingue ses véritables amis c'est bien aussi dans les épreuves que l'on reconnaît les sincères serviteurs de Dieu. La croix, au lieu de les abattre, trempant leur volonté et leur caractère, leur donne une énergie nouvelle pour servir le Tout-Puissant et se dévouer au salut des âmes. M. l'abbé Dauray sortit grandi de cette épreuve. Plus que jamais il se donna à son Dieu et à ses paroissiens. Ainsi commençait une vie qui, plus tard, deviendra si féconde en apostolat et en œuvres paroissiales. Elle se confondra totalement avec l'histoire de la paroisse dont on ne peut la séparer. Ecrire l'une c'est aussi écrire l'autre. A cause de cela, avant de poursuivre l'histoire de la paroisse nos lecteurs nous sauront gré, nous l'espérons, de faire un petit retour en arrière pour leur mettre sous les yeux la jeunesse du vénérable vieillard que nous révérons aujourd'hui.

Il naquit à Ste.-Marie de Monnoir, P. Q., le 15 mars 1838. Il fit des études commerciales et classiques très brillantes au collège de sa ville natale. Il commença ensuite l'étude du droit à Montréal. Deux ans après il l'abandonnait pour suivre sa vocation sacerdotale. Il étudia les sciences sacrées au séminaire de St.-Sulpice, à Montréal. Le 17 décembre 1870, il était ordonné prêtre dans la cathédrale de St.-Hyacinthe par Mgr Charles Laroque.

Il débuta dans le saint ministère comme vicaire à St.-Césaire de Rouville, mais il ne fit qu'y passer. Sur les instances de son protecteur et ami, M. l'abbé Crevier, grand vicaire du diocèse de St.-Hya-

cinthe, il fut nommé directeur du collège de Marieville. Il se dépensa tant en ce poste de confiance qu'il y épuisa très rapidement sa santé. Bien à contre-cœur il dut renoncer à des fonctions qu'il chérissait par dessus tout mais qu'il ne pouvait plus remplir. A la fin de 1872 il quitta le collège et le Canada pour venir se reposer aux Etats-Unis.

Invité par M. l'abbé Delaney, curé de St.-Mary, à Pawtucket, R. I., où il s'était fixé, M. l'abbé Dauray y groupa les Canadiens français et les desservit. A la prière de Mgr Hendricken, évêque de Providence, il y fonda ensuite la paroisse de Notre-Dame du Sacré-Cœur dont on célèbrera bientôt le cinquantenaire. En septembre 1875, tel que nous l'avons déjà vu, Mgr Hendricken le nommait curé de la paroisse du Précieux-Sang de Woonsocket où l'attendait la grande épreuve dont nous avons précédemment fait le récit.

Stimulés par son exemple et soutenus par sa parole chaude, les paroissiens ne se découragèrent pas et se remirent énergiquement au travail, dès le printemps de 1879. Le 17 juillet 1881, l'église terminée, était bénite par Mgr Hendricken. En briques et de style gothique, elle constitue un beau monument où tout porte à la piété. Aujourd'hui encore elle fait l'orgueil de la paroisse.

Le presbytère, construit en bois, subit, par la suite, d'importantes modifications. La principale eut lieu en 1917, époque à laquelle on le revêtit d'un mur de briques qui en changea totalement l'aspect. Tel qu'il est le presbytère est désormais digne de la paroisse du Précieux-Sang.

M. l'abbé Dauray depuis neuf ans déjà qu'il dirigeait la paroisse avait senti, dans son cœur de prêtre, que son zèle de pasteur ne porterait de fruits qu'en autant que, par une solide instruction religieuse et par l'enseignement et le maintien de la langue française, il éloignerait ses ouailles des milieux athées et se rendrait ainsi maître de la génération grandissante. Il dôta donc le Précieux-Sang d'une école paroissiale qu'il confia aux Sœurs de Jésus-Marie du couvent de Sillery, P. Q.

Six religieuses, à la tête de qui se trouvait Mère Ste.-Scholastique, arrivèrent à Woonsocket et y ouvrirent les cours le 8 septembre 1884. Ces premières sœurs, commencèrent bien petitement, bien pauvrement: elles logeaient chez les religieuses irlandaises[1], prenaient

1. Quelques mois après elles résidèrent dans une maison de l'avenue Hamlet, faisant face à la rue Welles.

leurs repas au presbytère et faisaient la classe dans le sous-sol de l'église. L'année suivante, la population, émue d'une telle abnégation, fournit à M. l'abbé Dauray les moyens de les installer dans une maison à trois étages, bâtie exprès pour elles. Ce premier couvent est maintenant, depuis dix-huit ans, le collège du Sacré-Cœur.

Oh, ce cher petit couvent! comme les Sœurs l'appellent encore, comme il a été aimé! et comme il l'est encore par les religieuses qui y ont vécu! . . . Avec quelles émotions elles se rappellent la première messe dite dans la petite chapelle, le 4 novembre 1885, fête patronale de M. l'abbé Dauray! La première psalmodie de l'office, le 21 novembre de la même année! Les fondations des sociétés de Ste.-Philomène pour les fillettes, de la Garde d'honneur pour les garçons! La première réception des Enfants de Marie! La première séance où il s'agissait de s'attirer la bienveillance populaire! Et surtout les premiers examens devant une commission composée d'Américains! . . . Tout était à faire, à organiser . . . Il fallait se compter, s'unir pour réussir . . . Il importait à tout prix de montrer jusqu'à l'évidence que l'enseignement du français ne nuisait en rien à l'anglais; que le progrès dans les études pouvait marcher de pair avec la religion catholique . . . Et elles y parvinrent ces éducatrices de la première heure. Elles forcèrent même l'admiration des protestants. L'éducation qu'elles donnèrent aux enfants dès les débuts ne fut certes pas étrangère au progrès de la foi et de la langue française à Woonsocket. Aussi les Canadiens français de la ville leur en ont-ils toujours témoigné une grande reconnaissance. Celle-ci se manifesta d'une manière bien sensible lors des noces d'argent de la maison en 1909. Les fêtes organisées à cette occasion furent magnifiques et même grandioses.

A Mère Ste.-Scholastique succédèrent comme supérieures les Mères Ste.-Euphémie, Ste.-Philomène, St.-Raymond, St.-Ferdinand et St.-Etienne. Cette dernière vit s'élever le couvent actuel. Construit en 1894, les religieuses s'y établirent le 4 novembre 1895.

La fondation de la bibliothèque paroisiale, l'œuvre des conférences pour les jeunes filles, l'ouverture du jardin de l'enfance datent de cette époque.

Mère St.-Pierre Claver succéda à Mère St.-Etienne décédée le 5 septembre 1908. C'est elle qui présida à l'ouverture du pensionnat le 26 novembre de la même année. L'espace étant trop restreint l'on décida de construire une nouvelle bâtisse. L'inauguration en

eut lieu le 10 septembre 1911. On la nomma Académie Jésus-Marie[1]. Les jeunes filles qui y terminent leurs cours obtiennent d'excellentes positions dans la ville à cause de leur connaissance parfaite de l'anglais et du français.

Le Pensionnat lui aussi grandit peu à peu. Déjà l'on y est à l'étroit. A l'ouverture des classes en 1919 l'on dut même refuser soixante pensionnaires.

En septembre 1919 Mère Ste.-Elisabeth succéda à Mère St.-Pierre Claver. Celle-ci est demeurée cependant à Woonsocket comme assistante de la supérieure actuelle. Elle remplit, en outre, les fonctions d'économe du couvent et de directrice de l'académie.

A ces lignes ajoutons que trente-neuf jeunes filles de Woonsocket sont aujourd'hui Sœurs de Jésus-Marie.

* * *

La même année où M. l'abbé Dauray installa les Sœurs de Jésus-Marie dans sa paroisse, un grand honneur lui avait été fait par les sociétés St.-Jean-Baptiste de la Nouvelle-Angleterre. Avec feu M. le Dr Gédéon Archambault, de Woonsocket, il fut leur délégué pour les représenter aux noces d'or de la société St.-Jean-Baptiste de Montréal.

Au banquet qui clôtura ces fêtes mémorables M. l'abbé Dauray fut appelé à répondre au toast porté aux Canadiens français des Etats-Unis. Tâche délicate, s'il en fût jamais une, car alors l'émigration vers les Etats-Unis était encore regardée d'un fort mauvais œil, et l'on doutait de la bonne réputation des émigrés. M. l'abbé Dauray, avec la franchise qui l'a toujours caractérisé, se leva sans émotion et traita son sujet en maître consommé. Un à un tous les préjugés tombèrent chez ce magnifique auditoire exclusivement composé de gens appartenant aux classes dirigeantes. Il leur dit ce que les Canadiens français des Etats-Unis étaient, ce qu'ils faisaient pour conserver leur langue et leur foi avec l'amour du Canada français. Puis, à la fin de son discours il s'écria à brûle-pourpoint: "Plaignez-les, messieurs, mais ne les méprisez pas; car ils sont restés dignes de vous. Et d'ailleurs, quel crime auraient-ils donc commis pour mériter votre mépris? Considéreriez-vous comme tel, pour eux, le fait d'avoir été contraints de quitter leur pays? Ah! si cela était un crime, j'en connais un autre, plus grand, qu'on ne peut leur reprocher . . ."

1. La corporation de l'Académie Jésus-Marie est connue sous le nom de Ste.-Claire.

M. l'abbé Dauray parla avec tant d'éloquence, tant de conviction et tant de franchise qu'on l'acclama. Qui pourra jamais dire la portée des services qu'il rendit en cette occasion à ses compatriotes des Etats-Unis? . . . Les personnages distingués qui l'écoutaient, retournant dans toutes les parties du Canada en répétant ce qu'ils avaient entendu, furent tous ensuite comme des apôtres de la vérité et de la réhabilitation de leurs frères des Etats-Unis. Heureux discours! Avoir osé le prononcer à cette époque-là et devant un tel auditoire est l'une des gloires de M. l'abbé Dauray.

Pour mieux gagner le cœur de ceux qui l'approchaient il donna toujours entièrement le sien. Aussi le public conquis profita-t-il de toutes les occasions pour lui témoigner son affection, son respect et sa reconnaissance. C'est ainsi qu'en 1895, lors de la célébration de ses noces d'argent sacerdotales, la ville tout entière, sans distinction de race ou de religion, se mit sur pied pour faire beau et grand.

En novembre 1900, pour reconnaître ses grands mérites et l'en récompenser, Mgr Harkins lui décernait le titre de curé inamovible du Précieux-Sang. Cet honneur coïncidait avec la célébration de son vingt-cinquième anniversaire comme curé de la paroisse. Ce fut encore là l'occasion de magnifiques fêtes auxquelles tout Woonsocket tint à prendre part.

* * *

Deux ans auparavant, M. l'abbé Dauray, toujours apôtre zélé et intrépide de l'éducation chrétienne de la jeunesse, avait fait venir une nouvelle communauté enseignante dans sa paroisse. Le choix s'était porté sur les Frères du Sacré-Cœur. Les Sœurs de Jésus-Marie étant entrées dans leur nouveau couvent, ces religieux prirent possession de l'ancien, en août 1898, et le transformèrent en école pour les garçons sous le nom de "Collège du Sacré-Cœur". A son ouverture, le 6 septembre, 147 élèves s'étaient faits inscrire. Ce nombre augmentant rapidement il fallut bientôt demander de nouveaux professeurs. Le collège vola de succès en succès. La réputation des maîtres continuant à se répandre partout, les élèves accoururent de toutes les paroisses franco-américaines de la ville et des environs.

Le premier directeur, Révérend Frère Ulric, dirigea le collège pendant dix ans. C'était un éminent éducateur de la jeunesse. Ses qualités personnelles, son dévouement, son zèle et l'impulsion qu'il sut donner aux études le rendirent bien cher à tous ceux qui le con-

nurent. Le Révérend Frère Irénée lui succéda et comme lui demeura dix ans à la direction du collège. Son souvenir demeurera vivace aussi parmi ses anciens élèves et leurs parents. Depuis l'ouverture de l'année scolaire, en 1918, le Révérend Frère Josephus a remplacé le Révérend Frère Irénée à la tête du collège. C'est un homme très affable, d'esprit large, d'une compétence éducationnelle remarquable, doué de très brillants talents et possédant une vaste intelligence. Dès son arrivée à Woonsocket il s'imposa à l'attention publique. Si nous en jugeons par ses débuts, nous pouvons assurer qu'il fera de grandes choses parmi nous.

Le collège du Sacré-Cœur, malgré son exiguité a fait un bien très considérable au cours de ses vingt-et-un ans d'existence. Bon nombre de ses élèves ont su faire leur marque dans les différentes branches du commerce et de l'industrie. Six d'entre eux ont été ordonnés prêtres. Nombre d'autres ont embrassé la vie religieuse chez les Frères du Sacré-Cœur ou dans d'autres communautés.

* * *

Bien que le couvent et le collège fussent établis M. l'abbé Dauray ne se trouvait pas encore satisfait. Il rêvait d'autres œuvres pour sa chère paroisse du Précieux-Sang. Il s'adressa aux Sœurs Franciscaines missionnaires de Marie et leur demanda de venir fonder un hospice pour les vieillards. La maison fut ouverte sur l'avenue Hamlet, le 14 janvier 1904. Mais l'œuvre des vieillarde n'était pas encore mûre. On ne put la commencer. Dieu, en voulant sans doute une autre avant celle-là, en préparait les voies.

Les Sœurs Franciscaines prirent tout d'abord la garde de quelques enfants dont les parents travaillaient dans les manufactures. N'étant ni un pensionnat, ni un orphelinat la maison prit le nom de patronage. Bientôt, cependant, l'œuvre naissante se crystallisa en sa forme définitive, grâce à l'aide généreuse de M. le Dr Joseph Hils[1]. Mgr Harkins s'empressa d'accorder aussitôt toutes les autorisations nécessaires. Le patronage devint un orphelinat pour les enfants franco-américains du diocèse. La maison étant trop petite l'on décida de bâtir un édifice digne de l'œuvre qu'il devait abriter.

Après de longs pourparlers l'on réussit, en août 1910, à faire l'achat d'un site sur la colline de Bernon. Le choix était on ne peut plus heureux. Commencée en mars 1911, la construction de l'orphe-

1. Décédé le 23 février 1906.

linat fut terminée en septembre 1913. C'est un vaste édifice en briques rouges, à trois étages de superbes dimensions, percé de nombreuses et larges ouvertures par où l'air et la lumière entrent à flots. L'intérieur fort intelligemment divisé offre, par ses nombreuses pièces et salles, un confort et des commodités fort appréciées des religieuses qui peuvent ainsi donner des soins maternels et dévoués plus efficaces aux chers petits orphelins.

La bénédiction en eut lieu le 30 novembre 1912 sous la présidence de Mgr Harkins qui avait voulu montrer, par là, combien cette œuvre lui était chère. A diverses reprises, dans la suite, il lui fit même des dons fort importants.

Un aumônier dessert l'institution. Actuellement, M. l'abbé L.-O. Massicotte en remplit les fonctions.

M. l'abbé Dauray, heureux de constater le développement pris par l'œuvre qu'il sut susciter, n'a jamais perdu une occasion de lui témoigner sa bienveillance et de travailler à sa prospérité.

* * *

L'entrée des Sœurs Franciscaines dans leur nouvelle construction laissant l'ancien orphelinat de l'avenue Hamlet vacant, M. l'abbé Dauray reprit son premier projet de fonder, à Woonsocket, un hospice pour les vieillards. La générosité de feu MM. les Drs Gédéon Archambault[1] et Joseph Hils devait l'aider, les circonstances étant cette fois propices, à réussir en ses desseins.

Avec la bienveillante autorisation de Mgr Harkins il résolut d'installer une quatrième communauté religieuse dans sa paroisse pour lui confier l'œuvre des vieillards. Les Sœurs Grises, à qui il fit appel, arrivèrent à Woonsocket le 30 juillet 1913 avec Sœur Guertin comme supérieure. Mais l'immeuble ayant besoin de réparations elles ne purent l'occuper immédiatement. Généreusement, M. l'abbé Dauray mit alors temporairement à leur disposition une partie de son presbytère. Elles ne prirent possession de l'hospice qu'au début de décembre seulement.

M. l'abbé J.-S. Caron, vicaire au Précieux-Sang, est tout spécialement chargé du chapelinat de cet hospice.

"Pour si humble et modeste que soit l'apparence de notre hospice St.-Antoine, lit-on dans l'opuscule du 80° anniversaire de naissance de M. l'abbé Dauray, il s'en dégage un air d'aisance et de propreté qui fait plaisir à voir. A l'ombre des grands arbres, sur les

1. Décédé le 23 avril 1903.

vertes pelouses, nos chers vieux sont heureux et contents. Débarrassés des soucis de la vie, sûrs de trouver une saine nourriture, un lit moelleux et du feu en hiver, ils bénissent le Ciel, remercient leurs bienfaiteurs et prient pour celles dont les soins délicats adoucissent leur vieillesse et leurs infirmités.

"Dieu sait le nom de tous ceux qui ont contribué à asseoir la fondation de cette œuvre. Pratiquement, les Sœurs savent aussi le cœur sacerdotal auquel il suffit de faire appel pour en voir jaillir une inépuisable charité".

* * *

Témoins de la fondation de tant de magnifiques œuvres, touchés par son inaltérable dévouement et par son zèle inlassable, édifiés par une vie sacerdotale si apostolique, les paroissiens du Précieux-Sang et les Franco-Américains de la ville entière se prirent d'une affection respectueuse, toujours grandissante, pour ce vénérable vieillard qui, en portant si allègrement le poids des ans, semait avec plus de vigueur que jamais le bon grain de l'Evangile. Aussi en mars 1918, lors de son quatre-vingtième anniversaire de naissance, lui firent-ils de grandioses fêtes dont le souvenir ne s'effacera pas de sitôt dans la mémoire de ceux qui purent y assister.

Une vie si féconde devait attirer l'attention de Sa Sainteté Benoît XV comme elle avait déjà frappé celle de Sa Grandeur Mgr Harkins. En récompense d'un si grand dévouement et d'un zèle si apostolique le Saint Père, en date du 18 avril 1918, élevait M. l'abbé Dauray au rang de prélat de sa maison.

Le bref qui l'élevait à cet honneur lui fut remis le 7 juin par Mgr Harkins. La cérémonie d'investiture, à laquelle assistait une centaine de prêtres eut lieu à l'église du Précieux-Sang, le 2 juillet. Mgr Harkins, pour mieux marquer l'estime qu'il lui témoignait, vint lui-même, malgré l'état précaire de sa santé, remettre au nouveau prélat les insignes de sa dignité.

* * *

Arrivé au soir de sa carrière sacerdotale, si délicatement ensoleillée par l'estime de son évêque et par les faveurs du chef de l'Eglise, Mgr Dauray, après une telle vie de labeurs et d'œuvres apostoliques, pouvait aspirer, semble-t-il, à un repos bien mérité. Il y avait droit. Personne ne lui en aurait fait grief. Néanmoins, il repoussa ce repos avec fierté et entreprit à 81 ans sonnés l'une de ces œuvres qui suffisent à illustrer toute une vie. Nous voulons parler de l'érection du

grand collège commercial qui, sous le nom de Mont Saint-Charles du Sacré-Cœur, s'élèvera bientôt maintenant à côté de l'orphelinat sur les hauteurs de Bernon.

Mgr Dauray veut que la visite du Seigneur le trouve encore sur la brèche. Il juge avec raison que nul, ici-bas, n'a le droit de limiter volontairement les œuvres de Dieu et de son Eglise. Mais bâtir n'est pas chose facile lorsqu'il n'y a plus d'argent dans la caisse. Il fallait donc d'abord trouver des fonds. Mgr Dauray, tout en s'y employant sans relâche, en confia la tâche au dévouement absolu et au zèle ardent de son neveu, M. l'abbé Georges Bédard, l'un de ses vicaires. Celui-ci, avec un courage entraînant et une ténacité peu ordinaire, organisa une grande souscription volontaire dans toute la paroisse. Du 17 au 30 juillet 1919 il réussit ainsi à collecter la magnifique somme de $101,594.00.

Avec une telle somme on pouvait aller de l'avant. Et de fait l'on a déjà agi. Les travaux vont commercer incessamment.

Ce collège ne sera pas exclusivement paroissial: il sera le collège de tous les Franco-Américains de la ville et des environs[1]. Sous la sage et habile direction des Révérends Frères du Sacré-Cœur, ces éducateurs émérites, nous ne nous doutons nullement qu'une telle institution ne réponde aux espoirs qu'elle fait naître dans tous les cœurs. Nos enfants y puiseront une éducation et une instruction commerciale supérieures en rapport avec les besoins actuels de notre élément aux Etats-Unis. Par elles ils pourront briller dans toutes les classes de la société, dans le commerce, dans l'industrie et dans la finance. C'est une lacune que Mgr Dauray comble en faisant une telle œuvre. Qu'il en soit à jamais loué et remercié!

Sa Grandeur Mgr William A. Hickey, évêque auxiliaire de Providence, a montré qu'il était un ardent apôtre de l'éducation et de cette œuvre naissante en facilitant, avec une bienveillance dévouée, les premières transactions et démarches officielles déjà opérées. Les Franco-Américains qu'il connaît bien et qu'il aime, dont il parle d'ailleurs admirablement la langue, lui en conserveront une grande reconnaissance.

Actuellement Mgr Dauray a comme auxiliaires pour diriger le Précieux-Sang MM. les abbés Donat-L. Lussier, Joseph-Stanislas

1. Au moment d'aller sous presse nous apprenons que ce collège deviendra une institution de hautes études commerciales et textiles. Il rayonnera dans toute la Nouvelle-Angleterre. L'on prend actuellement les moyens pour arriver à cette fin.

Caron, Georges Bédard et Ernest Morin. Sa paroisse compte environ 1250 familles. Ella a donné douze prêtres à l'Eglise, à savoir: MM. les abbés Gédéon Gaulin, Alfred Carrier, Adonat Dufresne, H.-A. Archambault, Médéric Roberge, Arthur-F. Fournier, J.-A. Petit (Mariste), Ovide Plasse, Napoléon Plasse, Emile Fontaine, Georges Bédard, Lionel Dion.

A toutes ces notes, ajoutons que le Précieux-Sang possède un cimetière où se fait actuellement l'inhumation des défunts des cinq paroisses franco-américaines.

II.—Ste.-Anne.

L'augmentation constante du nombre des Canadiens français à Woonsocket nécessita bientôt la fondation d'une seconde paroisse de langue française. Un grand nombre d'entre eux, établis dans le district de Social, se trouvaient d'ailleurs trop éloignés de l'église du Précieux-Sang pour satisfaire avec commodité à tous leurs devoirs religieux.

En octobre 1890 ce district fut donc érigé en paroisse sous le vocable de Ste.-Anne. Tout d'abord l'on célébra, néanmoins, les offices divins dans le sous-sol de l'église-mère.

M. l'abbé Napoléon Leclerc, curé de l'église St.-Jean-Baptiste de Pawtucket, R. I., en fut le premier curé. Jeune encore, il arriva à Woonsocket plein d'ardeur et d'enthousiasme. Il conquit d'emblée l'estime et l'affection de ses nouveaux paroissiens et se mit à l'œuvre avec entrain. Des lots de terrain furent achetés aussitôt sur la rue Cumberland et l'avenue Gaulin pour y construire une chapelle-école, le presbytère et tous les édifices dont la paroisse pourrait avoir besoin par la suite.

La chapelle-école, commencée en mai 1891, fut terminée en novembre de la même année. La dédicace de la chapelle eut lieu le 22 novembre 1891 sous la présidence de Mgr Harkins, évêque de Providence.

Les religieuses de Jésus-Marie, du Précieux-Sang, avaient ouvert des classes dans les salles aménagées, à cet effet, dès le mois de septembre de la même année.

En 1893 l'on construisit le presbytère actuel, bel édifice en briques. Jusque-là les prêtres avaient résidé dans la partie de l'école servant aujourd'hui de couvent.

Le 1er septembre de cette même année, sur la demande de M. l'abbé Leclerc, les Sœurs de la Présentation de Marie, dont la maison-

mère est à St.-Hyacinthe[1], P. Q., vinrent prendre la direction de l'école paroissiale. Elles résidèrent tout d'abord dans deux petites maisons situées sur l'avenue Gaulin. La Sœur St.-Aimé fut la première supérieure du couvent. Elle demeura à son poste durant vingt-trois ans. Aussi les paroissiens de Ste.-Anne apprirent-ils à l'estimer et à l'aimer. Sœur St.-Jean Berchmans lui succéda. Trois ans après elle était remplacée par la supérieure actuelle, Sœur Ste.-Léontine.

La première année de leur arrivée à Ste.-Anne les religieuses étaient au nombre de dix. Dix maîtresses laïques les aidaient à donner l'instruction à leur 720 élèves. Aujourd'hui le couvent compte vingt-cinq religieuses. Elles ont environ 1200 élèves.

Un cours d'études, tant français qu'anglais, fort pratique, met les élèves en état de gagner plus tard très honorablement leur vie. Nombre de jeunes filles, sortant de l'institution, obtiennent d'excellentes positions dans les diverses branches du commerce et de l'industrie ou dans les bureaux de la ville.

L'enseignement de la musique fait partie du programme d'études.

Le bien, opéré par cette institution est inappréciable. En tout temps les Sœurs de la Présentation de Marie n'ont cessé de se dévouer avec une abnégation touchante pour le bien des enfants. Leur enseignement est d'une solidité à toute épreuve. Aussi leurs élèves vont leur chemin avec assurance et remportent des succès marqués.

Les jeunes gens attirèrent tout particulirement l'attention et la sollicitude de M. l'abbé Leclerc. Pour mieux réussir à les grouper, et par là, à leur faire plus de bien, il fit construire le gymnase, magnifique édifice en briques ayant salles de jeux, théâtre, etc. M. l'abbé Jos. Bourgeois en fut le premier directeur.

La paroisse grandissait à vue d'œil en inscrivant succès sur succès. Il fallut songer à construire une nouvelle église. M. l'abbé Leclerc s'y employa activement. Les plans dressés, les travaux commencèrent aussitôt. Le dévoué curé pouvait déjà prévoir le jour où il lui serait donné de voir en sa paroisse l'une des plus belles églises de la Nouvelle-Angleterre. Mais Dieu en avait jugé autrement. Sa santé, complètement ruinée, ne pouvait plus suffire à l'énergie de son caractère actif. Il mourut de mort subite le 28 janvier 1914, en cours de route vers la Havane où il allait passer une saison pour essayer de reconquérir ses forces perdues. La stupeur et la douleur se répandirent comme une traînée de poudre dans sa paroisse et dans

1. Pour le Canada et les Etats-Unis.

tout Woonsocket où il était universellement respecté et aimé. Aussi lui fit-on des funérailles très imposantes.

Lui succéder était une tâche bien lourde et bien délicate. Ce fut en définitive à M. l'abbé Camille Villiard, curé de St.-Charles de Providence que Mgr. Harkins recourut. Il le nomma donc curé de Ste.-Anne de Woonsocket le 22 mars 1914.

Ses nouveaux paroissiens le reçurent à bras ouvert. Son dévouement et son zèle répondirent on ne peut mieux, d'ailleurs, à l'attente de son évêque et à celle de ses ouailles. Avec une inlassable énergie il se mit au travail et surveilla la construction de la nouvelle église dont il fit reprendre les travaux interrompus à la mort de M. l'abbé Leclerc. Ils furent terminés en février 1917. La dédicace de l'église eut lieu le 11 août 1918.

Six enfants de la paroisse Ste.-Anne sont actuellement prêtres, à savoir: MM. les abbés H.-J. Mailloux, J.-A. Leclerc, Hercule Messier, H.-Z. Sylvestre, Eméric Chenel, A. Landry.

MM. les abbés J.-F. Dumont, J.-A. Fauteux et Adélard Laliberté secondent aujourd'hui M. l'abbé Villiard dans la direction de la paroisse.

Tout récemment, du 13 au 26 novembre 1919, M. l'abbé Villiard faisait un appel extraordinaire à ses paroissiens, afin de promouvoir leurs intérêts tant spirituels que matériels. Il leur demandait $100,000.00. Or, sous la direction inlassable de M. l'abbé J.-F. Dumont, l'un de ses vicaires, l'on collecta la magnifique somme de $105,352.00.

"Grâce à cette générosité, les œuvres paroissiales et plus particulièrement les écoles, iront de l'avant. L'on se propose de bâtir, en effet, une école moderne pour les garçons dont le besoin se fait de plus en plus sentir.

. . . .

"Peut-on faire une œuvre à la fois plus utile aux hommes et plus agréable à Dieu? Travailler à l'éducation des enfants, les élever dans les sentiments si chers à nos pères et leur inculquer une foi profonde avec les premiers éléments de l'instruction, n'est-ce pas faire d'eux de vrais enfants de Dieu? N'est-ce pas assurer leur salut?

"Non les Franco-Américains ne disparaîtront pas! Leur actes parlent plus que ne sauraient le faire les meilleurs discours. En présence de ces faits, que diraient aujourd'hui les prophètes de malheur qui, vers 1850 et jusqu'en 1875 prédisaient leur fin dans moins d'un quart de siècle? . . .

"Aujourd'hui les Franco-Américains ont une foi aussi forte et aussi agissante que dans le passé. Ils cultivent un égal amour pour la langue française et toutes les traditions ancestrales. Aussi conservons-nous une foi dans notre survivance aussi complète et aussi parfaite qu'aux jours les plus ensoleillés de jadis"[1].

* * *

M. l'abbé Villiard naquit à Yamaska, P. Q., le 19 avril 1875, du mariage de M. Joseph Villiard avec Mlle Delphine Vanasse. Il fit ses études à Marieville, diocèse de St.-Hyacinthe. En 1895 ses parents vinrent résider à Manville, R. I. Il fut ordonné prêtre à Providence le 29 juin 1904 et devint aussitôt missionnaire diocésain. En 1913 il fut nommé curé de la paroisse St.-Charles, à Providence. Un an plus tard, le 22 mars 1914, il prenait la direction de Ste.-Anne de Woonsocket.

III.—St.-Louis de Gonzague.

Sainte-Anne se montra une digne fille du Précieux-Sang. Elle prospéra rapidement et donna naissance à son tour, à une nouvelle paroisse, la paroisse St.-Louis de Gonzague dont l'organisation fut décrétée le 28 février 1902 par Mgr Harkins.

M. l'abbé Médéric Roberge, vicaire à Ste.-Anne même, en devint le premier curé. Il pouvait alors compter sur quatre cents familles.

Durant quelque temps les offices religieux furent célébrés au Gymnase, gracieusement mis à la disposition de la nouvelle paroisse par M. l'abbé Leclerc, curé de Ste.-Anne.

Ayant acheté un grand terrain situé entre les rues Rathbun, Privilege et Social l'on traça immédiatement les plans de la future église. Dès le 23 octobre 1902, Mgr Harkins bénissait lui-même la pierre angulaire de l'édifice. Cette cérémonie donna lieu à de très imposantes manifestations religieuses dont les paroissiens conservent encore le souvenir.

Cependant, pour ne pas grever la paroisse d'une trop lourde dette l'on ne construisit que le sous-sol de l'église. Aujourd'hui encore c'est là qu'ont lieu tous les offices religieux. Dès que les circonstances le permettront l'édifice sera achevé.

En 1910, deux religieuses de la Présentation de Marie ouvrirent

1. "L'Union" de décembre 1919. Extrait d'un article dû à la plume de M. Ephrem Barthélemy.

l'école paroissiale dans l'édifice scolaire situé sur la rue George que l'on acheta de la municipalité. Au début, deux salles du deuxième étage, seules disponibles, servaient de résidence aux Sœurs. Peu après, néanmoins, l'on dut prendre l'édifice entier pour les classes. Le presbytère actuel devint alors le couvent des religieuses. Les prêtres de la paroisse résidaient dans un "cottage" voisin, loué à cet effet.

En 1916 l'on ajouta un joli couvent à l'école. Il devint la résidence des Sœurs. L'on y a ouvert aussi des classes. Quelques autres se trouvent encore dans une bâtisse en briques récemment achetée Actuellement les six cents élèves qui fréquentent l'école paroissiale sont répartis en onze classes dirigées par quinze religieuses. La première supérieure de l'école de St.-Louis de Gonzague fut Sœur Saint-Prosper. En 1917 Sœur Saint-Bernardin lui succéda.

L'école paroissiale de St.-Louis doit beaucoup à M. l'abbé Ernest Morin[1] qui durant les cinq dernières années s'est dévoué corps et âme pour elle. En 1914 seulement 290 élèves la fréquentaient. Aujourd'hui 603 sont inscrits sur ses registres.

Le 19 mars 1914, la paroisse, jusque-là dirigée par le dévoué M. l'abbé Médéric Roberge, passa sous la direction de M. l'abbé U.-A. Prince. Celui-ci était né le 28 septembre 1872, à St.-Grégoire, comté de Nicolet, P. Q., du mariage de M. Cyrille Prince avec Mlle Adéline Boudreau. Il fréquenta d'abord l'école des Frères des Ecoles chrétiennes de son village natal. Il fit son cours classique au séminaire de Nicolet et ses études théologiques au grand séminaire de Montréal. Ordonné prêtre le 23 décembre 1900, à St.-Grégoire, par Mgr J.-H. Brunault, il devint vicaire, dès janvier 1901, à la paroisse du Sacré-Cœur de Central Falls, R. I. Là par un zèle et un dévouement à toute épreuve et par des œuvres spéciales qu'il sut créer, il s'attira la sympathie et l'attachement des Franco-Américains. Il quitta cette paroisse pour venir à St.-Louis de Gonzague de Woonsocket où, depuis six ans déjà, il déploie une ardeur inlassable pour assurer le plus brillant succès à toutes les œuvres paroissiales. Nos compatriotes de St.-Louis de Gonzague, appréciant ses efforts, l'aident généreusement de leurs deniers.

Sous l'habile direction de M. l'abbé J.-A. Forcier, du 19 au 28 mai 1919, ils organisèrent une souscription paroissiale qui rapporta

1. Est actuellement vicaire au Précieux-Sang.

$52,000.00 alors que M. l'abbé Prince n'en demandait que $40,000.00 afin de payer la dette sur l'église.

Ce résultat, si l'on a égard au nombre de familles de la paroisse, six cent quatre-vingt-huit seulement et au peu de popularité qu'avait encore le système méconnu des "drives", fut tout à l'honneur des paroissiens.

MM. les abbés J.-A. Forcier et O. Plasse sont aujourd'hui les collaborateurs de M. l'abbé Prince dans le ministère paroissial à St.-Louis de Gonzague.

Nombre de jeunes gens et de jeunes filles de la paroisse sont entrés dans les communautés religieuses. L'on compte actuellement cinq prêtres: MM. les abbés J.-L.-A. Drouin, Gaston Jarret, Ernest Martineau, Emile Roberge et Adélard Laliberté. Le Rév. Frère Mathias, né Charles Perrier, de la congrégation des Frères du Sacré Cœur, directeur du collège de Verdun, à Montréal, est aussi un enfant de la paroisse de St.-Louis de Gonzague.

IV.—La Sainte-Famille.

La paroisse du Précieux-Sang, malgré son premier morcellement par la fondation de la paroisse Sainte-Anne, continuait toujours à grandir. Le groupe de compatriotes établis vers la rue South Main prenait de l'importance de jour en jour. Bientôt les familles y furent si nombreuses qu'il fallut songer à leur faciliter l'accomplissement des devoirs religieux en les dôtant d'une paroisse. Mgr Harkins la créa le 28 février 1902[1].

M. l'abbé J.-S. Fortin fut chargé de la diriger. Il se mit aussitôt à l'œuvre et prouva, dès le début, qu'il était un organisateur émérite.

La première réunion des paroissiens eut lieu le 16 mars 1902 au sous-sol de l'église du Précieux-Sang. Le nouveau curé profita de la circonstance pour jeter les bases des congrégations des Dames de Ste.-Anne et des Enfants de Marie. A cette première assemblée l'on forma l'ossature complète des rouages d'une paroisse. MM. Charles Généreux et J.-A. Morin furent choisis comme syndics[2].

Quelques semaines plus tard M. l'abbé Fortin faisait l'acquisition de la propriété Whitman, sise sur la rue South Main. Elle com-

1. Le lecteur a sans doute remarqué que cette date concorde avec celle de la fondation de la paroisse de St.-Louis de Gonzague.

2. En 1907 il furent remplacés par MM. N.-J. Larochelle et N. Dufresne.

prenait une maison spacieuse et un terrain de 42000 pieds carrés de superficie.

La maison servit de presbytère. L'on en transforma aussitôt le salon en chapelle. Le 17 août on y célébrait le Saint Sacrifice de la messe pour la première fois. Le noyau de la paroisse existait, mais combien petit encore! Durant la semaine la chapelle suffisait, mais le dimanche il ne fallait plus songer à l'utiliser. Alors chacun reprenait le chemin de la paroisse-mère du Précieux-Sang. L'on célébrait les offices religieux dans le sous-sol de l'église.

Dès l'arrivée de M. l'abbé Fortin, en 1902, l'école de la rue River, louée de la corporation de l'église St.-Charles, devint l'école paroissiale où près de 300 enfants purent recevoir les enseignements des religieuses de Jésus-Marie que nos lecteurs connaissent déjà si bien. Louons sans réserve la clairvoyance de M. l'abbé Fortin qui ne voulut pas laisser un instant sa paroisse sans école.

Le 17 juillet 1911, il fit l'acquisition de la propriété Aldrich qui devint la résidence des Sœurs. Celles-ci, au nombre de neuf, ont ouvert huit classes dans la paroisse, six au sous-sol de l'église et les deux autres dans leur propre résidence. Ces huit classes sont fréquentées actuellement par 405 élèves. La première supérieure fut Mère Saint-Pierre d'Alcantara. En 1916 Mère Sainte-Marie des Neiges lui succéda. Mère Sainte-Marie Aloysia est la supérieure actuelle.

Mais les classes ne pouvait indéfiniment demeurer au sous-sol de l'église. M. l'abbé Fortin le comprenait bien mais faisait pour le mieux et suivant les capacités financières de ses ouailles. Dès qu'il le put il se mit en devoir de prélever les fonds nécessaires pour lui permettre de construire une véritable école paroissiale.

A cette fin, du 13 au 22 octobre 1919, par l'entremise du dévoué M. l'abbé Henri Vincent, l'un de ses vicaires, il organisa une grande souscription populaire. Il demandait $40,000.00. Ses paroissiens lui en donnèrent 44,150.00. Grâce à cette générosité la paroisse de la Sainte-Famille sera bientôt dôtée d'une magnifique école moderne.

Mais revenons un peu en arrière. En juillet 1902 l'on commençait la construction de l'église. L'on ne bâtit tout d'abord que le sous-sol dans lequel la messe fut célébrée pour la première fois le 15 mars 1903. Mgr Harkins le bénit solennellement le 19 avril suivant. Ce ne fut qu'en 1909, lorsque la situation financière le permit, que l'on décida d'achever l'édifice. La pierre angulaire de l'église

proprement dite fut bénite le 22 août par Mgr T. C. Doran, vicaire général du diocèse de Providence. Les travaux furent terminés en 1911. Le 22 janvier, Mgr Harkins faisait la dédicace du nouveau temple de Dieu. Ce fut une grande et belle fête religieuse.

Aujourd'hui la paroisse compte 850 familles. Elle a déjà fourni à l'église quatre prêtres: MM. les abbés Emile Fontaine, Francis Desmarais, Georges Duplessis et Joseph Baril.

* * *

M. l'abbé Joseph-S. Fortin est né le 6 février 1859 à Saint-Anicet, P. Q., du mariage de Herménégilde Fortin et de Elisabeth Moore. Ayant fait ses études classiques et théologiques au Petit Séminaire et à l'Université Laval de Québec, il fut ordonné prêtre le 30 mai 1885 par Son Eminence le cardinal Taschereau. Il devint successivement professeur au Séminaire de Québec, vicaire à la Pointe Claire 1886 à 1889 et à Ste.-Cunégonde de Montréal 1889 à 1890. En décembre 1890, il passa comme vicaire au Sacré-Cœur de New Bedford, Mass. A la création de la paroisse St.-Jean-Baptiste de Maplewood, à Fall River, Mass., en 1901, il en fut nommé curé. C'est de là, qu'un an plus tard, Mgr Harkins l'appela pour le mettre à la tête de la paroisse de la Sainte Famille, à Woonsocket, R. I.

Actuellement MM. les abbés Henri Vincent et A. Bélisle sont les vicaires de M. l'abbé Fortin et le secondent dans ses devoirs de pasteur. M. l'abbé G.-Henri DeFoy avait été son assistant dès les débuts de la paroisse. Vint ensuite M. l'abbé C.-M. Leprohon. Pour cause de santé celui-ci dut définitivement abandonner son poste au commencement de l'année 1919.

V.—Notre-Dame des Victoires.

La population franco-américaine augmentant sans cesse, l'on dut bientôt songer à créer une cinquième paroisse de langue française. Sa Grandeur Mgr Harkins l'institua le 3 avril 1909. Formée de sections plus ou moins importantes des paroisses du Précieux-Sang, de Sainte-Anne et de Saint-Louis elle s'étendait de la frontière du Massachusetts à la rivière Blackstone et de la voie ferrée du "New York, New Haven and Hartford Railroad" à la rivière Mill.

M. l'abbé J.-M.-Léon Giroux, vicaire à Ste.-Anne, en fut nommé curé. Ayant fait ses preuves dans les divers postes qui lui avaient

été assignés, il était bien le prêtre qu'il fallait à la tête de la paroisse naissante.

Dès les débuts, il fit l'acquisition du magnifique édifice connu jusqu'alors sous le nom de "Social Hall" dont il transforma aussitôt l'intérieur.

La chapelle se trouve à l'étage supérieur. Elle n'est pas très grande; par contre elle est fort coquette et "pieuse". Tout l'espace y étant judicieusement utilisé elle a jusqu'ici été suffisante pour les besoins religieux de la population. L'on y admire surtout l'autel en marbre de carrore, don de M. le Gouverneur Aram-J. Pothier.

Les bureaux et les sacristies sont au premier étage.

Le rez-de-chaussée est entièrement occupé par une spacieuse salle paroissiale.

La première messe célébrée dans la chapelle fut chantée le 30 mai 1909. A cette occasion il y eut d'inoubliables fêtes religieuses: éclat des cérémonies, décorations splendides, programme musical choisi rien n'y manquait. M. le gouverneur Pothier y assistait entouré de tout son état-major. M. l'abbé Charles Dauray officiait. Le sermon de circonstance y fut prononcé par le Révérend Père Henri de Lachapelle, mariste.

Durant les six premiers mois, M. l'abbé Giroux desservit seul la nouvelle paroisse. Ensuite Mgr Harkins lui donna un vicaire en la personne de M. l'abbé J.-A. Forest.

La paroisse à peine fondée vit déjà des jours sombres. En 1910, les Polonais envahirent, en effet, le district environnant la chapelle et en chassèrent de nombreuses familles canadiennes françaises. A cause de cela M. l'abbé Giroux se vit obligé de demander l'agrandissement de sa paroisse. Mais ce n'est qu'en janvier 1918 qu'on le lui accorda. Durant ce temps M. l'abbé Giroux dut déployer une énergie indomptable, un dévouement infatigable et un zèle inaltérable afin de sauver Notre-Dame des Victoires de la disparition dont elle était menacée et de la maintenir coûte que coûte au rang de paroisse. Jamais l'on ne pourra trop louer M. l'abbé Giroux pour l'abnégation qu'il sut pratiquer avec un courage et une ténacité vraiment remarquables.

Actuellement la paroisse compte environ 650 familles disséminées au milieu d'une population hétérogène. Son champ d'action est compris entre la frontière du Massachusetts, la rivière Blackstone sauf le côté droit de la rue Main demeuré attaché au Précieux-Sang, la rivière Mill et les rues East School et Elbow.

En avril 1918, M. l'abbé Giroux acheta la propriété Cole, sise à l'angle des rues Prospect et Spring, comprenant une belle résidence transformée en presbytère et 67000 pieds carrés de terrain sur lequel l'on construira l'église.

C'est dans ce but qu'en octobre dernier, M. l'abbé Giroux demandait $50,000 à ses ouailles par voie de souscription volontaire. M. l'abbé J.-A. Forest, l'un de ses vicaires, dirigea très habilement cette campagne. Aussi au lieu de $50,000 les paroissiens souscrivirent la superbe somme de $70,000.00. Déjà plus de $55,000.00 ont été versés par les souscripteurs.

L'église sera dédiée à Notre-Dame des Victoires et contiendra une chapelle en l'honneur de Sainte-Jeanne d'Arc. En la construisant M. l'abbé Giroux se propose d'en faire un monument commémoratif pour célébrer la mémoire des soldats de Woonsocket décédés durant la guerre et pour perpétuer le souvenir de la victoire et de la paix.

Les travaux commenceront dans un avenir prochain.

Le site choisi pour les nouveaux édifices paroissiaux est on ne peut plus magnifique. Nos compatriotes sauront s'y grouper et faire une paroisse digne de la Vierge sous le patronage de qui elle est placée.

Dès qu'il le pourra M. l'abbé Giroux ouvrira une école dans l'édifice paroissial actuel, rue Social. Il sait combien une telle œuvre est nécessaire. Il en comprend toute l'importance. Aussi c'est le cœur bien navré qu'il s'est vu, jusqu'ici, dans l'impossibilité absolue d'en tenter la fondation. Mais Dieu aidant, son énergie surmontera toutes les difficultés. Et bientôt les enfants de Notre-Dame des Victoires auront leur école à eux[1].

Depuis sa création la paroisse compte trois de ses enfants élevés à la prêtrise: MM. les abbés André L'Espérance, Joseph-H. Bruneau, Henri Morisseau.

1. Au moment même de mettre notre volume sous presse, nous apprenons que le rêve de M. l'abbé Giroux est en voie de réalisation. En septembre prochain, il ouvrira une école de six classes au rez-de-chaussée du monument Notre-Dame. Cette école sera placée sous la protection de Ste.-Jeanne d'Arc dont elle portera le nom. Les religieuses de la Présentation de Marie la dirigeront. Les travaux de transformation de l'intérieur de l'édifice sont déjà commencés. En outre des six classes, les enfants y auront une magnifique salle de récréation pour les jours d'hiver ou de mauvais temps. Grâce à l'amabilité de la manufacture Social, un superbe terrain, celui où la paroisse fait habituellement ses pique-niques, est à la disposition des autorités de l'école pour permettre aux enfants d'y prendre leurs joyeux ébats. Les religieuses, probablement au nombre de dix, occuperont l'ancienne résidence de Mlle Harris, rue Spring, récemment achetée par M. l'abbé Giroux. Elle va subir, à cet effet, des transformations importantes.

M. l'abbé J.-M.-Léon Giroux est né à St.-Michel-Archange, P. Q., le 15 juin 1867. Il fit ses études classiques, philosophiques et théologiques chez les Sulpiciens de Montréal. Mgr Paul Larocque, évêque de Sherbrooke, l'ordonna prêtre le 30 septembre 1894 dans l'église de St.-Edmond de Coaticook, P. Q. L'année suivante il alla étudier au Collège canadien de Rome. Fin 1895, il fut nommé vicaire, à Arctic Center puis, en février 1902, à Ste.-Anne de Woonsocket. En 1909 il devint le curé fondateur de la paroisse Notre-Dame des Victoires.

Outre M. l'abbé J.-A. Forest, M. l'abbé Francis Desmarais l'assiste dans le ministère paroissial depuis janvier 1918.

CHAPITRE IV.

La Mutualité à Woonsocket.

I.—La vieille société Saint-Jean-Baptiste. II.—L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique. III.—Les Forestiers franco-américains.

I.—La vieille société Saint-Jean-Baptiste.

Après la guerre civile, les Canadiens français de Woonsocket, à l'exemple de leurs compatriotes d'ailleurs, sentirent le besoin de se grouper et de s'unir afin de mieux conserver leurs traditions et leur religion. Assez nombreux pour assurer son existence, ils résolurent de fonder une société St.-Jean-Baptiste locale.

Leurs efforts en ce sens aboutirent définitivement en 1868. Le 26 janvier ils jetèrent donc les bases de cette société. L'incorporation en eut lieu le 26 mai 1869.

Ci-après nous donnons la liste de ses fondateurs:

Joseph Pagé	Ed. Vanasse
Eusèbe Pelletier	Jos. Bouvier
Alexis Brunet	Alfred Tétrault
Clément Sylvestre	Geo. Généreux
Honoré Pagé	J.-B. Ouimet
Joseph Decelles	Jérémie Filion
J.-B. Beaudry	Michel Daigle
F.-X. Benoît	Frank-H. Bouvier
François Lévesque	Augustin Bonier[1]
J.-S. Pelletier	Jos. Provencher
Chas. Généreux	Guil. Plasse
Alexis St.-Godard	Jos. Daigle
J.-B. Fontaine	Zéphirin Robert
Narcisse Prairie	Jos. Guilmain

M. Joseph Pagé fut le premier président de la société, 1868-1869.

1. Père de l'auteur du présent ouvrage.

"Le but de cette association, disent les Constitution et Règlements de 1868 que nous avons sous les yeux, est de réunir tous les Canadiens français catholiques romains, chômer ensemble notre fête nationale tous les 24 juin, et former une union de fraternité et de bienfaisance, par le moyen d'une légère contribution mensuelle qui formera un fonds auquel tout associé, qui aura observé les règles et constitution, aura droit pour lui, en cas de maladie, et pour sa veuve et ses enfants, après sa mort".

Effectivement par les soins de la société l'on célébra plusieurs fois, à Woonsocket, au milieu du plus grand apparat notre fête nationale[1].

Avant, pendant et après la fondation de la première paroisse de langue française la société St.-Jean-Baptiste[2] rendit de précieux services à notre élément.

Le branle-bas d'association était dès lors donné.

En 1876, le 15 novembre, M. le Dr. Gédéon Archambault jetait les bases de l'Institut canadien français[3]. Son but était à peu près le même que celui de la société St.-Jean-Baptiste: s'entr'aider, s'instruire et se récréer en famille.

Depuis, la mutualité française a grandi à Woonsocket, dans de très grandes proportions. Actuellement nous y trouvons sept conseils de l'Union St.-Jean-Baptiste d'Amérique: le conseil St.-Jean-Baptiste No 2, le conseil Institut canadien français No 4, le conseil Marie de l'Incarnation No 60, le conseil Madeleine de Verchères No 119, le conseil Labelle No 122, le conseil Gagnon No 183 et le conseil Juliette No 184; trois cours de l'Ordre des Forestiers franco-américains: la cour Lafontaine No 1, la cour Chénier No 13, la cour Joséphine No 8; deux cours de l'Association canado-américaine: la cour Napoléon No 37 et la cour Villa Maria No 29; deux succursales de la Société des Artisans canadiens français: la succursale No 13 et la succursale No 356; deux Bureaux de l'Alliance nationale: le bureau Woonsocket et le bureau Leclerc; une succursale de la société Jacques Cartier d'Amérique: le cercle No 7.

1. En ces fêtes patriotiques se distinguèrent surtout MM. les Drs. Joseph Hils et Gédéon Archambault.

2. Devenue le conseil St.-Jean-Baptiste, No 2, de l'U. St.-J.-B. d'A., le 31 octobre 1900.

3. Devenu le conseil Institut canadien-français, No 4, de l'U. St.-J.-B. d'A., le 31 octobre 1900.

II.—L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique.

Woonsocket ayant la bonne fortune de posséder les Bureaux-Chefs de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique et de l'ordre des Forestiers franco-américains, les deux plus grandes sociétés de secours mutuels de langue française faisant exclusivement affaires aux Etats-Unis, nos lecteurs seront, sans nul doute, heureux de trouver ici un résumé de leur histoire.

Pour illustrer davantage le but et jeter quelque clarté sur les circonstances qui précédèrent ou entourèrent la fondation de la première de ces deux sociétés, l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, nous ne pouvons faire mieux que de reproduire un article[1], dû à la plume de M. Ephrem Barthélemy, publié dans "*L'Union*" de novembre 1919.

"Les Canadiens français venus aux Etats-Unis sentirent bientôt le besoin de se grouper afin de mieux conserver leur langue, leur religion et le souvenir des traditions ancestrales. Ils fondèrent alors, dans ce but, les sociétés locales St.-Jean-Baptiste, dignes devancières de nos grandes sociétés nationales d'aujourd'hui.

"A cette époque, la mutualité encore dans son enfance, n'avait pas de données scientifiques sûres. A défaut de statistiques et de l'expérience les groupes agissaient au meilleur de leur connaissance.

"Toutes les sociétés St.-Jean-Baptiste exigeaient de leurs membres une contribution mensuelle pour s'administrer et une cotisation spéciale, ordinairement un dollar, à la mort de chaque sociétaire. Au décès, l'importance des bénéfices touchés par les héritiers était donc proportionnelle au nombre des membres de la société.

"Dès que les familles canadiennes françaises étaient assez nombreuses dans un centre l'on y fondait la société St.-Jean-Baptiste ou des sociétés similaires portant divers noms. En 1848, Détroit, Mich., eut ainsi sa société de bienfaisance Lafayette; New York sa société St.-Jean-Baptiste en 1850; Burlington, Vt., sa société St.-Joseph en 1859; Pittsfield et Springfield, Mass., eurent leur société St.-Jean-Baptiste en 1864; Meriden, Conn., et Biddeford, Me., en 1865 et 1867; Chicago, Ill., en 1866; Woonsocket, R. I., fonda la sienne en 1868.

1. "La mutualité et les vieilles sociétés St.-Jean-Baptiste".

"Il s'en fonda encore dans la suite à Brunswick, Lewiston, Me.; à Manchester, N. H.; à Montpelier, Vergennes, Rutland, Winooski, Vt.; à Lawrence, Lowell, Fall River, Salem, Holyoke etc., Mass.; à Albany, Champlain, Cohoes, Ogdensburg, Plattsburg, etc., N. Y.

"Jusqu'à 1891 il se forma ainsi 352 sociétés comptant environ 48,600 membres dispersés dans les divers centres des Etats du Minnesota, du Michigan, du Kansas, de l'Illinois, du New York, du Connecticut, du Rhode Island, du Massachusetts, du Vermont, du New Hampshire et du Maine.

"Toutes prélevaient une cotisation sur les membres pour alimenter une caisse de maladie, à même laquelle elles payaient ensuite une indemnité aux sociétaires malades.

"Durant de longues années ces sociétés accomplirent un bien inestimable tant au point de vue de la mutualité qu'à ceux du patriotisme et de la religion.

"Mais financièrement mal édifiées, la plupart, après vingt, trente, ou même quarante et cinquante ans d'existence se trouvèrent au bout de leur course. Tout d'abord, les membres étant jeunes, il y avait peu de décès et par conséquent peu de cotisations à payer. Mais, lorsque la majorité des membres eut atteint un âge avancé, les mortalités s'enregistraient avec une rapidité déconcertante. Les sociétaires avaient à solder des cotisations de plus en plus nombreuses. Voyant cela la jeunesse n'entrait plus dans ces sociétés qui, de ce fait, demeuraient faibles dans leur isolement. Si leur 48,600 membres de 1891 n'avaient formé qu'une seule société avec un système de cotisation scientifique, c'eût été une société très puissante. Mais, laissées toutes à leurs propres forces et aux prises avec une situation financière défectueuse, beaucoup ne purent survivre.

"Vers 1900, seules, existaient encore celles dont la fondation était assez récente ou celles qui avaient la chance de vivre dans un centre franco-américain populeux.

"L'expérience ayant fait éclater l'impuissance du système d'après lequel elles fonctionnaient, des esprits clairvoyants, s'adaptant aux exigences modernes, fondèrent de grandes sociétés à cotisations régulières, ayant des ramifications dans les principaux centres.

"En 1898, 1899 et 1900 le malaise augmentant, quelques-unes de ces sociétés locales prirent l'initiative de fonder une grande société de secours mutuels faisant exclusivement affaires aux Etats-Unis. Nombre d'entre elles tinrent une convention à Holyoke, Mass., le 26

février 1899. En 1900, le 27 mars, nouvelle convention à Woonsocket. Dix-huit sociétés y furent représentées. Leurs 76 délégués adoptèrent un plan général de fédération et élurent un Bureau de direction pour le mener à bonne fin. C'était la fondation de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique. Un mois plus tard, le 7 mai 1900, elle obtenait sa charte civile de l'Etat du Rhode Island et prenait officiellement place dans la grande mutualité".

L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique a "pour but de réunir dans un même sentiment de fraternité toutes les personnes d'origine française vivant en Amérique, et de contribuer à leur avancement collectif et individuel"[1].

C'était exactement le but de chacune des vieilles sociétés St.-Jean-Baptiste. Mais, tandis que l'influence de ces dernières demeurait circonscrite dans les limites de leurs centres respectifs celle de l'Union s'étend à tous les Etats de la Nouvelle-Angleterre et de l'ouest. Née au sein de ces vieilles sociétés, l'Union en continue donc, sur un champ plus vaste, tout l'esprit religieux et patriotique. Elle fait aujourd'hui en grand dans les Etats du Rhode Island, du Massachusetts, du Connecticut, du New York, du Vermont, du Maine, de l'Illinois et du Michigan, ce qu'elles opéraient en petit dans les villes où elles étaient fondées.

En outre, l'Union "constitue une véritable caisse d'épargne pour la classe ouvrière et la classe moyenne. Elle donne une protection sûre et efficace à ses membres en les protégeant eux-mêmes en cas de maladie et en mettant leurs familles à l'abri de la misère après leur mort. Son mode d'action est basé sur des principes scientifiques[2], aussi a-t-elle remporté un succès merveilleux dans le monde des affaires"[3].

Le congrès de Woonsocket dont il est question dans l'article reproduit ci-avant obtint un plein succès, grâce surtout au comité nommé lors du congrès de Holyoke, en 1899, avec mission d'élaborer un plan stable de fédération acceptable pour tous. Les principaux officiers de ce comité étaient MM. Edouard Cadieux, président, de Holyoke, Mass.; Philippe Boucher, trésorier, de Woonsocket, R. I.; C.-E. Boivin, secrétaire, de Fall River, Mass.

1. Statuts de l'U. St.-J.-Bte. d'A., titre I, paragraphe 3.
2. Ces bases ne sont autres que celles qui ont été formulées par le Congrès fraternel national, suivies d'ailleurs également aujourd'hui par toutes les grandes sociétés de secours mutuels.
3. Programme-souvenir du IX° congrès de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique.

Les assises de ce congrès se tinrent dans la salle de la société St.-Jean-Baptiste de Woonsocket. L'on y adopta les grandes lignes du plan de fédération proposé par le comité spécial.

A M. l'abbé Napoléon Leclerc, aviseur spirituel et à MM. Edouard Cadieux, président; E.-M. Poitevin, vice-président; J.-Ad. Caron, secrétaire; Philippe Boucher, trésorier; Dr. J.-H. Boucher, médecin reviseur; A.-M. Potvin, sergent d'armes; C.-A. Douville et Ed. Bourbeau, sentinelles; Dr. A.-H. Bellerose, F. Gatineau et H. Pouliot, syndics, élus à ces fonctions respectives par les congressistes, incomba la responsabilité de diriger les premiers pas de la société naissante.

Le 31 octobre 1900 l'Union enrôlait ses 770 premiers membres en s'affiliant la société St.-Jean-Baptiste et l'Institut canadien français de Woonsocket. Quelques semaines après les sociétés St.-Jean-Baptiste, de Harrisville et de Manville, R. I., se joignait aussi à la fédération.

Au 1er janvier 1901 l'Union comptait 1895 membres; son actif était de $1,828.81.

En février et mars de la même année, c'est-à-dire, dès que le commissaire d'assurance du Massachusetts eut approuvé l'Union, les sociétés de cet Etat qui avaient donné leur adhésion au plan de fédération opérèrent leur affiliation.

En mai les affaires croissantes de la société obligèrent les directeurs à ouvrir un Bureau-Chef permanent à Woonsocket où il est toujours demeuré depuis.

Un mois plus tard, en juin, l'A. C. F. A. dont le siège social était à Chicago, Ill., s'affiliait à son tour à l'Union.

Les 22 et 23 juillet 1902 eut lieu à Southbridge, Mass., le deuxième congrès de la société qui comptait alors 3712 membres et une réserve de $11,475.90. Ce congrès fut l'un des plus importants de l'Union par les décisions que l'on y prit. Signalons seulement l'adoption des taux du Congrès fraternel. Cette mesure dictée par la sagesse des directeurs et des congressistes devait être, dans la suite, le principal facteur de l'étonnante prospérité de la société.

A partir de ce moment l'Union, à laquelle s'intéressèrent désormais les hommes d'affaires et la majorité des esprits sérieux, ne cessa plus de grandir rapidement.

C'est à ce congrès que M. l'abbé F.-X. Chagnon, de Champlain, N. Y., et M. Félix Gatineau, de Southbridge, Mass., furent choisis, le

premier comme directeur spirituel de la société et le second comme président général.

Lors du troisième congrès, tenu à Willimantic, Conn., en septembre 1904 l'Union avait 7346 membres et une réserve de $38,297.74. Le fait le plus notoire de ce congrès fut l'adoption du drapeau Carillon-Sacré-Cœur comme drapeau officiel de la société.

En septembre 1906, au quatrième congrès, tenu à Woonsocket, R. I., 12,353 membres faisaient partie de l'Union. Sa réserve se montait à $85,260.84. C'est à ce congrès que furent approuvées l'association du Denier de Saint-Pierre et l'association des journalistes franco-américains. En outre, l'on y fonda la caisse centrale des malades et l'on y adopta des taux pour les polices d'assurance payables en soixante et cent-vingt cotisations.

Le cinquième congrès eut lieu le 6 septembre 1908, à Holyoke, Mass. Le fait le plus saillant fut l'approbation de la fondation de l'Association catholique de la jeunesse franco-américaine. Au 1er juillet de la même année le nombre des membres était de 18,963 et l'actif de $187,084.21.

Le sixième congrès se tint à Manchester, N. H., les 6 et 7 septembre 1910. Avant son ouverture la Brigade des volontaires franco-américains et l'Association catholique de la jeunesse franco-américaine, toutes deux protégées de l'Union, y firent d'importantes manifestations religieuses et patriotiques. Par les rapports présentés au congrès l'on voit qu'au 1er juillet 1910 l'Union comptait 24,669 membres et avait un actif de $329,944.92.

A un congrès spécial, tenu à Providence, R. I., le 12 décembre 1911, les délégués élurent le comité exécutif suivant: président, M. Henri-T. Ledoux; secrétaire, M. Elie Vézina; trésorier, M. Pierre Bonvouloir; médecin reviseur, M. le Dr. F.-A. Ruest. Tous quatre occupent encore leur poste respectif.

Le septième congrès s'ouvrit à Fall River, Mass., le 3 septembre 1912. L'actif de la société était alors de $501,842.64.

Le huitième congrès fut tenu à Worcester, Mass., les 14 et 15 septembre 1915. Les rapports des officiers généraux indiquaient qu'au 1er juillet de la même année les membres de la société étaient au nombre de 28,742 et que l'actif se montait à $845,272.96.

A ce congrès l'on fonda la caisse de l'écolier qui envoie aujourd'hui vingt-trois élèves dans les divers collèges des Etats-Unis et du Canada. Son but est de promouvoir la bonne éducation et l'instruc-

tion parmi les Franco-Américains afin de recruter, pour plus tard, des chefs dignes de conduire notre élément.

Le neuvième congrès eut lieu à Springfield, Mass., les 18, 19 et 20 novembre 1918. Au 1er juillet de cette même année l'Union comptait 32,765 membres et avait un actif de $1,234,813.42.

Le neuvième congrès décida de créer un système d'assurance infantile. En outre, il fonda une caisse pour les vieillards, les impotents et les incurables dont le but précis est de venir en aide aux membres âgés, aux membres impotents et aux membres atteints de maladies incurables lorsque ces membres sont sans soutien véritable et sans fortune, afin de prolonger leurs jours, de leur procurer une vieillesse relativement heureuse et de leur permettre de se préparer à une sainte mort en les faisant recueillir dans des institutions ou des maisons à mentalité catholique. Cette caisse est entrée en fonction régulière le 1er décembre 1919. Elle protège actuellement 16 membres.

"L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, tout en donnant une attention particulière à la question des finances, dont elle se sert comme d'un puissant moyen d'action, vise à un but bien plus élevé.

"Elle désire grouper sous son étendard tous les Franco-Américains catholiques, afin de les dérober, eux et leurs enfants, aux influences dissolvantes du matérialisme.

"Partout, elle est un ferme appui pour les œuvres paroissiales, et ses succursales sont souvent les berceaux de nouvelles paroisses.

"Elle favorise surtout et avant tout les écoles catholiques. Travailler à éclairer l'intelligence et à former le cœur de l'enfant, c'est là un but noble et beau entre tous. C'est un sujet si important que tout le monde admet la nécessité de former les enfants, si l'on veut plus tard avoir de bons citoyens.

"Elle demande à tous nos compatriotes franco-américains de parler notre langue, de pratiquer notre religion et de conserver nos traditions.

. . . .

"Désireuse de former une bonne mentalité chez les Franco-Américains, et d'apporter à ses membres le résultat des travaux de l'organisation, la société publie un journal, "*L'Union*", qui est actuellement distribué à 39,000 exemplaires par mois. Appuyés sur cette parole de Léon XIII, qu'un journal catholique est une prédication

perpétuelle, nous tâchons de faire de notre journal le défenseur de la doctrine catholique comme de nos prérogatives nationales"[1].

En outre, l'Union "possède une collection très précieuse de livres, lettres, rapports et récits concernant les premiers établissements catholiques aux Etats-Unis; ces documents sont d'une grande valeur historique et elle se propose d'en faire bénéficier l'histoire des Franco-Américains"[1]. Cette collection est connue sous le nom de bibliothèque Mallet.

Au 1er août 1920, l'Union avait 39,342 membres et un actif de $1,487,183.23.

Le Comité exécutif actuel de la société est composé comme suit: M. Henri-T. Ledoux, président; M. Elie Vézina, secrétaire; M. Pierre Bonvouloir, trésorier; M. le Dr. F.-A. Ruest, médecin reviseur; M. J.-A. Favreau, contrôleur des comptes.

L'Union St.-Jean-Baptiste d'Amérique est affiliée à la Fédération des sociétés catholiques franco-américaines.

III.—L'ordre des Forestiers franco-américains.

L'ordre des Forestiers franco-américains sortit de la persécution arbitraire et injuste qu'une grande société de langue anglaise dirigea contre ceux de nos compatriotes qui en étaient devenus membres. Nous voulons désigner l'ordre des Forestiers d'Amérique, qui, comme un grand nombre d'autres sociétés de langue anglaise, plus ou moins suspectes, fut un moment le grand attrait, la société modèle pour beaucoup de nos compatriotes.

Ils s'y enrôlèrent avec enthousiasme et mirent toutes leurs énergies et leur argent au service de ses idées qu'ils ne connaissaient pas, de son but qui leur était caché, de ses aspirations qu'on leur avait déguisées. Cependant, l'illusion ne fut pas longue, le loup fait toujours un piètre berger et il ne faut pas grand temps pour découvrir sa fourberie. En quelques années, de nombreuses cours exclusivement franco-américaines s'étaient fondées dans les divers centres de la Nouvelle-Angleterre, et comme ces Forestiers étaient de bons patriotes, ils cultivaient leur langue maternelle avec un soin au moins égal à l'enthousiasme qu'ils professaient pour la société neutre qui les avait admis dans son sein. Ceci ne faisait guère le compte de la société dont le but, en enrôlant les Franco-Américains, était de leur faire perdre leur langue et leur caractère national, d'en faire des renégats afin de s'en servir pour opérer la fusion de tous dans la fournaise

1. Programme-souvenir du IX° congrès de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique.

de l'assimilation. Aussi, à la grande convention du mois de septembre 1905, tenue à Buffalo, on résolut de frapper un coup décisif, d'abattre en un tour de main tout ce qui s'opposait à la réalisation de l'idéal assimilateur. Sans respect pour les traditions d'un peuple, sans considération pour les services rendus, sans égard pour la confiance aveugle qu'on avait mise en elle, la Haute Cour de l'ordre adopta une résolution statuant que toutes les cours des Forestiers d'Amérique fussent tenues de ne se servir, dans leurs délibérations, que de la langue anglaise, seule langue officielle de la société.

Cet accroc aux convenances, cette injustice flagrante, ouvrit les yeux aux délégués des cours franco-américaines et leur montra l'imprudence qu'ils avaient commise en s'enrôlant sous la bannière de leurs plus acharnés ennemis. Aussi, voulant réparer aux yeux de leurs compatriotes la maladresse qu'ils avaient faite et recouvrer leur liberté menacée, ils protestèrent en masse contre cette résolution inique, et votèrent une résolution de censure.

Ce fut cet incident qui donna naissance à l'ordre des Forestiers franco-américains. Immédiatement, la cour Lafontaine de Woonsocket et la cour Iberville, de Springfield, s'affranchirent du joug désormais odieux de cette société et convoquèrent une assemblée de protestations à Springfield pour le 23 octobre de la même année. Il y fut décidé que la nouvelle société s'appellerait l'ordre des Forestiers franco-américains. Des officiers furent choisis avec plein pouvoir de recruter un nombre suffisant de cours dissidentes et de convoquer une convention de ces cours dans le plus bref délai afin d'établir sur des bases solides la société naissante. Cette convention eut lieu le 12 mars 1906, à Woonsocket. Sept cours donnèrent leur adhésion aux constitutions préliminaires qui furent calquées sur les règlements de l'ordre des Forestiers d'Amérique. Ce furent les cours: Lafontaine, de Woonsocket; Iberville, de Springfield; Lafayette, de Manchester; Jacques-Cartier, de Concord; Ferdinand Gagnon de Gardner; Préfontaine, de Providence; Union Samuel de Champlain, de Lowell.

Les officiers suivants furent élus: ex-chef, E.-C. Messier; chef-forestier, J.-H. Guillet; sous-chef, A. Tourigny; trésorier, Télesphore Desrosiers; secrétaire-archiviste, J.-L.-D. Gamache.

L'année suivante, les tâtonnements inhérents à toute fondation étaient disparus; de nouvelles cours avaient apporté de nouvelles forces. La convention qui fut tenue en mai, donna à l'ordre la direction définitive qu'il devait suivre désormais.

Vingt cours se firent représenter à cette convention, où il fut décidé que la société prendrait une direction essentiellement nationale et catholique. On revisa les statuts et règlements qui avaient été élaborés à la hâte l'année précédente. L'on s'efforça d'y mettre les sentiments religieux et nationaux qui n'existaient pas dans les constitutions de la société neutre dont ils s'étaient séparés.

La direction spirituelle de la société fut confiée au Rév. Père J.-A. Campeau, O. M. I., de Lowell, et à M. l'abbé J.-R. Bourgeois, d'Arctic. Les officiers suivants furent élus: ex-chef, A. Tourigny; chef-forestier, J.-H. Guillet; sous-chef, J.-H. Mathieu; trésorier, T. Desrosiers; sec.-financier, G.-T. Lamarche; sec.-archiviste, J.-P. Bouvier, etc.

Le quatrième lundi du mois de mai 1909, à Manchester, N. H., s'ouvrait la troisième grande convention des Forestiers franco-américains. Cette fois, le nombre des cours avait doublé; 41 cours y furent représentées. A cette convention où l'on n'avait plus de soucis concernant les constitutions l'on s'occupa de trouver les moyens les plus efficaces pour aider le recrutement et dégager les autres Franco-Américains qui, malgré tout, persistaient à demeurer liés aux fanatiques qui les avaient insultés. Le maire Reed de Manchester, prononça devant les délégués, un discours énergique et patriotique remarquable. Aussi, après avoir souhaité la bienvenue à tous les membres, ils les félicita d'avoir protesté fièrement contre les lois adoptées à leur détriment. "Ces lois étaient injustes, dit-il, et vous avez eu raison de quitter une société qui travaillait contre vos intérêts".

L'ordre, se trouvant suffisamment fort, résolut de se jeter complètement dans le mouvement national. Pour cela, on décida d'aider le plus possible la presse franco-américaine; de fonder un journal, organe officiel de la société, afin de tenir les membres en communications constantes avec le Bureau général, de leur faire connaître les progrès de la société et de les mettre au courant des questions brûlantes qui s'agitent au milieu de nous.

De plus, on accepta à l'unanimité de répondre à l'invitation de coopérer à l'œuvre du Denier de St.-Pierre et de faire partie de cette société religieuse et nationale.

Jamais nous ne pourrons assez louer l'action des Forestiers franco-américains qui, inspirés par le plus vif patriotisme et par l'amour de la langue française, n'hésitèrent pas à se séparer de la société-mère plutôt que de lui sacrifier leur honneur.

Nous voyons par cet incident combien il est dangereux et peu patriotique de s'enrôler dans des sociétés qui nous sont étrangères.

On ne pourra jamais trop mettre nos compatriotes en garde contre de telles sociétés. Malheureusement on peut difficilement les convaincre. Il faut des faits comme celui que nous venons de relater pour ouvrir les yeux aux imprudents. Et pourtant, combien ne se laissent-ils pas aveugler et ne s'enrôlent-ils pas encore dans des sociétés qui tôt ou tard répèteront sans nul doute le geste persécuteur des Forestiers d'Amérique!

Depuis son incorporation dans l'Etat du Rhode Island, en 1906, l'ordre des Forestiers franco-américains a fondé quatre-vingt-quinze cours implantées dans les Etats du Maine, du Massachusetts, du New Hampshire, du Connecticut et du Rhode Island avec une force numérique d'au-delà de 10,000 membres.

Quelques-unes de ces Cours possèdent de très riches trésors, notamment la cour Louis-Joseph Papineau, de Worcester, Mass., $21,000.00; la cour Lafontaine, de Woonsocket, R. I., $16,000.00; la cour Chapleau, de Leominster, Mass. et Ferdinand Gagnon, de Gardner, Mass., $8,000.00 chacune. L'on estime que la richesse collective des Forestiers franco-américains dépasse la jolie somme de $450,000.00. C'est dire que les Forestiers franco-américains ne faisant pas d'assurance, mais se spécialisant en bénéfices en cas de maladie, rendent d'immenses et d'inappréciables services à nos compatriotes lorsqu'ils sont frappés par le malheur. A la mort des membres la Cour suprême leur paie la somme de $100.00 par l'intermédiaire des cours subordonnées auxquelles appartiennent ces membres, afin de défrayer les dépenses des funérailles. Cette indemnité mortuaire est prise à même le fonds funéraire suprême maintenu par les contributions individuelles de tous les membres de l'ordre.

Depuis deux ans celui-ci possède un organe officiel, "*Le Forestier*", publié à tous les trois mois, au Bureau-Chef de la société, 34 rue So. Main, à Woonsocket. M. Wilfrid-J. Mathieu, secrétaire-financier suprême de l'ordre en est le rédacteur-directeur.

L'ordre des Forestiers franco-américains est affilié à la Fédération des sociétés catholiques franco-américaines. Il joue un très beau rôle dans le monde de la mutualité. Parmi ses fondateurs, ses directeurs et ses membres l'on trouve d'énergiques et de courageux défenseurs de nos droits et prérogatives.

Le Comité exécutif actuel de cete société est formé comme suit:

chef suprême, M. P.-V. Erard; sous-chef suprême, M. R.-D. Raymond; trésorier suprême, M. J.-N. Carrière, D. D. S.; secrétaire-financier suprême, M. Wilfrid-J. Mathieu; secrétaire archiviste suprême, M. le Dr. J.-P. Bouvier; syndic suprême, M. Henri-J. Robert; avocat-conseil, Me J.-H. Guillet.

CHAPITRE V.

Le journalisme franco-américain à Woonsocket.

Le journalisme trouva un terrain tout préparé à Woonsocket. Les familles canadiennes françaises y étant assez nombreuses pour y faire vivre un journal, en 1873, M. C. Desmarais y fonda *L'Etoile.* Malheureusement il n'eut pas de succès. Seul le premier numéro sortit. Néanmoins, M. Desmarais ne se découragea pas. En juillet il publiait un nouveau journal: *La Guêpe.* Mais au bout de quelques mois celui-ci disparaissait à son tour.

En août de la même année, Ferdinand Gagnon et Frédéric Houde publièrent à Woonsocket le *Courrier du Rhode-Island.* Ce n'était autre qu'une édition du *Foyer Canadien* de Worcester. Il cessa de paraître au cours de l'été de 1874.

L'année suivante, en septembre, Godfroi Labelle, chef d'atelier du journal anglais le *Patriot,* s'associa avec J.-A. Daigneault pour fonder le *Courrier Canadien.* Daigneault en était le rédacteur. Le Dr. Gédéon Archambeault lui succéda en avril 1876. Par malheur le journal cessa de paraître à la fin de juin de la même année.

En septembre 1876 le Dr. Archambeault et Ferdinand Gagnon reprirent la publication du *Courrier.* C'était une édition du *Travailleur.* Il fut publié jusqu'en 1892.

D'un passage de l'Histoire de la presse franco-américaine d'Alexandre Bélisle, ouvrage dans lequel nous avons glané les détails ci-avant, l'on déduit que trois journaux: le *Courrier du Rhode-Island,* le *Courrier Canadien* et *Le Réveil* se publiaient simultanément à Woonsocket vers 1875. Le dernier, *Le Réveil* avait été fondé cette

année-là même par Nicolas Gaulin. C'était évidemment trop de journaux pour la ville.

"Le *Courrier de Woonsocket* était une édition du *Courrier de Worcester,* publié par Bélanger Frères (Victor et Louis-A.), qui parut en mai 1883, et vécut quelques années en concurrence avec le *Courrier Canadien.*

. . . .

"Un journal qui a joué un rôle considérable dans le Rhode Island est *L'Espérance,* de Central Falls, qui fut fondé par J.-M. Authier en mars 1891. Pendant quelques années, M. Authier publia une édition de *L'Espérance* pour Woonsocket"[1].

En 1895, Adélard-E. Lafond, venant de Fall River, fonda *La Tribune.* Le premier numéro parut le 6 avril. Dès le début le journal fut quotidien.

"En 1896, *La Tribune* passait aux mains d'une compagnie qui prit le nom de "The Tribune Publishing Company" et fut incorporée avec le bureau de direction suivant, élu le 18 août 1896: M. Philippe Boucher, président; M. H.-F. Girard, vice-président; M. le Dr. H.-H. Berthiaume, secrétaire; M. le Dr. J.-C. Maranda et M. J.-L.-J. Dupuis, directeurs. La direction confia l'administration du journal à M. A.-E. Lafond. Le 28 mai 1896, la compagnie de publication de *La Tribune* fut incorporée conformément aux lois du Rhode Island. Depuis lors cette compagnie a conservé la propriété du journal. *La Tribune* a fait des progrès rapides depuis sa fondation et aujourd'hui ce journal occupe une place prépondérante dans la presse franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre. *La Tribune* fut d'abord imprimée à quatre pages; mais sa clientèle augmentant rapidement, l'administration décida de la transformer en un journal à six pages, et le 24 décembre 1902, une presse rapide était installée à grands frais dans le sous-sol de l'établissement pour répondre aux besoins du moment.

"En 1897 les propriétaires du journal achetèrent *Le Progrès.* fondé à Woonsocket vers le 15 novembre 1896 par MM. J.-H. Boucher, M. D., Elie Guilbault, Flavien Dorval et Alfred Bernard. Mais ils ne conservèrent que le titre de ce journal qu'ils donnèrent à l'édition hebdomadaire de *La Tribune.*

"Le bureau actuel du journal se compose de MM. Philippe Bou-

1. Histoire de la presse franco-américaine et des Canadiens français des États-Unis, par Alexandre Bélisle, chap. XXIX°, page 197.

cher, président; Elie Boucher, secrétaire; Pierre Fleurant, trésorier; Arthur-C. Milot et Narcisse Larochelle.

"L'administration a deux auditeurs dans la personne de l'ex-sénateur Norbert Decelles et de M. l'avocat Elphège Daignault, procureur municipal"[1].

Les gérants qui se succédèrent à l'administration de *La Tribune* sont MM. Adélard-E. Lafond, Charles-C. Gauvin, Rémi-J. Bérard, Georges-E. Pagé et J.-B.-A. Savard qui en est l'administrateur actuel.

MM. Olivar Asselin, G. Vekeman, J.-L.-K. Laflamme, David-E. Lavigne, J.-Adélard Caron furent successivement les rédacteurs en chef de *La Tribune*. Le titulaire actuel de ce poste est M. Gustave Hurel.

En 1899, G. Vekeman qui devint plus tard rédacteur en chef de *La Tribune* fonda *La Cloche du Dimanche*. Mais ce journal disparaissait trois mois après.

A l'automne de 1903, M. Rémi-J. Bérard lança le premier numéro du *Renard,* journal humoristique. Il le garda pendant neuf mois. Ensuite, M. Bérard étant devenu gérant da *La Tribune,* son journal passa à M. Omer Decelles qui en continua la publication durant quatre mois.

En 1912, M. J.-Adélard Caron publia *Le Devoir*. Ce journal devait être essentiellement catholique. Quelques numéros seulement parurent.

L'Abeille de Social, petit journal hebdomadaire fondé le 31 octobre 1912 par MM. Phydime Hémond et Victor Vekeman continue encore à paraître régulièrement. Depuis 1915 M. Hémond s'étant retiré M. Vekeman en assume seul la direction.

A ces journaux ajoutons *L'Union,* organe officiel de l'Union St.-Jean-Baptiste d'Amérique; *Le Forestier,* organe officiel de l'ordre des Forestiers franco-américains; *Le Bulletin paroissial,* de St.-Louis de Gonzague et du Précieux-Sang et l'on aura une histoire à peu près complète du journalisme à Woonsocket.

Fin

1. Supplément de La Tribune, Woonsocket, Rhode Island, 1917.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE III.

La Seigneurie de Saint-Ours.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I.

Les Franco-Américains à Woonsocket.

CHAPITRE II.

Biographies des maires franco-américains de Woonsocket.

CHAPITRE III.

Les paroisses franco-américaines de Woonsocket.

CHAPITRE IV.

La Mutualité à Woonsocket.

CHAPITRE V.

45,00 $

[illegible]dition originale

[illegible]is bel exemplaire.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 23 03 14 009 6